

CINQUANTE ANS AU « 8 »



La vie de garnison
1961-1978

**LA VIE
DE GARNISON**

1961 - 1978

Le « 8 » quitte l'Algérie le cœur gros : à la tristesse d'un gâchis qu'il ressent viscéralement en pensant aux siens tombés dans ce beau pays se mêle un sentiment d'inachevé, celui d'une guerre militairement gagnée sur le terrain et politiquement perdue à Évian.

Le voici enfermé à Nancy dans une caserne vétuste. À peine installé, il doit à nouveau déménager ; le virus de la bougeotte le reprendrait-il ?

Il arrive à Castres en été 1963 où il s'apprête à vivre la routine d'une longue traversée du désert, lorsqu'en 1969 il est désigné pour devenir le premier régiment de parachutistes professionnalisé (hormis le 2^e REP).

Commence alors une intense période de montée en puissance en effectifs, en restructuration, en savoir-faire. Il lui tarde à s'éprouver.

Il manque de peu, et de façon injuste, l'occasion de Kolwezi au printemps 1978 mais, en automne de la même année, il se rattrape grâce à un engagement au Sud-Liban où il va pouvoir donner la pleine mesure de ses talents.

LA MASCOTTE DE « PASSAVENT BLEU » (1)

Juin - juillet 1961

« En Algérie, un certain matin, le gradé chargé du réveil de la 2^e compagnie découvre, plantée au milieu du bivouac, une petite ânesse à peine sevrée, l'œil triste, le poil terne, le corps décharné et qui a, sans nul doute, profité de la complicité des sentinelles pour entrer dans le dispositif. Le légendaire amour de la troupe pour les bêtes se confirme immédiatement : lavage, étrillage, pomponnage, couchette de luxe, repas avec les hommes,... agrémentés parfois d'une rasade de *Kronenbourg*. Quinze jours plus tard elle est méconnaissable : l'œil est vif et pétillant, le poil lisse et brillant... on la baptise « Nénette ».

Début juillet un TO (Télégramme Officiel) arrive à la compagnie : « retour immédiat sur la base arrière de Saint-Charles pour conditionnement du matériel en vue d'un prochain rapatriement sur la métropole ». Au moment de l'embarquement dans les camions... problème ! Que fait-on de Nénette ? Je suis formel... on la laisse sur place où elle trouvera, mieux qu'en base arrière, un brave fellah qui saura l'utiliser. A lire le regard de mes hommes, ils ne me portent pas dans leur cœur... néanmoins, je reste ferme. Cahin-caha le convoi progresse durant une dizaine de kilomètres par une piste cahoteuse, truffée d'ornières parsemées de rochers, à la vitesse de l'homme au pas. Regroupement des bahuts avant d'attaquer la route goudronnée et oh ! Surprise... à cent mètres derrière le dernier camion arrive en trotinant une Nénette toute guillerette, accueillie par les hurrahs de toute la compagnie.

De facto ma décision initiale tombe à l'eau, on embarque Nénette... son avenir ? Inch Allah ! Durant quatre jours nous conditionnons le matériel devant être embarqué sur un cargo. J'entrevois Nénette de temps à autre, batifolant dans le cantonnement, mais ne m'en préoccupe pas outre mesure. J'ai d'autres chats à fouetter.

Le 8 juillet matin, adieu Saint-Charles, nous faisons mouvement sur Bône où tout le régiment embarque sur le *Ville de Marseille*, paquebot luxueux qui nous fait savourer la traversée. Nénette est loin de nos pensées. Le 9 matin, la « bonne mère » nous accueille dans son port. Pour éviter tout accident, le climat est encore électrique depuis les événements d'avril, les autorités ont fait mettre en place notre train spécial directement sur le quai de la Joliette, à quelques centaines de mètres du bateau. Soudain, j'écarquille les yeux, croyant rêver, en apercevant Nénette, au milieu de mes gars, hilares en voyant mon air ahuri. Comment ont-ils réussi à l'embarquer ? Ont-ils soudoyé un garçon de cabine ou un soutier ? Je ne l'ai jamais su. Beau joueur, j'éclate de rire à mon tour et applaudit la manœuvre. Elle n'est d'ailleurs pas seule notre petite ânesse ; à ses côtés caracole un mini sanglier, adopté quelques mois plus tôt au format marcassin par la compagnie voisine. Bêtes et paras embarquent dans ce train spécial qui nous conduit vers notre nouvelle garnison : Nancy, la caserne Drouot, abandonnée depuis quelques années et où nous installons nos quartiers, est dans un état de délabrement indescriptible, mais le régiment dispose d'une main-d'œuvre abondante et vaillante qui, en très peu de temps, va tout remettre en ordre.

Nénette et le gros marcassin sont parqués dans un enclos proche du foyer. Le couple ne fait pas bon ménage : grognements, ruades, bagarres sont le lot permanent de cette cohabitation qui ne peut se terminer qu'en drame. Il faut trouver une solution. Je connais bien la ville : Nancy est mon fief provincial, je suis né dans la proche banlieue. J'ai sillonné toutes ses rues, exploré tous ses magasins dans les interminables courses que ma mère m'imposait lorsque j'étais môme. Proche de la place Stanislas, un immense jardin public « la pépinière », mi-zoo, mi-parc floral, est le paradis des enfants qui peuvent côtoyer singes, ours ou animaux divers et se défouler sur les nombreuses aires de jeux. Là est sans doute la solution du cas « Nénette ». Contact est pris avec le responsable des animations du parc, exposé du problème et conclusion par un contrat d'embauche inespéré : attelé à une petite carriole, elle promènera les enfants sur les allées de la pépinière, ne travaillera que par beau temps et cohabitera avec ses congénères. Le Pérou en somme. Quelques jours plus tard, les paras de la 2^e compagnie pouvaient admirer leur petite protégée, parée de pompons multicolores, couverte de grelots rutilants, tirant allègrement sa petite carriole pour le plus grand bonheur des petits-enfants et de ceux qui l'avaient si bien chouchoutée.

Telle est la belle histoire de Nénette, petite ânesse orpheline du Constantinois. »

R. Ruellet

(1) Indicatif de la 2^e compagnie du 8^e RPIMa.

Raymond **Ruellet** est né le 19 novembre 1929 en Meurthe-et-Moselle. Saint-cyrien de la promotion Union Française (1952-1953), il commande la 2^e compagnie du 8^e RPIMa en Algérie (1961) et à Nancy (1961-1962).

Ancien chef de corps de l'ETAP, le colonel (H) **Ruellet** est officier de la Légion d'honneur de 1980. Il est retiré à Anglet (Pyrénées-Atlantiques).

NANCY

Au gui la ville... c'est le printemps

« Passé à la « 11^e Légère » que la Lorraine réclame pour ranimer la flamme, le « 8 » est un chantier de déménagement ; c'est dans sa destinée. Au 6^e de l'Arme qui a rejoint la division, les caisses se font en long mais chez « Passavant » elles se font en carré car nul ne sait comment elles voyageront à partir de Bône.

Paris, Alger, Constantine et Philippeville donnent des ordres en même temps. « Passavant » emportera tout ce qui tiendra dans ses bateaux et laissera le reste sur le quai (on ne pensait pas si bien dire).

Pour nous alléger, le commandement rappelle d'urgence en France les quatre lieutenants qu'il considère comme les plus volumineux : **Linke, Eches, Lionnet et Sustra**.

Le 6 juillet le capitaine **Lantrua**, sur le *TCD Foudre*, contemple la montagne de caisses pêle-mêle sur le quai. *Le Foudre* est un bateau de débarquement et non d'embarquement et, à l'heure de l'apéritif, le « Pacha » fait lever l'ancre et la montagne reste à quai.

Le jour suivant c'est au gros du régiment, drapeau dans son étui, de se présenter devant le *Ville de Marseille*. La montagne de caisses reviendra en camions à Philippeville pour être chargée sur un chaland qui attendra une grosse mer pour la refile à un cargo.

A l'arrivée pourtant, tout y est : l'âne du lieutenant **Pharamin**, l'ânesse du lieutenant **Ruellet**, « Antoine » le marcassin du PC, « Antoine II » celui de la « 4 », « Kif » le clebs d'**Ancelin**, une harka de chiens, une kyrielle de coffres, paniers, couffins, mandolines et autres menus colis de nos camarades du Sénégal, de la Haute-Volta, de la Côte-d'Ivoire, qui suivent le mouvement.

Le « 8 » est à Marseille et, à peine débarqué, il faut rembarquer. Adieu bobonnes et chéries venues de si loin pour se voir coincées toutes seules entre un bateau et un train.

Sur la plate-forme, « Antoine II » ne veut pas se mêler aux cochons lorrains et saute mais, retenu par sa ficelle, il aurait rendu sa bonne âme à Dieu si un employé, membre de la SPA, ne l'avait remis sur son train.

La bête ayant sauté de nouveau, coup de téléphone à la gare suivante, le train s'arrête, mais « Antoine II » est mort, première victime de la campagne de France 1961.

On n'est pas aidé ou est-ce là un funeste présage ?

9 juillet, Nancy, de nuit, encore la musique, le chœur des vierges, des officiels, **Fourcade** et Noël de la garnison qui apporte en cadeau le quartier Drouot, sans locataire depuis six ans, mais doté d'une plaque commémorative du 8^e RA et de ses héros de la « Division de Fer ».

Le monument pour l'instant est précédé par un carré d'herbes folles qui servira le lendemain de pacage à la faune du « 8 ».

Nous sommes en VI^e Région militaire, commandés par une vieille et sympathique connaissance, le général **Lecoq**, ex-commandant des TAP... ».

Extrait de *Béret Rouge*
Septembre 1961



*Nancy, en juillet 1961,
le 8^e RPIMa emménage dans la caserne Drouot.
L'adjudant-chef Alikoff assis sur le rebord d'une fenêtre :
« Bonjour tristesse ! ».*



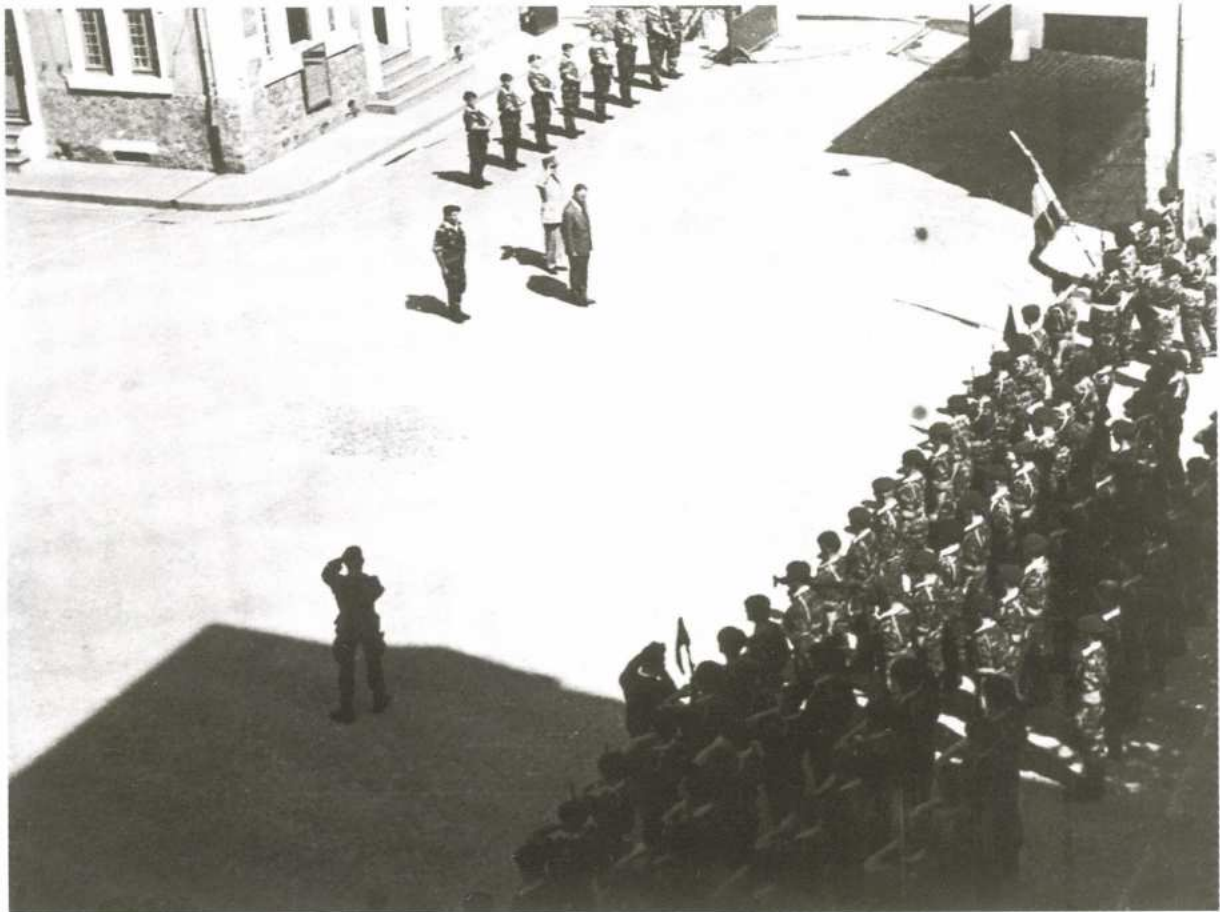
*Le 27 juillet, le « 8 » se présente à la ville de Nancy par une grande prise d'armes et un défilé.
Il sera remarquablement accueilli par les Nancéens... et les Nancéiennes.*

La présence d'un officier américain et d'un officier canadien tient au fait qu'en 1961 les armées françaises sont encore sous le commandement intégré de l'OTAN dont les PC sont à Paris (palais de Chaillot) et à Fontainebleau.



*Place Stanislas, les autorités face au drapeau :
le lieutenant Maurice Moermann, chef de section à la 1^{re} compagnie, porte le drapeau du régiment. Au premier plan, le lieutenant Ruellet.*

Le même jour, le « 8 » reprend le rythme avec l'alerte *Fructidor* pour un éventuel renfort pour Bizerte.



En juillet 1961, monsieur Messmer, ministre de la Défense, rend visite au régiment à la caserne Drouot.

Lors du défilé marquant l'arrivée du « 8 » à Nancy, il y a, dans la foule des curieux massés le long des rues, M. Pierre Dié-Mallet, artiste peintre lorrain très connu.

Fortement impressionné par ce qu'il a vu, ce dernier prend contact avec le lieutenant-colonel Kohler pour lui demander l'autorisation de faire un tableau à la gloire des parachutistes du « 8 ».

Extrait de l'article paru dans *l'Est républicain* fin 1962 :

« L'œuvre est maintenant terminée et, tandis que la maquette est exposée dans une vitrine de la rue Stanislas, l'original se trouve actuellement dans l'atelier du peintre, boulevard de Haussonville. Renouant avec la devise brodée sur l'étendard de Jeanne d'Arc, l'artiste lorrain a voulu « qu'après avoir été à la peine, il est juste qu'ils soient à l'honneur. »

Le tableau représente un para, garçon viril, en tenue léopard, coiffé du béret amarante, pistolet mitrailleur au poing. Il se dégage de ce personnage une extraordinaire impression de force tranquille. Derrière lui, servant de fond, d'une part le glorieux drapeau du 8^e RPIMa, au quartier Drouot, entouré de sa garde d'honneur et d'autre part un groupe en tenue de combat, tandis qu'un Nord 2501 largue des parachutistes.

A gauche en médaillon, le portrait du général Drouot. Les armoiries de Nancy – Vandœuvre et Constantine, témoignages de la fidélité aux traditions, complètent cette œuvre. Elle sera bientôt la propriété du 8^e RPIMa qui s'en est porté acquéreur.

Aujourd'hui, ce tableau est toujours au « 8 », dans l'ancien mess sous-officiers de Fayolle.

Le choix du modèle s'est fait de façon très particulière, le peintre Dié-Mallet est passé dans les rangs du régiment et a choisi deux hommes : le sergent Mélix et le caporal Durand. Ce dernier, de belle taille, sert pour la stature du personnage et le haut du visage, yeux et front. Du sergent Mélix, le peintre emprunta le bas du visage.

Hubert Mélix est né le 7 mars 1940 en Haute-Garonne. Engagé en 1959, lieutenant en 1975, il sert au 8^e RPIMa de 1961 à 1963 et de 1980 à 1983. Chevalier de la Légion d'honneur en 1981, le chef de bataillon (H) Mélix est retiré à Villefranche-de-Lauragais. Caporal en 1962, il a servi pour une part de modèle au tableau peint à la gloire du « 8 » à Nancy.





Le fanion de la compagnie d'appui.

Le 1^{er} août, le lieutenant Gilbert Ballade prend le commandement de la compagnie d'appui en remplacement du capitaine Jean Javelaud, muté au 24^e RIMa.

Le quartier Drouot n'est pas une caserne de grand luxe et même si une immense ancre d'or a été construite sur le carré de gazon du monument érigé à la gloire du 8^e RPIMa, au centre de la place d'armes, l'ensemble des bâtiments est très rustique et les moyens manquent.

Preuve en est cet extrait de *Béret Rouge* (septembre 1961) :

« La vie continue, c'est-à-dire la lutte contre l'asphyxie. L'intendant nous fourgue ses laissés-pour-compte, le génie nous montre la magnificence des installations voisines qui ont « pompé » tous les sous. Le matériel ne dit rien car il n'a rien. Du reste, c'est l'époque des vacances et chacun sait que « Passavant », passe après. »



Les cadres de la « 3 » à Nancy en juillet 1961.

*Debout sur les chaises : les sergents **Sbunking**, **Balay**, **Schmitt** (4'), **Hoareau** (5'), **Babou** (6') et **Kerric** (7').*

*Devant : les sous-lieutenants **Viel** et **Nouaille de Gorce**, le lieutenant **Vassart**, le capitaine **Allaire**, les sous-lieutenants **Bader** et **Pédreno** et l'adjutant **Vezolles**.*

Le 12 août, c'est la fête du régiment avec prise d'armes et appel des morts.

Extrait de l'allocution du lieutenant-colonel **Kohler** lors de cette cérémonie du souvenir :

« Le 8^e RPIMa s'est illustré pendant cinq longues années en Algérie. Les affaires du djebel Kiffène, Roknia, Tarf, M'cid Aïcha, les opérations *Étincelle*, *Jumelle*, *Pierre Précieuse*, *Ariège* menées successivement par les colonels **Fourcade**, de **Seguins-Pazzis** et **Lenoir** permirent la réalisation de succès dont les résultats sont éloquents : 2 734 rebelles hors de combat, 3 mortiers, 16 mitrailleuses, 18 FM et 890 armes individuelles récupérés. Le régiment anéantit ainsi la valeur de 5 bataillons rebelles au prix de 98 morts.

Beaucoup ont participé à ces combats et en ce jour de souvenir, regardant le glorieux emblème confié à la garde du régiment qui porte l'inscription « Indochine », vous pouvez être fiers des résultats acquis ».



Le 2^e compagnie du capitaine Ruellet.

Le 17 août, le régiment part pour le camp de Mourmelon. Une première dans la vie du « 8 » : la guerre se fera désormais avec des cartouches à blanc.

Le même jour, les Africains repartent dans leur pays d'origine.

La séparation est émouvante, beaucoup ont le cœur gros. En quittant le quartier, ils chantent « *En passant par la Lorraine...* ».

Le capitaine Ancelin quitte sa compagnie le 31 août, le capitaine Henri Salaün lui succède.



Dernière photo de la « 4 », prise avant le départ des Africains.



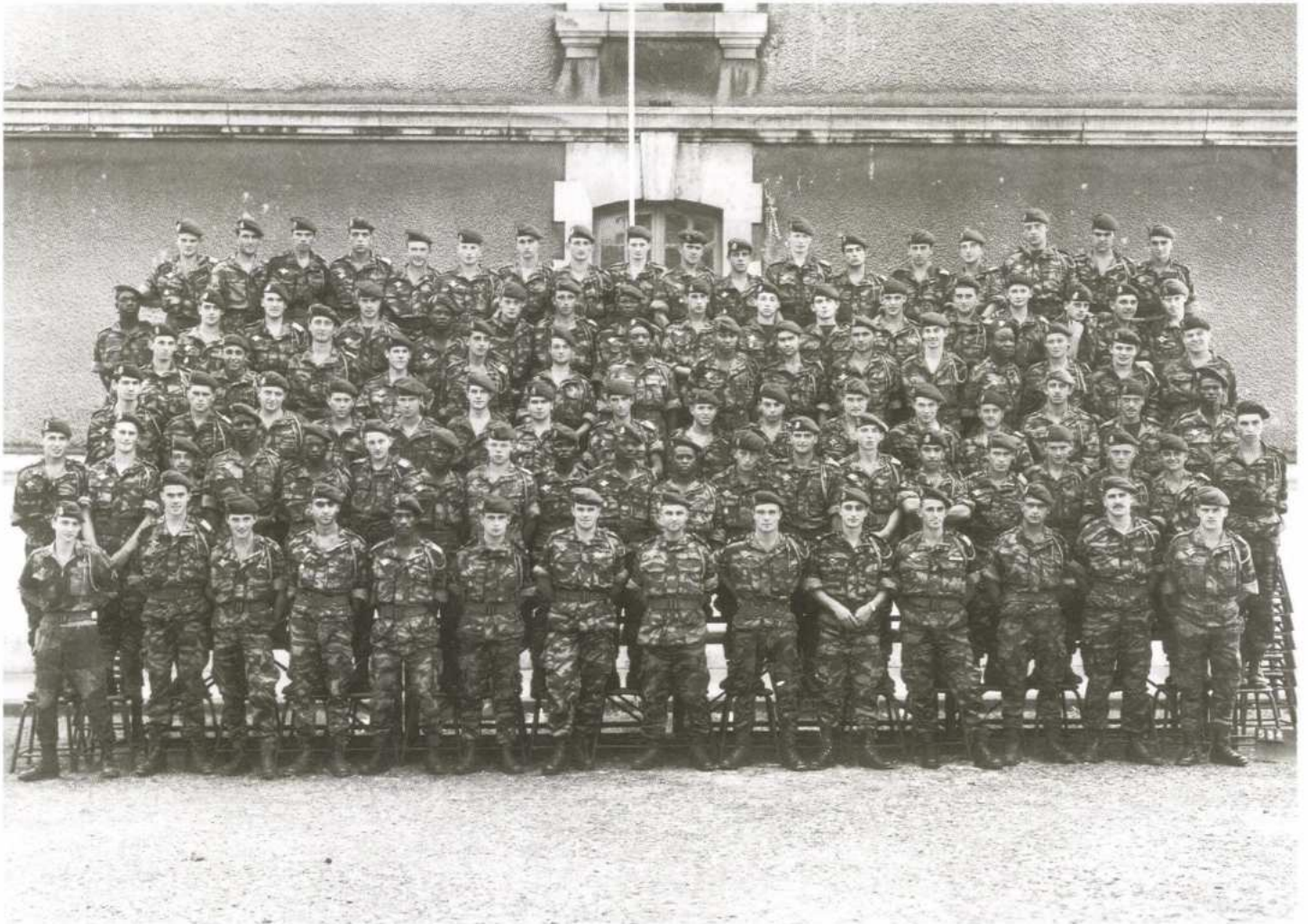
*La compagnie de commandement et des services,
avec ses Africains, autour du capitaine Pierre Maleville.*

« Le quartier Drouot à Vandœuvre est pratiquement en ruine : des arbustes pour ne pas dire des arbres ont poussé un peu partout, les écuries (devenues gymnase par la suite) sont encore bourrées de paille et de fumier archi sec. Dans toutes les chambres il y a des infiltrations d'eau. Il est vrai que l'endroit est inoccupé depuis le début de la guerre d'Algérie. Pendant un mois l'ensemble du régiment se transforme en peintres, maçons, terrassiers, etc. Sans oublier le stade qui, entièrement construit par le « 8 », est baptisé « stade capitaine **Biancamaria**. »

R. Guiol

Le sergent-chef **Guiol**, engagé en 1955, sert à Madagascar en 1957 au GCP (groupement de commandos parachutistes) puis en AFN au « 8 » à partir de 1959. En 1965, il réussit le concours des officiers techniciens et se retrouve à la 20^e Brigade aéroportée à Toulouse, avec le colonel **Bigard**. Lieutenant en 1968, il sert au 2^e RPIMa à Ivato puis en 1970 à Auch au 61^e Bataillon de soutien recréé en 420^e BCS. En 1973, il sert à Djibouti en tant que chef des SA du 6^e RAMa nouvellement créé. En 1979, il commande une compagnie à Cayenne, sert à Fréjus au retour et prend sa retraite comme commandant en 1985, après un passage au Liban en 1983.





*La compagnie portée : le capitaine **Blanchot**, commandant d'unité, est au premier rang, le 7^e à partir de la droite.*

Le 2 septembre, le « 8 » fête Bazeilles en présence du général **Marzloff**, commandant la 11^e DLI.

Le 4 septembre, le chef de bataillon **Chaudrut** quitte le « 8 » pour rejoindre le 2^e RAMa en garnison à Castres.

Le 12 septembre, première séance de saut sur la DZ d'Azélot, à 15 kilomètres de Nancy : 350 sauts effectués.

Le 22 septembre, la première manœuvre du « 8 » se déroule en Allemagne, et s'appelle « *Ara* ».

« La vie du « 8 » est désormais rythmée par un protocole immuable : servitudes, camp, permissions, sauts et manœuvres un peu partout en France.

Les officiers d'Algérie quittent, peu à peu, le régiment pour Bayonne, l'outre-mer, l'ALAT, etc.

Les nouveaux arrivent, d'origines diverses mais de la Coloniale. Certains ont du mal à s'intégrer, d'autres s'imposent par leur sérieux et leur rigueur.

Le « 8 » est officiellement posté face à l'Est et au mur de Berlin mais l'ambiance devant cette perspective opérationnelle n'est pas très bonne, nombreux sont ceux qui rêvent encore des djebels. La course aux examens et aux stages est alors le meilleur moyen de rompre la routine du temps de paix : nageurs de combat, PEM, BA1, BA2, etc. Les mariés s'installent et les célibataires succombent assez vite aux assauts des Lorraines. »

J. Lastennet



PARACHUTISTES

Consommez les **LÉO**
Laits Aromatisés

27, R. Pichon, NANCY, T. 52.28.94

*Publicités dans « Béret Rouge » en 1961 :
on ne sait pas si les laits Léo et les glaces Miko ont fait des affaires avec le « 8 ».*

Ce jour-là, le général en inspection s'arrête devant la CP et discute avec les cadres et les paras. Il pose ses gants sur la Jeep du caporal Jolly. Il s'éloigne et poursuit son inspection. C'est ainsi que le caporal a porté les gants du général pendant longtemps.



Le 27 octobre, prise d'armes au quartier Drouot : les Jeep 106 de la CP.

A cette époque le « 8 » a plusieurs tenues : le treillis camouflé pour le travail et les défilés, la tenue de toile kaki comme tenue de sortie d'été et la tenue de drap pour l'hiver.

En tenue de combat, le passant de compagnie se porte sur l'épaule gauche. Les couleurs d'unités ont changé en partie depuis l'Algérie.

1 ^{re} compagnie : blanc	2 ^e compagnie : bleu	3 ^e compagnie : gris
4 ^e compagnie : carmin	CA : vert	CP : orange
CCS : rouge	le commando : noir	

Le 12 décembre, le régiment part pour Mourmelon.

1 9 6 2

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Guy **Kohler** : Chef de corps
Chef de bataillon André **Gérard** : Commandant en second
Capitaine Antoine **Galvani** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Christian **Dentin**
Lieutenant Henri **Carbonie**

2^e compagnie

Capitaine Raymond **Ruellet**
Lieutenant Stéphane **Comte**

3^e compagnie

Capitaine André **Henry**
Lieutenant René **Vassart**

4^e compagnie

Capitaine Henri **Salaün**
Lieutenant Marcel **Bavoïn**

CA

Capitaine Gilbert **Ballade**
Lieutenant Jean **Pharamin**

CP

Capitaine Jean **Blanchot**
Lieutenant Pierre **Marsanne**

CCS

Capitaine Pierre **Maleville**

CB

Capitaine Claude **Gras**

La CB est créée et dissoute suivant les besoins.

Il n'y a pas de compagnie d'instruction.



*Le 21 février, inspection du général **Massu**, gouverneur militaire de Metz et commandant la VI RM, accompagné du colonel **Fourcade** et du lieutenant-colonel **Kohler**.*

Quand l'intendance devient créative

Au printemps 1962, l'intendance a une idée de génie : elle fait adopter par l'armée de terre une nouvelle coiffure pour la tenue d'été. Il s'agit d'un béret en toile kaki claire qui doit venir compléter une tenue, récente elle aussi.

On ne connaît pas l'accueil réel qui est fait à ce couvre-chef dans le reste de l'armée mais, chez les paras, c'est un désastre, en particulier à la base de la hiérarchie.

Le béret « *Gourka* » comme il est très vite appelé, provoque des remous sérieux au 8^e RPIMa. Les premiers permissionnaires ainsi coiffés refusent tout d'abord de sortir du quartier puis, sous la pression bienveillante des cadres, acceptent mais avec le béret rouge en poche.

Quelques mères de paras écrivent au chef de corps pour lui dire que leurs fils « dépriment » sans leurs bérets amarante et un soir, place Stanislas, un groupe de paras « incontrôlés » (disons encadrés discrètement) fait un feu de joie symbolique avec une dizaine de ces bérets kakis. Le « hasard » veut que des journalistes des deux grands quotidiens locaux (*Est Républicain* et *Républicain Lorrain*) soient présents à cette « cérémonie ». Le lendemain, inutile de dire qu'il y a de l'ambiance au téléphone entre la division et le PC du « 8 ».

Cette plaisanterie vestimentaire va durer jusqu'à la fin des années soixante.

En attendant, à Nancy le soir au quartier, la police militaire fait le ramassage de tous les paras coiffés de bérets « non assortis ».

« En rentrant d'Algérie en janvier 1962, je suis affecté à la 4^e compagnie du capitaine **Constant**. Tous ceux qui, comme moi, arrivent du 3^e RPIMa sont affectés à cette unité. Comme sergent-chef, je prends le commandement du commando *Alpha*. En avril, il se passe un événement qui tourne mal, notamment dans cette compagnie. Pour brimer les TAP, le haut commandement vient d'interdire le port du béret amarante en tenue d'été et lui substitue un béret de toile kaki clair. Une quarantaine de paras du « 8 », essentiellement de la 4^e compagnie, se rendent au monument aux morts de Nancy en traînant leur béret crème au bout d'une ficelle avant de le jeter dans un brasier. En haut lieu cet autodafé n'est pas apprécié : la décision est prise de virer de l'armée tous les « profanateurs ». C'est là qu'on admire la décision du colonel **Kohler**. Il parle de l'incident au régiment et on voit alors une poignée d'appelés libérables « non coupables » venir prendre la place des cadres d'active, dont la carrière aurait été brisée. »

H.G. Simon

Henri Georges **Simon** est né le 24 juin 1931 à Besançon. Il sert en Indochine dans les bataillons vietnamiens et en Algérie au 3^e RPC. Rapatrié, il est au 8^e RPIMa en 1962.

Trois fois blessé, onze fois cité, l'adjudant-chef (er) **Simon** est médaillé militaire de 1960 et officier de la Légion d'honneur de 1991. Il partage sa retraite entre la Franche-Comté et l'île de Robinson **Crusoé**, au large de Valparaiso au Chili (cette île lui a inspiré le livre « *Sur les traces de Robinson Crusoé* »).

Le 14 avril, passations de commandement :

- à la CCS le capitaine **André Henry** succède au capitaine **Pierre Maleville** ;
- à la 3^e compagnie le capitaine **Stéphane Comte** succède au capitaine **André Henry** ;
- à la 4^e compagnie le capitaine **Pierre Constant** succède au capitaine **Henri Salaün**.

Les temps de commandement de la CCS et de la CB n'étaient pas pris en compte.

Le 12 mai, première manœuvre franco-allemande « *Colibri* » dans la région de Haguenau.

Le 6 juin, inauguration du stade **Biancamaria** et du gymnase capitaine **Romer**.



Le gymnase capitaine Romer installé dans l'ancien manège.

Le 30 juin, le régiment présente sa première alerte « *Guépard* ».

Le 14 Juillet, les 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e compagnies défilent à Paris.

Le 15 juillet, prise d'armes à Saint-Avoid pour la dissolution du 2^e RPIMa.

Le 1^{er} septembre, passation de commandement à la 1^{er} compagnie, le capitaine Claude **Gras** succède au capitaine Christian **Dentin** qui part au PEM à Pau.

Le sous-lieutenant Paul **Urwald** est affecté au « 8 ». Né le 28 juillet 1938, Paul **Urwald** est Saint-cyrien de la promotion « colonel **Jeanpierre** ». Il a commandé le 6^e RPIMa (1983-1985). Commandeur de la Légion d'honneur en 1997, général de corps d'armée, il a été inspecteur des troupes de marine. Il est retiré dans les Landes.

Le 1^{er} octobre, passation de commandement à la 4^e compagnie : le capitaine Marcel **Baudin** succède au capitaine Pierre **Constant**.

Le 15 octobre, passation de commandement à la 2^e compagnie : le capitaine André **Réglat** succède au capitaine Jacques **Forestier** qui assurait l'intérim depuis mars, après le départ du capitaine Raymond **Ruellet**, muté à Madagascar.

Le 31 octobre, la Brigade para de Bayonne est dissoute.



Le 30 novembre a lieu une importante prise d'armes durant laquelle le lieutenant-colonel **Kohler** et le chef de bataillon **Gérard** sont faits commandeurs dans l'ordre de la Légion d'honneur, les chefs de bataillon **Fréquelin**, **Montaville** et le lieutenant **Batt** sont faits chevaliers de la Légion d'honneur et l'adjudant **Monnot**, les sergents-chefs **Tastet**, **Gresse**, **Ménage** et le sergent **Pasquier** se voient conférer la médaille militaire.

Le général Massu décore le chef de bataillon Montaville.

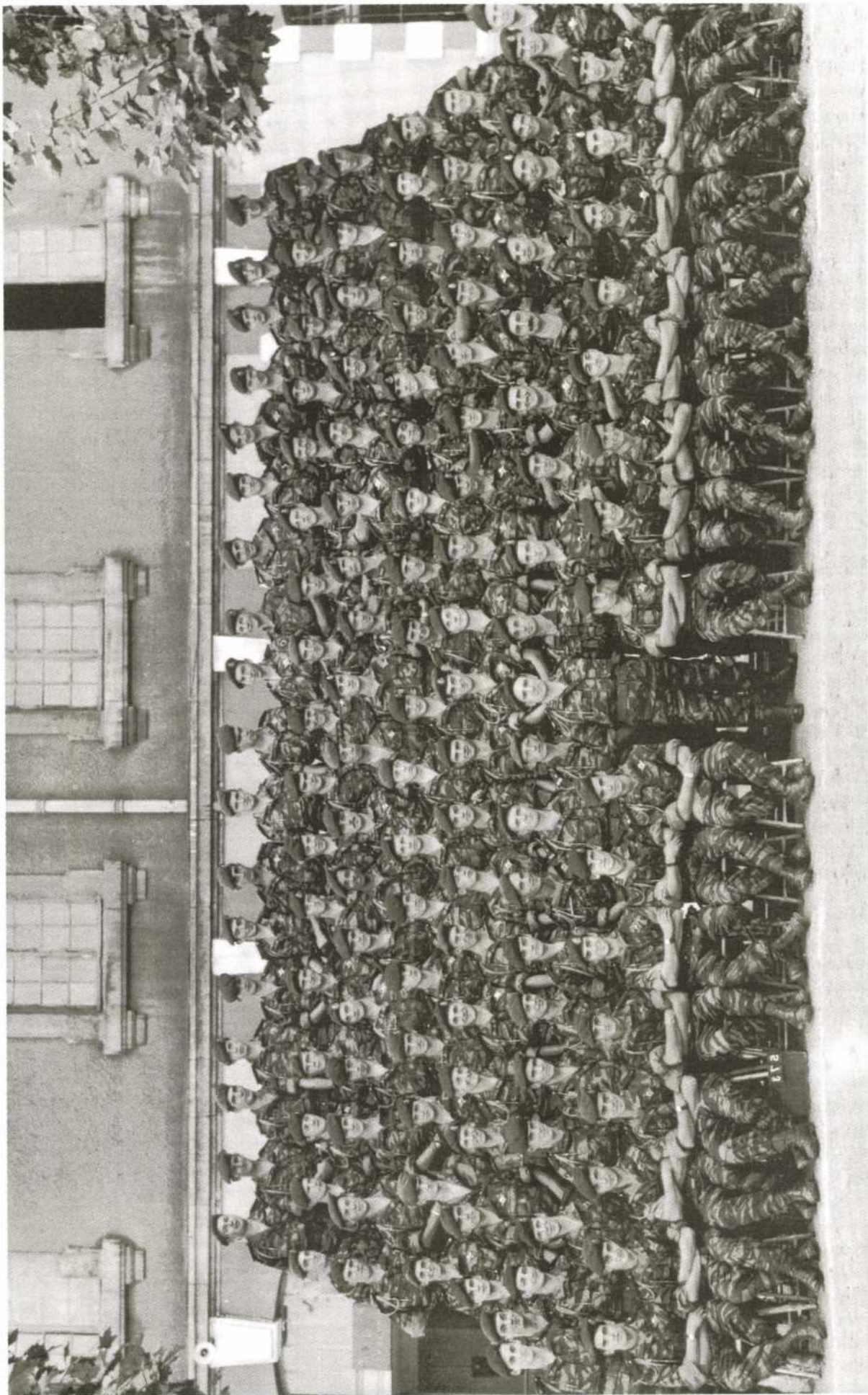
*Le drapeau devant la sortie du quartier Drouot :
l'adjudant **Vezzolles** et le lieutenant **Batt** (porte-drapeau).*

Né le 17 juillet 1926 dans le Gard, Émile **Vezzolles** rejoint la Résistance à peine âgé de dix-huit ans. Il effectue deux séjours en Indochine, le deuxième au 8^e BPC (1952-1953). Il retrouve le « 8 » en Algérie (1959-1961) comme chef de section et adjudant d'unité.

Titulaire de quatre citations, médaillé militaire (1959) et chevalier de la Légion d'honneur (1997), l'adjudant-chef (H) **Vezzolles** s'est retiré dans le Gard en 1964.



*A l'issue de la prise d'armes, défilé du régiment : en tête le capitaine **Henry** et la CCS.*



La compagnie d'appui autour du capitaine Gilbert Ballade.

1963

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Guy **Kohler** : Chef de corps
Chef de bataillon Robert **Fréquelin** : Commandant en second
Capitaine Marcel **Mado** : Chef d'état-major
Capitaine Claude **Favre** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Claude **Gras**

2^e compagnie

Capitaine André **Réglat** (1)

3^e compagnie

Capitaine Stéphane **Comte**

4^e compagnie

Capitaine Marcel **Baudin**

Compagnie d'appui

Capitaine Gilbert **Ballade**

Compagnie portée

Capitaine Jean **Blancho**

CCS

Capitaine André **Henry**

Compagnie de base

Capitaine René **Vassart**

(1) Dont le fils, Claude, commandera le régiment de 1995 à 1997.

Les adjudants-chefs du 8^e RPIMa en 1963

Adjudant-chef Marcel **Lang**, officier trésorier, cette appellation est précédée de F/F (faisant fonction).

Adjudant-chef Pierre **Boulard**, salle de service du corps.

Adjudant-chef Robert **Husson**, secrétaire PC.

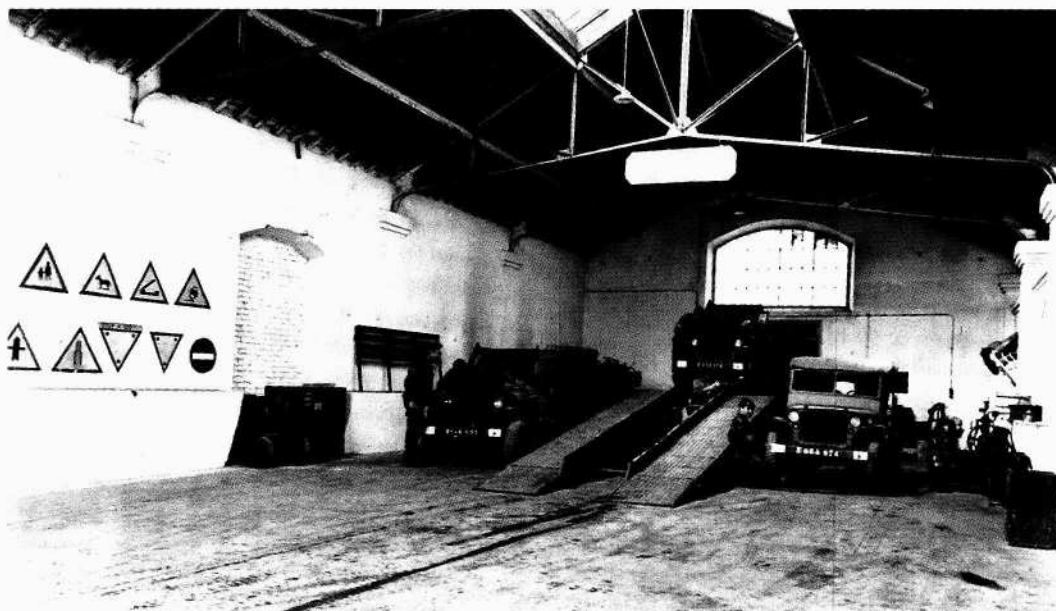
Adjudant-chef André **Lalanne**, F/F d'officier approvisionnement.

Adjudant-chef Robert **Mercier**, F/F d'officier du matériel.

Adjudant-chef Roland **Roussel**, chef du casernement.

Adjudant-chef Jean **Salle**, chef de section à la 1^{re} compagnie.

Adjudant-chef Sylvestre **Nowak**, attendu.



*Le service auto dans
une ancienne écurie.*

« Le 21 janvier, je suis convoqué chez le chef de corps, qui m'apprend que mon nom figure au *Journal officiel* dans la liste des nouveaux médaillés militaires. Il me félicite chaleureusement. Il appelle son secrétaire et lui dit : « Va au mess chercher une bouteille de *Ricard* et deux verres ». C'est ainsi que le lieutenant-colonel **Kohler** a tenu à arroser ma médaille militaire. Lorsque j'ai rejoint mon bureau, les copains se sont immédiatement aperçus que j'étais « bien, bien ». « René d'où viens-tu ? » m'a demandé mon chef. « De chez le colonel », ai-je répondu. Évidemment personne ne m'a cru. »

R. Fior



*Les récipiendaires qui vont être décorés par le général Marzloff :
l'adjudant Pierson, le sergent-major René Fior (CCS), les sergents-chefs Daniel Tbil (1^{er} Cⁿ),
André Fauvroul (1^{er} Cⁿ) et Kaiser (CB) et le caporal-chef Kubar.*

Le 21 janvier, passation de commandement à la 3^e compagnie, le capitaine Albert Legoff succède au capitaine Stéphane Comte.

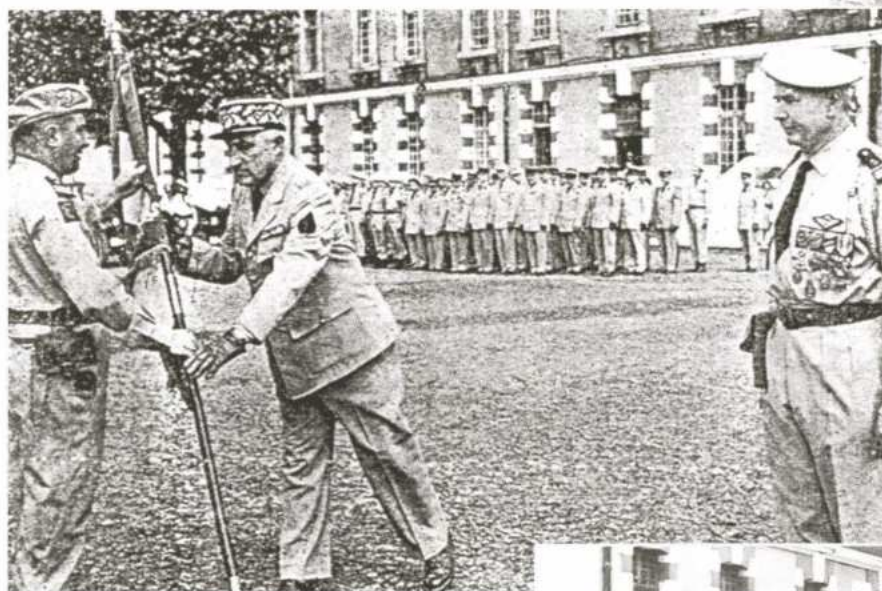
Le 1^{er} février, le port de la tenue camouflée est interdit. Il s'agit, par cette décision, de poursuivre le processus de démythification des parachutistes, processus déjà entamé par les vagues d'osmose, après les arrestations et les mises à la retraite de cadres suite aux affaires d'Algérie.

Au mois de mai, quatre sous-officiers sont reçus au premier concours d'officier technicien : les sergents-majors Fior et Lescolan et les sergents-chefs Ferréro et Guiol.

Le 25 juin, le lieutenant-colonel Kohler quitte le commandement du 8^e RPIMa. La cérémonie de passation de commandement est présidée par le général Massu.

*Le lieutenant-colonel Kobler et le général Massu
devant le monument du 8^e RA,
sur la place d'armes du quartier Drouot.*

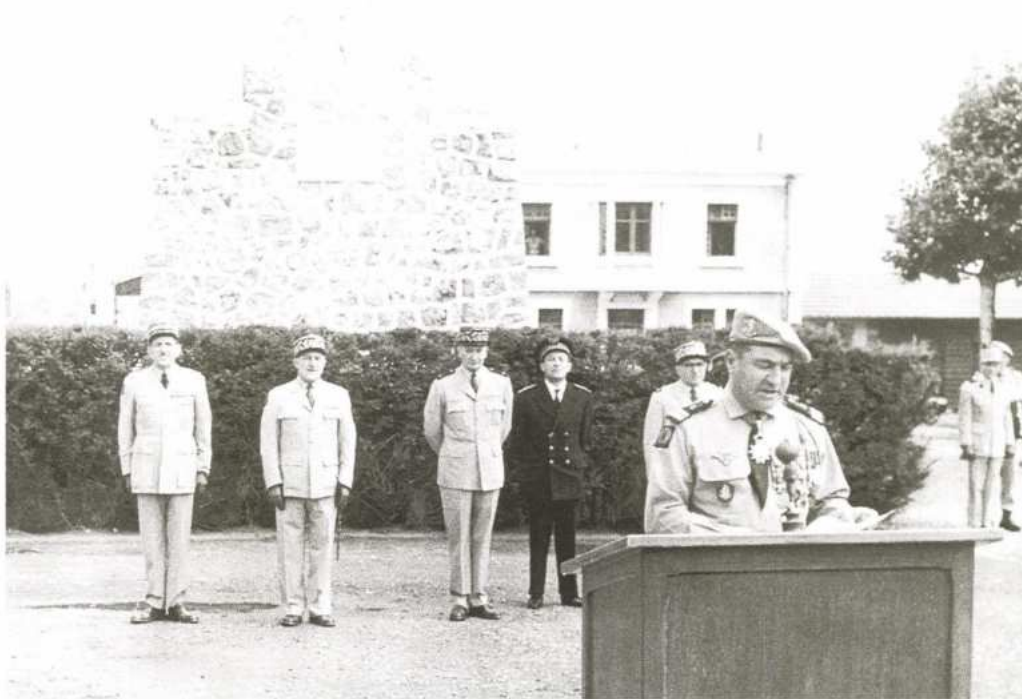
Clin d'œil de l'histoire, le 8^e RA était l'héritier du Régiment royal d'artillerie des colonies.



*Le général Marzloff, commandant la 11^e DLI,
reçoit le drapeau du lieutenant-colonel Kobler
pour le remettre au chef de bataillon
Alexandre Desfarges.*



*Le général de corps d'armée Massu,
commandant la 6^e Région militaire,
serre la main du chef de bataillon
Alexandre Desfarges,
neuvième chef de corps du « 8 ».
A gauche, le lieutenant-colonel Kobler,
au centre le général de brigade Marzloff.*



*Le lieutenant-colonel **Kobler** durant son allocution. Au deuxième plan, le général **Massu**, le général **Marzloff** commandant la 11^e DLI, le général **Edel** inspecteur des TAP et le général **Vennin** commandant la subdivision de Meurthe-et-Moselle.*

Allocution du lieutenant-colonel **Kohler** le jour de son départ :

« Je vous exprime toute ma gratitude pour les magnifiques satisfactions que vous m'avez procurées dans mon commandement.

Aucun d'entre vous n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour que le « 8 » se

fasse un nom respecté sur cette terre de Lorraine, comme il avait su le faire ailleurs en Extrême-Orient et en Afrique du Nord. Je pars le cœur gros, certes, mais serein, sûr d'emporter avec moi les biens les plus précieux que vous avez su me donner : votre confiance et votre amitié. Le parachutiste français, plus que tout autre soldat au monde, obéit par amitié, ne l'oubliez jamais ! ».



*Le chef de bataillon **Alexandre Desfarges**.*

Après des études au collège de Saint-Servan et au lycée de Rennes, le lieutenant-colonel **Desfarges**, limousin de naissance mais breton d'adoption, sort de Saint-Cyr en 1940 et participe à la campagne de France comme chef de section puis commandant d'unité.

De 1941 à 1943 en AOF et au Maroc il se porte volontaire pour les paras et saute en France occupée, accompagné d'une équipe américano-canadienne et participe à l'encercllement de la poche de Royan. Il se porte au PC du colonel allemand pour obtenir la reddition de la garnison. Après une période d'entraînement à Ceylan, il saute en 1945 sur l'Indochine occupée par les Japonais. Au cours d'une courte période d'accalmie, il se livre à des études sur les possibilités de l'action des commandos, en France, en Autriche et en Allemagne.

De 1951 à 1953 en Indochine, d'abord à l'EM des TAPI, puis affecté au GEMA il organise les maquis *Méos*. Puis c'est Fréjus et l'AOF où il commande un bataillon. Au retour d'AOF, il sert en Algérie pendant 32 mois où il commande le 2^e bataillon du 23^e RIMa. De 1961 à 1962, il est chef d'état-major à la brigade des paras-colos. Le 25 juin, il prend le commandement du « 8 ».

Auditeur du collège de défense de l'OTAN (1965-1966), il termine sa carrière à la mission centrale de liaison pour l'assistance aux armées alliées à Paris (31 décembre 1966). Le colonel (H) **Desfarges** est officier de la Légion d'honneur (1959) et commandeur de l'ordre national du Mérite (1969).

Le 9 juillet, passation de commandement à la CA, le capitaine Philippe Tharaux succède au capitaine Gilbert Ballade.

En juillet, le commandement décide de déménager la division parachutiste dans le sud-ouest. Le « 8 » hérite de la garnison de Castres.

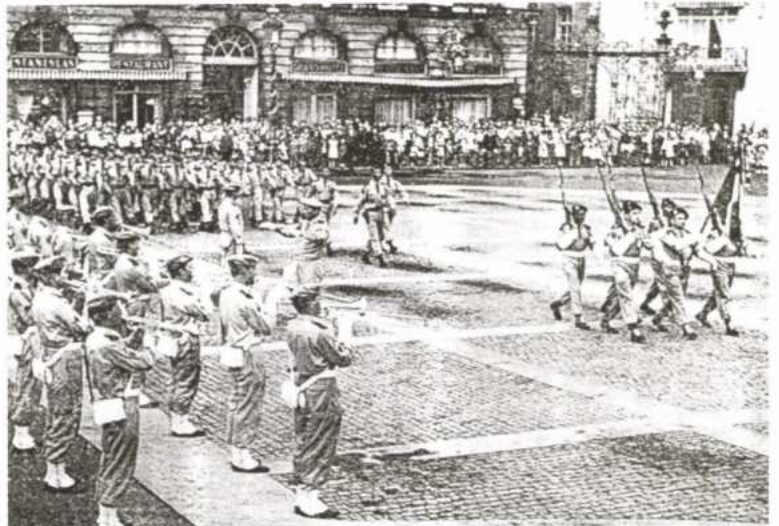
Le 10 juillet, un détachement précurseur, commandé par le chef d'escadron Montaville (artillerie de marine) en poste au régiment, prend le départ pour Castres dans le Tarn ; 6 officiers, 13 sous-officiers et 60 paras composent ce détachement.

La prise en compte des bâtiments du quartier Fayolle commence.

Le 22 juillet a lieu la cérémonie d'adieu à la ville de Nancy.

Dernier défilé du régiment à Nancy.

*De l'avis des autorités, il est majestueux.
Les hommes sont très applaudis.*



« Adieu la fille, adieu »

Du 24 au 26 juillet, quatre trains transportent le 8^e RPIMa à Castres. Le quartier Fayolle n'étant pas encore totalement évacué par le 13^e RDP, la « 3 » et la « 4 » logent au quartier Drouot (actuel site de la salle Gérard Philipe).

L'entrée du quartier Fayolle.



« Drapeau en tête, les compagnies traversent la ville en chantant, cadence « para ». Au pas lent et allongé, les gars lancent, infatigablement, par les rues Stanislas, des Carmes, Saint-Jean, l'avenue Foch, les rues de Villas et du sergent Blandan leur : Adieu Nancy, adieu ! Ton sourire reste dans nos cœurs, oui dans nos cœurs. »

Béret Rouge - 1963

En route vers le quartier Drouot, les paras reçoivent une très vive et chaleureuse ovation de la population nancéienne.

Pour la circonstance, le béret rouge est porté en tenue d'été.

Le quartier Fayolle a été construit de 1874 à 1876 pour un régiment d'artillerie hippomobile.

A cette époque il est appelé quartier du Lardailé et il comprend :

- 3 bâtiments troupe d'une contenance totale de 1100 hommes (normes d'occupation de l'époque);
- 5 bâtiments écuries à 8 travées chacun;
- 1 manège;
- 4 bâtiments à usage de bureaux, mess, poste de garde et locaux disciplinaires;
- 1 série de bâtiments périphériques : infirmerie, magasins, ateliers, forge, latrines, lavoirs, etc.



*Le quartier Fayolle
à l'arrivée du « 8 ».*



*Le 2 août, une prise d'armes et un défilé
sont organisés à Castres
pour présenter le régiment à la population.
En tête, le chef de bataillon Tommasi,
revenu au « 8 » depuis le 20 juillet
pour prendre la fonction
de commandant en second.*

Encore tout ému par les témoignages d'attachement et de gratitude des habitants de Nancy et après les opérations d'embarquement et de débarquement menées tambour battant, le 8^e RPIMA fait son entrée officielle dans la ville de Castres le vendredi 2 août 1963.

Certes, la foule est moins dense qu'à Nancy, est-ce les vacances ? Et surtout moins enthousiaste !

Pour la population d'une ville bourgeoise et calme, voir débarquer un régiment de marsouins, qui plus est parachutiste, est un événement qui, sans être alarmant, est tout à fait inédit. Cette population restera longtemps sur ses gardes avant de nous adopter. Mais Castres nous adoptera, comme nous avait adoptés Nancy.



La Dépêche en parle et, peu familiarisée avec les sigles, elle cite le 8^e RIPMa !

Le mois d'août 1963 est pour le « 8 » un bouleversement complet. Au déménagement de Nancy vers Castres, s'ajoute sa restructuration : la 4^e compagnie, la CP et la CB sont dissoutes, le groupement d'instruction du 8^e RPIMA est créé à Castelnaudary.



Le fanion du GI.

Le groupement d'instruction du 8^e RPIMa a pour mission de former les recrues du « 3 » et du « 8 ». Les classes sont faites à Castelnaudary puis les jeunes parachutistes sont « ventilés » en fonction des besoins. Le GI est commandé par le chef de bataillon Pierre **Dabezies**.

Le régiment est donc implanté sur deux sites.

A Fayolle, le 13^e RDP ayant quitté les derniers bâtiments, toutes les compagnies du « 8 » y sont logées. Dès la fin de l'installation et des travaux, l'instruction prend son rythme de croisière.

Le 29 août : inspection du général **Boussarie**, commandant la 11^e DLI.

Le 30 août : le régiment fête Bazeilles pour la première fois à Castres et défile en ville.

En septembre, la « 3 » découvre Caylus. Saint Michel se fête en ville avec une cérémonie au monument aux morts suivie d'un retour à Fayolle en chantant.

Octobre et novembre se passent en manœuvres : « *Outarde* », « *Grive* », « *Rodéo* », « *Pécari* » et « *Carrousel* ». Le 1^{er} décembre, le capitaine Pierre de **Monmahou** prend le commandement de la CCS succédant au capitaine André **Henry**.

La 11^e Division légère d'intervention devient la 11^e Division.

1 9 6 4

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Alexandre **Desfarges** : Chef de corps
Chef de bataillon Yvan **Tommasi** : Commandant en second
Chef de bataillon Pierre **Dabezies** : Commandant le GI du 8^e RPIMa à Castelnaudary
Commandant Bernard **Sevel** : Médecin-chef

<u>1^{re} compagnie</u>	<u>2^e compagnie</u>	<u>3^e compagnie</u>
Capitaine François Ploncart	Capitaine Jean Casanova	Capitaine Albert Le Goff
<u>CA</u>	<u>CCS</u>	<u>CB</u>
Capitaine Philippe Tharoux	Capitaine Pierre de Monmahou	Capitaine Augustin Marguier

Le 12 février, réception d'un message flash. Déclenchement de l'alerte « *Guépard* ». Tous les personnels en stage sont rappelés. Le régiment est prêt à minuit. Il reste à percevoir les munitions.

Le 13, le général **Boussarie**, commandant la 11^e Division et le général **Langlais**, son adjoint, viennent inspecter le régiment.

Cette pratique est la première d'une longue série. L'alerte « *Guépard* » est régulièrement déclenchée pour une simple inspection. Les compagnies restent figées des heures pendant que les autorités comptent, vérifient, font ouvrir les sacs pour faire sortir les mouchoirs, le duvet ou tout autre article méritant d'être vu... ou non !

Le 15 février, le général satisfait, donne la journée de quartier libre.



Alerte « Guépard » : le régiment attend le général pour l'inspection. L'exercice avait lieu tous les six mois à peu près.

L'alerte « *Guépard* » existe toujours. Les innombrables contrôles s'étant avérés inutiles, ces inspections fastidieuses ne se font plus.



Le 1^{er} classe Jean-Pierre Saltzmann de la 1^{re} compagnie pendant une manœuvre dans la montagne Noire au début de 1964.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

II^e RÉGION
II^e DIVISION (1)

8^e RÉGIMENT DE PARACHUTISTES D'INFANTERIE DE MARINE

CERTIFICAT DE BONNE CONDUITE

Le Lieutenant-Colonel D E S P A R C E S
(Grade et nom du chef de corps au de service)

Commandant le 8^e Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine

Certifie que le 1^{er} Classe SALTZMANN Jean-Pierre
(Grade, nom, prénoms et numéro d'incorporation)

né le 19.5.1944 à REIMSIS (Haut Rhin)
(Lieu et département)

a tenu une bonne conduite pendant tout le temps qu'il est resté sous les drapeaux et qu'il a constamment servi avec honneur et fidélité.

A CASTRES, le 6 AVRIL 1965.

(Signature et cachet du chef de corps au de service)

En cas de perte, le certificat de bonne conduite ne peut être remplacé.

(1) Pour les éléments relevant d'une division.

Mod. 6143. - Brest-Lorient, Nancy Modèle n° 321-0 04

Originaire de Mulhouse ce dernier, attiré par le métier des armes, entre au centre de documentation des armées de sa localité et demande à contracter un engagement. On lui assure de servir deux ans outre-mer. Il signe.

Le 12 juin 1963, il arrive au 8^e RPIMa, à la caserne Drouot de Nancy. C'est, lui a-t-on dit, un régiment où il ne fera que transiter avant de s'envoler vers l'Afrique.

Pourtant, l'ambiance du lieu a de quoi surprendre : c'est l'effervescence absolue, l'unité déménage. Le souci principal n'est pas le nouvel arrivant mais bien les caisses, les cantines et les ballots de matériel.

Affecté à la CA, Jean-Pierre Saltzmann reste en civil. Il embarque dans le train pour Paris avec sa compagnie, arrive à Montpellier et monte dans une micheline qui, par Saint-Pons, l'amène au quartier Fayolle. Il fait ses classes au GI et, le 24 octobre, est affecté à la 1^{re} compagnie. Il ne sait pas encore qu'il est bien loin de voir un cocotier. Affecté à la CA après quelques mois à la 1^{re} compagnie, son brevet de compagnon menuisier le propulse au casernement. Les plages de sable blanc et le soleil de l'Afrique sont désormais bien loin, Saltzmann quitte le service actif le 8 juillet 1965.

Il se rengage en 1978 comme caporal-chef EVSD et sert au matériel jusqu'en 1991. Réserviste au 15^e RI de 1967 à 1993, il a été promu sergent-chef de réserve. Il est toujours à Castres.

Le parachutiste Jean-Pierre Capel de la CCS.

Appelé en septembre 1963, il est breveté avec la 670^e promotion.

Affecté au GI de Castelnaudary, il sert ensuite à la CCS.

Rengagé en janvier 1966, il est nommé sergent en avril 1967 et en septembre 1969, il rejoint la CPIMa.

Nommé sergent-chef début 1970, il est rapatrié à la fin de l'année pour être osmosé au CM 37 de Fontenay-le-Comte.

Promu sous-lieutenant en 1984, il quitte l'armée avec le grade de capitaine en octobre 1991.



Le para Christian Richard, de la classe 64/2B, maître-chien, avec son chien « Otex ».

« Otex » a fait la guerre d'Algérie. Il est décoré.

Richard voulait s'engager au « 8 » mais, ayant retrouvé sa mère longtemps perdue de vue, il préfère se rapprocher d'elle et oublie sa carrière militaire. Aujourd'hui il est agent de maîtrise à la mairie de Marignane.

En 1964, l'arsenal est ce qui fut longtemps le CM 15. Il sert déjà à l'époque de lieu de stockage pour la mobilisation : half-tracks, camions, Jeeps et Vespas 75 SR, etc.

La garde en est assurée par des paras du matériel (la plupart non brevetés), mais le « 8 » fournit le groupe cynophile qui dépend du service général dont le patron est l'adjudant-chef Robert Husson. Il y a quatre chiens.



Les photos de famille du « 8 » en février 1964



La CCS.

1^{er} rang : l'adjudant **Tarier**, l'adjudant-chef **Coutore**, les capitaines **Henry** et **Boutilly**, le chef de bataillon **Tommasi**, le capitaine **Causse**, l'aspirant **Cataldi**, le capitaine **Vassart**, l'adjudant **Tbéron**.

2^e rang : les sergents-chefs **Migny** et **Dupré**, le sous-lieutenant **Simonsini**, l'adjudant **Butryn**, le sergent-chef **Prades**, les capitaines **Philippot**, de **Monmabou** et **Sevel**, le sous-lieutenant **Tbil**, les adjudants-chefs **Marchand** et **Taleyssat**, le lieutenant **Stella**.

3^e rang : les sergents **Drouet**, **Marcowick**, **Delbomme**, **Pintuire**, **Leclerc** et **Delaune**, le sergent-major **Champion**, le sergent-chef **Strempeck**, l'adjudant **Fior**, le sergent **Walter**, les sergents-chefs **Monteaux**, **Rodriguez** et **Desserich**, l'adjudant-chef **Taumier**.

4^e rang : l'adjudant-chef **Husson**, le sergent **Marache**, l'adjudant **Bordes**, le sergent **Grangirard**, l'adjudant **Guenan**, les sergents **Gouillon** et **Simon**, le sergent-chef **Brouzes**, l'adjudant **Tisserand**, l'adjudant-chef **Capillon**, le maréchal des logis-chef **Maillet**.

5^e rang : le sergent **Poussy**, l'adjudant **Alphand**, l'adjudant-chef **Roussel**, les sergents **Salavin**, **Novalzeck**, **Blanc** et **Dujardin**, le sergent-chef **Pbilipoff**, les sergents **Melaid**, **Carvallo**, **Zialka**, **Andrieu** et **Delalonde**.



Ceux du GI/8 RPIMA de Castelnaudary et trois commandants d'unité.

*1^{er} rang : les capitaines Pierre **Gourmelen** (médecin-chef), Jean **Casanova** (directeur de l'instruction), le chef de bataillon Pierre **Dabezies** (commandant le GI), le lieutenant Georges **Masse** (officier des détails).*

*2^e rang : les capitaines commandants d'unité, François **Ploncard** (1^{re} compagnie), Augustin **Marguier** (CB) et Jacques **Goré** (2^e compagnie).*



1^{er} rang : les mêmes que plus haut.

*2^e rang : l'aspirant **Pelissier** (chef de section), les capitaines **Ploncard**, **Marguier** et **Goré** et le sous-lieutenant Alain **Timsit**.*

*3^e rang : les sous-lieutenants chefs de section, Joseph **Canal** et, à droite, Alain **Lovera**.*



Les cadres de la 1^{re} compagnie.

1^{er} rang : les sergents Faure et Lumeau, l'adjutant Corverc, les sous-lieutenants Timsit et Marcajous, le lieutenant Donnot, le capitaine Marsanne, le lieutenant Gouzon, le sous-lieutenant Wolf, l'adjutant-chef Salle, l'adjutant Guillou, le sergent Olivar.

2^e rang : le sergent-chef Fauvroul, les sergents Hérault, Mourier, Paiva, Maurier, Meysensas et Lerouzic, le sergent-chef Guittard, les sergents Gouzon, Klein, François, Carer et Romain.



Les cadres de la 2^e compagnie.

1^{er} rang : les sergents Dibourcq, Marsen et Gaillot, l'adjutant-chef Kostecki, le sergent Oliva, le sous-lieutenant Canal, les capitaines Baudin et Mas, le lieutenant Stella, les sergents Olivo et Raison, le sergent-chef Thibault, le sergent Mulot, le sergent-chef Yklong.

2^e rang : les sergents Richard, Boulanger et Py, le sergent-chef Garnier, les sergents Lastennet, Chevolet et Marteau, le sergent-chef Wegrich, les sergents Morgant et Merdy, les adjutants-chefs Roussel et Husson, le sergent Ferréro.

Les cadres de la 3^e compagnie.



*1^{er} rang : le sergent-chef **Flaurent**, le sergent **Giroux**, le sergent-chef **Ménage**, l'adjudant **Boudon**, le sous-lieutenant **Lovéra**, les capitaines **de Longeaux** et **Legoff**, les lieutenants **Fourcaud** et **Bocquet**, le sous-lieutenant **de Cremoux**, les sergents-chefs **Hoarau** et **Stabler**, le sergent **Aimeri**.*

*2^e rang : les sergents **Toulemon**, **David**, **Obriot**, **Flamand**, **Buatois**, **Laurent**, **Marcotte**, **Louis-Joseph**, **Lavenue**, **Bouteloup**, **Matbieu**, **Reichert**, **Filleul** et **Dionèse**.*

Les cadres de la CA.



*1^{er} rang : le sergent **Gonthier**, les lieutenants **de Montgolfier** et **Collot**, le capitaine **Tharaud**, le lieutenant **Petiteau**, le sous-lieutenant **Anguenot**, le sergent **Men**.*

*2^e rang : le sergent **Nugues**, les sergents-chefs **Hennebert**, **Honoré** et **Huguel**, l'adjudant-chef **Sten**, les sergents-chefs **Béranger** et **Girard**, le sergent **Audebert**.*

*3^e rang : les sergents **Rose**, **Leplet**, **Mitera**, **Sabourin**, **Blanc**, **Piquet** et **Taureau**.*

*4^e rang : les sergents **Laforet**, **Bernard**, **Richard**, **Duclos**, **Gobren** et **Hubert**.*



Les officiers avec le chef de corps.

1^{er} rang : le chef de bataillon Merlet, le chef d'escadron Montaville (artillerie de marine), le chef de bataillon Tommasi (second), le lieutenant-colonel Desfarges, le chef de bataillon Guillaume (officier adjoint), les capitaines Henry (EM) et Tharaux (CA).

2^e rang : le lieutenant Collot (OA), les capitaines Boutilly (chef EM), Vagner (BI), de Monmabou (CCS), Philippot (officier conseil) et Baudin (ex 4^e compagnie), le lieutenant Mas (OA), le capitaine Le Goff (3).

3^e rang : les capitaines Hanus (médecin-adjoint), Sevel (médecin-chef), Blanchot (logistique), Marsanne (1), Causse (MOB), Vassart (bureau de garnison) et de Longeaux (OA).



Les sous-officiers supérieurs avec le chef de corps.

1^{er} rang : l'adjutant-chef Kostecki (chef de section), les adjudants Boudon (chef de section) et Guillou (INST), le lieutenant-colonel Desfarges, le chef de bataillon Guillaume (officier adjoint), l'adjutant-chef Couture (secrétariat PC), les adjudants Alpband (ADU) et Tarier (chancelier).

2^e rang : l'adjutant-chef Salle (services aériens), les adjudants Cornec (ADU), Théron (gérant du mess) et Bordes (SM), l'adjutant-chef Taleysa, les adjudants Fior (adjoint trésorier) et Blanc (trésorier), les adjudants-chefs Roussel (casernement) et Husson (SG).

6 novembre 1964 : un appelé arrive au 8^e RPIMa

« Je suis convoqué avec les derniers, l'incorporation s'étale sur plusieurs jours.

Curieusement nous sommes beaucoup de prémilitaires parisiens. Dans le train on cause !

J'arrive avec **Gineste** dans le dernier camion, derrière nous la sentinelle ferme les grilles. Première surprise, dans la chaîne administrative on nous demande si nous sommes volontaires pour sauter et j'entends pas mal de « non ». Une bonne moitié (ça changera assez vite pour se maintenir à une trentaine sur 110/120).

Deuxième surprise : avec **Gineste** nous nous retrouvons dans 1 chambre de 16 avec un poêle à charbon, 1 caporal et de grandes gueules qui râlent en son absence (du caporal, pas du poêle) et font de la propagande antipara et antimilitariste. Mon Dieu, où sommes-nous tombés ? A la 1^{re} section de la 11^e compagnie. Le temps de service légal est de 18 mois, raccourci à 16 par 2 mois de permission libérable. Avec **Gineste** nous ne disons rien et allons coincer la bulle sur nos plumards superposés.

Le lendemain, ayant observé nos lascars, nous annonçons que NOUS sommes volontaires et que NOUS sommes brevetés prémilitaire. Nous entamons alors une contre-propagande. Une mafia de « prémiss » s'organise dans la compagnie où notre camaraderie (toutes origines sociales confondues) étonne. Peu à peu les non prémiss qui ont demandé les paras viennent vers nous. L'ambiance de la compagnie change.

Pourtant, je m'aperçois qu'on ne saute pas beaucoup et après les 6 sauts de brevet, il faut avoir de la chance pour faire plus de 5 sauts dans les 13 mois restant. Pourtant on voit des appelés envoyés au saut à 4 jours de la quille, ce qui ne les enchante pas du tout.

C'est l'époque où les « instances très supérieures » cherchent à casser l'esprit para.

Bérets clairs l'été, pantalons larges, insignes de béret forme rondelle, chants interdits et pas lent très mal vu.

Ambiance bien différente de la prémi. »

J.-M. Durand



*En mai 1964 au GI de Castelnaudary, les appelés à l'instruction : allongé devant, le soldat Jacques **Bonnet** et, au milieu accroupi, le chef de section.*



*Le 16 septembre : inspection du général **Cantarel**, chef d'état-major de l'armée de terre, accompagné du général **Langlais**.
Le chef de section au premier plan (deuxième à droite) est l'adjudant **René Fior**, adjoint au trésorier.*



*Le CCS défile en béret « Gourka » : en tête, le sergent-major **Jack Lescolan**, et l'adjudant **André Mayer**.
Au premier rang, le sergent-chef **René Guiol** (porte-fanion) et le sergent **Martin des Pallières**.*

Le 30 septembre, une délégation du « 8 » se rend à Auch pour l'adieu aux armes du général Fourcade.



*Classe 64/2B à la 12^e compagnie (créée depuis août); section du sous-lieutenant Jean Paul Pélissier.
Au milieu, en treillis, les sergents Pierre Novailac et Michel Benezech.
Assis au sol, le 3^e à partir de la gauche, le para Christian Richard.*

La 12^e compagnie, appartenant au GI de Castelnaudary, est commandée par le capitaine Henri Stutz.



Le défilé de la saint Michel, le 3 octobre.

Le soir, soirée dansante au restaurant « La Caravelle » pour les cadres et les épouses. La place d'armes est encore en terre battue et, à l'entrée du quartier, les vieux bâtiments existent encore.

Prise d'armes et défilé en ville pour le 11 novembre 1964.



Photo Maffre Toulouse

*La 3^e section de la 3^e compagnie :
au premier rang le lieutenant **Meaudre-Desgouttes**, les sergents **Soye**, **Louis-Joseph** et **Obriot**.
Au deuxième rang, les sergents **Lambert**, **Flament** et **Buatois**.*

« A cette époque, l'ambiance chez les paras est très particulière. Le souvenir des événements d'Algérie est encore très présent chez les cadres ; mais ceux-ci n'en parlent pas. Une grande chasse aux sorcières est menée. Malheur à celui qui tient des propos considérés comme séditionnels. Pas facile, dans une armée où sévissent les mesures de rétorsion antiparas, de donner un esprit de corps à des appelés dont la plupart ont été affectés d'office. Comment expliquer que certains médecins (appelés) des centres de sélection déclarent aptes des gens qui ne le sont pas ? Comment expliquer que les non-volontaires paras restent affectés au régiment (seuls les refus de saut à Pau sont mutés) ? Soyons reconnaissants à ceux qui vont se faire breveter et font leur boulot, car ce n'est pas la « bulle ». Stages commandos, alertes « *Guépard* », manœuvres en survie, sauts avec des « bons vents », pas mal de casse. Manœuvres de DOT tous temps : dotés d'équipements rudimentaires avec lesquels nous sommes vite trempés ou avons bien froid, ou les deux. Les soldes ne permettent pas d'acheter des équipements complémentaires. Les permissions sont rares. Il est à noter toutefois que l'arrivée du lieutenant-colonel **Drouin** au régiment et celle du colonel **Bigéard** à la division sont appréciées. »

J.-M. Durand



Début novembre, photo de « famille » de la classe 64-2C.

*Debout : Vadelorge, Gineste, Ligoreau, Yves Durand, Ducatillon, Dardenne, Ragonot, Jean-Marie Durand, Lefevre, Landrin, Paquet.
 Au milieu : Guilbou, Nédélec, Delattre, les sergents Jaeger et Decerf, l'adjudant-chef Lebras, le caporal-chef Roques, Asselin, Grimbert, Aldebert.
 Assis, en partant de la gauche : Losfeld, Ruter, Zimaneck, Petiaux, Guy.
 Assis en partant de la droite : Tbibaut, Champeix, Catalayud, Maillat.*

« La section est commandée par l'adjudant-chef **Lebras**, ancien d'Indochine et d'Algérie. Il est surnommé le « père **Lebras** » dans tout le régiment. Ancien enfant de troupe, homme juste et convivial, ses qualités humaines sont très appréciées. Il jouit d'un certain poids au « 8 ».

Ragonot, titi parisien, a consciencieusement dégusté un soir les châtaignes que l'adjudant-chef **Lebras** s'est fait cuire en disant : « elles étaient dans mon feu, je croyais que c'était pour moi ! ».

Et le même soir, en toute innocence, il interpelle le même adjudant-chef d'un « dites-moi, mon juteux-chef ! ».

Beaucoup viennent du Nord et de la région parisienne, presque tous sont sursitaires et plus de la moitié a un NG supérieur à 15. Quatre ou cinq ont suivi la PM para, les autres ont été incorporés d'office.

Quelques-uns sont non-volontaires irréductibles pour le saut ; un ou deux sont inaptes. Nous avons un refus de saut à Pau... il voulait les hussards parachutistes !

Les sergents **Jaeger** et **Decerf** ainsi que le caporal-chef **Roques** sont des appelés.

Le para **Gineste**, prémilitaire, prévu au « chiffre », intrigue et se retrouve au bureau du chef comptable de la 12 pour pouvoir assouvir sa soif de sauts. Il se casse une jambe mais continue en vrai « morpion de carlingue ». Son chef de bureau comptable est le sergent Jean-Claude **Borg** (aujourd'hui adjudant-chef en retraite et trésorier de l'Amicale des anciens du « 8 »). Entre **Gineste** et **Borg** l'entente règne, tous deux sont pieds-noirs. »

J.-M. Durand

1965

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Alexandre **Desfarges** : Chef de corps
Chef de bataillon Jean **Garnier** : Commandant en second
Chef de bataillon Yvan **Tommasi** : Officier adjoint
Capitaine André **Henry** : Chef d'état-major

1^{re} compagnie
Capitaine Pierre **Marsanne**

2^e compagnie
Capitaine Philippe **Vagner**

3^e compagnie
Capitaine Albert **Le Goff**

CA
Capitaine Jean **Laidet**

CCS
Capitaine Pierre de **Monmahou**

GI / 8^e RPIMa
Chef de bataillon Alfred **Charbonnet**

11^e compagnie
Capitaine Augustin **Marguier**

12^e compagnie
Capitaine Henri **Stutz**

Les lieutenants et les sous-lieutenants du « 8 »

Lieutenant Philippe **Allain**, officier des sports
Lieutenant Marcel **Carlier**, chef de section ENTAC
Lieutenant Gérard **Duteurtre**, chef de section INF
Lieutenant Michel **Gouzou**, chef de section INF
Lieutenant Benoit **Huck**, chef de section INF
Lieutenant Pierre **Marcajous**, chef du PEG ⁽¹⁾
Lieutenant Pierre **Meudre-Desgouttes**,
chef de section INF
Lieutenant Lievin **Petiteau**, chef de section ENTAC
Lieutenant Roger **Stella**, chef de section INF
Lieutenant Joseph **Canal**, chef du PEG
Lieutenant Gérard **Esmery**, chef de section INF

Lieutenant Bernard **Messana**, officier adjoint 12^e C^{ie}
Lieutenant Alain **Timsit**, chef de section INF
Lieutenant Jean **Broisat**, officier appro
Lieutenant Louis de **Montgolfier**, mortiers de 81
Lieutenant Christian **Fourcaud**, chef de section INF
Lieutenant Robert **Helbling**, chef de section INF
Lieutenant Yves **Lioret**, chef de section d'éclairage
Lieutenant Georges **Masse**, officier trésorier
Lieutenant Albert **Rochette**, officier des effectifs
Lieutenant Alain **Bocquet**, chef de section INF
Lieutenant Pierre **Champy**, officier adjoint 11^e compagnie
Lieutenant Guy **Raquin**, chef de section INF

Sous-lieutenant Yves **Gilbert**, chef de section INF
Sous-lieutenant Jean-Paul **Pelissier**, chef de section instruction
Sous-lieutenant Michel **Schettini**, chef de section INF
Sous-lieutenant Gérard **Anguenot**, adjoint chef de section ENTAC
Sous-lieutenant Yves **Legenne**, chef de section INF
Sous-lieutenant Jean-Claude **Mantion**, chef de section INF ⁽²⁾
Sous-lieutenant Jean **Garetta**, adjoint chef de section INF
Sous-lieutenant Gérard **Chabot**, adjoint chef section INF
Sous-lieutenant Michel **Malbos**, chef de section INF
Sous-lieutenant Didier **Micaud**, chef de section INF
Sous-lieutenant Yves **Petit**, chef de section INF

(1) Pierre **Marcajous** a quitté le service actif en 1977. Spécialiste de la gestion des ressources humaines, il est devenu en 1998 le directeur des personnels de *GIAT Industries*. Il est chevalier de la Légion d'honneur de 2000.

(2) Né à Pau en 1942, Jean-Claude **Mantion** est appelé à l'activité en 1962. Officier de réserve puis ORSA, il est chef de section de combat au « 8 » de 1964 à 1968 avant de rejoindre le 89^e BS (SDECE) à Paris. Conseiller du Premier ministre aux Nouvelles-Hébrides (actuel Vanuatu) en 1979, il est intégré dans le cadre des officiers d'active. De 1981 à 1993, il sert en RCA, à la garde présidentielle. Officier de la Légion d'honneur (1989), commandeur de l'ordre national du Mérite (1993), le général de brigade (cr) **Mantion** est retiré à Nouméa.

L'année 1965 commence par la manœuvre « *Carrousel* » dès le 6 janvier et se poursuit par « *Colombe* », puis « *Aigrette* » le même mois. « *Busard-Alpha* » en février, « *Griffon VII* » en mai, puis un camp à Caylus. En avril, « *Busard-Alpha 2* » puis alerte « *Guépard* » et La Courtine de juin à juillet.

Malgré le temps de paix les compagnies sont rarement au quartier deux semaines de suite.

Thème de la manœuvre « *Carrousel* » : exercice d'ensemble ayant pour objet l'étude et l'exécution, par toutes les unités de la division, d'un mouvement par les voies aériennes et terrestres sur les itinéraires des différentes garnisons de la 11^e Division au camp de Caylus.



*Janvier 1965, la neige sur le Causse.
Pour la 1^{re} section de la 11^e compagnie, tir à 200 mètres sur SC2,
munitions à profusion. Température inférieure à - 5 °C.*

« L'adjudant-chef **Lebras** commande cette section avec pour adjoint le sergent-chef **Baraton**.

Au saut, il se casse (bien), à notre grand regret car il doit prendre le PEG.

Le sergent-chef **Baraton**, BA 2, prend la succession ; c'est une autre histoire ! Il se casse aussi (mais mal), quelques temps après le PEG. Nous n'étions pas responsables de ces deux accidents. »

J.-M. Durand

Le GI de Castelnaudary est dissout, et le « 8 » crée alors son propre groupement d'instruction qui comprend la 11^e et la 12^e compagnie.



*Le 6 février 1965, l'équipe du « 8 » championne de cross
de la V^e Région militaire.
De droite à gauche : le lieutenant **Alain Bocquet**
(responsable de l'équipe) et le parachutiste **Pierre Calimache**.*

Le parachutiste Pierre Calimache.



Pierre **Calimache** s'engage pour deux ans au 1^{er} RPIMa à Bayonne. Très vite ses capacités sportives sont remarquées, en particulier pour la course à pied. Cette aptitude lui vaut de faire partie de l'équipe de cross qui obtient le titre de champion de France militaire.

Muté au « 8 », il termine son contrat à la « 2 », seule compagnie comprenant des engagés. Revenu à la vie civile, il passe le concours de sapeur-pompier professionnel puis entre à l'école d'officier à Paris. Aujourd'hui, en service à Castres, il est capitaine commandant le groupement sud.

Monnaie de coiffeur

Peu avant le 14 juillet, alors que la « 2 » est désignée pour défiler à Toulouse, le capitaine **Vagner** remarque une section dont les paras ont les cheveux un peu longs.

Le para Pierre **Calimache**, crossman de haut niveau, est désigné pour couper les cheveux à tout ce beau monde. La « séance tondeuse » commence aussitôt et les bénéficiaires de cette « coupe para » gratuite se sentent, au début, tous obligés de récompenser le coiffeur d'occasion. Peut-être ce dernier était-il particulièrement adroit ? Toujours est-il qu'à la fin de la séance, Pierre **Calimache**, qui ne fume pas du tout, récolte une quarantaine de paquets de « troupes », cigarettes réglementaires de l'armée française.

Les « Marie-Suzon »

A Castres, la liste des distractions pour les militaires en goguette ne remplit pas un timbre poste. Les bars en ville ont vite raison de la maigre solde et puis les bars, ça va un temps, car les filles y sont rares. Quant à celles rencontrées dans la rue, elles ne sourient pas à ces paras draguant toujours par groupe de combat, c'est bien connu ! Certains vont donc chercher les filles où elles sont les plus disponibles, c'est-à-dire rue Bayard à Toulouse. De temps en temps ils en ramènent une mais pas sans avoir collé une raclée au maquereau récalcitrant. Combien de « Marie-Suzon » ont ainsi « visité » les chambres des compagnies ?

Les bérets fantaisie sont interdits, le retailage des tenues aussi. Au matériel du corps, l'adjudant-chef, non breveté, veille scrupuleusement à sanctionner toute infraction.



*Un contingent de la 2^e compagnie fête le « Père 100 » : les caporaux **Lair** (en haut à gauche) et **Bonnet**.*

Le « Père 100 » symbolise les cent derniers jours de service militaire qu'il reste à faire à un contingent. Le « persan » (autre orthographe utilisée) se fête suivant les régiments ou les régions de différentes façons. Ici un camarade fait office de « Père 100 » et on l'enterre sous forme

d'un simulacre d'inhumation. La « cérémonie » se termine par un repas très très arrosé. Ensuite on « pète » son chiffre, qui correspond au nombre de jour avant la « libération ». Plus celui-ci est petit, plus l'individu est « respecté ». Un autre rituel se prépare à l'avance : la « quille » que l'on va se faire fabriquer chez des menuisiers devenus spécialistes en la matière. Les quilles parachutistes sont toujours très décorées, ailes rajoutées, coupole de parachute, silhouette d'avion et, en final, fourragères et insignes sont placés sur l'objet. La « plaque à vélo » figure en très bonne place. Si dans de nombreux régiments le « Père 100 » et la quille laissent parfois place à des débordements regrettables, dans les unités parachutistes cette « tradition » garde des proportions tout à fait acceptables. Il ne fait pas bon hurler son chiffre dans les couloirs, certains ont passé quelques jours en cellule pour cela. Au 8^e RPIMa, à partir de 1970, les menuisiers spécialistes du tournage des quilles se recyclèrent peu à peu dans la fabrication d'autres produits.

*Un matin de mars 1965,
au nord-est de Castres, le PEG de la « 11 » :
Champeix, Ligoreau,
Jean-Marie Durand, le caporal Vercasson,
Zimaneck (dos à la pente)
et le sergent-chef Baraton
(debout face aux autres).*



Ligoreau est du « Ch'nord », mineur à Libercourt, grand et mince, il mange beaucoup mais ne grossit pas, à l'étonnement général.

Durand, très tôt attiré par les paras, « des gens sérieux » dit-il avant de connaître quoi que ce soit de l'armée, a senti qu'il y serait mieux qu'ailleurs. Prémilitaire para, il a déjà vingt sauts en arrivant au « 8 ».

« Le sergent-chef Baraton a fait l'Algérie ; il est titulaire du brevet d'arme n° 2, ce qui est rare pour un sergent-chef, il en est fier. Personnalité très différente de l'adjudant-chef Lebras (chef de section en titre mais cassé au saut), il veut casser notre esprit étudiant et nous en fait baver plus que nécessaire pour démoraliser l'un, l'autre ou tous. Les punitions collectives répétées pour la faute d'un seul nommé désigné nous amènent aux limites de la mutinerie. Puis, un soir, après un grand « soviét » de section, nous décidons de répondre à tout cela par un grand stoïcisme individuel et collectif. Mot d'ordre : il ne faut ni craquer, ni se démoraliser, ni se dissocier.

Alors, ses débuts de conversation restent sans écho ; ses plaisanteries nous laissent de marbre, le regard glauque. Etonné, il s'entend répondre : « réfléchir c'est commencer à désobéir ». Notre recette est bonne, nous avons même réussi à obtenir la neutralité amusée des autres cadres d'active, les sergents Chevrolet et Mulot.

Mais le chef Baraton a de grandes qualités, c'est un remarquable instructeur en armement et en transmissions, il est également excellent en topographie. Soucieux de notre entraînement, il nous fait consommer un nombre incroyable de munitions, à se demander où il peut bien les trouver ?

Cette instruction sera un apport majeur et déterminant pour tous mes stages, examens et compétitions militaires ultérieurs dans les réserves. »

J.-M. Durand



Fin mars 1965, région de Caylus vers Saint-Projet, le PEG de la « 11 » :
Guy Losfeld, Aldebert, Zimaneck,
le sergent-chef Baraton (en béret),
tête nue le PM en bandoulière Delattre,
Jean-Marie Durand (le plus haut),
les sergents Chevrolet (en béret de face),
et Mulot, Catalayud, le caporal Vercasson
(le visage à demi caché), Laille, Ragonot
(le dernier debout),
Barth (accroupi le plus à gauche),
Paquet, Ligoreau, Bonamour
et Guilbou (dernier accroupi).



Guy Losfeld.

Guy Losfeld, volontaire para, humoriste et sans état d'âme, est le fils du fabricant de grenades, du manchon de tir de nuit pour fusil et notamment du tube réducteur pour mortier de 81 mm.

Delattre, mineur dans le Nord, est arrivé un peu mince. Il prend 10 kilos car il trouve qu'il a un régime de vie régulier et pépère.



Le sergent Chevrolet est un remarquable tireur PM et PA.

Jean-Marie Durand est aide-moniteur para en préparation militaire. En 1964, il résilie son sursis et fait ses trois jours. Plus tard, il reçoit un courrier lui proposant les RCP. Il raye tout et inscrit le 2^e RPIMa, le 1^{er} RPIMa et le 6^e RPIMa... le 6 novembre, il se retrouve à Castres.

Le sergent Chevrolet, peu bavard mais jamais désagréable, est très physique : c'est un stupéfiant tireur PM et PA. Il est le beau-frère du sergent Mulot.

Le sergent Mulot est très taquin mais aussi très bon instructeur. Maître chant accompli, il fait chanter « *La Madelon* » à trois voix au PEG (chant autorisé). Ce chant, au pas lent, rangs ouverts, fait ouvrir les fenêtres au quartier. Il aime l'expression « chiens d'appelés » que d'aucuns aiment lui retourner lorsqu'il se trompe : « normal sergent, nous ne sommes que des chiens d'appelés ».



Ragonot.

Catalayud, volontaire para, ingénieur chimiste, le seul marié, il sort major du PEG ; il est affecté à Lyon, son épouse ayant eu un enfant.

Le caporal Vercasson, qui travaille alors pour la Compagnie Générale des Eaux, retrouve Jean-Marie Durand quatorze ans après, dans le métro parisien.

Ragonot est celui qui avait mangé les châtaignes de l'adjudant-chef Lebras.

Barth, prémilitaire para, camarade extraordinaire, parle un peu le vietnamien et le russe. Quand le vent de la révolte souffle sur le PEG il crie « Vivement l'armée russe », ce qui déclenche l'hilarité générale. Parfait imitateur de la « *Panthère rose* », il est affecté à l'issue du PEG à la section de mortiers de 81 mm de la CA.

Bonamour, raccroché au PEG, vient d'une autre incorporation. Il a fait son droit et se destine à la police. Il sera commissaire à Paris plusieurs années après.

Guilhou est instituteur et veut servir dans l'intendance pour bien manger. Il perd dix kilos en deux mois de PEG. Non volontaire para, il est envoyé à Pau pour se faire breveter. Il en revient complètement changé et enchanté. Il sort second du PEG et part au PSO, au camp de Gers, sans être volontaire. Affecté à la « 11 » dans la section du lieutenant **Foucault**, il est promu sergent.



*Décembre, brevet à l'ETAP
pour une promotion du « 8 » :
un stick devant la célèbre tour de départ.*



*Le 22 avril 1965 au matin à Francazal, le PEG en attente de l'AOC « Le trou du 8 » :
à gauche, Zimaneck puis Jean-Marie Durand; à droite, Delattre, Barth, Nédélec et Catalayud.*

Zimaneck saute un jour avec l'AA 52 sans dégrafer ni larguer sa gaine. Horrifiés, ses copains se précipitent vers lui après l'atterrissage. Il n'a rien et n'a pas voulu s'emm... avec le largage de la gaine. Ce jour-là, un bon quart de l'avion est traîné et arrêté par les arbres en fin de DZ.

Jean-Marie **Durand**, le jour de sa visite d'incorporation, est trouvé trop léger par le médecin qui le déclare inapte TAP. « Mon capitaine, j'ai vingt sauts prémi ! ». Le caporal infirmier présent ajoute que lui n'a que dix sauts. Le médecin réfléchit et dit : « Bon, je te mets apte, mais je ne veux plus te voir ! ».

Complicité au sein du PEG à Caylus

Une manœuvre, suivie de trois semaines de camp régimentaire, débute par un saut de nuit sur la zone de La Barthe, après un vol tactique en *Nord 2 501* depuis Toulouse. Le thème de la manœuvre est la prise d'une localité africaine ; tout le monde doit donc emporter deux bidons d'eau et l'exercice doit se terminer avant midi. Avant l'action, tout le régiment est inspecté par le général. Arrivé à hauteur du PEG, le général s'étonne (ça s'étonne toujours beaucoup, un général) que ce peloton soit commandé par un sergent-chef (**Baraton**) puis il s'adresse à un élève gradé à propos de l'équipement emporté :

- Vos bidons sont-ils pleins ?
- Non mon général » répond le premier.

Un deuxième, un troisième puis un autre encore sont interrogés et donnent une même réponse. Le général s'adresse alors à la cantonade : « Qui a ses bidons pleins ? »

Timidement, **Petiaux**, un calme très pince sans rire, lève seul la main.

- Vous avez donc obéi aux ordres ?
- Oui mon général, ils sont pleins mais je les ai oubliés ».

Le général ne rit pas, le chef non plus...

Au départ du général furieux, le chef s'aperçoit que beaucoup ont des bidons pleins.

- Pourquoi n'avez-vous rien dit au général ?
- Pour ne pas faire engueuler les autres, chef ! »

Le pompon c'est que les deux sergents d'active ont eux aussi des bidons vides.

8^{me} R. P. I. M. A. - CASERNE FAYOLLE - CASTRES (TARN)

Permission de _____

Il est permis au _____, N° M^{le} _____
de se rendre à _____, le _____ 196
Il devra rentrer le _____ 196, à _____ heures _____
A _____, le _____ 196
Le Commandant de l'Unité, Le Chef de Corps,

Militaire ou que tu sois, surveille ton comportement, tes actes, ton maintien, ta tenue

Un titre de permission de l'époque.



*Le para Durand à l'embarquement, le 22 avril 1965,
pour un saut de manœuvre du PEG et de la 2^e C^u
avec abandon de parachute.
Six Nord 2 501 en un seul passage sur la zone du Causse.*

« L'avion est sur axe, le rouge est mis. Une secousse de l'avion, l'homme qui me précède est déséquilibré et arrache les aiguilles de mon ventral dont les rabats se rétractent malgré ma main. Vert ! Sonnerie ! Go !

Je fonce, collé à l'autre et j'évite le largueur qui a vu l'incident. Sortie, ventral bien serré dans mes mains.

Ouverture, je coince le ventral entre mes pattes. Il faut larguer la gaine du FSA. Problème pour trouver la drisse qui libère la sangle de cheville, il y a des suspentes partout. Je pars du haut, attrape un bout, ça résiste, ça doit être la drisse. Je tire et j'agite le pied pour aider à libérer ; ça doit être bon. J'ôte l'agrafe de poitrine, j'appuie sur le piston, la gaine tombe et s'arrête à la cheville ! Pas de pot, je n'ai pas tiré sur la bonne ficelle, j'ai le pied tordu par le fusil. Je prépare l'arrivée au sol comme je peux, je ne vois rien, la voile du ventral se balade partout. En dessous, les premiers atterrissent, grand vent, les copains sont traînés, ça complique les tractions pour les éviter. Mon camarade **Champeix** est sur le dos, en train de se dégrafer, je tombe sur sa voile. Douleur aux pattes. Je lève les yeux pour voir venir **Petiaux**, qui tombe dans les suspentes de **Champeix**. Nous nous relevons pour voir arriver **Zimaneck**, avec son AA 52 non larguée. J'ai une entorse à la cheville, une double talonnade et... de la chance, comme **Zimaneck** et le reste de la section qui ne compte aucun cassé grave.

A la « 2 » ce n'est pas le cas.

Le PEG s'est en plus posé dans un mouchoir de poche.

Beau largage. »

J.-M. Durand



La classe 65-2C.

Le 7 juillet 1965 : passation de commandement du régiment entre le lieutenant-colonel Alexandre Desfarges et le lieutenant-colonel Bernard Drouin, en présence du général Boussarie, commandant la 11^e Division et du général Langlais, commandant la 20^e Brigade à laquelle appartient le « 8 ».

*A droite, le para Cholley,
pendant une manœuvre
dans les Pyrénées.*

Gérard Cholley a fait toute sa carrière rugbystique au Castres-Olympique. Il a été international à trente et une reprises. Vainqueur du « Grand chelem » en 1977, il constituait, avec Pacco et Paparemborde, une première ligne qui est restée dans toutes les mémoires.



Comment je suis devenu rugbyman

« C'est un jour de quartier libre, un samedi je crois. J'ai jeté mon dévolu sur un café sympa « le café Coll ». Quelqu'un m'aborde pour me demander si je veux jouer au rugby car il manque un joueur à l'équipe du « Castres Olympique » et que, manifestement, mon physique les intéresse pour jouer comme pilier. Je réponds qu'à part la boxe je n'ai jamais pratiqué aucune forme de jeu de ballon. Il m'est répondu que ce n'est pas grave et que, de toute façon, on m'apprendrait. Me voilà donc enrôlé au CO pour un match qui tourne rapidement au pugilat. Je ne sais pas si ma technique rugbystique leur a plu mais, pour ce qui est de la boxe, j'ai satisfait d'emblée aux épreuves d'admission. A partir de là, mon destin était lié à celui du CO, que je n'ai jamais quitté. »

G. Cholley

En 1977, le XV tricolore remporte le « grand chelem ».

*L'équipe avant le match
France-Angleterre
à Twickenham.*

*Debout : Pacco, Paparemborde,
Rives, Skrela, Cholley,
Imbernon, Palmié et Bastia.
Assis : Harize, Bertrane,
Aguirre, Romeu, Fouroux et,
le dernier à droite, Averous.*



*Le général Langlais
préside la passation
de commandement
entre le lieutenant-colonel
Drouin
et le lieutenant-colonel
Desfarges.*

Jack photo



Le lieutenant-colonel Drouin remet le drapeau du 8^e RPC à sa garde.

Jack photo



Le lieutenant-colonel Bernard Drouin.

Né le 1^{er} octobre 1921 à Cambrai Bernard **Drouin** sort de l'ESM de Saint-Cyr (Aix-en-Provence) en 1942 dans l'infanterie coloniale.

Après un séjour en Guinée et à Tombouctou il est affecté en septembre 1944 au CLI (corps léger d'intervention) en instance de départ pour l'Extrême-Orient.

Après une formation commando et parachutiste (BP 9761) à Ceylan, il est parachuté au Laos sur les arrières de l'armée japonaise d'occupation.

Après un bref passage au 5^e RTS au Maroc début 1947, il rejoint la demi-Brigade à Meucon avant de prendre le commandement du GCCP (future CPIMa) d'AEF à Brazzaville de 1949 à 1951.

En 1952, il revient en Indochine pour prendre le commandement d'une compagnie du 3^e Bataillon thaï avec lequel il est engagé dans la bataille de Na San. Il devient alors officier d'état-major, à Nam Dinh d'abord et à Diên Biên Phu ensuite où il est fait prisonnier. Il est libéré en septembre 1954. Il est à la brigade de Bayonne

en 1955 ; chef de bataillon, il entre à l'école de guerre en 1958 d'où il sort pour servir à Madagascar commander le 14^e BIMA avant de devenir le chef d'état-major du commandement des forces de l'océan Indien.

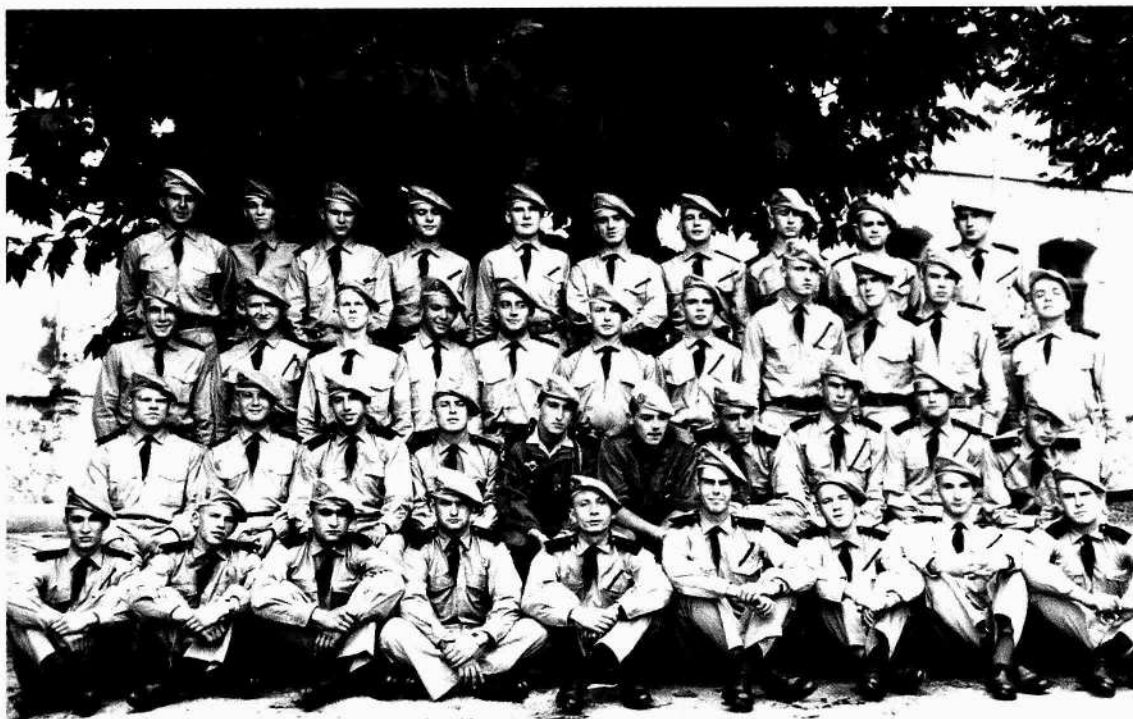
Après un stage à l'IHEDN et un passage à l'inspection des troupes de marine, il prend le commandement de la 2^e Brigade parachutiste en 1973 comme général de brigade avant de devenir l'adjoint du général commandant la 11^e DP à Pau. Général de division, il commande la 21^e DMT à Lille puis la 53^e DMT à Marseille. Il cesse l'activité le 2 octobre 1981.

Titulaire de cinq citations, le général **Drouin** est commandeur de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre national du Mérite. Il se retire dans les Hautes-Pyrénées, à Aubarède, où il décède le 26 juin 2000.

Le 20 juillet, le « 8 » participe à la première manœuvre franco-espagnole « *Ibéria* ».

Le 1^{er} août, passation de commandement à la « 2 », le capitaine Philippe Vagner succède au capitaine Bernard Gazal.

Le 15 août, c'est le tour de la 1^{re} compagnie, le capitaine Alain Geoffroy succède au capitaine Pierre Marsanne.



Incorporation en septembre 1965 de la 65-2B : la 1^{re} section de la 12^e compagnie.

1^{er} rang (au sol) : Farenc, Kremer, Pascual, Venon, Nero, Fiou, Pajot, Bournaud, Dubois.

2^e rang (assis) : Magnier, Postarem, Roze, Duvermy, le caporal Durand, le sergent Mauvair, Roques, Lyko, Rimini, Zelazny.

Debout (1^{er} rang) : Bouton, Barrier, Fannièrre, Boigues, Charlot, Darras, Depoortère, Le Tobic, Almodovar, Coze.

Debout (2^e rang) : Lallias, Jacob, Volant, Fur, Paté, Kerboas, Delobelle, Gourdon, Prudhomme, Merelle, Kaufmann.

La section est commandée par le lieutenant Hervé Monmarché avec comme adjoint le sergent-chef Montignon. Les chefs de groupe sont les sergents Manier et Mauvair (active), le caporal puis sergent J.-M. Durand et le caporal-chef Nédellec (appelé).

La compagnie est commandée par le capitaine Henri Stutz avec pour adjoint le lieutenant Bernard Messana.

La section est originaire en majorité de la côte méditerranéenne, de la Bourgogne, de la Normandie et de la région parisienne. Le niveau scolaire moyen est celui du BEPC et du brevet technique. Seuls 3 ou 4 ont fait la « prémi », les autres ont été incorporés d'office. Il y a peu de non-volontaires TAP, mais 60 sur 140 le sont dans le reste de la compagnie.

Kaufmann est bachelier, a fait « Sciences Po », du droit ; il est prémilitaire para. Il deviendra sergent par la suite.

Magnier a été moine. Il s'éclaire la nuit pour lire avec un morceau de cierge d'au moins 12 centimètres de diamètre, ce qui provoque un soir la stupéfaction du sous-officier de permanence et l'hilarité de la chambrée.

Zelazny est un « morpion de carlingue ».

Lallias aura oreilles et pieds gelés en janvier 1966 à La Courtine, lorsque la température descendra à - 30 °C la nuit.

La famille de Kremer tient une boulangerie à Castres devant laquelle on passe à pied pour aller au Causse.



*Fin septembre 1965 à la saint Michel, prise d'armes en ville pour la 12^e compagnie, aux ordres du lieutenant **Messana**, adjoint au capitaine **Stutz** : les lieutenants **Messana** et **Monmarché** (chef de la 1^{re} section), le sergent-chef **Le Gac** (porte-fanion), **Fiou** (le grand) et **Merelle**. En retrait et à gauche, le caporal **J.-M. Durand**.*

Né le 27 octobre 1937, Bernard **Messana** est Saint-cyrien de la promotion « Terre d'Afrique » (1957-1959). Il a commandé le 1^{er} RPIMa (1982-1984), a été chef d'état-major des forces armées à Berlin (1985-1988) et attaché des forces armées à Rome (1995-1997).

Général de division, commandeur de la Légion d'honneur, il est retiré dans les Pyrénées-Atlantiques.



*La 2^e compagnie en camp dans l'est de la France : le para **Toos** de la 63/2B et le caporal **Jacques Bonnet** de la 64/1A.*

Aujourd'hui, **Jacques Bonnet**, installé à Castres, est propriétaire d'un surplus militaire dans lequel les compagnies viennent s'équiper avant de partir outre-mer.



Au gymnase pendant un match : l'adjudant-chef Laborie, le sergent-chef Belle (instructeur tir), le sergent Parisot et, le dernier à droite, le lieutenant Manton.

Après une préparation à l'AFN au 24^e RIMa de Carcassonne, Michel Belle sert en 1956 en Algérie au 3^e RPC, comme radio dans la section du lieutenant Cann. De 1961 à 1962, toujours en Algérie, il est sergent au 2^e RPIMa jusqu'au retour du régiment en métropole et sa dissolution à Saint-Avold. En 1965, il sert en Mauritanie à Fort-Gouraud puis est affecté au « 8 » comme sergent-chef. Il y restera jusqu'en 1971 après avoir été promu adjudant puis adjudant-chef. Il fait ensuite un séjour à Djibouti au 5^e RIAOM et sert sous les ordres du capitaine Kelche. Au retour, il est muté à l'EMAS de Grenoble où il sera président des sous-officiers. En 1978 il est promu lieutenant par le rang et se retrouve au RICM. Il commande au Tchad un peloton commando.

En 1980, le chef de bataillon Belle prend sa retraite, il est retiré aujourd'hui dans l'Isère.

Titulaire de quatre citations, Michel Belle est médaillé militaire de 1962 et chevalier de la Légion d'honneur de 1980.



*La 1^{re} section de la 12^e compagnie sur le Causse.
Instruction sur l'assaut, en octobre 1965 : au centre, le bras tendu, le sergent Manier.
A l'arrière, le lieutenant Monmarché, chef de section.*



*Région de Lacaune, un matin d'octobre 1965. C'est le jour de l'inspection du général Langlais.
La 1^{re} section de la 12^e compagnie renforce la 1^{re} compagnie : le caporal **Durand**, et le parachutiste **Paté**.*

Thème : après une mise à terre (où les camions remplacent les avions), la compagnie doit aborder une zone à la recherche d'éléments ennemis.



« En repartant de cette position, la section ferme la marche derrière la section de l'adjudant **Cruzille**. Mon groupe est derrière la commandement, la compagnie accroche en tête. L'ennemi se dévoile à ma gauche, en lisière, dans un fossé. Grenades, assaut et je tombe face au général **Langlais** qui s'époussette, imperturbable. Médusé, pétrifié et confus, je m'entends dire : « Bien, continuez ! ». J'eus quand même droit à un mot de mon chef de section : « **Durand**, le général... vous auriez pu faire attention ! »

J.-M. Durand

*Le para **Barrier**, de la 1^{re} section de la « 12 », en octobre 1965.*

*Octobre 1965, le Chaffee pour l'instruction
au combat antichar sur le Causse :
au milieu, le sergent **Mauclair**
et le sergent-chef **Montignon**, de la « 12 ».*

La piste CRAC (Combat rapproché antichar) se situe à côté du parcours du combattant. Elle comporte des trous cerclés de fer pour homme debout. Les personnels sont placés à l'intérieur et le blindé passe au-dessus. Cette instruction permet la mise en œuvre des bouchons de mines, des mines tirées (avec une corde) et de la pose de mines sur la plage arrière d'un blindé en mouvement.



Le tir AC à tête inerte sur char roulant est vite abandonné à cause des dégâts provoqués aux superstructures de l'engin.

*Une fin de matinée de novembre 1965
au terrain d'aviation de Labruguière.*



Manœuvre « *Pélican* » dans le triangle Vabre – Brassac – Bercats. Hélicoptage de la « 2 » renforcée par des cadres de la « 12 ». Plastron, la « 3 » qui doit éviter les embuscades.

« La « 12 » est à Pau pour le brevet. Les cadres restant renforcent la « 2 » avec une section de marche où les lieutenants, les adjudants-chefs et les adjudants sont chefs de groupe, les sergents-chefs, à la tête des équipes, les sergents et le reste des personnels font office de GV. Je suis dans le groupe de l'adjudant **Delaveau**.

Le général **Langlais**, commandant la division et le lieutenant-colonel **Drouin** assistent à la manœuvre.

Dès le début de l'exercice, la pluie se met à tomber tout l'après-midi et toute la nuit, le lendemain temps froid. Il y a bien peu d'accrochages durant cette manœuvre car, à l'insu des grands chefs, tous se sont mis à l'abri dans les fermes, les granges, en boule sous les ponchos. Pour l'ennemi représenté par la « 3 », les déplacements se font d'abris en abris. Lorsqu'il y a rencontre, personne ne tire car nul n'a envie de se pourchasser sous le déluge. Les troupes fraternisent autour de boissons chaudes et de feux discrets. La 3^e compagnie passe donc dans la nuit à travers toutes les embuscades.

Au matin les hélicos, cloués au sol par le mauvais temps, sont remplacés par les camions. L'anéantissement final et académique de la « 3 » a lieu au fond du Causse.

Il s'arrête alors de pleuvoir !».

J.-M. Durand



Décembre 1965 à Fayolle, défilé de la 12^e compagnie : le capitaine Henri Stutz.
 Le sergent-chef Blot, l'aspirant Perrin et le lieutenant Monmarché (chefs de section).
 Le fanion est porté par le sergent Larcher.

S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S	S
D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D	D
p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p	p
16	15	14	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1

8^e R. P. I. Ma **Unité** *12^e Cie* **N^o** *1/9*

CASTRES **NOM** *DURAND J. Marie. Cal.*

MOIS de *Juillet 65.*

NOTA au verso. IMP. HAGNAUER IEX-LOURDIOUX - MONTAUBAN

17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	
d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d	d
													D	★	D
													S	★	S

Une carte de rationnaire à l'ordinaire.

Chaque mois, le comptable de la compagnie distribue les cartes d'accès à l'ordinaire.

Le sergent de semaine surveille le réfectoire et poinçonne les cases correspondantes aux repas.



L'équipe de cross du régiment.

Debout : le lieutenant Kelche (3^e), l'adjudant Servoz (5^e), le sergent Legeay (7^e) et le lieutenant Gonzou (le plus à droite).

Accroupis : le sergent-chef Olivar (3^e), le sergent Besson (4^e) et le sergent Plaza (5^e).

L'équipe se classe seconde du championnat de la 4^e RM et seul le sergent Georges **Besson** est sélectionné en individuel pour le championnat de France.

Le lieutenant **Kelche** est devenu en 1999 le chef d'état-major des armées. Il est avec le général **Schmitt** le deuxième CEMA issu des rangs du « 8 ».

Le sergent **Besson** a fini sa carrière lieutenant-colonel, chevalier de la Légion d'honneur de 2000. Il est retiré à Labruguière (Tarn).

Robert **Servoz** est né le 8 avril à Évian. Appelé en 1951, il se rengage en 1952 chez les paras Colos. Il est en Indochine avec le 6^e BPC. Grièvement blessé à Diên Biên Phu, il est fait prisonnier le 7 mai 1954 et libéré en septembre. En Algérie il sert au 3^e RPC avant de rejoindre le 8^e RPIMa en métropole où il est promu adjudant-chef le 1^{er} avril 1970. Une fois blessé, cinq fois cité, l'adjudant-chef Robert **Servoz** est médaillé militaire de 1958 et chevalier de la Légion d'honneur de 1996. Il est retiré à Bayonne.

Moralité : le cross-country mène à tout, à condition d'en sortir.

*Préparation à l'inspection d'un détachement d'intervention technique.
Le mât des couleurs est réduit à sa plus simple expression,
les espaces verts n'étant pas encore créés.*

Les GMC resteront encore près de quinze ans en dotation au régiment.





*Le 22 décembre,
prise d'armes à l'occasion du départ
du général **Langlais**.
A droite, le colonel **Bigeard**,
commandant la 20^e Brigade.
En retrait, le chef de bataillon **Tommasi**,
officier adjoint.*



*Le lieutenant-colonel **Drouin**,
le général **Langlais**, le colonel **Bigeard**
et le chef de bataillon **Tommasi**.*

Jack photo

En hommage aux prestigieux visiteurs anciens de Diên Biên Phu, le général Langlais et le colonel Bigeard, le chef de corps, le lieutenant-colonel Drouin, lui-même ancien du camp retranché, a tenu à constituer une garde au drapeau d'anciens de Diên Biên Phu : l'adjutant Fior, l'adjutant-chef Mayer, le caporal Simon, l'adjutant-chef Kostecki (porte-drapeau), l'adjutant Butryn et l'adjutant-chef Alpband (caché par le drapeau).



Henri Kostecki est né le 24 mars 1931 à Dijon. Il sert au 8^e BPC en Indochine (1952-1954) où il est fait prisonnier à Diên Biên Phu, au 3^e RPC en Algérie et au 8^e RPIMa (1960-1963).

Deux fois blessé, sept fois cité, médaillé militaire (1957), chevalier de l'ordre national du Mérite (1971) et de la Légion d'honneur (1973), l'adjutant-chef (H) Kostecki est retiré à Tahiti.

André Mayer est né dans le Gard en 1932. Il est en Indochine au 3^e BCCP (1951-1954), en Algérie au 3^e RPC (1956-1959) et en France au 8^e RPIMa (1963-1966).



Une fois cité, médaillé militaire de 1958, chevalier de l'ordre national du Mérite de 1983 et de la Légion d'honneur de 1998, le lieutenant (H) Mayer est retiré dans son pays natal.

Arbre de Noël du régiment le 29 décembre dans la salle de l'ordinaire. Le Père Noël s'intéresse de près au petit Christophe Drouin, lequel sera plus tard médecin au 8^e RPIMa. Sur les genoux de Mme Drouin, Frédéric, lui aussi futur officier de l'Arme, au 7^e RPCS d'Albi.

1966

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Bernard **Drouin** : Chef de corps.
Chef de bataillon Jean **Garnier** : Commandant en second.
Chef de bataillon Guy **Boutilly** : Chef d'état-major.
Chef de bataillon Yvan **Tommasi** : Officier adjoint.
Chef de bataillon Alfred **Charbonnet** : Commandant le GI/8^e RPIMa de Castelnaudary.

1^{re} compagnie

Capitaine Alain **Geoffroy**
Lieutenant Marcel **Carlier**

2^e compagnie

Capitaine Philippe **Vagner**
Capitaine Gérard **Duteurtre**

3^e compagnie

Capitaine Yves **Pinvidic**

CA

Capitaine Jean **Laidet**

CCS

Capitaine Pierre **Causse**
Capitaine Albert **Rochette**

11^e compagnie

Capitaine Jacques **Roussel**
Lieutenant Pierre **Champy**

12^e compagnie

Capitaine Henri **Stutz**
Capitaine Bernard **Messana**



*Janvier 1966, dans la région de La Courtine durant la manœuvre « Malinois », au nord de Meymac.
Le groupe du sergent **Durand** (PEG de la « 12 ») qui renforce la 2^e compagnie du capitaine **Vagner** :
Merelle, Paté, Magnier, Bouton, Kremer et Paul.*

Thème de la manœuvre : dans le cadre de la DOT, embuscades contre un ennemi blindé motorisé. Trois compagnies du « 8 » sont impliquées.

« Pendant le séjour, la température est descendue brutalement en une nuit de 5 à - 25 °C et se maintient le jour à - 15 °C. Le soir, la nourriture arrive froide dans les norvégiennes et le vin en jerrican est mélangé à des paillettes de glace.

La manœuvre a un peu raté à cause du froid. La plupart des groupes en embuscade n'ont pu tenir longtemps et ont allumé des feux. Quant au plastron, il profite du moindre arrêt pour débarquer et marcher, semant ainsi la confusion dans le dispositif antichar.

Il y a plusieurs cas de gelures et l'acier des armes colle aux mains non gantées. »

J.-M. Durand

Merelle, passeur d'armes



Région de La Courtine, en janvier 1966. La température s'est radoucie, mais le groupe du PEG préfère un tronc glissant aux pieds mouillés : le parachutiste Merelle passe avec son LRAC de 73 mm.



Merelle, à droite, aide le parachutiste Bouton à passer l'AA 52.

Haute voltige entre le « 8 » et deux généraux

« Le 9 février 1966, le général **Ducourneau**, inspecteur de l'infanterie, débarque au « 8 ». Avec lui, les généraux **Lalande**, commandant la Division et **Bigéard**, commandant la Brigade.

Avec le général **Ducourneau**, pas question de pas lent en déplacement, mais **Bigéard**, lui, veut le pas lent et les chants paras. Angoisse générale, comment concilier les deux volontés. Les sergents du régiment sont alors répartis dans tout le quartier avec une mission de « chouf ». Quand un élément se déplace, groupe, section ou compagnie, le « chouf » prévient qui, de **Bigéard** ou de **Ducourneau**, est sur l'itinéraire et on modifie aussitôt le pas, soit en accélérant, soit en ralentissant. Ce fut une journée sportive et les deux chefs repartirent contents. »

J.-M. Durand



Tir au Causse.

Les armes utilisées sont les FSA 49/56 de 7,5 mm, fusil standard de l'armée française, remplacé par le SIG Manurhin en 1978 et le FAMAS dès 1980.

Le 18 février, le « 8 » découvre le *Transall C160* et effectue les premiers sauts à partir de cet avion.



*Début février 1966, à l'est de Castres, le PEG de la « 12 » en instruction combat : au premier plan, le para **Kremer** avec le FSA, au milieu de la route le sergent **Jean-Marie Durand**.*

En avril 1965, **Durand** est envoyé d'office au PEG, puis en juin au PSO au camp de Ger (lieu de stage pour toutes les unités de la 11^e Division). Il est nommé caporal le 1^{er} juillet 1965 et sergent le 1^{er} novembre, plusieurs mois avant sa libération, ce qui est relativement rare. D'habitude, les sergents appelés sont nommés peu avant leur départ.

Le sergent **Durand** continuera dans la réserve. En 1967 il est recruté comme instructeur de réserve à la PM para de Melun, puis au centre de perfectionnement des sous-officiers.

En 1968, il sort major d'un certificat interarmes de réserve. Nommé sergent-chef en 1969, il finit major du brevet d'aptitude n° 1 en 1970.

Adjudant en 1972, puis sous-lieutenant en 1977, il revient faire des périodes au « 8 » entre 1980 et 1987. Entre temps, il est nommé capitaine, puis chef de bataillon en 1989. Atteint par la limite d'âge, il est rayé des cadres en 1995. Parachutiste dans l'âme, le chef de bataillon **Durand** totalise plusieurs dizaines de sauts militaires et 1100 sauts civils.

Retour à la vie civile

« Février 1966, ma visite de « libération ». Étant le seul partant de ma compagnie on me fait entrer dans la salle avec ceux de la CCS où se trouvent le lieutenant-colonel **Drouin** et **Bigéard**.

A la CCS ont été mutés tous les non-volontaires au saut de ma classe d'incorporation. Certains ont été promus caporaux et caporaux-chefs. Présentés un par un à **Bigéard**, qu'est ce qu'il leur passe ! « Vous n'êtes même pas capables de faire comme les filles qui sautent dans le civil ! Et vous êtes gradés. J'arrive trop tard, sinon je vous aurais cassés, etc. » ; l'horreur absolue. Après, c'est moi ; le capitaine **Stutz** me présente, ça se passe naturellement très bien. **Bigéard** me dit : « Il faut continuer hein ? » « Oui mon colonel ».

Pourquoi cette anecdote ? Le 21 novembre 1973, je suis adjudant à la PM para. **Bigéard** revient de Madagascar et est affecté au CML (camp de la mort lente) comme il dit. Autrement dit le camp militaire des Loges. La promo lui est présentée et je me rappelle à son souvenir. Deux jours plus tard, à la base d'Orléans, en attente de saut, je vais prendre un chocolat au mess. **Bigéard** présent me reconnaît, m'appelle et me voilà attraction au milieu d'une tribu de galonnés. Au repas, **Bigéard** nous dit : « Le plus dur ce n'est pas d'être, c'est de durer. »

J.-M. Durand



Le 1^{er} mars 1966, l'aspirant Paul **Rhodes** est promu sous-lieutenant. Il est affecté au « 8 » à la fin de l'année 1964. Lieutenant-colonel, il connaît un destin tragique : casque blanc (1) à Beyrouth, il est froidement assassiné en février 1985.

Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume par M. **Léotard**, ministre de la Défense, venu à Castres présider la cérémonie des funérailles.

L'aspirant Paul Rhodes.



Le 2 avril 1966, le chef de corps remet deux coupes au capitaine Philippe Vagner commandant la 2^e compagnie : celle du pentathlon régiment et celle du brevet sportif militaire.

Photo Maffre Toulouse

(1) Après le départ de la force multinationale de sécurité à Beyrouth, en mai 1984, la France a mis en place des observateurs du cessez-le-feu. Pour qu'on puisse les reconnaître, ils portaient un casque blanc.



Photo Maffre Toulouse.

*Le chef de corps remet la coupe du raid commando (80 kilomètres) au capitaine Yves **Pinvidic**, commandant la 3^e compagnie.*



Photo Maffre Toulouse.

*Cérémonie d'adieux aux armes du chef de bataillon **Tommasi**, le 5 mai 1966 à Fayolle :
les chefs de bataillon **Tommasi**, Alfred **Charbonnet**, commandant le GI, Jean **Garnier**,
commandant en second et le lieutenant-colonel Bernard **Drouin**, chef de corps.*

Sur la disponibilité des appelés

« L'affaire se passe un samedi matin. Le quartier est vide. Toutes les compagnies, sauf la « 2 » qui est de semaine, sont en permission. Je suis au bureau pour préparer le rapport du lundi suivant. Vers 10 heures je reçois un appel téléphonique du général **Bigéard** :

« Pouvez-vous présenter des activités de votre régiment à un journaliste ?

– Bien sûr, mon général ! Quel jour de la semaine ?

« Ce matin même ! Monsieur Roger Stéphane quitte Pau maintenant en hélicoptère, me prend au passage à Toulouse et nous serons à Castres entre 11 heures et 11 h 30.

Le capitaine **Vagner** qui commande la « 2 » est en ville. Le sous-officier de semaine, convoqué, reçoit l'ordre de rassembler la compagnie en tenue de combat, de récupérer les cadres absents et de pousser tout l'effectif au Causse.

Deux sections présenteront la piste du risque, les deux autres monteront la tente PC du régiment et y feront de la figuration aux ordres du commandant en second, le chef de bataillon **Garnier**.

Vers 11 h 15 tout est en place. Certains jeunes brevetés de la « 2 » n'ont jamais passé les obstacles de la piste. Répétition derrière le colonel redevenu moniteur et, à l'arrivée de Monsieur Stéphane et du général **Bigéard**, tout se passe au mieux.

Plus tard, pendant le repas à Beaudécourt, le journaliste ne tarit pas d'éloges.

Il ne manquait que le photographe du régiment. »

B. Drouin

Le 8 mai 1966, passation de commandement du GI, le chef de bataillon Pierre **Vincendon** prend le commandement à la suite du chef de bataillon Alfred **Charbonnet**.



*Cérémonie de passation
de commandement
du GI :
le lieutenant-colonel
Drouin
et le chef de bataillon
Alfred Charbonnet.*

Photo Maffre Toulouse.



Photo Maffre Toulouse.

Le capitaine Albert Legoff officier rens, le chef de bataillon Jean Garnier, commandant en second, le lieutenant-colonel Bernard Drouin, chef de corps, le chef de bataillon Alfred Charbonnet, commandant le GI et le capitaine Jacques Roussel, commandant la 11^e compagnie.



La garde au drapeau, le 8 mai 1966 : l'adjudant Béranger (CA), le lieutenant Carlier (CA, porte-drapeau) et l'adjudant-chef Lamothe (chef secrétariat GI). Au deuxième rang au milieu, le sergent-chef Delaveau (11^e C^{re}).

Né à Saïgon en 1936, René Delaveau sert en Indochine au 1^{er} BPC (1954) et en Algérie. Adjudant d'unité à la 1^{re} compagnie du « 8 » (1963-1964), il est tué au Tchad le 11 juin 1972.

Titulaire de neuf citations, médaillé militaire, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume. Il a été choisi par l'ENSOA de Saint-Maixent comme parrain de la 80^e promotion.



Photo Maffre Toulouse.

*Pot à l'issue de la passation de commandement du GI : le capitaine Yves **Pinvidic**, commandant la 3^e compagnie, le chef de bataillon Jean **Garnier**, le chef de corps, les chefs de bataillon Alfred **Charbonnet**, Pierre **Vincendon**, commandant le GI et François **Ancelin**, chef des services techniques.*



*Cinq GV de la CCS devant un L19 posé au champ de tir : à droite Gérard **Houriez**, accroupi devant lui le para **Boyer**. **Houriez**, agent EDF avant le service militaire, est conducteur au mess sous-officier. A cette époque, le mess est à la place de l'actuel PC2, dans un bâtiment détruit en 1970.*

Trop de sous-officiers au « 8 »

« A ma prise de commandement le problème le plus grave à résoudre en quelques mois est celui du sureffectif en sous-officiers d'active. La DPMAT exige le retour à un effectif voisin du TED, ce qui doit se traduire, en dehors des mutations normales du PAM 1966, par le départ de plus de cent sous-officiers de tous grades.

Au moment du défilé du 14 juillet 1966 à Paris où le « 8 » représente les paras, le problème a été résolu sans que le moral des sous-officiers n'en ait souffert. Il a fallu jouer sur les changements d'armes, les affectations TDM hors TAP et les séjours outre-mer. La réussite du défilé du 14 Juillet marque le retour à l'équilibre et à la parfaite disponibilité de tous puisque 6 compagnies ont été mises sur pied à cette occasion à partir de la CCS, la CB, les 1^{re}, 2^e, 3^e compagnies et des éléments du GI. »

B. Drouin



*Le 14 juillet 1966 à Paris :
le colonel **Fourcade** en civil, rend visite à son ancien régiment ;
près de lui le lieutenant-colonel **Drouin**, chef de corps.
Le lieutenant **Lamothe**, porte-drapeau et,
au premier plan, l'adjudant-chef **Jacques Alpband**.*

*Début août 1966,
fin de la manœuvre franco-britannique « Coca Bridge II » :
à gauche, le capitaine **Bernard Messana**,
en civil des officiers anglais, très « smart ».*



*Le sergent-chef **Michel Cadin** de la CA,
dans les Pyrénées avec un fusil d'assaut Sturmgewehr 44.*



Il fait partie des premiers sous-officiers admis au stage commando de Mont-Louis. Adjoint à la section mortier, le sergent-chef **Cadin** s'est engagé en septembre 1961. Avant son affectation à Castres, en septembre 1965, il fait un séjour au 10^e RIAOM de Thiés (Sénégal), puis se retrouve au groupement commando n° 1 de Perpignan. Le 24 septembre le capitaine **Philippe Vagner** passe le commandement de la 2^e compagnie au capitaine **Jacques Roussel** qui commandait jusqu'alors la 11^e compagnie.



*Le 1^{er} octobre à Castres, défilé de la saint Michel le long du jardin de l'Évêché :
en tête le capitaine **Messana**, à gauche au premier rang le sergent **Jacques Vergnieux** (chef de groupe).*

1967

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Bernard Drouin	: Chef de corps		
Chef de bataillon Francis de Wilde	: Commandant en second		
Chef de bataillon François Ancelin	: Chef du bureau instruction		
Chef de bataillon Pierre Vincendon	: Commandant le GI/Castelnaudary		
Médecin capitaine Jean-René Larrouy	: Médecin-chef		
Sous-lieutenant Barthélémy	: Officier des effectifs	Lieutenant Ghyslain Levant	: Officier trésorier
Lieutenant Roger Bourdon	: Officier du matériel	Adjudant Jacques Lazzaro	: Officier mécanicien
Capitaine Bernard Messana	: Officier renseignement	Adjudant-chef Georges Faure	: Officier trans

1^{re} compagnie

Capitaine **Alain Geoffroy**
Capitaine **Marcel Carlier**

2^e compagnie

Capitaine **Jacques Roussel**

3^e compagnie

Capitaine **Yves Pinvidic**
Capitaine **Jacques Lepage**

CCS

Capitaine **Albert Rochette**

11^e compagnie

Capitaine **Hubert Cluset**
Lieutenant **Dominique Courves**

12^e compagnie

Capitaine **Pierre Causse**
Lieutenant **Michel Gouzou**

CA

Capitaine **Jean Laidet**
Lieutenant **Jean-Claude Berthelemot**



*Le 6 avril 1967, passation de commandement entre le lieutenant-colonel **Drouin** et le lieutenant-colonel **Mourier** : le général **Boulanger**, commandant la Division militaire de Toulouse, le colonel **Bigéard**, commandant la Brigade, puis le lieutenant-colonel **Mourier**, son épouse et ses deux enfants, Alain et Frédérique et Mme **Drouin** (en manteau blanc).*



Photo Maffre Toulouse.

*Le colonel **Bigéard** procède à la passation de commandement.*



*Le lieutenant-colonel Mourier reçoit le drapeau des mains du colonel Bigeard.
Il est le onzième chef de corps du « 8 ».*

Le lieutenant-colonel Paul Mourier.

Né le 15 juillet 1919 dans la Drôme, Paul Mourier entre à Saint-Cyr en septembre 1939, promotion « Amitié franco-britannique ». Sous-lieutenant en mai 1940, il commande une compagnie de rappelés, mais trop tard pour participer aux combats.

Volontaire pour l'AFN, il sert au 4^e Régiment de tirailleurs marocains, puis au 43^e RIC en Tunisie avant de partir au Niger.

De retour en AFN, il est volontaire pour être parachuté en France occupée.

En décembre 1943, il rejoint le « Club des pins » à Alger, camp secret franco-britannique qui forme les agents spéciaux.



En juin 1944, il est débarqué clandestinement à Algésiras et traverse l'Espagne, mais alors qu'il allait franchir la Bidassoa, à l'est d'Irun, il est arrêté par la garde civile après une brève fusillade. Libéré du camp de Miranda en novembre 1944, il rejoint le camp d'entraînement de la direction générale des services spéciaux, en forêt de Rambouillet, via Gibraltar et Londres.

Envoyé en Extrême-Orient à la tête d'un commando laotien, il fait la reconquête des villages de la RC9 et en chasse le Viêt-minh, d'octobre 1945 à mars 1946. Rapatrié en mai 1946, il est affecté au 11^e Choc à Mont-Louis puis à Collioure. Capitaine en janvier 1948, il retourne en Indochine d'abord au 2^e BCCP puis au 3^e BCCP, comme commandant du groupe de commandos n° 3 où il a sous ses ordres deux futurs chefs de corps du « 8 », les lieutenants **Guilleminot** et **Bellamy**.

Le capitaine **Mourier** est l'un des 14 rescapés de la désastreuse affaire de la RC 4. Il est rapatrié en décembre 1950.

Il retrouve l'Indochine en janvier 1952. Il prend le commandement d'une compagnie au 10^e Bataillon parachutiste de chasseurs à pied, commandé par le capitaine **Victor Chaudrut**. Après avoir participé à la création puis au rodage du 3^e Bataillon de parachutistes vietnamien, le capitaine **Mourier** rejoint le GCMA où il coordonne les actions des maquis thaï, méo et même chinois nationalistes à la frontière de Chine. Rapatrié en novembre 1954, il participe à Mont-de-Marsan à la mise sur pied du 8^e RPC dont il devient, comme chef de bataillon, le commandant en second (sous les ordres du colonel **Fourcade**). Il sert en Algérie de 1956 à 1958.

Après une affectation à l'inspection des TAP (1958-1961) et un séjour en Mauritanie, il est commandant en second de l'ETAP (1965-1967). Il prend le commandement du 8^e RPIMa en 1967. Après un séjour au Cambodge (1969-1970) et un poste de DMD dans le Lot (1969-1973), il est adjoint au général commandant la 9^e DIMa. Général de brigade le 1^{er} mai 1975, il est adjoint au général commandant la III^e RM (Rennes).

Il quitte le service actif le 1^{er} novembre 1975 et se retire à Saint-Malo puis à Avignon.

Titulaire de onze citations (dont cinq palmes) et de la médaille de l'aéronautique, le général **Mourier** est commandeur de la Légion d'honneur de 1959.

Le 17 avril, la CCS, la « 1 » et la « 3 » participent à la manœuvre « *Cigogne* », à Mers el-Kébir. Cinq ans après l'indépendance, les paras retournent en Algérie.



*Camp de Ger, GI du 1^{er} RCP :
au premier plan à gauche,
le capitaine de Saint-Sauveur
(1^{er} RCP), au milieu le sergent-chef
Cadin du 8^e RPIMa.
A droite, l'adjudant Bleau du 1^{er} RCP.*

La division désigne le 1^{er} RCP pour assurer l'ensemble des pelotons de sous-officiers afin d'uniformiser l'instruction. Chaque corps fournit des instructeurs pour six mois.

Le soutien est assuré par le 1^{er} RCP de Pau et les cadres extérieurs sont détachés à la 13^e compagnie de ce régiment. Il y a deux pelotons simultanés d'élèves sous-officiers.

La formation est intensive. Pour la période allant du 16 février au 30 juin 1967 ont été détachés du « 8 », le lieutenant Jean-Claude **Mantion** comme chef de section et le sergent-chef Michel **Cadin** comme adjoint.



*Le 8 mai à Castres,
la section de mortiers de 81 :
le sergent-chef Michel **Cadin**
et le sergent Jean-Louis **Bonnet**.*

Depuis 1964, les parachutistes n'ont plus l'insigne de béret habituel. Par souci d'uniformisation, il leur est imposé un insigne comme ceux des autres armes, c'est-à-dire enfermé dans un cercle. Ils le porteront jusqu'en 1974.



*Le 10 mai,
le défilé après la manœuvre
« Aveyron » à Rodez :
le chef de corps suivi du drapeau.*

Le général **Katz**, commandant la région veut tester la DOT dans tout le département.

Les paras ont pour mission de démanteler les unités déjà installées depuis plusieurs jours.

L'état-major de région a parié sur l'échec des parachutistes. La DOT est mise cul par-dessus tête (expression du colonel **Bigeard**). Au debriefing, le général **Katz** fait la gueule.



*En juillet, le colonel **Bigeard** est promu général. C'est au « 8 » que le chef de corps, lui-même promu colonel le 1^{er} juillet, lui remet son képi offert par les officiers de la brigade. Au milieu, le général **Butner** et le chef de bataillon **Hovette**, chef d'état-major de **Bigeard**.*



*Le 11 septembre durant la manœuvre survie « Chanterelle » dans la région de Saint-Pons : le sergent **Barberon** (mortiers de 81), le caporal-chef **Baronce** (SER), le sergent **Lièvre**, le para **Rollet** (sur le capot) et, à droite, le para **Lowenguth**.*



Photo Maffre Toulouse

*La CCS du capitaine Albert **Rochette** au défilé de la saint Michel.
Le porte-fanion est le sergent **Jacky Heim** et,
au milieu du 1^{er} rang en moustaches, le sergent-chef **Philippe Champion**.*



Pot de la saint Michel :
à gauche avec le collier de barbe le chef de bataillon **René Duparc** (cadre spécial des TDM), major du régiment.
Derrière lui en moustaches, le capitaine **Augustin Marguier**, officier SM.
L'abbé **Pistre** (surnommé le « Pape du rugby »), le chef de bataillon **François Ancelin**, l'adjutant-chef **Hereson**.
De dos le colonel **Paul Mourier**, à sa gauche au fond l'adjutant **François Berthelier**.
De profil le chef de bataillon **Francis de Wilde** et, le dernier à droite, le capitaine **Albert Rochette** commandant la CCS.



*Sur le terrain du Lardailé, le capitaine **Wirtz**, commandant la 11^e compagnie depuis août, reçoit la coupe du challenge régimentaire de cross des mains du chef de corps.*



*Saint Michel dans le gymnase : bouche ouverte, le sergent **Pierre Gourvellec** (STR), le capitaine **Albert Rochette**.
Le porteur est le sergent-chef **André Moënné** (mécanicien), sur ses épaules l'adjutant **Marguerite**,
adjutant d'unité de la CCS au geste douteux.
Derrière avec moustaches, l'adjutant **Butryn** et l'adjutant-chef **Millet**, avec la pipe.
En bas au milieu, les mains sur le ceinturon, le sergent **Gérard Campergues** (vaguemestre).*



*Manœuvre dans les Corbières, la section de mortiers de 81 :
avec des jumelles, le sergent-chef **Cadin** et les sergents **Barberon** et **Bonnet**.*



*Défilé de la 2^e compagnie à La Mure à l'issue de la manœuvre « Alpes 67 » dans le Vercors :
le capitaine **Cluset**, les lieutenants **Anguenot** (coupé) et **Pannequin**.
Au premier rang les sergents **Rouge** (porte-fanion), **Gbigo**, **Hinnewinkel**, **Forceville** et **Grouel**.*

Hubert Cluset est né le 28 octobre 1937 à Nancy. Saint-cyrien de la promotion 1956-1958, il commande au « 8 » la 11^e compagnie (1966-1967) et la 2^e compagnie (1967-1969). Colonel, il a commandé le 2^e RPIMa à la Réunion (1982-1984).

Officier de la Légion d'honneur (1989) et commandeur de l'ordre national du Mérite (1993), le général de brigade (cr) Cluset est retiré à Bordeaux.



Octobre, le régiment est à Caylus avec la brigade. Les exercices se succèdent et, pour varier, un concours de bivouac est organisé entre les régiments. Le « 8 » se distingue particulièrement avec une magnifique et émouvante prise d'armes nocturne à la lueur de feux de bengale. La revue des troupes est passée par le général **Bigéard**.

Photo aérienne du site régimentaire, en bas à droite la 3^e compagnie.

Quant au concours de bivouac, la « 3 » choisit l'option « sport » en aménageant un terrain de volley et un ring de boxe. L'adjudant-chef **Valois**, chef de la 1^{re} section, a récupéré des gants chez l'aumônier et recrute des boxeurs dans toutes les unités. La plupart ne sont jamais montés sur un ring mais cela n'a pas d'importance. Les vedettes s'appellent « frappe qu'un coup », « baby baluchon », ou « la terreur des djebels ». Au soir de la première série de matches, tout y est : un plat de campement et une louche pour le gong, des soigneurs avec seaux et éponges, une assistance en délire, l'état-major au complet et le général **Bigéard**.

L'adjudant-chef **Valois** fait office d'arbitre et les paris sont lancés. Seule anomalie, les boxeurs ont les yeux bandés.



La soirée se passe en hurlements de rire, y compris pour les autorités, général en tête.

*Défilé de la CA lors du camp : en tête le capitaine **Renoux**, le capitaine **Guérini** (officier adjoint) et le lieutenant **Pelissier** (chef de la SER). Au premier rang : les sergents **Demarnaud**, **Lemyre** (Trans), **Landsbeere** (SER, 5^e) et **Vernerey** (6^e).*

Photo Maffre Toulouse.



La tente popote du « 8 » à Caylus : debout le capitaine Daniel Farzy, officier appros, le chef de bataillon Francis de Wilde, commandant en second, le colonel Paul Mourier, le chef de bataillon Jacques Chardiny, officier opérations, le capitaine Albert Rochette, commandant la CCS et le capitaine Henri Stutz, adjoint au GI. Accroupi à droite, le lieutenant Pierre Causse.

Le sergent Jacques Parisot au Causse en décembre 1967, devant un hélicoptère Piasecki H57, surnommé « Banane ».

« Fin 1967 on nous envoie une « Banane » pour sauter sur notre DZ. Une bonne occasion de remplir nos carnets de sauts sans avoir à se taper le cul à 3 heures du matin dans les GMC pour aller à Toulouse.

On monte par stick de dix, la machine décolle poussivement, tourne sur Mazamet pour revenir dans l'axe. On sort à l'américaine 1, 2, 3, go! pour ne pas s'empiler en l'air étant donné la faible vitesse horizontale, peut-être 80 km/h. La première fois on croit avoir un pépin qui ne veut pas s'ouvrir, l'estomac et le ventral sous le menton, le temps de trouver sa poignée et le dorsal décide enfin de prendre l'air.



Ce jour-là, le vent souffle à 11 m/s; avec une bande de cadres nous formons un stick et réussissons à convaincre les responsables de décoller. A l'arrivée au sol, balayé par une rafale, je reste sur le dos avec une épaule déboîtée. Par chance, la voile s'est dégonflée, je ne suis pas traîné. Le sergent Latour des trans, un collègue, vient me secourir et, croyant comme d'habitude que ça se passe dans les gambettes, veut me dégrafer : hurlement !

Suite réglementaire et direction l'hôpital de Castres par la piste cahoteuse. »

J. Parisot

Né le 29 avril 1945 dans les Vosges, Jacques Napoléon **Parisot**, dit « Napo », s'engage au 1^{er} RPIMa le 30 décembre 1965. Après un stage à l'ENSOA, il est affecté comme sergent au 8^e RPIMa d'où il part pour le Tchad à la CPIMa. Grièvement blessé à Bedo (1970), deux fois cité, le sergent **Parisot** est médaillé militaire de 1971 et grand invalide de guerre. Il est retiré dans l'Hérault.

La fin de l'année 1967 se passe en manœuvres entrecoupées d'incorporations et de libérations de contingents. A chacun de ces événements, le général **Bigéard** vient faire une visite haute en couleurs. Son jeu favori, face à une compagnie, est de faire approcher tout le monde autour de lui et de dire : « pas si près les p'tits gars, vous allez m'étouffer et réussir ce que les Viets n'ont jamais pu faire ». Il harangue ensuite la troupe « gonflant » à bloc les jeunes prêts à se rengager.

A cette époque, les manœuvres s'appellent « *Cacao* », « *Jaguar* », « *Mangouste* », etc. Elles portent principalement sur le travail de la DOT, très à la mode.

1 9 6 8

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel Paul **Mourier** : Chef de corps
Chef de bataillon Francis de **Wilde** : Commandant en second
Chef de bataillon Marcel **Teillon** : Chef d'état-major
Chef de bataillon Jacques **Chardiny** : Officier opérations-instruction
Capitaine Thomas **Curtis** : Officier des STR
Capitaine Guy **Juglard** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Marcel **Carlier**
Lieutenant Alain **Durel**

2^e compagnie

Capitaine Hubert **Cluset**
Capitaine Hugues **Linke** (1)

3^e compagnie

Capitaine Yves **Pinvidic**
Capitaine Jacques **Lepage**

CA

Capitaine Jean **Guérini**

CCS

Capitaine Albert **Rochette**
Aspirant Yves **Henry**

GI/8^e RPIMa Castelnaudary

Chef de bataillon Pierre **Vincendon**
Capitaine Henri **Stutz**

11^e compagnie

Capitaine Gérard **Wirtz**
Lieutenant Jean-Claude **Berthelemot**

12^e compagnie

Capitaine Gérard **Briançon Rouge**
Lieutenant Jean-Claude **Mantion**

CB

Capitaine Hugues **Linke**

(1) Le capitaine **Linke** cumule deux fonctions : officier adjoint à la « 2 » et commandant de la CB.



La baraque du Chinois

Bergerie au début du siècle puis utilisée après comme pavillon de chasse, la baraque du Chinois fait partie du lieu dit « le grand Lardicou ». En 1968, elle est épisodiquement visitée par les unités qui vont sur le terrain ; son état est proche de celui d'une ruine. Un événement va pourtant lier définitivement cette bâtisse avec l'Asie au cours de cette année 1968.

Il y a en effet à Fayolle trois Vietnamiens démobilisés depuis peu qui, loin de pouvoir ou de vouloir s'intégrer au milieu civil, passent le plus clair de leur temps à faire le tour des compagnies.

Un jour, le colonel **Mourier** s'émeut de cette situation et cherche une solution pour, sinon régler le problème vietnamien du moment, tout au moins l'éloigner, quitte à faire perdre des bénéfiques au foyer. Il avise le chef de bataillon **Duparc**, chef des SA et tous deux décident de faire réhabiliter ce que l'on appelait le pavillon de chasse du Causse.

L'adjudant Michel **Cadin**, chef du casernement est désigné pour mener l'affaire à bien afin de loger les trois compères ramenés d'Indochine on ne sait par quel régiment et arrivés au « 8 » on ne sait pourquoi. Les travaux commencent aussitôt et, grâce aux divers chantiers qui sont en cours à Fayolle, l'adjudant **Cadin** n'a aucun mal à trouver des matériaux et la baraque devient une maison.

Le régiment fournit ensuite le mobilier et nos trois caporaux **Ysoï**, **Yhut** et **Ybouk Da** prennent possession de leur logement. Chaque semaine ils sont ravitaillés par la compagnie qui vient tirer et, lors du tour des vedettes, un sac de riz et divers ingrédients sont déposés devant ce qui devient vite la baraque des chinois.

Combien de temps ont-ils vécu là ? La réponse se perd dans les buis et les herbes folles du Causse. On sait simplement que leur destin fut tragique :

- l'un fut écrasé sur la route de Labruguière en revenant d'une soirée trop arrosée dans son bistrot habituel ;
- un autre périt dans l'incendie partiel de la baraque ;
- quant au troisième, il disparut simplement, parti on ne sait où.

Au fil des années la baraque des chinois est devenue la baraque du Chinois. Elle l'est toujours aujourd'hui.

En janvier, le « 8 » prend l'alerte « *Guépard* ».

En février, ce sont les manœuvres « *Isba* » dans la région d'Albi, puis « *Morille* » près de Castres.

En mars, manœuvre « *Mousseron* », 24 avions nous larguent sur la zone de Ger.

Thème : intervention outre-mer.

A Mailly, on tire des ENTAC et à Fayolle on prépare l'examen des officiers techniciens.



Camp de Mailly, en février 1968, pour un stage de tireur ENTAC dans le fief de la cavalerie : aux commandes, le sergent Jacques Parisot.

« Après un passage aux effectifs, je me suis porté volontaire pour les ENTAC. C'est ainsi que je me retrouve au camp de Mailly pour y suivre un stage de tireur. Les instructeurs sont évidemment des cavaliers ; l'un d'entre eux a été chef de poste en Indo où lorsqu'il était attaqué, il appelait les paras qui sautaient pour le dégager et repartaient avec les « citouzes ».

Il ne nous aimait pas mais il portait toujours un treillis camouflé, non réglementaire en métropole ; je n'ai toujours pas compris pourquoi.

A l'occasion de ce stage on fait connaissance avec la mentalité du cavalier qui te regarde avec mépris du haut de sa tourelle comme s'il voulait te dire qu'entre lui et toi il y a 10 cm d'acier (on venait justement pour apprendre à les percer).

Alors on riposte par nos tenues de saut les plus neuves, les sous-vestes à col acrylique, le ceinturon et le casque US, les rangiers étincelantes, le col ouvert et le béret.

On prend une longueur d'avance sur eux malgré leurs chemises-cravates de la même couleur sous leur treillis, leurs ceinturons de cuir, leurs mains gantées et leur stick sous le bras.

Au mess, on arrive avec des bâtons bien plus longs en appelant leurs adjudants « mon adjudant » et non « mon lieutenant ».

Bref ce stage a été l'occasion de leur prouver que nous étions les meilleurs en :

- sortant dans les premiers du classement ;
- sortant les nanas avant eux, aidés par la réputation qui nous avait précédée. »

J. Parisot

Les compagnies vont faire de la survie dans les monts de Lacaune (exercice « *Flamboyant* ») reviennent, puis repartent pour « *Russule* », exercice aéroporté sur le Causse.

A la fin du mois d'avril, les manœuvres DOT recommencent avec « *Ariège 68* » ; la « 12 » part au CEM (centre d'entraînement en montagne) de Barèges.



*Le sergent Marc **Labbé**, des services aériens, durant la manœuvre « Ariège 68 ».*



Photo Maffre Toulouse.

*Le 18 avril 1968, après la manœuvre, prise d'armes à Foix : le chef de corps, le lieutenant **Bourdon** (porte-drapeau), officier du matériel et, à sa droite, l'adjutant **Belle**.
Au second plan, la 1^{re} compagnie du capitaine **Carlier**.*

Marcel **Carlier** est né le 12 février 1935 à Melun. D'origine IA, il commande la 1^{re} compagnie du « 8 » (1967-1969).

Officier de la Légion d'honneur (1986), le lieutenant-colonel **Carlier** est retiré dans le Vaucluse.



Photo Maffre Toulouse.

Le sergent **Latteman**, chef de bord, lors du défilé clôturant la prise d'armes.

« Il manque des sergents, chefs de bord sur les *Jeep* de la SER ; avec le sergent **Latteman**, fourrier à la CA, nous sommes volontaires. Le but de cette manœuvre est de capturer des transmetteurs planqués avec leurs postes, style radios clandestins infiltrés. A la fin de la « manip » qui dure une petite semaine, le « 8 » n'a rien trouvé après avoir ratissé montagnes, thalwegs, brousse et savane, sauf les habitations (interdites pour tous par convention de manœuvre). Et c'est justement dans les habitations qu'ils se sont douillette-

ment installés, paisibles et à l'abri de tout. C'est au démontage qu'on les voit sortir et filer en VL à toute vitesse. Il vaut mieux pour eux car on a bien l'impression d'avoir été pris pour des cons. Ce n'est pas bon pour le moral de nos paras fatigués et bredouilles ainsi que pour notre réputation. »

J. Parisot

En mai, manœuvre « *Troïka* » à la Courtine. On commence à s'entraîner contre l'ennemi conventionnel, le « parti rouge ».



Adjutant-chef G. Valois.

Laisse pour mort

Le 6 mai, l'adjutant-chef **Valois** de la CCS, en encadrement à Pau, obtient une place de « siki » pour un saut en *Fairchild-Packett C119* de l'Air Force Belge (gros avion de fabrication américaine bien connu des paras d'Indochine). A cette époque on remplace volontiers le « siki » (mannequin) par un cadre volontaire. Cela fait gagner un saut à l'intéressé et personne n'a besoin, en bas, d'aller chercher le parachute, souvent bien loin de la DZ. La seule condition est de se laisser dériver sans tractionner. A bord de l'appareil, chuteurs français et belges s'entassent. Il pleut à l'embarquement, mais l'avion décolle. L'adjutant-chef **Valois** est largué. Immédiatement, il se rend compte que la dérive est

anormale et se retrouve vite à raser les hangars de Wright. Il en évite un mais s'écrase cent pour cent arrière sur le béton du tarmac. Traîné, il percute une balise de piste au passage et voit sa course arrêtée par des ouvriers travaillant là. D'urgence, il est évacué sur l'hôpital Robert-Picqué de Bordeaux, dans un état semi-comateux. Il y avait 14 mètres de vent ce jour-là. En attendant, dans la confusion des comptes rendus, deux messages en confidentiel-défense sont envoyés à Albi et Castres pour informer les unités que l'adjutant-chef **Valois** du 8^e RPIMa s'est tué à Pau lors d'une séance de saut. Le mort revint pourtant à Castres et, sitôt après sa convalescence, effectue plusieurs sauts, mais juge bien vite qu'il n'est plus assez en forme pour continuer. Il s'oriente alors vers le service des travaux du génie. Plus tard, en visite chez les Belges à Schaffen, il est accueilli avec une intense surprise car tous le croyaient mort. Le commandant du centre d'entraînement a même le beau geste de lui remettre le brevet para belge avec son diplôme.

Gérard **Valois** est né le 2 janvier 1934 à Bourges. Il sert à deux reprises au « 8 » : en Algérie de 1956 à 1958, à la CA et à Castres de 1967 à 1969, à la 3^e compagnie. A la suite de ce grave accident de saut, il obtient sa mutation dans le service des travaux du génie.

Deux fois cité, médaillé militaire de 1967, l'adjutant-chef **Valois** est retiré à Issoire.

Du 14 au 16 mai, le régiment participe à la manœuvre « *Buffle* » au camp de La Courtine avec la 20^e Brigade.

Le 17, le « 8 » revient à Castres par voie routière ; le même jour la 12^e compagnie est mise en alerte à 6 heures dans le cadre des forces de 3^e catégorie.

Depuis le 2 mai, le monde étudiant et les lycéens, bientôt suivis par des syndicats ouvriers, entretiennent une agitation dans la capitale et dans de nombreuses autres villes.

Le mouvement gagne peu à peu tout le pays. Du 7 au 11 mai des barricades sont érigées dans le Quartier Latin à Paris ; les forces de l'ordre donnent l'assaut et pendant plusieurs nuits l'insurrection règne. Des centaines de blessés, des rues saccagées, des magasins pillés et 88 voitures incendiées.

Le 15, les usines *Renault* sont occupées par les ouvriers. Le 20, la grève s'étend partout. La poste et les transports s'arrêtent de fonctionner, le téléphone est muet ; on fait la queue aux stations d'essence, les denrées commencent à manquer. Le pays est quasiment paralysé.

Le 24, le général **de Gaulle** annonce un référendum, les affrontements continuent.

Le 26 à trois heures, le 8^e RPIMa quitte Castres pour Francazal où il embarque pour la base aérienne d'Évreux et, de là, rejoint le camp de Frileuse, à l'ouest de la capitale.

L'intention du gouvernement est de concentrer suffisamment de troupes sûres autour de Paris pour éventuellement faire face à une situation plus grave.

A Frileuse, le « 8 » s'entraîne au maintien de l'ordre. Les munitions sont prêtes.

Le 29, le général **de Gaulle** disparaît plusieurs heures ; il est à Baden-Baden, auprès du général **Massu**.

Le 30, la Chambre des Députés est dissoute. Il s'ensuit alors un impressionnant mouvement de foule : 800 000 personnes défilent sur les Champs Élysées au cri de « **Vive de Gaulle** ». La crise se détend peu à peu entre promesses de réformes et discours apaisants.

Le 1^{er} juin, l'essence revient. Le 5, le travail reprend un peu partout.

Le 7 juin le régiment revient à Castres pour préparer la visite semestrielle des matériels.

Mai 68 vu par trois commandants d'unité du 8^e RPIMa

2^e compagnie du capitaine Cluset

« 2^e compagnie : alerte de nuit, embarquement à Toulouse pour Évreux où une rame de véhicules venue d'Allemagne nous conduit au camp de Frileuse. Trois semaines où ordres et contrordres se succèdent. Nous sommes trois régiments paras qui ont reçu l'ordre, en cas de mouvement sur Paris, de porter le béret kaki pour ne pas faire de « provocation ». Nous organisons nos loisirs : **Carlier** (1^{re} compagnie) a monté un ring de boxe ; plus pacifiquement, la 2^e compagnie fait fonctionner un « lapinodrome » pendant que quelques sous-officiers affamés entrent dans le bassin du mess sous-officiers pour manger tout crus les poissons rouges. »

H. Cluset

3^e compagnie du capitaine **Lepage**

« Revenus en catastrophe du camp de La Courtine et ayant perçu de quoi nous équiper pour une campagne de Russie, nous embarquons à Franczal dans tous les « pièges » que l'armée de l'air est capable de faire voler. On nous enferme dans le camp de Frileuse, à l'ouest de Paris, avec mission d'étudier à fond le règlement du maintien de l'ordre (TTA 103 ou 127, je crois). Au cours d'une réunion des commandants d'unité durant laquelle les chefs s'étaient légèrement assoupis, je décide de réveiller l'assistance : j'annonce fort et clair avoir noté que « le chef d'unité pouvait ouvrir le feu de sa propre initiative lorsqu'il estimait ne plus avoir d'autre moyen de remplir sa mission » (sic). Ça a jeté un froid. Il faut reconnaître qu'on a quand même eu droit à une détente : la visite du château de Versailles offerte par le général gouverneur de Paris. Imaginez le spectacle dans la galerie des glaces. Nous sommes rentrés à Castres heureux d'avoir sauvé la République. »

J. Lepage

12^e compagnie du capitaine **Briançon-Rouge**

« 12^e compagnie : les compagnies de combat étaient montées sur le camp de Frileuse, le « 8 » fut taxé « localement » d'une compagnie de marche pour renforcer le 9^e RCP à Toulouse. Ce fut bien évidemment la « 12 » au grand complet qui fit honneur à la réputation des Colos chez les Métros (chef de corps de l'époque : colonel **Barthez**). Un jour où la compagnie rentre d'un exercice, je tombe sur un barrage de grévistes particulièrement remontés et peu amènes. Impossible de faire demi-tour, donc obligé de « négocier » mon passage. Les Coloniaux étant formés à la palabre, j'ai « enlevé le morceau » après une demi-heure d'argumentation « serrée » avec les meneurs du piquet de grève. Du coup, au passage de la compagnie, les cris de « l'armée avec nous » ont fusé. Plus rassurants que « briseurs de grèves », entendus initialement. »

G. Briançon-Rouge

Mai 68 au « 8 »

« Alerte pour Paris, on nous y envoie avec armes, munitions et bagages. Grand pont aérien à partir de Toulouse où l'on voit pour la première fois les *Bréguet* deux ponts dont profitent les compagnies de combat. Sur place, trois semaines au vert, temps très chaud, beaucoup de sport, pas de courrier et la 1^{re} compagnie, fidèle à ses habitudes, attaque à la baïonnette et en hurlant des sacs de jute remplis d'herbes accrochés à des piquets, pendant que la CA fait des progrès au volley. Une carcasse de bombardier *B17* nous permet de faire des sorties en position pour passer le temps.

Pourtant, dans ce camp nous sommes enfermés comme des prisonniers ; reste le mess.

Le gérant, un paisible adjudant corse, très content de notre descente de gosier (nous ne lui avons laissé que la crème de noisette), nous achète des boules de pétanque. Cela n'a pas empêché les sous-officiers de la « 3 » de lui bouffer tout crus ses poissons rouges et lui de se demander où ils étaient passés.

Un jour, une fille apparaît, venant voir son fiancé dit-elle. Mais comme nous sommes tous au secret, elle trouve beaucoup de fiancés avant que les cadres, en séminaire au mess, n'apprennent la nouvelle et n'expulsent l'intruse venue soulager... ses fiancés.

En fin de séjour, n'étant pas allé aux barricades, on nous fait monter des tentes pour un régiment venant d'Épinal. On monte donc les guitounes dans un alignement parfait sans tenir compte de la végétation si bien que certaines sont remplies de buissons. Il faut dire que nous n'avions rien pour les couper. Finalement on boucle nos paquetages, bien contents de rentrer sans être intervenus. »

J. Parisot

Le 30 juillet, le capitaine **Wirtz** ayant pris le commandement du GI par intérim, à la suite du départ du chef de bataillon **Vincendon**, est relevé par le chef de bataillon **Dominique**.



Photo Maffre Toulouse.

*Au milieu, le colonel **Mourier**; à gauche, le capitaine **Wirtz** et, à droite, le chef de bataillon **Dominique**.
Le béret clair est porté ici pour la dernière fois.*

Après son temps de commandement, le capitaine **Wirtz** devient officier adjoint au chef d'état-major, puis officier conseil et enfin officier de garnison.



*Le 3 août 1968 à Montauban, le peloton de tireurs d'élite de l'adjutant **Belle** :
le caporal-chef **Trichat** et le caporal **Guillaume** (les plus à gauche).
Le stage dure un mois et trois tireurs par compagnie sont formés.*



Photo Maffre Toulouse.

*Une prise d'armes à Fayolle : les chefs de bataillon **Delpit**, adjoint du BOI, **Mazza**, chef du B4, **Grintchenko**, commandant en second, **Dominique**, commandant le GI et le colonel **Mourier**.
A l'arrière plan, le bâtiment du PC1 en construction.*

Le capitaine **Delpit** est affecté au « 8 » le 1^{er} septembre 1968, jour de sa promotion au grade supérieur.

« Mon prédécesseur, le chef de bataillon **Chardiny**, m'a spontanément prêté une paire de galons métalliques afin d'être équipé le jour voulu.

Ces deux objets sont en or massif! je n'ai qu'une trouille, c'est de les perdre, car ce genre de galons se décrochent très facilement des pattes d'épaules. Je m'empresse donc d'en trouver en laiton, pour rendre à son propriétaire ces précieux mais encombrants attributs de grade. »

R. Delpit

Rémi **Delpit** est né le 18 janvier 1931 à Paris. Il est Saint-cyrien de la promotion « Extrême-Orient » (1950-1952). Après l'Indochine et l'Algérie, le chef de bataillon **Delpit** part à Madagascar commander une compagnie à Ampahibé puis une autre à Fort Duchesne. Chef du BOI au « 8 » jusqu'à fin 1971, il est envoyé au Tchad commander le groupement 1 de Mongo puis le groupement 2 d'Abeché. De 1974 à 1975, il est au GITDM à Fréjus, à la tête du 2^e Bataillon, avant de retrouver les parachutistes à Toulouse puis à Auch. En 1978, il fait l'intervention de Kolwezi au Zaïre, puis « *Lamentin* » en Mauritanie et enfin « *Tacaud* » au Tchad en 1979.

Rentré en France, il commande le CEC/11^e RIMA de Quétern (1979-1981). De 1982 à 1984, il est nommé attaché des forces armées à Niamey. En 1985, il est DMD à Vannes.

Titulaire de sept citations, le général **Delpit** est commandeur de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1984.



Photo Maffre Toulouse.

*La CA lors du défilé de la saint Michel 1968 à Fayolle :
 en tête le lieutenant **Christian Lubeigt** chef de section 81.
 Au premier rang : le caporal-chef **Brambilla** (2^e), les sergents **Nério Picco** (3^e), **Parisot** (4^e) et **Bonnet** (5^e).
 1^{re} colonne : les caporaux **Cressent** (2^e) et **André Leduc** (3^e).*



*Pot de départ : le capitaine **Alain Durel**, adjoint à la 1^{re} compagnie,
 les chefs de bataillon **Albert Muguet**, chef d'état-major et **Rémi Delpit**,
 chef du BOI ; de dos, le capitaine **Gaston Dusser**, commandant la CB.*

Les premières tournantes du « 8 »

En 1968, le système des compagnies tournantes est mis en place pour les unités parachutistes. Le 5 août, un élément précurseur de la 1^{re} compagnie s'envole pour Bou-Sfer en Algérie. Le 7 août, c'est la « 2 » qui envoie ses premiers éléments à Bangui. Le 25 août, départ de la « 3 » au Gabon. Au 1^{er} septembre, toutes ces unités seront opérationnelles sur place.

La 1^{re} compagnie à Bou-Sfer, en Algérie

« La compagnie est désignée pour participer à la mise en place des premières unités tournantes en Afrique. Elle reçoit la mission d'assurer la protection de la base aérienne de Bou-Sfer, piste d'envol de l'ancienne base marine de Mers el-Kébir. La France en conserve l'usage, mystère de la diplomatie souterraine. Cette plate-forme aérienne est indispensable pour rejoindre les états sub-sahariens avec les moyens aériens de l'époque. Ainsi, nous verrons passer à la fin de l'année les premiers renforts à destination du Tchad. Je ne suis guère enthousiaste à l'idée de revenir en Algérie, les blessures ne sont pas encore totalement cicatrisées. A mes questions, il m'est répondu que compte tenu de l'effectif exigé (206) c'est la mission de confiance. La montée en puissance de cette nouvelle unité est laborieuse : les personnels proviennent de l'ensemble du régiment, l'amalgame est difficile ; l'ancienne compagnie perd son âme dans cette restructuration. La mission telle qu'elle m'a été définie n'est pas celle que concevaient les aviateurs. A l'image de l'unité qui nous a précédés, ils voient là un réservoir de main-d'œuvre à bon marché, corvéable à merci, d'autant qu'à partir de 14 heures il n'y a plus d'aviateurs sur la base, ceux-ci faisant la journée continue. Nous succédons à une compagnie de marche de 1^{er} REI dont les légionnaires sont en fin de contrat. Outre mes fonctions de commandant d'unité, j'ai le titre ronflant d'adjoint terre. Je suis aussi le directeur du « centre culturel », nouvelle appellation du BMC, mais la compagnie n'en tire aucun bénéfice. Toutefois, elle recevra quelques « royalties » à son départ.

Le séjour s'apparente à une lutte permanente pour préserver l'autonomie de l'unité ; je suis devenu, à mon corps défendant, le front du refus, l'empêcheur de tourner en rond. Qu'importe, je tiens à faire de cette unité de bric et de broc une véritable compagnie à l'image de l'ancienne, nous y mettons le temps, le résultat est là ; l'unité se fera remarquer au retour par la prestation qu'elle fournira aux différents tests l'opposant aux autres compagnies. Toutefois, le séjour n'est pas inintéressant. Il est marqué par le culte du souvenir dont les temps forts sont les journées du 2 et 11 novembre.

C'est ainsi que nous nous recueillons au cimetière où sont enterrés les marins tués à Mers el-Kébir en juillet 1940. Nous découvrons parmi les tombes celle de l'amiral Darlan. La compagnie fournit un gros effort mais sans rechigner pour restaurer, à Bou-Sfer, le cimetière européen, en partie saccagé. Le 11 novembre à la nécropole d'Oran, nous

rendons les honneurs à tous nos anciens morts en Algérie. Ce n'est pas sans émotion que nous défilons dans l'allée principale en chantant, la voix plus grave que d'habitude.



*A la nécropole d'Oran,
la section du sous-lieutenant Mayer
rend les honneurs au cimetière des marins français
morts à Mers el-Kébir le 3 juillet 1940.*

*Le défilé clôturant la commémoration du 11 novembre
au cimetière du petit lac à Oran.*



En accord avec les autorités algériennes de la région, nous avons une certaine liberté de circulation. Les sections, chacune à leur tour, peuvent se rendre à Tlemcem et à Sidi Bel Abbès. C'est ainsi que cette année-là, des parachutistes français, coiffés du béret rouge, se déplacent en Algérie. Quelques années après, peut-on imaginer un tel événement ?

Nous sommes surpris par l'accueil manifesté par la population locale et nous sentons, du moins les plus anciens, que le sens de l'histoire aurait pu être tout autre. C'est ainsi qu'à Bou-Sfer nous faisons la connaissance du chef de bataillon **Balthazar**, un ancien du « 8 » ; il est responsable du soutien logistique de la base de B2 Namous. La fraternisation est permanente, il est pour nous un soutien de tous les instants. La compagnie le lui rend bien en facilitant son évacuation sanitaire sur la France à la suite d'un accident automobile. »

M. Carlier

La 1^{re} compagnie quitte Bou-Sfer les 17 et 19 décembre 1968.



L'entrée du cantonnement de la « 2 » à Bangui.

La « 2 » à Bangui



*Entrée du cantonnement de la « 2 » à Bangui.
A droite, devant l'arbre, une stèle avec le brevet para
et la devise « Le second de personne ».*



Cocktail sous la paillote en bambous.

« La compagnie construit une monumentale paillote en bambous et, un soir, nous avons le plaisir d'y accueillir Claude François et ses « Claudettes ». Chaudes ambiances. Le tout Bangui est venu. »

H. Cluset



*Dîner méchoui dans les salons du capitaine :
l'adjudant-chef Lemette, le capitaine Cluset, un chercheur de l'institut Pasteur et l'aspirant Doumerc.*

« La 2^e compagnie part à Bangui, en élément isolé, le soutien se trouvant à Fort-Lamy (N'djamena-Tchad). Il faut donc renforcer les effectifs (soutien administratif, auto, ordinaire) et préparer les bagages : les poids accordés fluctuent, les couloirs et les bureaux sont envahis par les caisses. Les cadres (CCS, GI) intriguent pour en être.

J'emène, outre Linke, Anguenoi, Pannequin et Lemette (section de commandement), Berthelemot, comme adjoint log, Lorenzi, comme chef des services administratifs, l'aspirant Riu et le médecin aspirant Doumerc.

Nous partons en deux éléments, à deux jours d'intervalle. Escale à Bou-Sfer où l'accueil de **Carlier** (1^{er} compagnie) est très sympa.

Quelques flashes :

- relève d'un aspirant : le véhicule de **Riu**, chef de bord, ayant causé un accident corporel, ce dernier est très vite évacué pour éviter un passage au tribunal local. Il rejoint Libreville (3^e compagnie) et permute avec **Amiel** ;
- les prisonniers : tous les jours, notre caporal-chef **Mimoun** se rend à la sinistre prison de N'Garaba qui nous livre, pour la journée et pour assurer la propreté du camp, six forçats (politiques ou droit commun, peu importe, ils sont ravis de passer la journée chez nous) ;
- la venue de Monsieur Bourges, secrétaire d'État à la coop : nous sommes invités (les officiers) à la soirée de gala. Cela se passe mal. Le président et le ministre se font la gueule. Idem le lendemain à l'ambassade... et **Amiel** se fait menacer d'une punition par Bourges car, chef du piquet d'honneur, il n'a pas prévu, et pour cause, que le président Bokassa partirait au bout d'une demi-heure, les honneurs ont été un peu hâtifs !
- la tenue bleue du président : faute de tenues blanches, j'ai fait emporter, pour les officiers, les tenues bleues, arborées lors de la soirée de gala. Je ne comprends pas bien les regards du président. Le lendemain, l'attaché militaire s'est vu signifier de procurer dans les meilleurs délais cette tenue à la présidence ;
- la fête du « 2S » : pour cette fête des officiers, j'ai prévu un « pot » et invité l'attaché militaire sénégalais, ancien officier français para, le colonel **Mademba Sy**. A ma grande surprise, il arrive accompagné du général président Bokassa et de quelques officiers centrafricains. Bokassa porte un toast chaleureux aux officiers français et termine en criant « et au nom de dieu... vive la coloniale »... vrai instant d'émotion ! ;
- les fêtes de l'indépendance : Bokassa me fait demander de l'aider pour préparer les méchouis (60 moutons). Je lui procure un groupe de FSNA (Français de Souche Nord-africaine) comme on dit à l'époque, sous le commandement de l'irremplaçable caporal-chef **Mimoun**. Reconnaisant, le président invite les officiers et une délégation de dix gradés et paras au dîner de gala, en uniforme (alors que les consignes permanentes sont de sortir en civil). Imaginez la tête des diplomates en voyant ce déploiement de l'armée française ;
- la relève : mon adjoint et celui de l'escadron du RICM, arrivé en précurseur, fêtent nuitamment la relève à l'aide de pétards d'artillerie qui mettent en émoi les services de police (crainte continuelle du putsch). Grosse colère du président qui convoque l'attaché de défense quand il apprend d'où vient le vacarme et demande que le RICM reparte ! Heureusement, il n'est pas encore arrivé et l'attaché de défense sait le persuader que cette gaminerie ne se reproduira plus ;
- le retour : repoussé de dix jours au dernier moment. Accueil à Toulouse par le chef de corps, le colonel **Mourier** et défilé dans les rues de Castres. Puis, tristesse de l'éclatement et de la séparation ; je passe la compagnie à **Linke**, les cadres administratifs et techniques rejoignent la CCS de **Rochette**, la section **Anguenot** est « libérée » tandis que le sergent-chef **d'Athis** nous rejoint avec ses jeunes paras sortis de la « 11 ». »

H. Cluset

Pierre **Amiel** est né à Toulouse en 1943. Élève officier de réserve à Coëtquidan en 1967, il sert au 8^e RPIMa du 1^{er} mars 1968 au 1^{er} mars 1969. Il accomplit une remarquable carrière dans les réserves et devient le chef de corps du 54^e RIMa (1990-1992).

Médaille d'or des services militaires volontaires, le colonel de réserve **Amiel** est chevalier de la Légion d'honneur (1998) et chevalier de l'ordre national du Mérite (1985).

La « 3 » au Gabon.



Le Camp des Gardes (aujourd'hui Camp de Gaulle), à l'est de l'aéroport de Libreville, à 100 mètres de la mer. C'est là que s'installe la « 3 » du « 8 », première unité à effectuer une tournante au Gabon.



Fêtes de Bazeilles au Camp des Gardes, la 3^e section de la « 3 » : l'adjudant Morin qui, au retour du Gabon, meurt à Castres des suites d'une opération chirurgicale et, derrière dans l'axe de l'arbre, le sergent Barberon.



La 2^e section de la « 3 » : au premier plan le sergent-chef Vincent Perhirin, derrière lui les sergents Geldreich et Joseph Gesser. A gauche de Gesser, le caporal-chef Kerjouan.



La commandement de la « 3 » : l'adjudant-chef Cleret, chef du service général à Fayolle mais adjudant d'unité pour le Gabon. Derrière lui, le sergent Zerre.



*Le capitaine Jacques **Lepage** a pris le commandement de la 3^e compagnie en février 1968.
A côté de lui l'adjudant-chef **Cleret** et l'adjudant **Salvan**, comptable; derrière avec les moustaches, le sergent **Couvreux**.*

Jacques **Lepage** est né en 1933 à Madagascar. EOR d'origine, il est chef de section en Algérie au 6^e RPIMa (1958-1960) où il est cité trois fois. Commandant la 3^e compagnie du « 8 » (1968-1970), il y sert une deuxième fois (1972-1976) comme officier au PC. Il termine sa carrière en Nouvelle-Calédonie comme chef de cabinet du COMSUP.

Chevalier de la Légion d'honneur de 1978, le lieutenant-colonel (H) **Lepage** s'est retiré à Nouméa où, moniteur pilote d'avions, il a formé plus de 300 élèves dont certains sont devenus pilote de ligne.

*Le capitaine Yves **Michel**, officier adjoint de la « 3 ».
Il commandera la 2^e compagnie en octobre 1969.*



Né le 25 juin 1938, Yves **Michel** intègre Saint-Cyr en 1958 (promo maréchal **Bugeaud**). Après un séjour en Algérie au 11^e RIMa (1960-1961) et au 2^e RPIMa (1961-1962) puis un autre en Afrique (7^e RPIMa, Dakar, 1963-1965 et AMT Niger 1965), il est instructeur à l'ENSOA de Saint-Maixent (1966-1967) avant de prendre le commandement de la 2^e compagnie du 8^e RPIMa (1969-1971). Il quitte le service actif le 1^{er} juillet 1974, après un séjour au Tchad (1973-1974) et une affectation au CIPM de Rouen (1973-1974).

Titulaire d'une citation, le capitaine **Michel** s'est retiré à Nantes.

A l'époque, le terme de compagnie tournante n'existe pas. On dit compagnie **Marchand**, du nom du général **Marchand** qui explora les contrées de l'Oubangui, de l'Ouellé et du Bahr el Ghazal et qui atteignit Fachoda (Soudan) en 1898.

*Bazeilles se déroule dans la fête,
le repas de cohésion et les chants :
l'adjudant **Salvan** (debout sans coiffe),
le sergent **Guntz**,
le lieutenant **Chaillet**,
chef de la 2^e section et, sur la table,
le sergent-chef **Perbirin**.*



*Le sergent **Guntz** (une coupe à la main),
le sergent **Raffier**, le sergent **Geldreich**
et le sous-lieutenant **Michel Lafaye**.*



*Le capitaine **Jacques Lepage**, commandant la « 3 ».*



*Le 28 octobre 1968, le colonel Mourier, après avoir vu la « 2 » à Bangui, inspecte la « 3 ».
A droite, le capitaine Michel, officier adjoint.*

Du 21 au 26 octobre le colonel **Mourier** inspecte ses unités stationnées outre-mer. Il est le premier chef de corps à faire « la tournée des popotes ».

La « 2 » à Bangui fait partie des FFEAC (Forces Françaises des États d'Afrique Centrale) et la « 3 » est détachée au 6^e RIAOM.

A Libreville, la mission de la compagnie **Lepage** est de soutenir le gouvernement gabonais et aussi, plus ou moins officiellement, les mercenaires qui se battent au Biafra. Elle doit être prête également à intervenir dans les pays voisins. En attendant, elle en profite pour s'entraîner au combat de brousse.



Pendant que les sections se mettent en place pour le défilé, la commandement attend : le capitaine Michel, l'adjudant-chef Cléret, l'adjudant Salvan, le sergent Couvreur (avec des moustaches) et, à droite, le sergent Daniel Schlutig.

La « 3 » ne porte pas de tenue camouflée outre-mer, celle-ci n'ayant pas encore été remise en vigueur depuis la fin de l'Algérie.



*Commémoration du 11 novembre au camp des Gardes :
saluant, le capitaine Jacques **Lepage**, commandant d'unité;
défilant en tête le capitaine Yves **Michel**, officier adjoint,
derrière le lieutenant Michel **Chaillet** et le sous-lieutenant Jean Pierre **Riu**, chefs de section.*

« Le sous-lieutenant Riu appartient à la 2^e compagnie, en tournante à Bangui, qu'il a dû quitter précipitamment après avoir failli écraser un sujet de sa gracieuse majesté impériale, ce qui, déjà à cette époque, était mal vu ! »

J. Lepage



*Sortie en brousse :
la section du sous-lieutenant **Lafaye**
(à droite, hors de la colonne) ;
en béret, l'adjudant **Salvan**.*



*Le capitaine **Lepage** et sa commandement.*



Le béret rouge est porté en toutes circonstances, la casquette n'a pas encore fait son apparition. Le troisième à partir de la gauche est le parachutiste Ricard, de Mazamet.



Découverte de l'industrie du bois au Gabon, durant une phase de détente de la tournée.

« C'est au cours de périodes comme celles-ci que l'expression « temps de commandement » prend sa pleine signification.

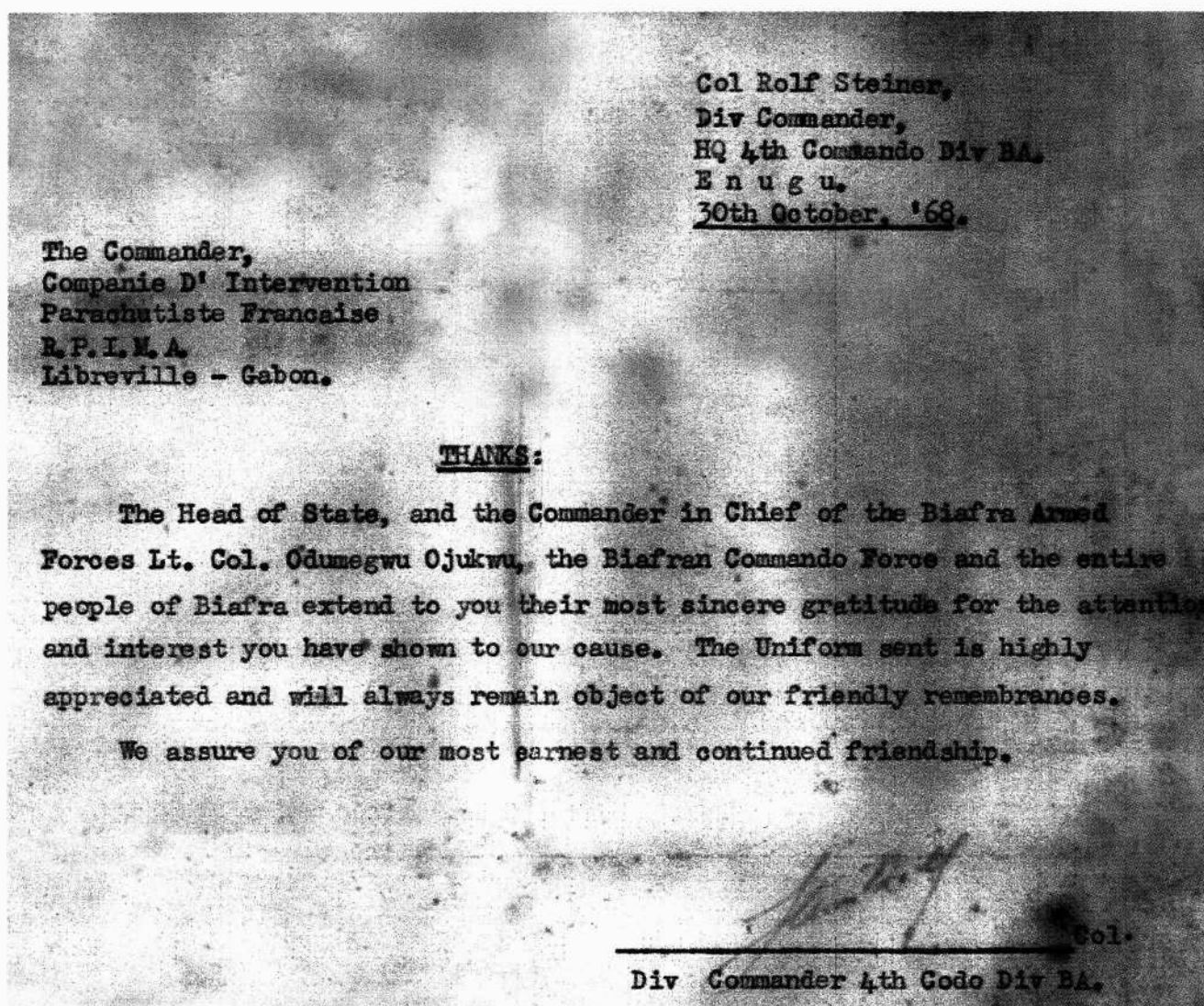
Subordonné en théorie au chef de détachement français, qui n'a de détachement que le nom, mis en fait à la disposition de l'ambassadeur de France pour emploi, je suis livré aux gémonies et je me demande encore aujourd'hui quelle était ma véritable mission, sinon celle de protéger le président Bongo qui à l'époque se prénomme encore Albert Bernard, d'où son surnom radiophonique, « alpha bravo deux fois ». Nous sommes chargés de donner une formation d'arrimeurs largueurs à des gendarmes gabonais, pour qu'ils suppléent les barbouzes du SDECE dans des tâches d'obscur manutention. De jour, ils doivent décharger les avions sanitaires transportant médicaments et aide humanitaire et, de nuit, après avoir enlevé les grandes croix rouges adhésives collées sous les ailes et sur le fuselage, recharger ces mêmes avions avec armes et munitions pour le Biafra. L'ennui, c'est que nos cadres, une fois dans les avions, y restent. Presque tous sont allés faire un tour, vite fait, au Biafra, où les appareils atterrissent, un peu à l'aveuglette, sur une portion d'autoroute désaffectée, se rangent à la queue leu leu pour re-décoller en sens inverse. Je me suis fait un sang d'encre en imaginant la situation si un « piège » avait été abattu ou bien s'était planté sur le mont Cameroun.

Ces opérations étaient évidemment très secrètes, tellement secrètes qu'un jour l'ambassadeur des États-Unis m'a dit, dans la plus pure langue de Molière : « vous, les Français, vous êtes les seuls à pouvoir vous permettre de faire ce que vous faites en Afrique ». Il semblerait bien qu'ils aient compris la leçon depuis. J'eus aussi à régler l'inévitable incident majeur à partir d'un fait mineur : tout le monde à Libreville faisait la journée continue de six heures à 13 heures. Soucieux de ne pas lâcher mes fauves en liberté trop tôt dans la ville, j'avais chargé le lieutenant Chaillet d'imaginer et d'organiser des « activités ». Un jour fut programmée, avec la complicité de l'Européen de la télévision, la visite des studios d'enregistrement. Un fonctionnaire gabonais surpris de voir des bérets rouges français débouler à la TV prit peur et a appelé le ministre de l'information, lequel s'indigna auprès de l'ambassade de France.

Voilà pourquoi je fus convoqué d'urgence par l'attaché militaire pour me justifier. Ce que je fis sans peine. Malheureusement celui-ci avait déjà pris les devants et télégraphié à Paris. Et dire qu'il y a des gens qui rêvent quand la réalité est si belle !

Nous avons abandonné nos tenues camouflées en même temps que l'Algérie et, depuis 1962, nous portons des treillis para vert armée que nous n'aimions pas trop, à la différence des officiers du Biafra prêts à tout pour en obtenir. Ayant habillé un colonel, je reçus de celui-ci une lettre écrite le 6 octobre 1968 où il m'informait qu'avec son nouveau treillis il avait tapé dans l'œil du chef d'État biafrais. Ayant compris le message, je fis habiller le chef d'État en question, le lieutenant-colonel Ojukwu et je reçus quelques jours plus tard une lettre de remerciements. Et tout cela pendant que sur la route de l'exil des gosses crevaient comme des mouches, par paquets de dix. »

J. Lepage



Lettre étonnante par laquelle le colonel Steiner, commandant une division, transmet au capitaine Lepage, commandant la 3^e compagnie du 8^e RPIMa, les remerciements du chef d'État du Biafra, le lieutenant-colonel Ojukwu, et ceux de tout le peuple biafrais, pour lui avoir offert un treillis vert armée.

La tournante de la « 3 » se termine le 10 décembre.



Une chambre troupe à la 11^e compagnie (68/2B) en septembre 1968.
Il est à remarquer que le « plan d'occupation des sols » est rentabilisé avec 8 hommes par pièce.



Le parachutiste Michel **Mottes**, de la 11^e compagnie, au brevet à Pau, en novembre 1968.

Michel **Mottes** est né le 7 décembre 1948 à Lautrec. Avant d'être appelé à servir au 8^e RPIMa, il travaille comme aide-chimiste à l'usine Weisshardt (colles et gélatines alimentaires) de Graulhet.

Affecté à la 3^e compagnie du capitaine **Lepage**, il y devient sergent. Il entre dans la gendarmerie le 26 janvier 1970. Le major **Mottes** est l'adjoint du capitaine commandant la compagnie de Mazamet.

Il est médaillé militaire de 1991.

« Mon séjour au « 8 » a été très formateur au plan militaire : titulaire du CIA, je n'ai eu aucune difficulté à suivre la formation gendarmerie dispensée à l'école de Châtellerault. Le service était dur, les horaires tenaient tout le cadran (comme d'ailleurs en gendarmerie), la période passée en caserne très courte. J'ai couché maintes fois sous la tente que nous dressions à deux (par moitié) avec un appelé nommé **Large**. Les engagés cohabitaient avec les appelés ce qui entraînait quelquefois des « frictions ». Toutefois, je garde un excellent souvenir de mon

passage au « 8 ». Je me souviens d'avoir passé une soirée, avec nuit de veille, lors des premiers pas de l'homme sur la lune (20 juillet 1969). Les alertes « **Guépard** », avec revue de paquetage sur la place d'armes, les déplacements avec les GMC jusqu'à Toulouse Francazal pour prendre l'avion (d'abord des *Nord-Atlas*, ensuite le *Transall* franco-allemand). Nous avions participé aux essais du *Transall* avec vols à différentes vitesses ou altitudes (heureusement que l'on nous remettait le petit sac en plastique bien utile en limite de ces essais). Le seul fait qui m'avait bien amusé aussi était le piège qu'avaient tendu certains gradés aux récalcitrants qui faisaient tous les soirs « le mur » au quartier Fayolle. Ils avaient versé de l'huile de vidange en bordure extérieure des clôtures et, le lendemain, une simple revue de paquetage permettait de déceler les traces d'huile sur la tenue de sortie (il n'était pas question à l'époque de sortir en civil), preuve irréfutable du passage proscrit ; coupables sanctionnés. Je me souviens également d'un sergent-chef d'origine malgache (je ne me souviens plus du nom) qui se dévouait totalement à ses hommes en revenant après les heures de service pour maintenir leur moral au beau fixe. »

M. Mottes

La 12^e compagnie rentrant au quartier après un défilé Boulevard des Lices : le capitaine Gérard Briançon-Rouge, à gauche l'adjutant-chef Chastanet, chef de section.



Gérard Briançon-Rouge est né à Rouen en 1933. Il est lieutenant au 6^e RPIMa en Algérie et au 10^e RIAOM à Dakar. Capitaine, il commande la 12^e compagnie du « 8 » (1967-1969). Colonel, il est chef de corps du 1^{er} RPIMa de Bayonne (1978-1980). Général de brigade, il est attaché des forces terrestres à Washington (USA).

Commandeur de la Légion d'honneur de 1991, le général de division Briançon-Rouge est retiré dans les Alpes-Maritimes.

Fin 1968, la manœuvre « Danube » au Larzac : le caporal-chef Victoire, et le sergent-chef Grossot, de la CCS.

Cette manœuvre qui engage une grosse partie du régiment, a commencé par un saut en Nord 2 501.



Münsingen, novembre 1968

« Nous sommes les « rouges » pour une fois. Départ de Toulouse en Nord 2 501 avec les pépins sous les banquettes, mais le temps se gâte et les avions se dispersent et se posent où ils peuvent.

Le surlendemain on arrive tout de même en Allemagne. Notre emplacement de manœuvre est un petit piton boisé dominant un vaste col large de 200 mètres dans lequel vont débouler

les fiers Cavaliers. La nuit glaciale ne nous a pas mis de bonne humeur, d'autant que pour éviter de se faire repérer par les « bleus » on ne bouge pas. Selon la coutume nous avons un arbitre. « Sie kommen ! » Ça y est les chars sont là. Nous marquons le tir d'un missile par une fusée de couleur et, vu qu'une mule n'en porte que quatre, nous avons douze missiles, vite tirés devant le nombre de chars qui déferlent sans idée de manœuvre. Dans un réflexe de pros, sans munition, nous voulons décrocher. « Interdit ! » nous dit l'arbitre, « vous devez rester sur place pour être faits prisonniers ». La colère monte. On se camoufle quand même pour qu'ils nous cherchent un peu. Les VTT arrivent, débarquent leurs sections. L'accrochage a surtout lieu entre un lieutenant des « Cuirs » et un de mes GV qui refuse toute idée de capitulation. J'interviens pour le raisonner. Un peu plus loin, une *Alouette II* se pose, le colonel des « Cuirs » vient voir l'action mais il n'a pas posé sa deuxième ranger brillante sur le sol qu'un groupe de la première monte à l'assaut et capture l'ensemble. Le CR du chef de groupe à son autorité nous remplit d'allégresse. A la fin de l'après-midi, retour au camp, les cadres vont au mess et les GV au foyer. Soudain un sous-officier des « Cuirs » fait irruption, affolé : « venez vite vos mecs cassent tout et ne m'obéissent pas ! » On y va après avoir fini nos verres. Quel désastre ! nos gars ont voulu venger l'humiliation face aux sarcasmes des « vainqueurs ». »

J. Parisot



*Münsingen en novembre 1968 :
le lieutenant Yves Carer à la radio à côté d'une « mule » S24 de la section ENTAC.*

Les ENTAC renforcent la 1^{re} compagnie pour tendre des embuscades à deux régiments de chars.

Du *Mirage IV* au foyer

« En novembre 1968, alors que la formation de *Nord 2 501* vole vers l'Allemagne pour une manœuvre, le mauvais temps disperse les appareils qui se posent un peu partout. Le mien touche le sol à la base de Strasbourg. Notre arrivée n'est pas prévue et il fait nuit. L'officier de permanence se trouve devant le dilemme de sa vie : où nous loger ? Il nous conduit d'abord dans un hangar chauffé abritant un *Mirage IV*. Ça nous plait beaucoup et, curieux, on s'approche du « zinc », des fois qu'il y aurait un petit souvenir à prendre. L'aviateur comprend vite que demain il va retrouver un puzzle à la place de son « fer de lance » ; il décide alors de nous héberger au foyer et va y faire le nécessaire pendant que nous festoyons avec nos boîtes de rations.

Quand on le rejoint avec nos musettes au foyer, tout est vide ! Le bar, les vitrines, les présentoirs, tout est parti. Notre réputation, une fois de plus ! Ça pourrait vexer à force. Mais on dort au chaud. Le lendemain, le petit déjeuner est offert, puis on se retrouve aux lavabos, torse nu avec nos trousse de toilette à la ceinture, à faire nos ablutions un peu plus virilement que d'habitude. Les rampants qui sont là nous regardent ahuris, emmitoufflés à faire une toilette de chat. Nous leur avons certainement laissé une image de furieux à éviter en toute circonstance. Ensuite, on reprend les « taxis » et l'on se pose, je ne sais où, pour découvrir des soldats allemands avec de « super flingues » (*Heckler et Koch*) ; c'est à notre tour d'avoir des complexes. »

J. Parisot

Compte rendu annuel sur l'instruction de l'année 1968

Extraits de la note du 30 janvier 1969

1) Facteurs favorables

Personnels : la « tournante » OM de quatre mois pour trois compagnies a été un stimulant non négligeable pour l'instruction. Elle a posé cependant un certain nombre de problèmes pour les sous-officiers (CIA, BA1...).

Moyens : la garnison est bien pourvue en moyens d'instruction. Une machine à régler les fusils est en place au champ de tir du Causse.

La mise en place d'hélicoptères H 21 pendant une semaine tous les deux mois permet de faire des sauts en économisant temps et carburant.

2) Facteurs défavorables

Personnels : les compagnies envoyées OM devant partir à effectif complet, il a été nécessaire de prendre des cadres sur le GI et la CA (section ENTAC exclue) pour les renforcer.

Les stages CIA, BA1 et BA2 ont été perturbés par la préparation au départ et par l'absence des trois compagnies.

Le bruit a couru, parmi les candidats officiers techniciens, que la limite d'âge TAP serait de 37 ans (au grade de lieutenant) pour cette catégorie d'officier. Deux des cinq candidats du régiment envisagent de renoncer à cet examen.

La moyenne générale du niveau des appelés est de 10. Par contre, 60 % d'entre eux ont un niveau médical moyen égal à 1.

Matériels : le tir de nuit au Causse est interdit depuis mai 1968 par suite de l'élargissement du gabarit de sécurité. Il pourrait être remédié à cet état de choses en déplaçant le pas de tir. Mais il est impossible d'en faire la demande actuellement à la IV^e RM car le régime du champ de tir du Causse est en cours de refonte depuis mai dernier. Les nombreuses interventions auprès de l'ATG et de la Région n'ont abouti à rien.

Conclusion : l'année 1968 a été positive du point de vue de l'instruction en général.

La « tournante » OM des trois compagnies a fait prendre conscience de la nécessité de l'instruction en vue de l'intervention OM.

Du point de vue matériel, il est nécessaire que les modifications du régime du champ de tir de garnison soient communiquées à Castres afin que les tirs de nuit puissent reprendre.

1 9 6 9

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel Paul **Mourier** : Chef de corps
Chef de bataillon Jean **Grintchenko** : Commandant en second
Chef de bataillon Jean **Chardiny** : Directeur de l'instruction
Chef de bataillon Olgnyio **Mazza** : Chef des services techniques
Chef de bataillon Albert **Muguet** : Chef d'état-major
Chef de bataillon Rémi **Delpit** : Adjoint au directeur de l'instruction
Capitaine Paul **Pelet** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Marcel **Carlier**
Capitaine Daniel **Parzy**

2^e compagnie

Capitaine Hubert **Cluset**
Capitaine Hugues **Linke**

3^e compagnie

Capitaine Jacques **Lepage**
Capitaine Yves **Michel**

CA

Capitaine Jean **Guérini**

CCS

Capitaine Camille **Boutin**
Sous-lieutenant Jean-Pierre **Marti**

CB

Capitaine Gaston **Dusser**
Lieutenant Jean **Chassagnard**

GI/8^e RPIMa

Chef de bataillon Jean **Dominique**
Capitaine Jacques **Fabre**

11^e compagnie

Capitaine Gérard **Wirtz**

12^e compagnie

Capitaine Gérard **Briançon-Rouge**

Le 6 janvier, passation de commandement de la 2^e compagnie : le capitaine Hugues **Linke** succède au capitaine Hubert **Cluset** muté au 1^{er} RIAOM.

Le 18 février, passation de commandement de la 1^{re} compagnie : le capitaine Gaston **Dusser** succède au capitaine Marcel **Carlier**.

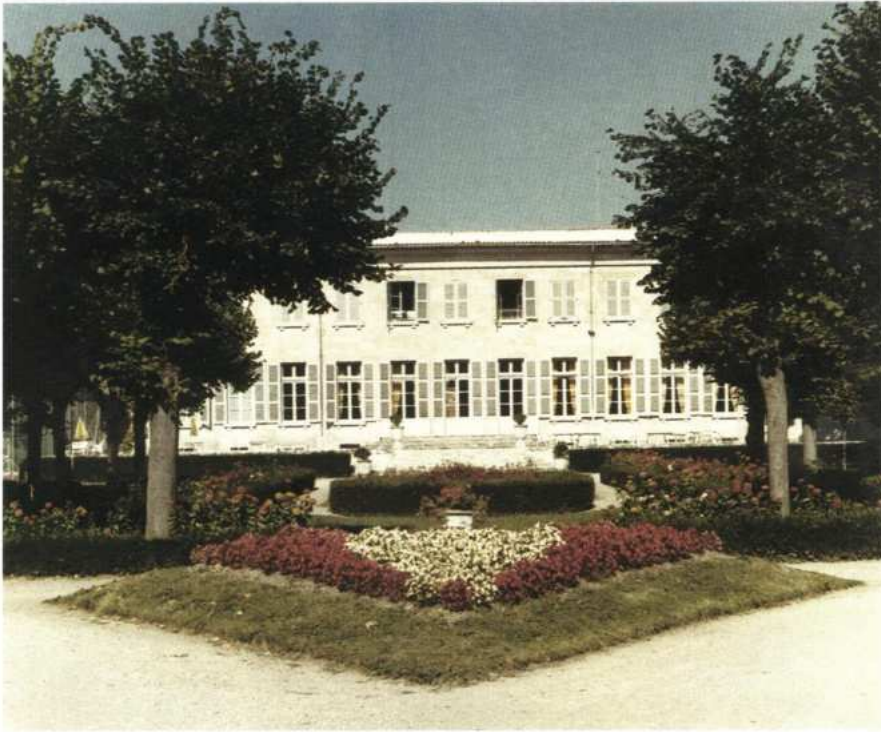


Photo Duparchy.

L'hôtel de Beaudecourt

A l'origine, le site appartient à des moines dominicains, les Monges. Devenu public, il est acheté en 1787 par un banquier, M. de Beaudecourt, qui y transfère sa banque.

Mme de Beaudecourt y reçoit avec faste les notables de la ville et les officiers de la garnison.

La bourrasque de 1789 ruine le banquier dont l'hôtel, confisqué, devient une prison pour femmes.

En 1804, la propriété est rachetée par une femme de lettres qui y mène grande vie. Sous l'Empire, le bâtiment, réquisitionné, devient le siège de la sous-préfecture.

Jusqu'en 1874, l'hôtel change plusieurs fois de main. La veuve du dernier propriétaire en fait don à l'État sous la condition que l'édifice serve de résidence au général commandant la place. L'hôtel subit alors quelques transformations dans un style dit « à l'italienne » qu'il a conservé aujourd'hui et devient pendant plus de quarante ans le siège de l'École d'artillerie de Castres et la résidence du général commandant la 16^e Brigade d'artillerie. Après la Grande Guerre, l'École d'artillerie n'étant pas réactivée, il ne subsiste à Castres qu'un régiment d'artillerie légère hippomobile, le 115^e RALH.

Beaudecourt accueille des bureaux d'administration et, probablement, un petit cercle pour officiers. Pendant la Guerre les Allemands y logent. Après la guerre, l'hôtel devient le cercle des officiers de la garnison, d'abord celui de l'Artillerie coloniale, puis en 1952 celui du 13^e Régiment de dragons parachutistes et enfin en 1963 du 8^e RPIMa.

Le colonel **Mourier**, chef de corps en 1967-1969, fait établir un statut plus précis : l'hôtel devient à la fois le mess des officiers (l'unique salle à manger étant l'actuelle salle du commandant de la garnison), une salle de réunion et un salon de lecture (l'actuelle grande salle) et la bibliothèque de garnison (près de 6 000 ouvrages) au premier étage, le bar étant situé à son emplacement actuel.

En 1995, le colonel **Réglat**, alors chef de corps, charge l'adjudant-chef **Hermet**, gérant du mess, de restaurer les chambres à l'étage. Celui-ci accomplit la remarquable réalisation de quatre magnifiques chambres.

*En 1963,
la pièce principale sert de salle de réunion
et de salon de lecture.*



Photo Duparchy.

Fin février, le régiment part au Larzac et les cadres du GI font un raid à Barèges.

Jusqu'au 15 mai, se succèdent les manœuvres « *Griffon* » au profit de l'ETAP, « *Puma* », « *Zaporogue* » et « *Lynx* » à La Courtine.



*Caylus en mars 1969
durant la manœuvre
« Zaporogue » :
en casquette le sergent
Jacques Parisot avec
son conducteur
et son pourvoyeur.*



*Durant la même manœuvre :
le sergent Jacques Parisot,
le sergent-chef Sabatier et le sergent Thuret.*

« Largués de nuit sur la DZ de Caylus, on se regroupe avec une petite lunette spéciale qui détecte un point lumineux émis par les chefs de groupe ; ça cafouille un peu mais heureusement, la nuit est claire.

Nos mules sont larguées quand la zone est dégagée ; on se ballade beaucoup avec elles pour leur dernière sortie. Elles nous ont été retirées peu après. Dommage, on les aimait bien. »

J. Parisot

*Le 28 mai 1969,
inspection du général **Revol**,
commandant la IV^e RM :
le colonel **Chenel** commandant
la brigade, le DMD d'Albi,
le général **Revol** et le colonel **Mourier**.*

Le général vient de visiter le nouvel hôtel des sous-officiers dont les travaux ont commencé en 1969.

Ce jour-là, le commandant de la IV^e RM s'entretient avec le chef de corps d'un incident ayant eu lieu quelque temps auparavant à Castres et le félicite pour son intervention.

En effet, une nuit, le colonel est appelé en urgence par la permanence afin de calmer une trentaine de paras décidés à en découdre sérieusement avec une bande de jeunes qui ont sauvagement agressé un des leurs à la sortie d'un bistrot. Le colonel **Mourier** se rend aussitôt sur les lieux et, après quelques minutes de discussion, ramène tout le monde à la caserne.



L'affaire s'est donc bien terminée et personne n'a remarqué la tenue du colonel car ce dernier, pressé, n'a enfilé que son imperméable militaire sur son... pyjama.

L'alerte « *Guépard* » est prise fin mai pour un mois.

Le 31 mai 1969, passation de commandement de la « 11 », le capitaine **Michel Banon** succède au capitaine **Gérard Wirtz**, muté au bureau instruction.

*Dans la salle d'honneur du GI,
le capitaine **Wirtz** reçoit le fanion
à son départ de la 11^e compagnie.*



Du 9 au 13 juin a lieu à Toulouse la présélection pour le championnat de France de pentathlon militaire.



A la caserne Niel du 9^e RCP, le sergent-chef Grossot au lancer de précision à la grenade.



Épreuve de cross : le sergent Albert Leuresse (n° 51) de la « CA » dit « Bébert », le sous-lieutenant Jean-Pierre Marti (n° 49) (CCS, adjoint à l'officier des sports), le para Bluntzer (n° 53), le sergent-chef Jean-Claude Grossot (n° 50) et le caporal-chef Tixier (n° 56).

L'équipe du « 8 » est sélectionnée pour le championnat de France à Bordeaux en août et se classe 14^e sur 29. Venant du 1^{er} RIAOM de Dakar, le sergent-chef Jean-Claude Grossot, athlète remarquable, est au « 8 » depuis août 1968. Muté à la CA, il occupe le poste d'adjoint à la SER.

Le 23 juin, passation de commandement régimentaire sous la présidence du colonel **Chenel** commandant la 20^e BAP : le lieutenant-colonel Marcel **Guilleminot** succède au colonel Paul **Mourier**.

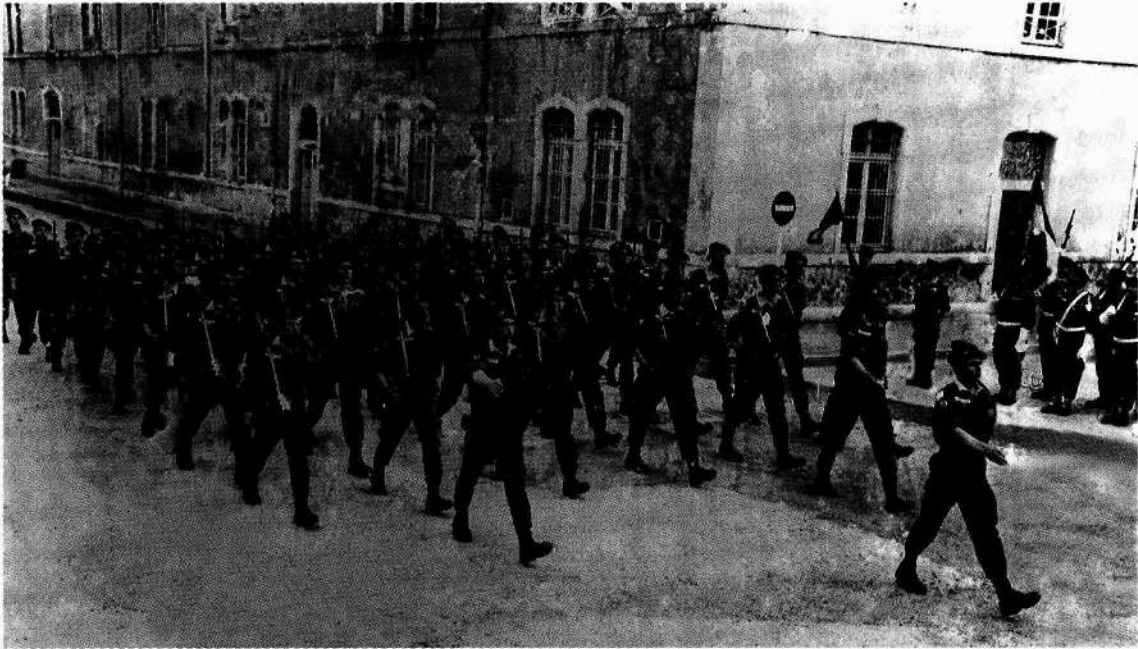


Photo Maffre Toulouse.

*Le lieutenant-colonel **Guilleminot** (au fond) et le colonel **Mourier** de part et d'autre du colonel **Chenel**, commandant la 20^e BAP, pendant la cérémonie de passation de commandement.*

Élastique de rappel

Le général **Chenel** est un homme vigoureux et chaleureux. Il a pour habitude, lorsqu'il engage la conversation avec un sous-officier, de saisir le premier bouton de la veste et de le tirer vers lui par saccades comme pour mieux communiquer par osmose. Fréquemment, un bouton mal cousu lui reste dans les doigts ou alors, ce qui est pire encore, lorsque le bouton est trop bien fixé, la veste craque. Prévenus, les sous-officiers du « 8 » attachent leur boutons à un élastique. Le général s'approche et alpague le premier sous-officier qu'il rencontre. Surprise du général qui se fend d'un énorme éclat de rire.



*Défilé à Fayolle pour la passation de commandement :
 en tête, le lieutenant Michel Chaillet, à droite l'aspirant René Pradel, à gauche l'adjudant Michel Cadin.
 Le porte-drapeau du régiment est, le lieutenant Marcel Sales, officier du matériel.*

Mon temps de commandement au 8^e RPIMa (du 1^{er} avril 1967 au 30 juin 1969)

« Commandant en second de l'ETAP, j'ai été désigné le 1^{er} avril 1967, pour prendre le commandement du 8^e RPIMa, dans lequel j'avais servi de mai 1956 à juin 1958, essentiellement en Algérie, comme commandant en second sous les ordres du colonel **Fourcade**.

Dès notre arrivée, nous avons été, ma femme et moi, ravis et impressionnés par l'accueil chaleureux des Castrais et l'ambiance du régiment.

Indépendamment des séjours aux camps de La Courtine et de Caylus, des manœuvres dans le Sidobre, les monts de Lacaune et du Minervois, mon temps de commandement a été marqué par quelques faits saillants ou particuliers :

- les mises en alerte « *Guépard* » pendant lesquelles nous devons être prêts à partir n'importe où, avec armes, vivres et bagages, dans un délai de deux heures ou douze heures, si mes souvenirs sont exacts ;
- les revues de libération, hautes en couleurs, par le colonel **Bigard**, commandant la brigade, qui d'ailleurs reçut de mes mains, au quartier Fayolle, son képi de général ;
- en mai 1968, l'envoi du régiment par avion au camp de Frileuse en vue d'une intervention dans les rues de Paris. Je me revois, avec le colonel **de Haynin**, commandant le 3^e RPIMa, qui avait reçu la même mission, convoqués au ministère et passant successivement devant le général commandant la zone ouest de Paris, le général commandant la 1^{re} Région militaire et le général chef d'état-major des armées. Nous commençons à nous demander si nous n'étions pas les seuls capables de défendre la République et si nous n'allions pas nous retrouver dans le bureau du général **de Gaulle**. Notre ascension s'arrêta là. Le CEMA pâlit en apprenant que nos paras étaient des appelés. Pour le rassurer, je lui racontais que la veille, j'avais organisé, pour occuper les hommes, un concours de bivouac et que j'étais tombé en arrêt devant une tombe magnifiquement décorée, portant l'inscription « ci-gît un étudiant contestataire ». Heureusement l'intervention à Paris n'eut pas lieu. Pendant ce temps à Castres, les familles vivaient des heures d'angoisse, se demandant si nous n'aurions pas à utiliser nos armes dans les rues de Paris et se débattant dans les difficultés de tous ordres : pas de nouvelles (téléphones coupés), pas d'argent (tous les comptes bloqués), pas d'essence, etc. ;

– l’envoi outre-mer des premières compagnies « tournantes ». C’est ainsi que trois unités sont parties en même temps, en automne 1968 ; la 1^{re} compagnie, capitaine **Carlier**, à Bou-Sfer (près d’Oran, Algérie), la 2^e compagnie, capitaine **Cluzet**, à Bangui (Centrafrique), la 3^e compagnie, capitaine **Lepage**, à Libreville (Gabon).

Mon inspection de ces compagnies a été marquée par une soirée mémorable à Bangui. Le commandant d’unité ayant invité le futur empereur **Bokassa**, toujours fier d’avoir appartenu aux troupes coloniales, celui-ci, obligé de se décommander au dernier moment, nous avait fait envoyer sur une *Jeep*, pour le représenter, son portrait dans un cadre de 3 mètres sur 2.

La création d’une section militaire à l’aéro-club local, où mon épouse, alors chef-pilote, a formé 6 ou 7 pilotes parmi les cadres du régiment. Ce projet de para-club civil, qui nous aurait permis de faire des sauts en commandés, n’a pas eu de suite.

Fin 1969, je passais le commandement au colonel **Guilleminot**, qui sera l’artisan de la professionnalisation du « 8 ».

A noter que **Guilleminot** et **Bellamy** qui se sont succédés à la tête du « 8 » furent, l’un mon adjoint, l’autre un de mes chefs de commando au groupe de commandos n° 3 du 3^e Bataillon colonial de commandos parachutistes en 1950 en Indochine. **Guilleminot**, grièvement blessé à la face près de Lao Kay, refusa de se faire brancarder et fit à pied les 4 ou 5 heures de marche nécessaires pour rejoindre une piste carrossable, tout en piétinant les taches du sang qui tombait de sa mâchoire afin que les Viêts ne puissent pas se réjouir d’avoir blessé un Français. Quant à **Bellamy**, il fit partie des rares rescapés de l’affaire de la RC4 en octobre 1950. »

Y. Mourier

On ne peut pas quitter le colonel (futur général) **Mourier** sans évoquer son épouse, **Alice Justeau**, personnalité marquante du monde aéronautique. Monitrice pilote d’avions depuis 1956, elle a formé 415 élèves dont ses enfants (**Alain** est devenu copilote sur « 747 » à Air France) et de nombreux cadres du régiment.

Totalisant 11 000 heures de vol sur une cinquantaine de types d’appareils et de planeurs, **Mme Mourier** est chevalier de l’ordre national du Mérite (1965), médaillée de l’Aéronautique (1989) et chevalier des Palmes académiques (1965).



Le lieutenant-colonel Marcel Guillemillot.

Né le 10 septembre 1925 à Tours, Marcel Guillemillot rejoint les rangs de la Résistance à peine âgé de dix-huit ans. Sergent-chef FFI à dix-neuf ans, il participe avec son maquis d'Indre-et-Loire à la libération de Paris où il reçoit la mission historique de prendre la Tour Eiffel, mission qu'il accomplit rapidement avec brio.

Saint-cyrien de 1945, il est en Indochine de 1946 à 1949 à l'encadrement au Tonkin de partisans autochtones parachutistes. Il est chevalier de la Légion d'honneur à 24 ans (1949). Après six mois en métropole, le revoici en Indochine au 3^e BCCP (17 septembre 1949). Grièvement blessé à la face le 21 février 1950 à Lao Kay, il est rapatrié sanitaire par avion.

Il effectue un troisième séjour en Indochine de 1952 à 1954 comme capitaine à l'état-major des TAP. Il est promu officier de la Légion d'honneur à 29 ans (1954). En Algérie il commande l'escadron du 6^e RPIMa en 1961 avant d'être promu chef de bataillon (1^{er} juillet 1961).

Guillemillot

Chef de corps du 5^e BPIMa à Madagascar (1962-1964) puis chef de corps du 8^e RPIMa (1969-1971), il demande à faire valoir ses droits à la retraite le 10 octobre 1973.

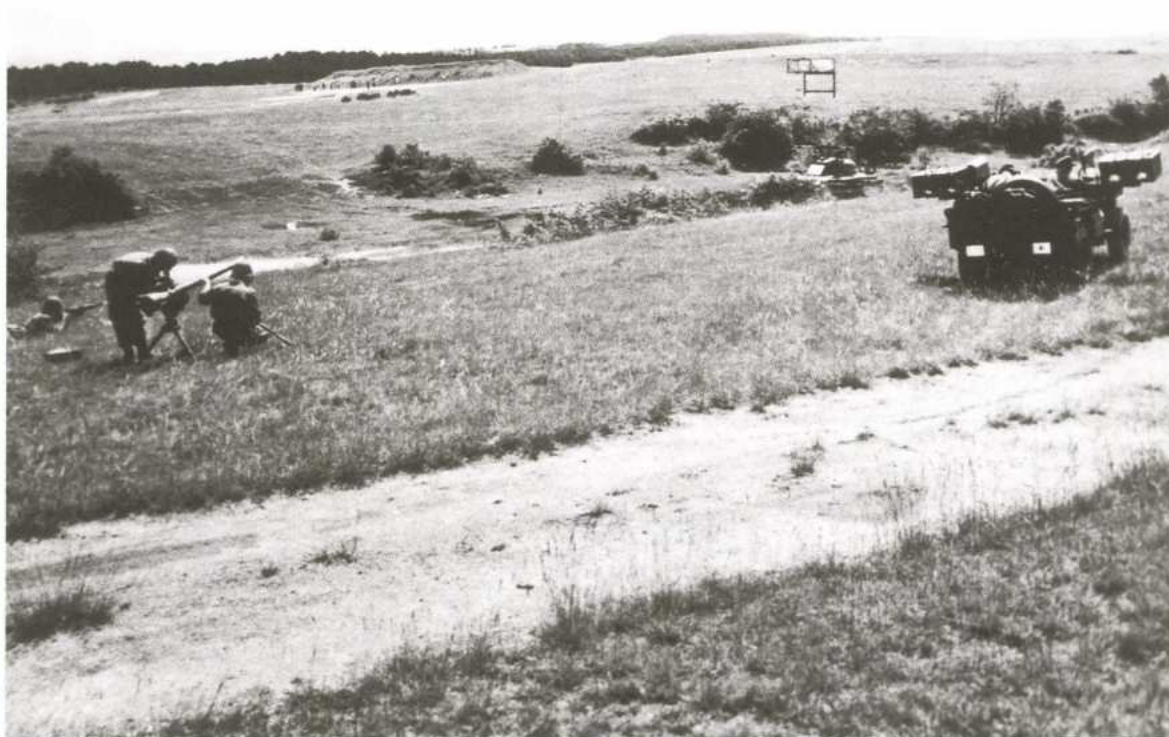
Une fois blessé, titulaire de douze citations, le colonel (H) Marcel Guillemillot est commandeur de l'ordre national du Mérite de 1967 et commandeur de la Légion d'honneur de 1970.

Il partage sa retraite entre Versailles et Saint-Georges-de-Didonne.

Les lieutenants du « 8 » au 30 juin 1969

Lieutenant Roger Langlois	Officier transmission
Lieutenant Charles Capelle	Officier trésorier
Lieutenant Robert Perrais	Officier des sports
Lieutenant Marcel Sales	Officier du matériel
Lieutenant Rémi Pruvost	Officier appros
Lieutenant Yves Duval	Stage des capitaines
Lieutenant Michel Lestable	Officier comptable du corps
Lieutenant José Lenepveu	Officier adjoint à la 12 ^e compagnie
Lieutenant Yves Carer	Chef de section missile
Lieutenant Jean Chassagnard	Officier conseil
Lieutenant Gérard Anguenot	Chef de section de combat
Lieutenant Jean-Claude Pannequin	Chef de section de combat
Lieutenant Marc Dubut	Chef de section de combat
Lieutenant Michel Chaillet	Chef de section de combat
Lieutenant André Meunier	Chef de section PEG
Lieutenant Jean-Paul Raffenne	Chef de section de combat
Lieutenant Paul Sadourny	Chef de section de combat
Lieutenant Pierre Gonnot	Chef de section de combat
Lieutenant Jean-Paul Lacoste	Chef de section SR
Lieutenant Jean-Pierre Maurel	Chef de section de combat
Lieutenant André Pambrun	

Le « 8 » et l'ENTAC



Canon de 75 SR et Jeep ENTAC sur le Causse.

L'Engin Téléguidé Anti Char est l'arme antichar absolue de l'infanterie de l'époque.

Pour un poids de 17 kg, ce missile filoguidé a une portée mini de 400 mètres et maxi de 2 000 mètres. Il perce 55 millimètres de blindage.

L'emploi de cette arme est essentiellement préconisé à partir d'une *Jeep*. Son utilisation à terre doit rester exceptionnelle.

Le tireur guide le missile à vue à partir de son poste et utilise un petit « manche à balai » très sensible, donc délicat à manipuler. La formation d'un tireur étant très longue, seuls les sous-officiers sont recrutés pour cette fonction.

Le « 8 » participe à l'expérimentation de l'ENTAC dans le cadre du combat sur les arrières de l'ennemi. On tente le transport à dos d'homme, le parachutage et divers bricolages très français.

Rouet militaire pour fil d'Ariane

« On te file une jante de « rab », une *Jeep* et un chauffeur car, après le tir, il faut récupérer les fils de guidage des ENTAC sinon, sur 2 kilomètres, ça deviendrait impénétrable. Tu mets le cric sous l'essieu arrière, tu boulannes ta jante de « rab » sur une roue, tu y accroches les fils, tu mets en route doucement et ça s'enroule. Parfois ça casse alors, tu démontes, roules cinq cents mètres ou plus, tu récupères les fils et recommences. Parfois les fils sont à dix mètres au-dessus de toi alors, avec une ficelle et un lest, tu les fais redescendre et ainsi de suite. »

J. Parisot



*Une Jeep ENTAC. Le chef de bord, un sous-officier est tireur, devant lui le poste de guidage et la paire de jumelles montée sur une colonne.
Le tir ne peut se faire qu'à l'arrêt. Le missile ENTAC, bien guidé, est à l'époque une arme antichar redoutable.*



L'ENTAC sur vélo.



*L'ENTAC (en nombre)
sur une « mule » AS 24.*



En binôme avec quatre coups.



A bras fermes.



*Équipe complète,
le tireur est le sergent à droite.*



Le sergent Claude Sabatier, des ENTAC, au saut à la BOMAP.



*Le sergent-chef Pierre Bourges, de la section ENTAC,
en pause casse-croûte, mais en batterie.*

Le sergent André Lièvre, des ENTAC.

André Lièvre est né le 8 octobre 1946 à Châtillon-sur-Sèvre. Il s'engage le 23 août 1965 au 1^{er} RPIMa et sert au « 8 » de 1966 à 1970 puis de 1972 à 1982. Il passe officier le 1^{er} juin 1978.

Titulaire d'une citation, chevalier de l'ordre national du Mérite de 1984, le chef de bataillon (er) Lièvre est retiré à Castres.

En juillet, sorties de compagnies : la CA dans la région de Castres, la « 2 » au lac des Saints-Peyres et la « 3 » vers Saint-Pons. Deux inspections, celle du directeur du matériel de la 4^e RM et celle du colonel Lacoste, chef d'état-major de la Région.



Le sergent Hugues de Chaurand, chef de groupe à la 11^e compagnie.

Il est aujourd'hui directeur pour la zone ouest-France de la société de transport UPS.

En août, OAP « Parasol II » à Münsingen, campagne de sauts à Ger pour le GI, la « 2 » et la SER.

Passation de commandement au GI, le capitaine Paul Théron succède au chef de bataillon Jean Dominique, désigné pour servir outre-mer au Tchad en tant que chef d'état-major franco-tchadien du général Cortadellas.

Inspections du général de Seguin-Pazzis puis du général Goujon, inspecteur de l'infanterie.



*Le 30 septembre,
prise d'armes pour la saint Michel.
Le lieutenant-colonel Guilleminot chef de corps,
les anciens et les officiers de l'état-major :
le chef de bataillon Rémi Delpit chef du BOI,
le chef de bataillon Albert Muguet
chef d'état-major, le capitaine Gérard Wirtz
du bureau instruction et le capitaine Jacques Fabre
adjoint au commandant du GI.*



Photo Maffre Toulouse.

Fête de la saint Michel : au centre, le capitaine Camille Boutin, commandant la CCS, au cours d'un sketch sur la libération de Paris joué par le sergent-chef Joël Quris (en casque).



*Repas de la saint Michel à la 3^e compagnie, avec un reliquat de la « 2 », dans la salle de cours de la « 3 » (actuellement atelier APC) : le sergent Pierre **Cuttier** (il commandera la CCS de 1986 à 1988), le capitaine Jacques **Lepage** (commandant la 3^e compagnie), debout sur la chaise le sergent-chef **Nelson**, le sergent-chef Joël **Bellanger** dit « **Bellus** » (SOA 3^e section), l'adjudant Pierre **Obriot**, debout l'adjudant **Marin** (adjudant d'unité de la « 3 ») et le sergent Yves **Joncour** qui terminera sa carrière militaire avec le grade de major.*



Photo Maffre Toulouse.

Pierre Obriot, est né le 3 décembre 1940 en Côte-d'Or. Engagé en 1958, il est au « 8 » en Algérie à la CP dans le peloton du sous-lieutenant Robert Dji, tué au combat. Sergent en 1962, il est adjudant en 1969, chef de la 3^e section de la 3^e compagnie.

Médaille militaire de 1975, chevalier de l'ordre national du Mérite de 1987, le capitaine Obriot est retiré à Dijon.



Photo Maffre Toulouse.

Ce repas est le premier auquel le chef de corps participe. Contre le mur : le sergent **Bavoil**, le sergent **Pierre Cuttier**, le capitaine **Jacques Lepage**, les sergents-chefs **Nelson** et **Bellanger**, les adjudants **Obriot** et **Marin**, les sergents chefs de groupe **Daniel Schlutig** (2^e section) et **Toflin** (3^e section), l'adjudant **Sery** (SOA de la 2^e section et officier des sports de la « 3 »), le sergent-chef **Plaza** (SOA), l'adjudant **Pierre Ferrandi** (chef de section à la 2^e compagnie), les sergents-chefs **Gourvil** (adjoint de **Ferrandi**), **Pointevineau** (APC régiment) et **Gluntz** (SOA 1^{re} section). En bout de table, l'adjudant **Deleveau**, officier d'ordinaire. Assis face au mur : le sergent **Zerre** (comptable de la « 3 »), le capitaine **Yves Michel** (OA de la 3^e compagnie), le caporal-chef **Sellen** (chef de groupe à la 1^{re} section), le sergent **Caroff** (TAM de la « 3 »), le caporal-chef **Pierres** (chef de groupe à la 2^e section), les sergents chefs de groupe **Gesser** (2^e section), **Page**, **Geldreich** (1^{re} section) et **Menu** (3^e section) et le lieutenant **Jean-Claude Bréand** (chef de la 1^{re} section).

Ce jour-là, le sergent **Schlutig** et le caporal-chef **Pierres** offrent au lieutenant-colonel **Guilleminot** un canard nommé « Gaston » affublé du foulard de la « 3 ».



La table de la CA : l'adjudant **Gobreu**, adjudant d'unité, le capitaine **Guérini**, le sergent-chef **Quris**, adjoint aux ENTAC du lieutenant **Carer**, les sergents **Picco** (des 81), **Parisot** et **Trompette**.

« Le sergent-chef **Quris** revient de Djibouti. Un personnage un peu hors du commun, souvent sans retenue pour faire des blagues. Après un repas où on « dégage » en ville, il porte un casque allemand, un fusil **Mauser** en bandoulière avec une ficelle et se met à régler la circulation devant la rue **Willegoudou**; personne ne « moufte ».

Une autre fois, en rentrant au célibatorium au milieu de la nuit, il trouve sa chambre reconstituée sur la pelouse, lui qui ne ferme jamais sa porte de peur de perdre la clé et d'être obligé de la défoncer. Pas démonté, il se couche dans son lit en plein air. Au matin, beaucoup de cadres mariés, entrant par la petite porte du mess, sont surpris du spectacle.

Plus tard, il décide de faire un stage, il monte voir « **Bellus** » (sergent-chef **Bellanger**) au BOI et prend le premier stage de la liste : pilote **ALAT**. Fou rire général. Il part tout de même au stage et le réussit (avec un casque prussien sur la tête) qu'il offre d'ailleurs au patron de l'**ALAT** en partant. On n'a jamais revu **Quris**, disparu bien trop jeune. »

J. Parisot

Le 1^{er} octobre, le lieutenant-colonel **Guilleminot** est promu au grade supérieur.

Le 3 octobre, le régiment part à Caylus.

Le 11 octobre, passation de commandement de la 2^e compagnie : le capitaine **Yves Michel** succède au capitaine **Hugues Linke**.



Photo Segalen.

*Contrôle de l'instruction à Caylus en octobre :
à gauche, le capitaine Gaston Dusser, commandant la 1^{re} compagnie; au premier plan, le chef de bataillon Rémi Delpit.*



Caylus en octobre 1969. La CA est à pied. C'est un exercice régiment qui consiste à passer une rivière en pleine nuit pour faire travailler le génie.

« A l'arrivée on se refait une beauté car « rien ne saurait t'émouvoir », prêts à recommencer la manœuvre.

Les traces de fatigue sont presque invisibles et, pour justifier que l'on contrôle encore la situation, on sort la dernière « Kro » du sac, religieusement conservée pour le final et que l'on décapsule avec le bouton poussoir de la crosse du PM. »

J. Parisot

*Défilé de la CA
après le camp :
en tête,
le capitaine Guérini,
le sergent-chef Bourges,
chef de groupe ENTAC
et le lieutenant Lacoste,
chef de la SER.
Au premier rang :
les sergents Brembilla
et Lièvre, le caporal Boyer
et les sergents Landsbeere
et Marcy (porte-fanion).*



*Le 11 novembre 1969,
défilé à Castres :
porte-drapeau
le lieutenant Sales,
à sa gauche
l'adjudant-chef Diop.*

Natif de l'Aveyron, Marcel Sales se porte volontaire pour l'Indochine à vingt ans. Il y sert à deux reprises dans les rangs du 2^e BPC de 1947 à 1949 et de 1950 à 1953. Sergent en 1951, il sert en Algérie avec le 3^e BCCP. Affecté au 7^e RPIMa (Dakar) puis au 6^e RPIMa (Mont-de-Marsan), il accède à l'épaulette en 1963. Après un séjour en Côtes Françaises des Somalis, il rejoint le « 8 » en 1967. Promu capitaine, il est au Tchad de 1972 à 1974 et fait valoir ses droits à la retraite à son retour.

Titulaire de six citations, la capitaine Marcel Sales était chevalier de la Légion d'honneur et médaillé militaire. Il est décédé le 9 septembre 1998 à Guitalens (Tarn).

« Nous avons un moral d'acier, une pêche d'enfer et relativement peu de contraintes. La cohésion du régiment est exceptionnelle et nous formons, au niveau des cadres, une équipe très soudée et très solidaire. Les expériences indo-chinoise et algérienne font en outre de la plupart d'entre nous des combattants accomplis et toujours prêts à tout. »

R. Delpit



*Au mess, le colonel **Guillemot** donne le ton pour l'hymne.*

Le 1^{er} décembre, passation de commandement de la « 12 » : le capitaine **André Pambrun** succède au capitaine **Gérard Briançon-Rouge**, muté aux FFA.

La « 12 » a la charge de former les petits gradés (peloton 1 pour les caporaux) et également les sous-officiers appelés (peloton 2).

La « 11 » assure les incorporations du contingent (220 à 250 recrues tous les deux mois), la formation commune de base, l'instruction sur le tir et l'encadrement des stages de brevet à Pau.

Le 6 décembre, passation de commandement de la CA : le capitaine **Claude Gehendges** succède au capitaine **Jean Guérini**.



*Défilé de la CA :
le lieutenant **Marcel Stangbellini**,
chef de la section mortiers et le lieutenant
Jean-Paul Lacoste, chef de la SER.*

*Au 1^{er} rang : le sergent-chef **Vacher**
(1^{er} à gauche) et le sergent **Landsbeere**
(5^e à gauche).*

*Au 2^e rang : le sergent **Nério Picco**
(3^e à gauche) et le sergent **Fetiveau**
(dernier à droite).*

Photo Maffre Toulouse.



*Passation de commandement à la CA.
En tête : les lieutenants Yves Carer
(ENTAC) et Michel Chaillet (OA).
Au 1^{er} rang : le sergent-chef Grossot (2^e)
et le sergent Kugler (6).*

Photo Maffre Toulouse.



*Pot à l'issue de la prise d'armes
dans la salle ENTAC de la CA :
le capitaine Claude Gebendges
commandant la CA,
au milieu le colonel Guilleminot,
à droite le capitaine Jean Guérini
et le sergent Latteman, fourrier de la CA.*

Le capitaine Guérini quitte son commandement avant un départ OM pour le Tchad.

Familièrement surnommé « mémé » par ses hommes, allusion au fameux truand corse Mémé Guérini qui défraie la chronique à cette époque, il est sans le savoir à l'origine d'un incident désagréable mettant en cause le sergent Latteman, son fourrier.

Ce dernier, suite à un accident de *Jeep* à Caylus lors d'une « virée » nocturne non programmée, est incarcéré à la prison militaire du fort du Hâ à Bordeaux, en attendant son passage devant la justice militaire. Son capitaine lui écrit tout naturellement et signe de son nom : Guérini.

L'intelligence des gardiens fait le reste car le rapprochement avec le truand corse est vite fait. Le sergent Latteman est longuement interrogé sur ses relations avec le milieu marseillais.

1 9 7 0

L'ANNÉE DU CHANGEMENT

ORDRE DE BATAILLE AU 9 JANVIER

Colonel Marcel **Guilleminot** : Chef de corps
Chef de bataillon Jean **Grintchenko** : Commandant en second
Chef de bataillon Rémi **Delpit** : Chef du BOI
Capitaine Roger **Derlich** : Médecin-chef
Chef de bataillon Olympio **Mazza** : Chef STR
Lieutenant Roger **Langlois** : Officier transmission
Lieutenant Charles **Capelle** : Officier trésorier
Lieutenant Robert **Perrais** (génie) : Officier des sports
Lieutenant Malik **Boulenouar** : Officier TAP
Lieutenant Marcel **Sales** : Officier du matériel

1^{re} compagnie

Capitaine Gaston **Dusser**
Lieutenant René **Faberon**

2^e compagnie

Capitaine Yves **Michel**
Capitaine Pierre **Champy**

3^e compagnie

Capitaine Michel **Arminjon**
Lieutenant Marc **Guillou**

CA

Capitaine Claude **Gehendges**
Lieutenant Michel **Chaillet**

CCS

Capitaine Camille **Boutin**
Lieutenant Hervé **Monmarché**

GI

Chef de bataillon Paul **Théron**
Capitaine Claude **Berthelemot**

11^e compagnie

Capitaine Michel **Banon**
Lieutenant François **Champelain**

12^e compagnie

Capitaine André **Pambrun**
Lieutenant José **Lenepveu**

L'année 1970 est un tournant dans l'histoire du « 8 » car elle voit l'arrivée des premiers engagés. Il y en avait certes déjà quelques-uns mais c'est la décision de professionnaliser le 8^e RPIMa qui va entraîner les incorporations massives. Le processus doit s'étaler sur dix ans pour parvenir à un volume de sept cents hommes.

Le chef de bataillon Jacques **Allaire** est chargé par le colonel **Guilleminot** de monter un bureau de recrutement. Il prend alors contact avec les CDA (centre de documentation de l'armée), se rend sur place et plaide pour le régiment. Les exigences sont faibles sur la sélection car le niveau général demandé se situe entre cinq et dix, les normes ne sont pas draconiennes. Il faut avant tout des effectifs car si l'offre est importante, la demande est faible : s'engager chez les parachutistes n'est pas trop dans « l'air du temps ».

Souvenirs d'un sergent-recruteur (1970-1971)

La mission tient en quelques mots : **mettre sur pied le régiment en engagés dans les délais les plus brefs.**

Si la tâche est d'importance les moyens pour la mener à bien consistent en un secrétaire à lunettes du genre énarque et d'un téléphone. Je dispose aussi d'un bureau minuscule aux fenêtres barreaudées dissimulé derrière un escalier et situé au rez-de-chaussée du bâtiment PC. Il va sans dire que toute initiative m'est laissée quant à la façon de conduire mon action. On compte surtout sur mon imagination pour remplir de volontaires le quartier Fayolle.

Nous sommes à l'automne 1970. A cette époque les RPIMa ne disposent pas d'engagés et le code du service national ne permet pas l'envoi d'appelés hors d'Europe, sauf s'ils sont volontaires comme c'était le cas pendant la guerre d'Indochine et contrairement à celle d'Algérie où le contingent fut impliqué massivement. Il est donc hors de question de *projeter* – comme on le dit si élégamment aujourd'hui – des bérets rouges en Afrique...

... Dès le printemps 1969, les premiers contingents français arrivent à Fort-Lamy. Les troupes de marine sont prises de vitesse par la Légion, seule subdivision d'arme disposant d'engagés. Sous peine d'être exclus des interventions outre-mer, ce qui serait le comble du ridicule, les « Paras-Colos » se doivent de changer de structures. Dans l'ordre des régiments désignés pour recruter des engagés, l'EMAT a choisi le « 8 ».

Au cours d'un entretien avec le commandant D..., chef du bureau central des engagés (BCE) de la DPMAT au mois de septembre 1970, je découvre que le volume général des engagés de l'arme a été fixé à 1 400 (une misère) et que le plein est pratiquement fait. Or le « 8 » a besoin de 766 volontaires ; où les trouver ?

Mon interlocuteur ne voit qu'une solution : en repêchant parmi les laissés pour compte du plan, ceux dont le niveau général est inférieur à 7, soit : 440 d'un NG de 3 à 4 et 326 de 5 à 6.

Cette proposition d'un responsable sans états d'âme relève de la provocation. S'il n'est pas souhaitable de rassembler dans une même unité des hommes du rang sortis de « normale sup », sous peine de mettre les cadres en situation délicate, regrouper dans une compagnie de combat de « braves » engagés représente des risques majeurs et des difficultés de commandement tout aussi insurmontables...

... A l'inspection des troupes de marine, un officier confirme la position du BCE et me montre une étude de la direction technique des armes et de l'instruction (DTAI) visant à mettre à disposition du « 8 » les NG 5, 6 et 7, ce qui est déjà un progrès. On peut penser que la mise sur pied d'engagés du « 8 » a grippé la machine bien huilée de la DPMAT et de ses bureaux satellites. C'est mal connaître les trésors d'intelligence dont elle a toujours fait preuve jusque-là. Ce grain de sable venu du Tchad, dans une période de plein emploi et qui a tari les ressources du recrutement, elle s'en accommode en nous faisant l'aumône des laissés pour compte des centres de sélection de l'hexagone...

... Ayant passé commande de panneaux d'information types, destinés aux CDA départementaux, je saisis l'opportunité de l'exposition itinérante de la Base école des troupes aéroportées (BETAP) à la foire de Montpellier et de celle des TDM à Marseille pour tester leur impact. Profitant des conditions avantageuses offertes par les points d'impression de l'École d'application de l'infanterie et du CMIDOM, 20 000 dépliantes sur le régiment et 2 000 affichettes sont commandés pour être distribués dans les différents points de contact avec la jeunesse : CDA, CIPM, brigades de gendarmerie, centre de sélection, etc. Le titre du dépliant est : « **Il n'est jamais trop tard** », son but est de persuader les jeunes gens indécis de faire le bon choix en optant pour le 8^e RPIMa où ils vont trouver à se réaliser (en 1970, on ne dit pas encore « s'éclater »). Pour autant, me souvenant des affiches de ma jeunesse, je me garde bien de leur faire miroiter une existence facile, bien au contraire. Je fais appel au sens de l'effort dans le style du « SI... » de Kipling et à tout le bien que l'on peut retirer en se dépassant...

... Je me fixe pour objectif d'occuper le terrain en allant puiser à la source des CDA (un par département), des CIPM (un par région militaire), des centres de sélection (une dizaine en France), des groupements de gendarmerie (autant que de régions économiques : une vingtaine non compris la Corse et les départements d'outre-mer). En présentant nos besoins à ces organismes ayant des contacts avec les candidats potentiels, je compte détecter les freins éventuels au recrutement pour tenter d'y remédier.

Ce programme me tient éloigné de Castres 5 jours par semaine de septembre 1970 à mai 1971 : la place d'un démarcheur ou d'un sergent-recruteur n'est pas dans son bureau.

Avant d'aller plus avant, il faut se rappeler les critères de sélection de l'époque, car je crois savoir qu'ils ont sensiblement évolué depuis les années 70. Ce que l'on appelle alors la visite d'incorporation (les trois jours) s'organise autour de la visite médicale, de tests psychotechniques, d'entretiens particuliers avec un officier orienteur et, le cas échéant, de visites médicales complémentaires par un médecin psychiatre ou tout autre spécialiste si nécessaire...

... Le niveau général (NG) de 1 à 20 permet de situer chacun en tenant compte des diplômes mais aussi de ses résultats aux tests. Les uns et les autres ne concordent pas nécessairement.

C'est ainsi qu'un berger des Pyrénées dépourvu du moindre diplôme obtient un NG 20, ce qui décide de sa réorientation vers des études supérieures. Au « 8 », un appelé de NG faible se révèle un combattant hors pair en Algérie, (voir « *L'homme de la terre* », page 230, du tome Algérie)...

... Pour autant tous ces critères de sélection ne tiennent pas entièrement compte des possibilités ou impossibilités objectives de chacun. Seul le combat permet de les confirmer ou de les infirmer. Comme le dit un proverbe arabe : « Il faut manger sept kilos de sel avec un homme pour le connaître ».

Quoi qu'il en soit, ces tests donnent une bonne approche de l'aptitude physique et de la personnalité des jeunes qui les passent...

... Bien que les candidats du 3^e RIMa ne représentent qu'une faible partie du potentiel engagés, ils sont autant de manque à gagner pour le « 8 ». Suite à une réunion de travail à la 11^e Division parachutiste à Pau, il est envisagé de stopper le recrutement de Vannes au profit de celui de Castres. Décision qui est très vite remise en cause. La 11^e DP nous accorde un crédit pour la propagande, celui alloué par la DTAI est manifestement insuffisant et tarde à venir. La Base école des troupes aéroportées (BETAP) est également implantée à Pau ce qui me donne l'occasion de suggérer la mobilisation des antennes paras itinérantes au profit du « 8 ».

Grâce à l'appui du général Lefort, commandant la DP, le principe en est admis mais il faut aussi obtenir l'accord du SIRPA (Service d'information et de relations publiques des armées) et de la DTAI car la subordination des antennes paras n'est pas claire. A l'occasion de cette réunion d'autres freins au recrutement sont décelés. Pour le CDA de Pau, la classification P = 2 qui n'est pas accordée au « 8 » élimine de nombreux candidats et le recrutement au profit de la Brigade des sapeurs pompiers de Paris (BSPP) lui porte également préjudice.

Malgré la solde à l'air, les salaires perçus dans cette brigade sont plus élevés que chez les paras et les possibilités de promotion plus rapides.

A Marseille, le général Deysson, futur inspecteur des troupes de marine, est tout à fait favorable à la création de régiments d'engagés, seule possibilité pour les troupes de marine d'intervenir sur les points chauds d'Afrique Noire.

Au CDA des Bouches-du-Rhône, l'occasion m'est donnée de rencontrer des candidats à l'engagement. 5 % d'entre eux seulement envisagent de faire carrière et le reste espère apprendre un métier dans l'armée. En ce qui concerne le « 8 », ils regrettent les faibles assurances de promotion et de rengagement. Un fort contingent d'origine hindoue et les fils d'immigrés d'Afrique du Nord s'intéressent surtout au 3^e RIMa.

Une visite à la foire révèle le faible impact des panneaux du « 8 » alors que le stand de la Légion étrangère fait recette. Cela s'explique par le maillage serré des antennes Légion en France, spécialement aux postes frontières d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne et dans les ports ; mais aussi par les normes d'incorporation très souples prenant appui sur un SIGYCOP plus ouvert (S2, I2, G2, Y4, C3, O2, P2)...

... A la foire de Montpellier, le stand TDM avec panneaux du 8^e RPIMa n'a pas plus de succès qu'à Marseille. Au CDA d'Alsace les obstacles détectés à Marseille se confirment. Pratiquement aucun candidat à Strasbourg en raison de l'antenne Légion implantée depuis 1945 et des salaires alléchants offerts par la RFA ; idem à Besançon, proche des usines *Peugeot* et pays frontalier avec la Suisse où les avantages sont plus importants encore. A Metz, l'attrait du Luxembourg et de l'Allemagne produit les mêmes effets ainsi qu'à Lille pour la Belgique. Profitant des rencontres avec les CDA des 21 divisions militaires et plusieurs de niveau départemental, je contacte au passage les Centres d'instruction prémilitaire (CIPM) et quelques centres de sélection. Les CIPM chargés d'initier les futurs appelés au parachutisme sont très favorables au « 8 ». Bien que le volontariat pour effectuer son service militaire dans les TAP ne soit pas lié à un engagement pour une durée déterminée, les officiers des CIPM ne manquent pas de déceler, voire d'inciter, les vocations paras. Ils sont en tous cas nos meilleurs relais. A cet égard le cas du CIPM d'Orléans mérite qu'on s'y arrête. Opérant en synergie avec le CIPM de Vincennes, il a une action directe sur la ressource TAP. Ils assurent tous deux une permanence dans les centres de sélection n° 1 de Vincennes et n° 3 de Blois, contactent à la source les jeunes gens déclarés aptes TAP et les incitent à faire leur service militaire dans un régiment para. Parmi eux certains franchissent le pas une fois breveté prémilitaire et décident de s'engager...

... En guise de conclusion, à de très rares exceptions près, telle l'opposition systématique d'un officier de la 41^e Division militaire à l'envoi de soldats français au Tchad, l'accueil des divers organismes visités a été cordial et favorable. Mais, sauf aux niveaux élevés, ces prises de contact ne peuvent contrebalancer les mesures restrictives prises par l'administration centrale à l'égard du recrutement *exceptionnel* du régiment. C'est à l'occasion de contacts répétés avec la DTAI que je finis par obtenir la levée de quelques barrières faisant obstacle à un recrutement rapide.

Pour mémoire, je cite :

- l'arrêt momentané du recrutement du 3^e RIMa ;
- l'admission de P 2 dont certains, il est vrai, nous posent quelques problèmes (trop fragiles psychiquement ils se rendent coupables de fugues ou carrément de désertion. Mais recruter des NG inférieurs à 7 avec un P 1 relève de la quadrature du cercle) ;
- l'autorisation d'incorporation dès l'âge de 17 ans et demi ;
- l'inscription au plan général dès 1971 ;
- l'assurance d'une formation professionnelle par l'admission automatique des engagés en fin de contrat au centre militaire professionnel (CMFP) de Fontenay-le-Comte (argument de poids pour des jeunes soucieux de leur avenir).

En consultant les fiches de renseignements, je m'étonne pourtant du nombre relativement élevé de candidats titulaires d'un CAP et pour certains de deux. M'informant auprès des chambres de métiers et des syndicats patronaux de cette anomalie, en période de plein emploi (nous sommes pendant les 30 glorieuses), il m'est répondu que les CAP sont pour la plupart des diplômés sans valeur. Nantis de ces modestes certificats, les titulaires n'ont qu'une formation théorique tout en croyant tout savoir.

C'est pourquoi les patrons leur préfèrent les apprentis formés sur le tas :

- abaissement du SIGYCOP dans des limites raisonnables ;
- sensibilisation des brigades de gendarmerie, premier maillon de la chaîne du recrutement au contact direct des jeunes intéressés par l'armée.

Comme on vient de le voir le recrutement des engagés du « 8 » s'est heurté d'emblée aux dispositions contradictoires des TDM et du BCE. Alors que l'ordre de la Direction d'arme est de mettre le régiment sur pied à base d'engagés pour intervenir au Tchad dans les meilleurs délais, le BCE, qui ignore les priorités s'oppose à inscrire à son plan sacro-saint les 766 paras qui nous sont indispensables.

Le 25 mai 1971, la première section du « 8 » *projetée* au Tchad rentre à Castres, le détachement du lieutenant **Thomann** prend la relève. La pompe est amorcée, je devrais m'en réjouir, mais au contraire, un sentiment de tristesse m'envahit. Car, alors que j'espère rejoindre les volontaires sur le terrain de leurs futurs exploits, je viens d'apprendre que ce privilège ne m'est pas accordé. Dès cet instant j'ai l'impression d'avoir changé de rôle, de me retrouver dans la situation des choristes d'un quelconque théâtre du « boulevard » d'autrefois qui entament, en guise de « chant du départ », la rengaine trop souvent entendue dans les discours patriotiques : « Armons-nous et partez ». Il est vrai que je viens d'être mis inapte au saut une fois de plus. Mais est-ce vraiment une raison suffisante puisque tant d'officiers de ma génération ont fini par le devenir.

J. Allaire

Au cours du mois de janvier, plusieurs événements marquants ont lieu au sein du régiment :

- le 6, arrivée du premier détachement d'engagés en provenance de Bayonne ;
- le 7, inspection du général de corps d'armée **Deysson**, inspecteur des troupes de marine ;
- le 9, départ du régiment à Caylus ;
- le 11, passation de commandement à la « 3 ». Le capitaine Michel **Arminjon** succède au capitaine Jacques **Lepage** ;
- le 28, prise de l'alerte « *Guépard* ».

Parmi les petits gradés et les parachutistes venus de Bayonne en ce début d'année se trouvent quelques figures qui feront parler d'elles plus tard :



*Le caporal
Jacques Boulbin*



*Le parachutiste
Daniel Raoul*



*Le parachutiste
Alain Renard*



Pierre-Jean Sadowski



Le sergent Claude Lévêque

Les parents de Pierre-Jean **Sadowski** se rencontrent à Périgueux en 1946. Son père est officier de la marine polonaise, évadé des camps allemands ayant rejoint l'Angleterre. Les aléas de l'histoire voudront qu'il soit accompagné de deux autres compagnons d'escapade : le prince Stanislas Poniatowski (père du futur homme politique français) et de Menahem Begin. Sa mère est membre de la Croix Rouge polonaise, arrivée à Périgueux via la Hollande. Pierre-Jean naît en 1948 à Paris. Il suit une formation de mécanicien auto mais son meilleur copain s'est engagé au 2^e RIMa et son voisin est un ancien du 6^e RPIMa. Il entend donc trop souvent parler d'armée et de parachutes pour ne pas avoir, lui aussi, envie d'y aller. Il entre donc à la citadelle de Bayonne le 16 février 1968.

Le 3 janvier 1969, il est muté au 8^e RPIMa. Il passe quelques semaines à la « 12 » puis est affecté à la 2^e compagnie du capitaine **Dusser** où il sera 1^{er} GV dans la section de l'adjudant-chef **Jeanpierre**.

Quatre fois cité, l'adjudant **Sadowski** est chevalier de la Légion d'honneur de 1998, chevalier de l'ordre national du Mérite de 1986 et médaillé militaire de 1981.

La force du destin

Quand on le lui demande, Jacques Boulbin dit « Pour moi, c'est simple, c'était le « 8 » ou la prison ».

A quinze ans il part de chez lui, la cellule familiale est en plein éclatement. Il laisse derrière lui Toul sa ville natale, ses souvenirs d'enfance et ses déceptions. Il part à l'aventure, nulle part ou n'importe où. Il sait simplement que sous son air d'adolescent il y a quelque chose de redoutable qui le guide. Son errance dans l'hexagone dure peu de temps et c'est dans le port d'Amsterdam qu'il se crée un nouvel environnement. Il est partout, se fait connaître, s'impose. On le prend au sérieux ou on le jette, peut importe, il s'installe dans une vie aussi riche qu'incertaine. Tour à tour, docker, businessman, il résiste jusqu'à l'extrême au milieu de cette ville insolite. Puis un jour, la peut-être d'une spirale qui risque de l'emporter vers des horizons dangereux, il revient en France.

A Nancy où il s'arrête, il est barman au « France », un lieu où tout le monde se croise. Son passé récent lui colle un peu trop à la peau et ses fréquentations sont peu recommandables. Un soir on « l'invite » à changer radicalement de cap. Il réfléchit. Paras, Légion, Légion, Paras, il hésite.

A la caserne Drouot d'où le « 8 » est parti depuis quelques années, en entendant peut-être un chant para oublié qui flotte entre les murs ou, plus sûrement, les arguments de l'officier recruteur devant lequel il se retrouve, il part pour trois ans à la citadelle de Bayonne. On l'oblige à rajouter deux ans, histoire de faire un chiffre plus sérieux et c'est l'aventure militaire qui commence.

En 1969, il fait le peloton de caporal et se retrouve dans la fournie destinée au « 8 ».

Le 6 janvier 1970, en passant les grilles de Fayolle, il ne sait certainement pas que ce sera là, dans cette enceinte militaire austère, qu'il vivra pleinement sa destinée.



Le CM1 du lieutenant Jean Decouard.

En haut : les caporaux-chefs Schmaltz (1^{er}), Michaud (2^e), Leguen du 3^e RPIMa (3^e), Migdal du 3^e RPIMa (5^e), Ankowiack du 3^e RPIMa (6^e), le lieutenant Decouard (7^e), les caporaux-chefs Claeys (8^e), Duret (9^e), Christophe (10^e), Hamel (11^e), Permaye (12^e), Guillou (13^e) et Benetteau du 3^e RPIMa (14^e).

En bas : les caporaux-chefs Larab du 3^e RPIMa (2^e), Louvert (3^e), Manceau (4^e), Pastor (5^e), Bator du 3^e RPIMa (6^e), Breton (7^e) et Matelas (9^e).

« Début janvier 1970, le colonel **Guilleminot** me reçoit dans son bureau alors que je rentre de deux ans au Tchad. **Decouard** me dit-il, vous avez fait partie de la brillante équipe de pentathlon militaire à Bayonne et puis on m'a dit que vous « tâtiez » en instruction. Alors vous me ferez la conduite des CM1 de la brigade. Je veux un CM1 opérationnel ! Pour le reste, carte blanche. »

J. Decouard

Le CM1 de février 1970 comprend des caporaux-chefs du « 8 » et du « 3 ». Le noyau dur, autour du lieutenant, comprend les sergents-chefs **Cuocolo** et **Madeuf**. Pendant presque deux ans, ils encadrent les stagiaires qui vivent le quotidien à travers le seul prisme d'un entraînement physique, intellectuel et moral particulièrement dur.

Christian Cuocolo est né le 29 juillet 1944 à Alger. Engagé volontaire au 1^{er} RPIMa en 1963, il sert au 3^e RPIMa et à Nouméa avant de rejoindre le 8^e RPIMa (1969-1977). Spécialiste des mortiers lourds, il réussit brillamment le concours d'officier en 1977. Chef de bataillon (H) depuis 1992, **Christian Cuocolo** s'est retiré en Afrique Noire. Il est chevalier de l'ordre national du Mérite de 1985 et de la Légion d'honneur de 1997.

Jean Madeuf est né le 4 janvier 1941 à Paris. Engagé le 28 avril 1959, il sert au 1^{er} RPIMa de 1959 à 1961. Promu sergent le 1^{er} mai 1961, il est au 2^e RPIMa de 1961 à 1962, participe à l'opération de Bizerte et sert en Algérie. Après une affectation au 1^{er} RPIMa et en Guyane, il est rengagé quatre ans au titre du « 8 » en 1970 où il reste jusqu'en 1971. Promu sous-lieutenant le 1^{er} avril 1971, il sert au 22^e RIMa (1971-1977), au 9^e BIMa (1977-1979), au 6^e RPIMa (1979-1983), puis au 6^e BIMa (1983-1985) où il construit la fameuse piste qui porte son nom sur le site de « Malibé », au Gabon. Il termine sa carrière en 1992 comme capitaine après un dernier séjour au 9^e BIMa.

Titulaire d'une citation, officier de l'ordre national du Mérite de 1993, le capitaine (H) **Jean Madeuf** est retiré à Carmaux et s'adonne avec talent à la peinture et à la sculpture.

Le 16 mars, présentation du régiment au Lardailly suivie d'un défilé à l'occasion de l'inspection du général **Lefort**, commandant la 11^e Division.



Le général Lefort, suivi du colonel Guilleminot, passe les troupes en revue.



En tête du défilé, le chef de bataillon Jean Grintchenko, commandant en second.

A Fayolle il est surnommé familièrement Gromyko, allusion à Andréï Gromyko, homme politique soviétique de l'époque.

Le 19 mars, une manœuvre appelée « Tcherkess » est annulée, l'exercice « Grand 8 » la remplace ; il se déroule dans la Montagne Noire. C'est à cette période qu'apparaît donc pour la première fois cette expression qui fera date. Elle est toujours utilisée aujourd'hui, modestement ou ironiquement suivant le cas.

En mai, le LRAC de 89 remplace le LRAC de 73 à bouclier.

*La 1^{re} compagnie
lors du défilé
du 8 mai 1970 à Castres :
en tête le capitaine
Gaston Dusser ;
chefs de section,
l'adjudant-chef Baratou
et le sous-lieutenant
André Millien ;
au premier rang,
le sergent Paugam,
en quatrième position
le sergent Schickler
puis le sergent-chef Kim et,
masqué
par le sous-lieutenant
Millien, le sergent-chef
Campan (porte-fanion).*





L'équipement de base : musette TAP et PM Mat 49.

Tout le paquetage de combat du parachutiste, doit tenir dans la musette, hiver comme été. La parka est pratiquement inconnue et le poncho sert le plus souvent de tapis de sol. L'adage bien connu : « souple, félin, rustique et manœuvrier » trouve là sa parfaite application. Le parachutiste ne s'alourdira que beaucoup plus tard.

A La Courtine en juin 1970, le général **Chenel** commandant la brigade inspecte le régiment.



*Le sous-lieutenant
Georges **Lafourcade**,
chef de section
de blanc quatre.*

Blanc quatre est créée par prélèvement sur les autres sections de la 1^{re} compagnie afin de permettre au sous-lieutenant **Lafourcade** d'exercer un commandement pendant la manœuvre.



*Manœuvre « Tarass-Boulba » à La Courtine :
le sous-lieutenant **Lafourcade** fait le point.*

On porte encore le béret clair et, pour la manœuvre, le poncho.



*Parcours de tir à La Courtine,
deux PM de Blanc quatre :
au premier plan
le caporal-chef (PDL) **Leprêtre**,
debout le sous-lieutenant **Lafourcade**.*

Le 25 mai, la section du lieutenant Jean-Pierre Raffenne (2^e compagnie) embarque à Toulouse pour rejoindre Fort-Lamy (Tchad) afin de former le 4^e commando de la CPIMa. Le sous-officier adjoint est le sergent-chef Nério Picco, les chefs de groupe, les sergents Malbranque, Gérard et Serre.



Un des premiers pèlerinages à Lourdes pour le « 8 » où tous les régiments de la division sont représentés : au premier plan des « Pitious » du « 8 » et de l'ETAP et, à droite de la photo, le père Maffre, l'air sévère. La situation doit être grave mais pas désespérée.

Maurice Maffre est né en 1926 dans les Monts de Lacaune (Tarn). Il a exercé les fonctions d'aumônier contractuel du 8^e RPIMa de 1963 à 1991. En près de trente années, il a assuré le soutien spirituel et moral de douze mille cadres et marsouins parachutistes. Véritable figure emblématique du régiment, le père Maffre y jouit d'un prestige et d'une affection tels que les cadres et les soldats se sont cotisés à trois reprises pour qu'il puisse leur rendre visite au Liban (1978), au Tchad (1990) et au Cambodge (1991). Joueur invétéré de belote, initiateur de « sorties-tripoux » à Alban, le Padre est titulaire du Mérite colonial (1999).

Les paras sous terre

Le colonel Guilleminot, très à l'écoute des problèmes de loisirs, a favorisé la naissance de divers clubs dans l'enceinte du régiment, partant du principe que dans le civil le coût de certaines activités interdisait aux militaires d'y participer. On trouve donc à cette époque au « 8 » : un club hippique situé à la caserne Drouot (actuel emplacement du commissariat et de la salle Gérard-Philippe, ancien manège), un club photo très actif, du judo, de l'aïkido, une discothèque (dans le sens strict du terme, c'est-à-dire un endroit où l'on peut emprunter des disques), un club spéléo.

« A mon arrivé, au « 8 », en 1967, il existe un club de spéléologie. Ayant pratiqué cette discipline chez les Scouts de France, je m'y inscris et, quelques temps après, j'en suis nommé responsable. Je prends alors contact avec le spéléo-club castrais et, avec leur aide, nous nous équipons correctement. Il est vrai que notre matériel est des plus rudimentaires. Seul le « 8 » possède un club de ce genre dans les régiments de la 11^e DP. Je prends alors contact avec le « 3 » de Carcassonne et le 9^e RCP de Toulouse pour les inciter à en créer un à leur tour. Quelques mois après, je me suis donc retrouvé à la tête d'une belle équipe et, au fur et à mesure de nos sorties, nous avons montré aux clubs civils de la région notre savoir-faire et notre dynamisme. Nous sommes de toutes les séances, rendus indispensables car nous avons un atout non négligeable pour la sécurité (C10 et PP8 pour la surface, EE8 pour les réseaux souterrains, les Jeep pour les accès difficiles et les rations qui permettent de rester plusieurs jours au fond sans charge logistique importante). C'est ainsi que nous effectuons ou participons aux fouilles des châteaux de Lastours, au relevé topographique et au creusement du trou de la vigne de la grotte de Courniou, au relevé topo de la grotte et de la rivière souterraine de Saint-Paul, à la découverte de l'oppidum de Bernicaud, etc.

Pour chaque expédition nous avons l'approbation de Toulouse, car cela demande beaucoup de matériel et plusieurs jours de terrain.

Nos plus grands titres de gloire : le 12 avril 1969 nous faisons la première expérience hydro-spéléologique en Montagne Noire sur le Causse de Sorèze. Cette expérience amène de nombreuses innovations sur le plan scientifique.

En mai 1970, alors que je suis en séjour à l'hôpital Larrey, je rencontre des scientifiques de Ranguel qui veulent réaliser une étude sur la radioactivité ambiante dans les grottes (sur le gaz radon en particulier). C'est la première fois qu'une telle étude est projetée. Leur matériel de mesure est prêt, créé de toute pièce et testé en laboratoire dans de petits trous mais rien à grande échelle. Leur problème est de trouver des partenaires spéléologues car ils manquent de pratique et de main-d'œuvre. Après réflexions j'en parle au Spéléo club castrais et nous décidons de participer à cette épreuve. Il faut alors tout apprendre du matériel des scientifiques mais auparavant obtenir le feu vert de la division, car les moyens militaires sont indispensables. La demande est faite ... et acceptée.

L'expérience se passe le long de la rivière souterraine de Labouiche, dans l'Ariège, mais auparavant, il faut se familiariser avec le matériel. Plusieurs samedis de suite je vais à Ranguel pour étudier ce matériel, le démonter, le remonter, changer les bandes de données afin de ne pas être surpris une fois au fond du trou. Le dispositif est alors installé dans cette rivière souterraine puis, le dernier jour, un dimanche, toutes les autorités civiles et militaires de Midi-Pyrénées sont invitées. La presse écrite et télévisée est présente pour le débriefing suivi d'un pot. Tout est donc parfaitement au point et, ce jour-là, je suis le dernier à remonter vers 11 h 00 après avoir vérifié le balisage au cas où des invités voudraient descendre.

A ma sortie j'entends le PC dire : « **Labbée** descendra avec une équipe pour le démontage à 15 h 00 ! »

Un des journalistes présents s'avance vers moi et me demande : « L'aumônier est là ? »

« Allez voir vers les autorités, il est peut-être avec ».

L'homme s'en va, revient, tourne un peu en rond mais reste à proximité. L'attente durant, nous lui proposons de manger avec nous. Sans cesse il demande si l'aumônier est enfin arrivé ? Veut-il le filmer, entrant dans le trou ?

A 15 h 00, le PC m'appelle pour descendre. Soudain, à l'entente de mon nom, le journaliste étonné me demande :

« C'est vous l'aumônier ? »

– Ah non ! Moi c'est **Labbée**, LA, 2B, 2E, rien à voir avec un aumônier. »

« Vous auriez pu le dire avant ! »

– Attention, vous ne m'avez pas demandé mon nom, mais seulement si l'aumônier était là ! »

Finalement, nous avons eu les honneurs du journal télévisé. Cette expérience n'a jamais été renouvelée et n'a pas fait l'objet d'une thèse ou d'un écrit. »

M. Labbée



*Le fanion de la 6^e Compagnie parachutiste d'infanterie de marine
du 6^e Régiment interarmes d'outre-mer,
bénéficiaire du GCCP AEF,
de la CPC et de la CPIMA de Brazzaville.*

La présence militaire française au Tchad, légitimée par des accords de défense, a pour mission de soutenir le gouvernement du président Tombalbaye contre le front de libération national du Tchad (FROLINAT), issu des populations du nord et soutenu plus ou moins officiellement par le Soudan.

La 6^e CPIMa est le fer de lance de ce dispositif militaire et participe directement aux combats aux côtés de l'ANT (Armée Nationale Tchadienne) composée en quasi totalité d'hommes du sud.

Quelques-uns de la section **Raffenne** :



Le sergent-chef Nério Picco.



*Le sergent
Christian Malbranche.*



Le sergent Serre.



Le sergent Guy Gérard.



*Le caporal-chef
Jean-Claude Victoire.*

Né en 1949 dans le Gers, Guy Gérard sert au « 8 » de 1969 à 1975. Cité au Tchad, il est médaillé militaire de 1987 et chevalier de l'ordre national du Mérite de 1995. Le capitaine Gérard, sportif et parachutiste accompli a terminé sa carrière comme parachutiste d'essai au CEV de Brétigny-sur-Orge.



*Le parachutiste
Francis Mousnier.*



*Le parachutiste
François Godrie.*



*Le parachutiste
Rémy Zwickel.*

Le caporal-chef Francis Mousnier, conducteur du chef de corps 1977-1979, devait trouver la mort, en même temps que le caporal-chef Gruffat, dans le tragique accident de GMC du CM1 dans la Montagne Noire le 27 juillet 1979. Le caporal-chef Mousnier avait été cité au Tchad et au Liban.

Rémy Zwickel est né le 3 août 1947 à Colmar. EVDA en 1965 au 1^{er} RPIMa, il se rengage au « 8 » en 1970. Blessé à deux reprises au Tchad et cité, il s'est vu conférer la médaille militaire en 1995.



*Le 1^{er} classe Salam Toupal
radio du capitaine Rafenne.*



*Le parachutiste
Gabriel Victorni.*

Les premiers engagés au titre du 8^e RPIMa

La porte s'est ouverte au 8^e RPIMa pour accueillir des engagés; les centres de documentation de l'armée font converger sur Castres tous les candidats au métier de parachutiste. Ils ne sont guère nombreux en cette année 1970. Le contrat est presque obligatoirement de cinq ans et les motivations sont très diverses : certains parlent de « vocation », d'autres de changement de vie, d'aventure et enfin il y a ceux qui ne savent pas quoi faire d'autre.



Farid Marouz, engagé volontaire 5 ans au titre du 8^e RPIMa.

Farid **Marouz** est né le 23 octobre 1951 à Viviers (Ardèche). Il s'engage au 8^e RPIMa en 1970 où il sert jusqu'en 1977, puis de 1979 à 1985 et de 1989 à 1993.

Titulaire d'une citation, médaillé militaire de 1987, l'adjudant **Marouz** est retiré à Lespignan dans l'Hérault.

Il vient de la région parisienne et a déjà fait sa prémi para. Il veut s'affranchir de la majorité qui, à l'époque, est fixée à 21 ans. L'armée peut lui offrir cette possibilité, mais c'est surtout par goût qu'il veut être militaire.

Au « 8 » ce 1^{er} juin 1970, il passe la grille avec deux autres engagés, Georges **Pagnier** et Jean-Claude **Bastard**. **Pagnier** et lui ne sont pas attendus, la note n'a pas suivi et, à la 2^e compagnie où ils sont envoyés, personne ne sait qu'en faire. Au PC on songe à les renvoyer sur Bayonne; en attendant ils sont mis avec les appelés du contingent de juin. **Marouz**, breveté prémilitaire, part très vite à Pau après deux jours passés à la « 11 ». Résultat il arbore la « plaque à vélo » ⁽¹⁾ avant d'avoir fait ses classes. Ceci l'oblige à de longues explications chaque fois qu'un gradé s'étonne de cette situation. Sa formation militaire se fait aussi par épisodes et le parachutiste **Marouz** apprend à démonter l'AA52 sur les escaliers des douches, avant de découvrir le PM *MAT 49*, ce qui n'est pas forcément dans l'ordre des choses. Muté à la 2^e compagnie, il entre à la 3^e section de l'adjudant **Ferrandi** (SOA sergent-chef **Gourvil**).

(1) « Plaque à vélo » : le brevet para.



Alain Dadoune, engagé volontaire 3 ans au titre du 8^e RPIMa.

Alain **Dadoune** est né le 19 avril 1952. Il s'engage au « 8 » le 15 juillet 1970 et y sert jusqu'en 1974. Il y reviendra de 1977 à 1982 et de 1991 à 1996.

Titulaire de quatre citations, l'adjudant-chef **Dadoune** est médaillé militaire de 1985 et chevalier de la Légion d'honneur de 1997.

« Initialement je veux effectuer mon service militaire outre-mer mais de préférence chez les parachutistes, puisque prémilitaire. Au CDAT, l'orienteur me convainc que partir outre-mer deux ans comme VSLOM ou aller dans un régiment parachutiste pour trois ans, c'est pareil ! Justement me dit-il, le 8^e RPIMa de Castres a une compagnie en formation destinée à aller au Tchad dans les mois à venir. En clair, je suis comme beaucoup d'autres, victime des affiches (pour mon plus grand bien). Donc, par un beau matin de juillet, le 16, je débarque au quartier Fayolle (très difficile à trouver). Je suis le quatrième. Surprise des appelés qui ne comprennent pas notre motivation. Surprise et embarras des cadres qui ne savent pas quoi faire de nous.

Pendant trois semaines nous « bricolons » à la 12^e compagnie puis la décision est enfin prise de nous muter à la 2^e compagnie. Nous sommes une quinzaine au maximum, certains ont déjà déserté où se sont blessés pour se rendre inaptes. Et là, la grande aventure commence réellement. Après la présentation au capitaine **Michel**, nous formons la 3^e section d'engagés volontaires sous les ordres de l'adjudant **Ferrandi**, un grand gaillard qui est très rapidement admiré par tous les parachutistes de la section.

A la compagnie, le capitaine **Michel** réussit à faire l'amalgame de tous ces engagés venus d'horizons divers ; du civil pour les plus jeunes, du Tchad, de Bayonne, de Dakar ou de Madagascar pour les autres. La « 2 » doit être opérationnelle à la fin de l'année afin de relever une compagnie du REP au Tchad. Le rythme de la compagnie est effréné, essentiellement basé sur la formation physique et collective : tir, marche, combat, chants et règlement (celui du capitaine) ; il laisse peu de temps au repos. Le samedi matin il y a marche commando et revue de chambre par le capitaine ou l'adjudant d'unité (adjudant **Chastenet**) puis l'après-midi, marche punitive !

La solde se perçoit chez le comptable, puis nous passons aux remboursements : caisse compagnie, caisse section, caisse groupe et bistrot pour ceux qui ont des « ardoises ». On en profite pour faire un petit dégagement en ville, puis direction le foyer pour finir les derniers billets. Ainsi, la « 2 » forge sa cohésion et son image.

Au début de l'hiver, suite aux accrochages au Tchad, il est décidé que la « 2 » ne partira plus en unité constituée mais que les personnels iront en relèves individuelles sauf pour la section qui formera le quatrième commando. Cette dernière est montée à partir des autres sections, la 1^{re} donne le groupe du sergent **Paquin**, la 2^e celui du sergent **Hamel** et la « 3 » celui du sergent **Blanquart**.

Le lieutenant **Thomann** prend le commandement de l'ensemble avec le sergent-chef **Pierres** pour adjoint. Chaque groupe garde pourtant l'esprit de sa section d'origine sans que cela ne remette en cause la cohésion de la section, mais tous sont tournés, comme les autres engagés de la « 2 », vers le départ au Tchad. »

A. Dadoune

Jean-Louis Lebourg.

Né le 25 juillet 1951, il est médaillé militaire de 1987.



Jean-Claude Guillemet.



Patrick Lafourcade.

Né le 11 avril 1951 dans la Haute-Saône, Patrick **Lafourcade** s'engage au 8^e RPIMa le 18 août 1970. Il sert au Tchad à la CPIMa dans la section du lieutenant **Thomann** (1971). Après un séjour à Tahiti (1977-1979), il revient à la « 2 » du 8^e RPIMa avant de partir pour la Martinique (1984-1986). Il sert à nouveau au « 8 » en 1986 puis au Gabon (1992-1994). Il achève sa carrière en 1998 au « 8 » qui l'a accueilli vingt-huit ans plus tôt. Une fois cité, médaillé militaire de 1990, l'adjudant-chef (er) **Lafourcade** est retiré à Lagarrigue, près de Castres.

Tous les trois arrivent en août comme Jean-Marie Cadean, Hubert Ferre, Charles Gabiron, Beyle et Daniel Céville. A la gare de Castres, Patrick Lafourcade descend de son train. Il ne sait pas où se trouve le quartier. Deux gendarmes, qui ont voyagé dans un autre wagon et qui escortent un militaire, s'appêtent à quitter les lieux. Lafourcade leur demande comment aller au 8^e RPIMa. Qu'à cela ne tienne, ils y vont aussi pour incarcérer l'individu menotté. A l'arrivée, ils se dirigent vers le poste de police et envoient Lafourcade à la salle de service. L'adjudant-chef du service général fait trop vite l'amalgame et notre jeune engagé est pris pour le voleur de la caisse du foyer. Son premier contact sera donc une engueulade monstre.

Un peu plus tard, il rencontre Jean-Louis Lebougre. Tous deux se présentent à l'adjudant d'unité de leur compagnie d'affectation, la « 2 ». A la question d'où venez-vous, que faisiez vous dans le civil, Lebougre répond qu'il vient de l'école militaire de Saint-Cyr (il y a fait son service militaire et en vient directement pour s'engager) et Lafourcade d'expliquer que dans le civil il est « bachelier » (il travaillait dans une entreprise de fabrication de bâche de camions). Vite catalogués comme bachelier et Saint-cyrien, nos deux compères sont immédiatement envoyés gratter le couloir du troisième étage.



*Sur le chemin du Causse,
une section d'appelés de la 11^e compagnie :
le sous-lieutenant Jean-Luc Marcotte chef de section,
le sergent Abdallah Louadoudi son adjoint.*

Le sergent Louadoudi est affecté au « 8 » le 11 juin 1969 après la formation traditionnelle au 1^{er} RPIMa puis à l'ENSOA. En encadrement à la « 12 », sous le commandement des capitaines Briançon-Rouge puis Pambrun, il est muté ensuite à la 11^e compagnie. Après quelques mois, il part à la CA pour être formé comme tireur ENTAC puis prend la tête d'un groupe. Il a les caporaux-chefs Boulbin et Leduc comme chefs de pièce.

Né le 18 juillet 1949 à Valenciennes, Abdallah Louadoudi s'engage au 1^{er} RPIMa en 1968. A l'issue de sa formation à l'ENSOA, il choisit le « 8 » qu'il rejoint en 1969. En 1972, il part au Tchad et sert à la CPIMa, au 1^{er} commando du lieutenant Luc Simon. Puis, successivement au 3^e RPIMa, au 22^e RIMa (Albi) et à nouveau au 3^e RPIMa, il est désigné pour le Zaïre en 1981. En 1983, il rejoint le « 8 » où il sert à la CA jusqu'en 1988. En Guadeloupe de 1988 à 1990, il revient à Castres (CM15) jusqu'en 1994, date à laquelle il est affecté au SMA/Mayotte. Revenu au « 8 » en 1996, il achève sa carrière en 1999.

Retiré à Castres, l'adjudant-chef Abdallah Louadoudi, titulaire de deux citations, est médaillé militaire de 1988 et chevalier de l'ordre national du Mérite de 1998.



*Le 14 Juillet à Castres, la CA au retour du défilé :
debout dans la Jeep le sous-lieutenant Georges **Kiehl**, chef de section de la SER et,
debout sur le capot de la sienne, le capitaine **Gebendges**, fait signe de couper les moteurs.*



*La SER en camp d'été au lac des Saints-Peyres où le « 8 » a une base nautique :
le caporal Jacky **Boulbin** et le sergent-chef Jean-Claude **Grossot**, sous-officier adjoint.
A droite le caporal-chef **Carol** et le sergent **Auberti**.*

Le premier détachement d'engagés dont fait partie le caporal **Boulbin** est affecté à la CA puis, quelque temps après, une partie forme la première section d'engagés de la « 2 » du capitaine **Michel**.



*L'autre bout de la table :
le chef de section,
le sous-lieutenant Georges
Kiehl, le sergent Auberti
et le caporal-chef Carol.*

Georges **Kiehl** est né le 2 avril 1942 à Haguenau. Appelé sous les drapeaux en 1961, il se rengage en 1963. A Strasbourg en 1965-1966, il prépare et réussit le concours d'entrée à l'EMIA.

Il sert au « 8 » comme sous-lieutenant et lieutenant en 1969-1971 puis comme chef de bataillon en 1985-1987.

Chevalier de l'ordre national du Mérite de 1980 et de la Légion d'honneur de 1989, le lieutenant-colonel **Kiehl** est retiré en Alsace où il est exploitant forestier. Il est le responsable de l'Amicale en Alsace.

L'encadrement de la SER est constitué du sous-lieutenant **Kiehl**, du sergent-chef **Grossot** (adjoint) et des sergents **Auberti**, **Landsheere** et **Wavrant** (chefs de patrouille).

*Le radeau de la SER :
à la barre le sous-lieutenant Kiehl,
à la pagaie le caporal Boulbin.*

Le 31 juillet, passation de commandement à la 1^{re} compagnie, le capitaine Michel **Billot** succède au capitaine **Gaston Dusser**, muté au 2^e RPIMa à Ivato (Madagascar).



Le 1^{er} août, prise de fonction du nouveau commandant en second. Le lieutenant-colonel **Firth** succède au chef de bataillon **Grintchenko** muté au 61^e EQG de Pau.



Le lieutenant-colonel Ralph Firth, le général Chenel, le colonel Guillemillot et le chef de bataillon Grintchenko.

Ralph Firth est né le 17 mai 1926. A seize ans et demi, il rejoint les Forces Françaises Libres où il fait l'école des cadets. Il sert à la 2^e DB avec laquelle il débarque en Normandie, libère Paris, fait la campagne d'Allemagne et le début de la guerre d'Indochine (1945-1947). Au cours de sa carrière il sert en Indochine au 5^e BCCP et au 3^e BCCP, à Dakar au 4^e BCCP, en Algérie au « 8^e Blizzard » et au 6^e RPIMa. Il est commandant en second du 8^e RPIMa de 1970 à 1972 avant de devenir le chef de corps du 2^e RPIMa, d'abord à Madagascar puis à la Réunion (1972 à 1974).

Deux fois blessé, titulaire de huit citations, le général de brigade **Firth** est commandeur de la Légion d'honneur de 1975. Il est retiré à Mon-tréal dans l'Aude.

Le 17 août, passation de commandement de la CCS, le capitaine Alain **Durel** succède au capitaine **Camille Boutin**.

Le 1^{er} septembre, prise d'armes à l'occasion du départ du général **Chenel**, quittant la 20^e BAP. Au cours de la cérémonie, le colonel **Guillemillot** est fait commandeur de la Légion d'honneur.

André **Piaskowski** est né dans la région parisienne en 1947. Engagé au 1^{er} RPIMa, il combat au Tchad où il est cité à deux reprises (1970 et 1972) avant de servir au 8^e RPIMa.

Quatre fois cité, médaillé militaire (1981), chevalier de la Légion d'honneur (1992) et officier de l'ONM (1996), le chef de bataillon **Piaskowski** est intervenu à Beyrouth (1982), en ex-Yougoslavie (comme commandant de compagnie) et dans le Golfe (1991).



Le colonel Guillemillot, qui vient d'être décoré, remet la croix de la valeur militaire aux sergents Hervé Pirris et André Piaskowski.

« Le général Chenel remet la cravate au colonel ; je suis sur les rangs et je témoigne que tout le régiment, jusqu'au plus humble parachutiste reçoit, ce jour-là, la cravate. »

P. Lafourcade

Le lieutenant-colonel Ralph Firth, commandant en second, en tête du défilé.



La CA du capitaine Gebendges dit « le beau Claude ».



La CA : l'homme de base est le sergent Kugler, à sa droite les caporaux-chefs Carol, Boulbin, Fetiveau et le sergent Texier.

Ce dernier est de Castres et ses parents ont une ferme sur le Causse. Trop souvent, le père du sergent retrouve ses clôtures cisaillées par les rudes parachutistes venant du terrain militaire.



Après le défilé, le général Chenel félicite le lieutenant-colonel Ralph Firth.



Fin de la cérémonie, la musique de la division s'apprête à quitter la place.

Le bâtiment PC est terminé. Au fond il n'y a qu'un parking et, à droite du PC, les anciens bâtiments sont toujours en place.



Au soir de la prise d'armes, repas avec le général Chenel et les autorités : le colonel de Haynin de Bry, commandant le 3^e RPIMa. Son fils commandera le « 8 » de 1993 à 1995. Le parachutiste Guy Saint-Just.



En janvier 1969 à 18 ans, il s'engage au 1^{er} RPIMa. Après six mois de classes, il est affecté à la CPIMA du 6^e RIAOM au Tchad. En septembre 1970, après un an de séjour, il arrive à la 2^e compagnie du 8^e RPIMa où sont

regroupés la plupart des engagés. Il suit un PEG et repart à la CPIMA dans la section du lieutenant Kiehl.



La photo type de tout breveté en 1970 : le parachutiste Patrick Lafourcade.

Un an après, c'est le retour à la 3^e compagnie du « 8 », de 1973 à 1977. Puis il sert à la « 4 » avec laquelle il fait le Liban (section du lieutenant Pierotti), le Tchad (*Tacaud*), la Centrafrique (*Barracuda*) et le Gabon. Après un séjour TAP à la Réunion, il est de retour au « 8 », à la 11^e compagnie puis à la 1^{re}

compagnie. En 1986 il fait valoir ses droits à la retraite à Castres. Depuis 1993, il assume les fonctions de secrétaire adjoint de l'Amicale.

Défilé à la caserne Pérignon de Toulouse :
porte-drapeau le lieutenant Sales,
derrière lui le 1^{er} classe Joël Lovato et,
caché par le drapeau,
le 1^{er} classe Jean Foudrain.



Ces deux derniers rentrent à peine du Tchad où ils avaient été blessés dans les rangs de la CPIMA.

Le régiment est en camp le jour de son départ et il y a peu de monde sur place. Pourtant le capitaine Michel revient de Caylus avec sa « splendide 404 verte » pour les amener à la gare et lui offrir, ainsi qu'à deux autres engagés, le dernier pot avant la séparation.

« C'est un moment qui nous a marqués très fort mais le plus navrant c'est que nous n'avions même pas un centime pour remettre la tournée. »

Joël Lovato s'est engagé en mars 1969 au titre des troupes de marine (ESOM, engagé spécial outre-mer) au 1^{er} RPIMa. En septembre de la même année, il arrive à la CPIMA à Fort-Lamy. Il est blessé pendant les combats de Fourou en mars 1970. A la fin de son séjour, il rejoint la 2^e compagnie du « 8 » et termine sa carrière militaire le 1^{er} mars 1971, médaillé militaire de 1998.

J. Lovato



*La 1^{re} compagnie du capitaine **Billot**. Le sergent-chef **Campan** et le sous-lieutenant **Millien**, chefs de section.
Au 1^{er} rang : le caporal-chef **Legeay**, les sergents **Menai** et **Schickler**, les caporaux-chefs **Manceau** et **Schmaltz**, le sergent **Leblin** et le sergent-chef **Kim**.*

Né en 1940 Michel **Billot** est Saint-cyrien de la promotion (1960-1962). Il commande la 1^{re} compagnie du « 8 » (1968-1970) puis la 6^e compagnie para au Tchad (1972) où il est cité.



Il sert à nouveau au « 8 » comme lieutenant-colonel, chef du BOI (1979-1981) et devient le chef de corps du 3^e RPIMa (1984-1986). De 1991 à 1993 il commande la 9^e DIMa et en 1995-1996 le 3^e corps d'armée de Lille avant de devenir gouverneur militaire de Paris et commandant militaire de l'Île-de-France (1996-2000). Commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite, le général d'armée Michel **Billot** partage sa retraite entre Paris et la Bretagne.

Du 15 septembre au 1^{er} octobre le régiment est à Caylus. La mise en place se fait par l'OAP « *Turkmène* ».

Le régiment est largué par vagues de compagnies en *Nord 2 501* sous une lune magnifique. Hélas, il y a beaucoup de casse en bas dont le colonel, avec une sévère entorse.

*Le sergent **Yves Gaborit** de la 1^{re} compagnie.*

*La « 1^{re} » est en nocturnisation ;
elle est au repos le jour et travaille la nuit :
deux parachutistes et le sergent **Piris**.*



*La 1^{re} section de la 1^{re} compagnie avant un exercice :
de dos le sergent-chef **Kim** et, à côté de lui,
le sous-lieutenant **André Millien**, chef de section.*



*La 1^{re} section de la 1^{re} compagnie :
au premier plan le caporal-chef **Lambert**.*



Les galons de poitrine sont peu répandus et le treillis à boutons-pression est généralisé chez les parachutistes.



*Pendant un exercice à la 2^e compagnie :
les lieutenants René Galinié, adjoint au commandant d'unité et Jean-Claude Thomann, chef de section.
Le premier s'orientera vers la gendarmerie et le second commandera le « 8 » de 1989 à 1991.*

« Le lieutenant Galinié nous dit toujours : « vous êtes des bœufs et vous resterez des bœufs ! » Chaque parachutiste de la compagnie y a droit un jour ou l'autre. A notre départ au Tchad, alors qu'il nous accompagne à la gare, avec quelques copains nous lui offrons une cloche de vache en souvenir. »

F. Marouz



L'OAP « Turkmène » se termine par un défilé : le chef de bataillon Rémi Delpit, chef du BOI, en tête des troupes.



*Pot au camp de Caylus après le défilé :
derrière le colonel en képi, le colonel **Marty**, commandant la 1^{re} Brigade parachutiste,
le colonel **Guilleminot** (utilisant une canne pour soulager son entorse faite au saut)
et le capitaine Michel **Billot**, commandant la 1^{re} compagnie.*



Le 2 octobre, prise d'armes en présence du colonel **Marty**, nouveau commandant de la 20^e BAP, pour célébrer la saint Michel.

*Le sergent-chef **Campan** de la 1^{re} compagnie,
adjoint de la section de l'adjudant-chef **Jeanpierre**.*



*Repas de corps
de la saint Michel :
le président des sous-officiers,
le colonel Victor Chaudrut,
le colonel Guillemot,
le chef de bataillon Tommasi,
le lieutenant-colonel Firth
et le père Maffre, le « Padré »
du « 8 ».*

De la classe 26, comme la Reine d'Angleterre, Marilyn Monroe, le cardinal Lustiger, Jacques Limouzy et Pierre Fabre, le père Maffre est vicaire de la paroisse Saint-Jacques à Castres. Sa « carrière militaire » commence le 1^{er} novembre 1950 lorsqu'il est

envoyé au camp de Saint-Sulpice, au 5^e COMA (intendance), comme aumônier. En 1951 il se rend, avec un fort détachement, au premier pèlerinage militaire de Lourdes. En septembre 1954, il est à Fayolle avec le 13^e RDP et à Drouot (site actuel de la salle Gérard-Philippe) avec le 2^e RAC et c'est en 1963 qu'il prend en compte, sous ses sermons bienveillants, les « pitious » du 8^e RPIMa. Mais, comme il le dit lui-même, « les gars aiment mieux les balades que les sermons » ; alors il instaure ce qui devient l'institutionnelle sortie des « bleus » (la « 11 ») pendant les classes. Affrétant un ou deux cars, il promène les nouveaux dans la région pour leur faire découvrir « le plus beau pays du monde ». Redoutable joueur de belotte, il aime initier les nouveaux venus aux délices du tripou, en les amenant aux aurores blêmes à Alban, haut-lieu de la gastronomie locale.

Figure emblématique du « 8 », le « Padré », « notre Padré », en près de 35 ans, a su apporter son soutien spirituel à plus de douze mille jeunes recrues, ses « pitious » comme il aime à dire.

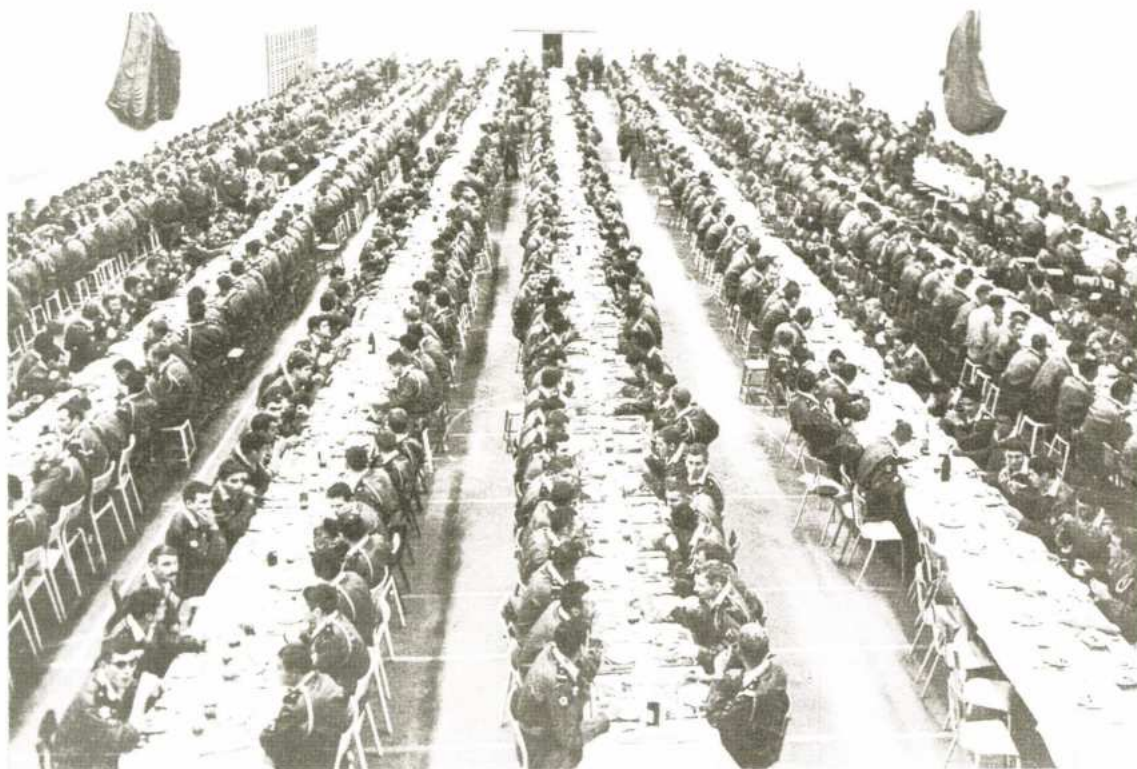


*La quasi totalité du régiment
dans le manège :
une ambiance à tout rompre.*

Jack Photo.

« Le plus formidable souvenir reste pour longtemps encore la saint Michel 1970, regroupant tout le régiment dans le manège. Et, comme ce soir-là il y a un meeting du parti communiste en ville, le colonel fait fermer et verrouiller les portes du bâtiment afin de ne pas risquer les inévitables affrontements urbains entre parachutistes et « cocos ». Jusqu'à 3 h 00 du matin la fête se poursuit à l'intérieur dans un brouhaha indescriptible. Le colonel est porté en triomphe en jouant du clairon pendant que les assiettes (en carton) volent et que tout le monde braille : « pour sauter comme eux, faut du poil au... ».

R. Delpit



Jack photo.

Vers la fin du repas, le chef de corps circule entre les tables des compagnies. A la « 2 », celle des engagés, l'accueil est délirant. On lui enlève ses galons, son ceinturon, son béret, c'est la préparation à un rituel assez particulier. Il monte alors à l'extrémité de la longue table et en courant sous les vivas, se dirige vers l'autre bout pour se jeter à plat ventre dans le vide. Des dizaines de bras amortissent sa chute puis il est reposé au sol. Cela s'appelle le « saut du colonel ».

Beaucoup plus tard, alors que les compagnies évacuent tant bien que mal le gymnase, le chef de corps, fatigué lui aussi, décide d'aller dormir à la ciblerie du Causse pour éviter d'avoir à donner des « explications » en rentrant chez lui. Le lendemain matin, les lieutenants et le président des sous-officiers assurent son réveil.

Quartier libre organisé

« Les sorties en quartier libre dans Castres se font en tenue. A la sortie, le parachutiste est « vérifié » des chaussures au béret : si sa tenue est impeccable, il sort.

L'inconvénient de la tenue en ville c'est la limite qu'elle impose naturellement au comportement. Il s'est donc organisé au bar « *le Goya* » (aujourd'hui « *la Taverne* ») un vestiaire bien particulier. Les parachutistes sortent habillés réglementairement, se rendent au bar ; ils y trouvent, prépositionnés par leurs soins, les vêtements civils et se changent avant d'aller écumer d'autres lieux.

Au retour, processus inverse, les habits civils sont rangés au bar et tout le monde revient à Fayolle en tenue impeccable. »

G. Saint-Just

Les clubs du « 8 »

« Dans la fin des années 60, la mode des clubs de loisirs, initiée sans doute par quelques rêveurs infiltrés dans de lointains états-majors, investit les casernes. Sans doute s'agit-il de contrarier les critiques incessantes visant l'utilité du service militaire mais prenant le risque de dénaturer sa seule raison d'être? D'autre part, la compétence de l'encadrement du « 8 », qu'il soit d'active ou du contingent en matière de musique, d'agriculture, de plomberie et de quelques autres disciplines de la même veine est d'une consternante modestie.

Ces clubs de fantaisie sont donc dissous tandis que naissent simultanément autant de clubs de grenadiers-voltigeurs qu'il y a de groupes sur les rangs des compagnies de combat, CCS comprise.

Le général commandant la division puis un général inspecteur de haut rang se sont très vite annoncés. Leurs visites attendues dans la sérénité et accueillies avec le panache sobre qu'exigent leurs rangs, a provoqué la plus belle démonstration de la communion qui unit, dans une adhésion enthousiaste aux « lois » du régiment, tous les hommes qui le composent. C'est l'œuvre des capitaines et de l'irremplaçable responsable du BOI. Ils présentent tous, sans sacrifier aussi peu que ce soit leur personnalité propre, des compagnies complètes, rayonnantes, heureuses d'exposer leur savoir-faire technique et leur éclatant moral.

Interrogés individuellement par un de ces grands visiteurs, sans la moindre pression, des dizaines de paras du rang cautionnent, à la grande surprise de leur interlocuteur, la discipline consentie, les choix et le style du régiment.

Les appelés du grand « 8 », comme les premiers engagés qui les ont rejoints, ne perdent pas leur temps. Il m'arrive d'en croiser un, à Castres et dans les rues ou le métro de Paris. La chaleur de la poignée de main échangée et le goût du café que nous prenons ensemble sont une immense récompense.

Mais il ne sera pas dit que nous étions tombés dans une obstination négative et coupable. Nous l'avons finalement mis sur orbite ce club qui sera très vite fréquenté par tous nos grenadiers voltigeurs. »

M. Guilleminot

Club des arts ménagers

« L'entreprise de blanchisserie « moins disante » retenue par l'Intendance, nous retourne notre linge, draps, tenues de sortie, chemises, etc., littéralement transformés en dentelle et repassés au pistolet-mitrailleur, si bien que de longues files d'attente peuplées de nos paras se donnent en spectacle à la porte des blanchisseries de la ville (pas pour les draps, car nous couchons si rarement au quartier).

C'est ainsi qu'aux ordres d'un sous-officier en retraite, notre nouveau club élit domicile dans nos murs, à la satisfaction de tous.

L'intendant général, dépêché par la région militaire de Bordeaux, heureusement commandée par un très beau soldat, ancien des troupes de marine, nous arrive, pâle de colère. Mais quelques heures plus tard, au terme de son inspection et du repas chaleureux que nous partageons avec lui, en raison aussi du spectacle offert par les échantillons de linge, retour de la blanchisserie agréée, de la parfaite articulation technique, administrative et comptable de notre nouveau club, enfin de l'adhésion unanime des usagers, notre hôte parle de généraliser cette disposition à toute l'armée française.

Nous avons su que son compte rendu, retour à Bordeaux, était plus mesuré. »

M. Guilleminot

PENDANT CE TEMPS-LÀ AU TCHAD

L'embuscade de Bedo

Dans le BET (Borkou, Ennedi, Tibesti), partie nord du Tchad, la situation militaire est tendue. Les forces gouvernementales ne contrôlent que les grandes palmeraies (Largeau, Zouar, Bardaï, Fada et Ounianga-Kébir) et subissent de plus en plus la pression d'un adversaire bien adapté au terrain, au climat et surtout bien équipé.

Le général **Cortadelas**, commandant les forces françaises, décide pour sécuriser les différents postes du BET fréquemment harcelés, d'établir la CPIMa à Largeau afin de contrôler la ligne des palmeraies qui s'étend au nord-ouest.

Le 11 octobre, alors que la CPIMa rentre sur Largeau après une opération infructueuse, elle tombe dans une embuscade bien montée entre Bedo et Kirdimi. Les rebelles sont dans les roches dominant la piste, étalés sur plusieurs centaines de mètres. Les trois premiers commandos de la CPIMa sont dans la nasse lorsqu'un feu nourri se déclenche. Le 1^{er} commando du lieutenant **Neau** est cloué au sol dès la première minute, plusieurs parachutistes tombent.

Seul le 4^e commando du lieutenant **Raffenne**, qui a progressé avec un léger décrochage, échappe à la souricière. Aussitôt, il fait débarquer sa section et contourne les rebelles. Le commando du lieutenant **Beaufils** est dégagé le premier, ce qui lui permet de remonter vers la tête du convoi. Le combat se poursuit, les hommes du Frolinat sont à peu près 130 et bien armés.

Le 4^e commando poursuit son avance dans les rochers ; des parachutistes sont blessés mais les rebelles ont la retraite coupée. Finalement, à la tombée du jour, après trois assauts, le 4^e commando dégage le lieutenant **Neau**, seul survivant du véhicule de tête. Les rebelles sont mis en fuite mais le bilan est très lourd : 2 sous-officiers, 9 caporaux-chefs, caporaux et parachutistes sont tués ; un douzième mourra pendant son évacuation ; 25 autres sont blessés dont le lieutenant **Neau** et le capitaine **Canal** commandant l'unité.

Chez les rebelles 60 tués jonchent le lieu de l'embuscade. Au 4^e commando **Raoul**, **Sadowski**, **Zwickel** et **Gérardin** sont blessés. Le parachutiste **Platel** trouve un drapeau du Frolinat en fouillant un rebelle mort (ce drapeau est actuellement au musée des parachutistes à Pau). Cet événement tragique provoque de gros remous en France et cette guerre oubliée sera projetée sur la scène médiatique.



Les morts de la CPIMa à Bedo.

A leurs obsèques à Fort-Lamy il n'y a pas suffisamment de gerbes pour fleurir tous les cercueils et, dans l'assistance, seuls sept civils français sont présents sur les mille cinq cents de nos compatriotes que compte la capitale.

Face aux Toubous

« ... Soudain, des geysers de sable entourent le camion, suivi du bruit des détonations et du claquement des impacts sur les tôles, c'est ahurissant ce bruit ! Les réflexes me font réagir, je crie « stop » au chauffeur et je hurle : « débarquez ! ». Mon chauffeur, dont c'est la première sortie, essaie de dégager son arme du porte-fusil mais n'y arrive pas. Je lui dis alors de se cacher au fond de l'habitacle sur les pédales et avec la roue de secours comme bouclier il ne risque rien. Il m'a obéi et s'en est tiré indemne...

... Des falaises sur ma droite à 25 mètres en surplomb de ma position, je m'y précipite et arrivé presque au sommet à quelques mètres, un rebelle sort de sa cachette l'arme à la main. Je ne pourrais jamais dire ce que c'était tant on se regardait dans les yeux. Ça paraissait long, mais ce fut très bref. Qu'est ce qu'on a pu lire dans nos regards ? Un mélange de sentiments divers sur fond de mitraille, où on ne sentait pas de haine. Je fais demi-tour en pensant qu'il va me tirer dans le dos, mais rien. Il m'a semblé le voir se remettre à l'abri. En bas, au camion, un survivant se protège derrière chaque roue, dans la caisse il y a déjà un tué, **Arondeau**, un blessé avec le fémur cassé et, malgré le bruit, j'entends ses gémissements. Je me rends compte qu'on me tire dessus par derrière, ils sont de chaque côté ! Ils ne montent même pas une embuscade réglementaire !...

... Puis c'est le choc, une balle 303 expansive m'arrive dans la jambe droite qui s'envole presque devant moi sous le choc, terrible, comme si on m'avait fracassé le tibia avec une barre de fer. Je remonte mon pantalon, dans le mollet un trou affreux, on pourrait y mettre une « tôle » (1). Affolé mais rassuré, l'artère n'est pas touchée, ça brûle, mon pied gauche a pris aussi. Je suis coincé, il me reste une phosphore récupérée chez les légionnaires du REP. Seuls les cadres en possèdent car elles sont trop dangereuses avec leur retard de deux secondes cinq. Je la sors du porte grenade quand je reçois un choc de cow-boy dans les côtes à gauche, je ressens un gargouillis à l'intérieur. Je me dis que c'est la fin et je me mets à hurler, à vider tout ce que j'ai. Je vois plus bas mon camion, les blessés, les morts, les vivants. Il y en a un qui dit : « ça y est ils ont eu le sergent ! » C'est celui qui viendra récupérer mon poignard ! Il paraît qu'avant de mourir, on voit tout le film de sa vie mais comme je vois toujours la même chose, j'en conclus que ce n'est pas pour aujourd'hui. J'arrête de hurler et je tiens ma grenade sous le sable ; quelquefois ils viennent achever les blessés. Ça tire toujours, sauf sur moi, car je fais le mort mais j'ai un poumon soufflant, ça fait du bruit et ça fait mal quand je respire. Le cap de la peur est dépassé, dans ma tête je suis d'accord pour tirer la goupille s'ils viennent. Mais ce sont les copains qui arrivent...

... Quelques jours plus tard, à Fort-Lamy, le médecin capitaine **Marini** me dira qu'en principe avec ce que j'avais, intestins déchirés et rate éclatée en plus du reste, on meurt sans soin au bout de quatre heures. Mais comme le moral c'est 80 % de la guérison, j'en suis sorti. Pour cela j'ai eu la médaille militaire et une valeur militaire avec palme...

... Triste bilan dans mon groupe, trois tués, le caporal-chef Jacques **Thomas** du bureau comptable, le parachutiste Eric **Arondeau** le cuisinier, venu pour une fois en brousse et le parachutiste Bernard **Raygasse** qui, blessé, est sorti en rampant de l'abri précaire du 6 x 6 malgré les conseils des autres. Les rebelles l'ont achevé, il a appelé sa mère très fort avant de mourir.

A la fin de l'embuscade, le pourvoyeur FM de **Barbara**, le parachutiste **Mizera**, est venu me voir, il a décroché mon poignard US en me promettant de me le ramener.

En 1974 il se pointe à mon domicile à Agde et me le rend : « je vous avais promis de vous le rendre, la lame est un peu usée car je l'ai souvent affûtée, mais je vous ai vengé... » Il n'était pas nécessaire de demander des détails. »

J. Parisot

(1) Tôle : boîte de bière en fer.

A la 2^e compagnie du capitaine **Michel** commence à se préparer la section appelée à relever celle du lieutenant **Raffenne**. Au rapport, le capitaine demande des volontaires pour le Tchad; systématiquement, **Lebougre** et **Lafourcade** avancent d'un pas.

« Dégagez !, vous êtes trop jeunes » leur répète le commandant d'unité. Le scénario se reproduit plusieurs fois. Après Bedo, les volontaires sont moins nombreux et, un jour, alors que les deux inséparables font leur énième pas en avant, le capitaine **Michel** excédé leur dit : « Eh bien foutez-moi le camp, allez vous faire tuer au Tchad ! »

C'est ainsi qu'ils se retrouvent tous les deux à la section **Thomann**, future relève du 4^e commando.



*Le lieutenant **Raffenne**
pendant une pause du 4^e commando.*



*Remise de la fourragère
à une section
de la 11^e compagnie
à Mazamet :
les sergents **Labbée**
(hors des rangs)
et **Pierron**.
Dernier de la première
colonne, le sergent **Lévêque**.*

Photo Maffre Toulouse.

1970 – Centenaire de Bazeilles

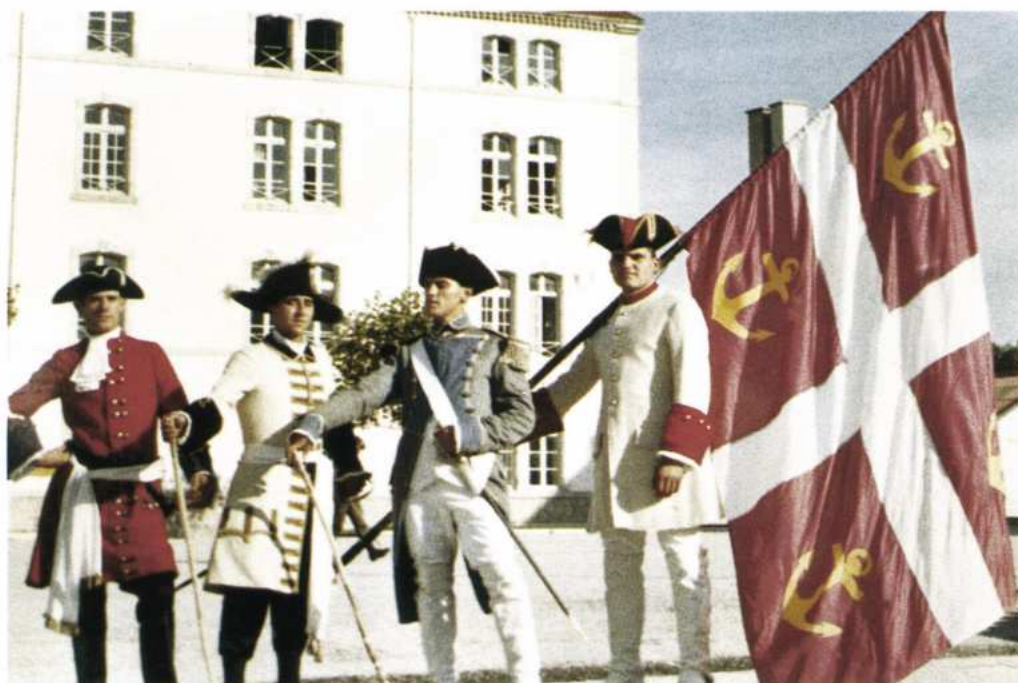
La commémoration de Bazeilles s'est faite grandiose cette année-là à Castres en raison du centenaire.

Trois régiments rejoignent le « 8 » : le 3^e RPIMa, le 22^e RIMa d'Albi et le « 24 » de Perpignan.

Le général de corps d'armée **Lavergne**, commandant la 4^e RM, le général **Chenel**, adjoint au général commandant la 11^e Division et le colonel **Marty**, commandant la 20^e BAP sont présents.

Le 24 octobre au soir, un son et lumière résumant l'histoire des troupes de marine a lieu à Fayolle.

Le 25 se succèdent prise d'armes et kermesse.



*Les compagnies de la mer
dans la cour du quartier Fayolle.*



*Défilé historique
dans les rues de Castres.*



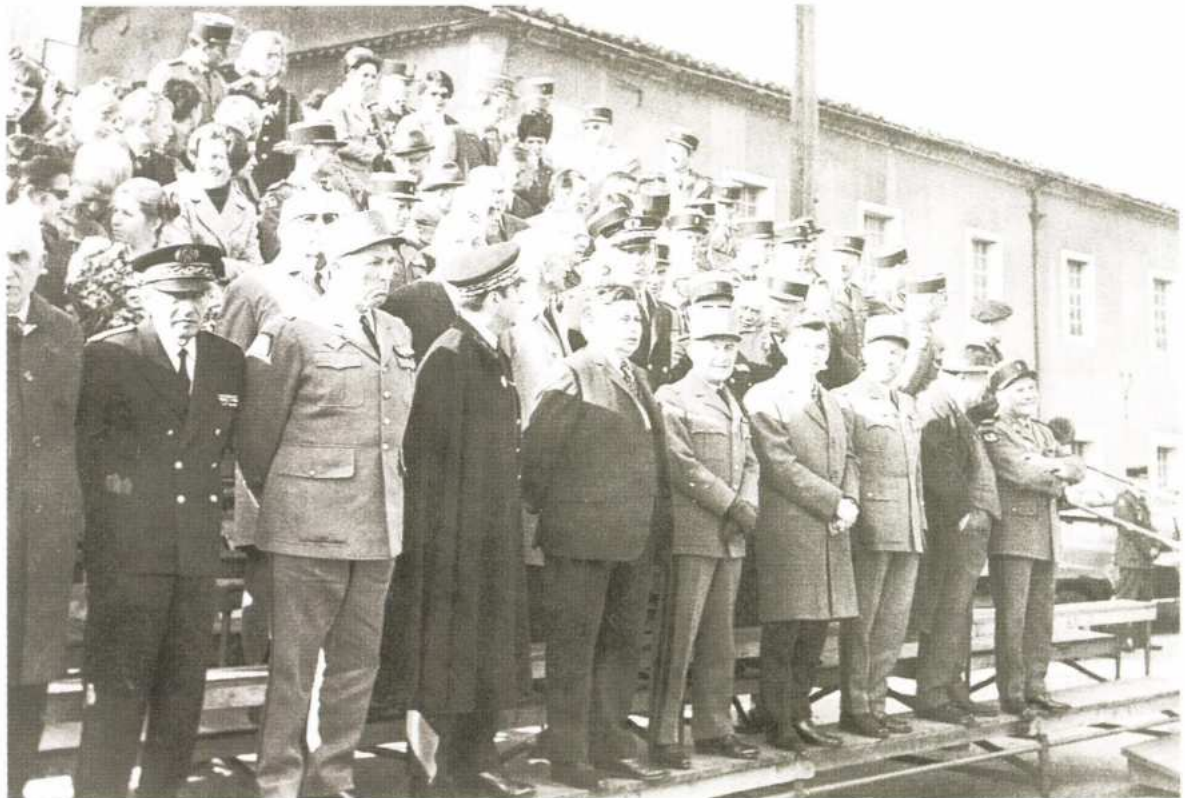
Un des tambours du « 8 ».



Toute l'histoire des troupes de marine devant le mât des couleurs.



Revue des troupes par le général Lavergne et le colonel Guillemillot.



La tribune officielle : le sous-préfet du Tarn, le général Cbenel, adjoint à la 11^e Division, le préfet du Tarn, le député-maire Jacques Limouzy, le général Lavergne; plus loin le général Le Borgne, commandant la 11^e DP, maître Couderc (ancien maire de Castres) et le colonel Marty commandant la brigade.

Ce dernier, artilleur métró, a la manie de dire « REPIMa » pour RPIMa.



*Le drapeau du « 8 »
porté par le lieutenant Sales,
encadré de l'adjudant Sévère
et de l'adjudant-chef Diop.*



*Méchoui au Lardailé,
le colonel Guillemillot et le général Lavergne
avec le quart de « pinard »
cher au cœur des coloniaux
(le « pinard » qu'il ne faut
surtout pas renverser).*



Le sergent-chef Plaza et l'adjudant Pierre Obriot.



*Quelques-uns de la 2^e compagnie : le parachutiste Patrick **Lafourcade** ; à demi-accroupis, les parachutistes **Delettre** et **Nicolet** ; en bas les caporaux-chefs **Alain Wasilewski** et **Guilloux** et le parachutiste **Nicolaï**. Au fond à droite, à côté de celui qui a les mains dans le ceinturon, le sergent-chef **Cagne**.*

Un personnage pittoresque

L'adjudant-chef **Montrejeau**, infirmier-major est un personnage atypique non pas du fait qu'il sert dans un régiment para alors qu'il n'est pas breveté, ce qui est rare à l'époque, mais plutôt du fait de ses tenues extravagantes. Il fait des apparitions surprenantes. Tantôt il surgit en pétrolette, tel Maryse Bastié après sa traversée triomphale de l'Atlantique Sud en 1936, portant le casque guéneau avec les lunettes de saut, un blouson de vol et des bottes fourrées ; tantôt il apparaît sur la zone de saut en pâtre grec avec la parka serrée par un ceinturon de cuir, un pantalon clair et des nails rapportées d'un séjour déjà ancien dans le désert ; tantôt c'est le mécanicien de Formule 1, juste après les pleins, avec le casque intégral, le bleu de chauffe et les pataugas. Lorsqu'il arrive au PC, ce qui est rare, il est toujours nu-tête, en treillis mais avec les chaussures de sport tandis qu'à l'infirmerie, où il porte rarement la blouse blanche, il combine veste de survêtement et pantalon de treillis



*Journée portes ouvertes et kermesse au Lardailé.
Atterrissage d'un « Olympic 683 ».*

Le petit train réalisé avec les Jeep de la SER.

Méchoui pour 6 généraux, 4 régiments et 500 castrais, sans oublier la musique des TDM.



Le colonel fait le tour des points de la logistique, ici la distribution du pain sous la responsabilité du capitaine Michel commandant la « 2 » (à droite) : le caporal-chef Delmotte, le colonel Guillemillot et le général Lavergne; au deuxième plan, le général Le Borgne, le colonel Garnier commandant le 3^e RPIMa, le général Cbenel et, au fond en képi, le lieutenant Jean Chassagnard.



Point de passage obligé, le mouton : l'adjudant Dien (3^e à partir de la gauche), l'adjudant Champion (képi à la main) et à sa gauche le lieutenant Marcel Sales, officier du matériel et porte-drapeau.

Le 28 octobre, les feux du méchoui à peine éteints, le régiment s'engage dans la manœuvre « *Tcherkess* » au plateau du Larzac, sur deux zones de saut.

Le problème du BOI

« Notre problème numéro un, avant que ne débutent les opérations extérieures, est d'occuper et même de fatiguer les jeunes engagés. Et, pour leur éviter de faire les zouaves, on les surentraîne au cours de manœuvres incessantes. Combien d'OAP loupées pour cause de mauvaise météo se sont poursuivies durant plusieurs jours dans la Montagne Noire, le Sidobre ou les monts de Lacaune sans repasser par Castres ! »

R. Delpit

Le plâtre du colonel

« Pendant la manœuvre « *Tcherkess* » ma section franchit l'Aveyron au fond d'une gorge. Sur l'autre rive je tombe sur le général **Marty** (successeur du général **Chenel**) et le colonel **Guilleminot**. Ce dernier peste comme un beau diable, pas contre nous mais contre son plâtre qu'il tente de ramollir en pataugeant dans l'eau. Le médecin-chef n'est pas présent ! »

P. Lafourcade

La SER dans le blizzard

(*Manœuvre « Tcherkess » au Larzac*)

« La SER, coupée en deux, manœuvre sur deux axes et le sergent-chef **Grossot** commande le second élément. Je me souviens de la descente sur Millau en pleine nuit dans une tempête de neige sibérienne où je cours devant ma *Jeep*, une lampe de poche dans le dos, pour pouvoir guider le convoi complètement aveuglé. Le dicton faisant allusion à la particularité des militaires s'illustre bien ici : ils circulent phares allumés le jour et éteints la nuit.

A la fin de la manœuvre nous nous sommes regroupés dans un château, toujours aussi gelés malgré une immense cheminée allumée, dont l'éloignement va dans l'ordre hiérarchique inverse.

Le lendemain, il faut bien sûr retourner sur Castres, mais en raison de l'état des routes la citerne à essence n'est pas arrivée jusqu'à nous. Le carburant de la SER est partagé avec la 3^e compagnie du capitaine **Arminjon** si bien que tout le monde tombe en panne sèche au milieu des congères. Une nuit supplémentaire se passe dans le blizzard et c'est le chef de bataillon **Delpit** qui nous secourt enfin avec casse-croûte, café chaud et essence. Il est chaleureusement accueilli malgré la température.

Nombreux sont ceux qui ont les pieds gelés au premier degré, car nous n'avons pas de bottes grand froid et les tapis antimines des *Jeep* ne sont pas des isolants efficaces. »

G. Kiehl



Le capitaine Yves Michel commandant la « 2 ».

Sa compagnie porte des passants noirs en cuir véritable. Ils proviennent d'une veste donnée par le capitaine car le matériel du corps n'est pas assez riche pour en fournir. A la « 2 », les petites incartades se règlent à coups-de-poing sur un ring de boxe. Le capitaine joue l'arbitre et se débrouille toujours pour trouver un adversaire de taille contre le fautif. La sanction est d'autant mieux acceptée qu'elle évite de grossir le « carnet de chansons ».

Organigramme de la « 2 »

Capitaine Yves **Michel** commandant d'unité.

Lieutenant René **Galinié** officier adjoint.

Adjudant **Chastenet** adjudant d'unité.

1^{re} section lieutenant Jean-Claude **Thomann**.

2^e section sous-lieutenant Luc **Simon**.

3^e section adjudant Pierre **Ferrandi**.



*Le 11 novembre défilé de la « 2 » : en tête le lieutenant **Kiehl**; à la gauche du porte-fanion, les sergents **Schlutig**, **Leduc** dit « chico », et **Cuttier** (4) ; le 3^e de la colonne du fanion est le caporal **Auvigne**.*

*Entraînement des chuteurs : le chef de bataillon Rémi **Delpit** chef du BOI, le sous-lieutenant André **Millien** (ce dernier, issu des officiers techniciens, s'est engagé à 17 ans pour l'Indochine) et, assis à droite sans casque, l'adjudant-chef **Deleveau**.*



Ce dernier sera mercenaire avec Bob **Denard** et sera tué en Nouvelle-Calédonie pendant les remous indépendantistes dans les années 80.

Soirée culturelle

A Beaucourt, les lieutenants et les capitaines dégagent. Après le repas, devant les verres qui défilent, les discussions vont bon train. Un match de rugby s'organise avec le képi du capitaine Guy **Miconnet**, officier instruction, au milieu de la vaisselle cassée. D'autres verres sont encore sacrifiés et, tard dans la soirée, la joyeuse bande envahit la ville. Le capitaine **Michel**, qui a vu ou a cru voir un pigeon, sort son PA et ouvre le feu. La balle sectionne un câble électrique ; il s'ensuit un formidable court-circuit au milieu des grésillements et des étincelles. Le lendemain les retombées sont à la hauteur de l'exploit.

Le 11 novembre, les trois unités de combat vont défiler à Toulouse. La CCS et la « 11 » à Castres, la CA et la « 12 » à Mazamet. « A Toulouse, pendant la prise d'armes, une grand-mère doutant de la qualité de l'ordinaire militaire, s'approche du parachutiste Jacky **Sanchez** figé au présentez-armes et lui glisse un poulet rôti encore chaud dans l'échancrure de sa veste.

Sanchez fait tout le défilé avec son poulet sur la poitrine ; une superbe tache de graisse le décore jusqu'à la ceinture. »

F. Marouz



*Le 21 novembre, exercice « Neptune » avec le 17^e RGAP de Castelsarrasin.
La « 2 » franchit l'Agout à Vielmur : avec le FM le 1^{er} classe Marouz, le 1^{er} classe Raoul,
à l'arrière gauche le 1^{er} classe Dadoune et le caporal Auvigne à la barre.*

Décembre est pour le « 8 » un mois comme les autres : incorporation, libération de contingent, exercices tactiques, inspections et alerte « *Guépard* ».

L'orientation vers la professionnalisation est faite, les engagés vont progressivement remplacer les appelés, la réelle différence est l'ouverture vers les actions extérieures.

En 1970, mis à part une section au Tchad, celle de la CPIMa, le « 8 » n'est pas présent sur un théâtre extérieur.

Le colonel **Guilleminot** a pourtant semé les graines du 8^e RPIMa d'aujourd'hui et l'a fait sur une bonne terre avec le geste auguste des grands chefs qui aiment d'abord leurs hommes avant leur carrière.

« La clé du grand « 8 » de 1970 tient dans la conjonction de personnalités, de talents, de vertus, d'impulsions fédérés et magnifiés : tout en souplesse par l'aura exceptionnelle de son chef de corps. »

P. Lafourcade

1 9 7 1

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel Marcel **Guilleminot** : Chef de corps
Lieutenant-colonel Ralph **Firth** : Commandant en second
Chef de bataillon Rémi **Delpit** : Chef du BOI
Chef de bataillon Jacques **Allaire** : Officier chargé du recrutement des engagés
Médecin capitaine Jean **Larrouy** : Médecin-chef
Chef de bataillon Paul **Théron** : Commandant du GI

1^{er} compagnie

Capitaine Michel **Billot**
Capitaine Hervé **Monmarché**
Lieutenant Jean **Pustoch**
Lieutenant Alain **Copel**
Sous-lieutenant André **Millien**
Adjudant Roger **Jean-Pierre**

2^e compagnie

Capitaine Yves **Michel**
Lieutenant René **Galinié**
Lieutenant Jean-Claude **Thomann**
Lieutenant Luc **Simon**
Lieutenant Georges **Kiehl**
Adjudant Pierre **Ferrandi**

3^e compagnie

Capitaine Michel **Arminjon**
Lieutenant Jean-Claude **Bréand**
Lieutenant Denis **Macagno**
Sous-lieutenant François **Marellec**
Adjudant Michel **Obriot**

CA

Capitaine Claude **Gehendges**
Capitaine Jacques **Richard**
Lieutenant Roland **Bochet**
Lieutenant Bernard **François**
Lieutenant René **Pereira Da Silva**

CCS

Capitaine Georges **Durel**
Capitaine Pierre **Champy**

11^e compagnie

Capitaine Michel **Banon**
Lieutenant François **Chapelain**
Lieutenant Robert **Perrais**
Lieutenant Jean-Pierre **Marti**
Sous-lieutenant Jean-Luc **Marcotte**
Adjudant Gérard **Flament**

12^e compagnie

Capitaine André **Pambrun**
Lieutenant José **Lenepveu**
Lieutenant Jean **Decouard**
Lieutenant Bernard **Letourneau**
Lieutenant Guénolé **Durant de Mareuil**
Adjudant-chef Jean-Paul **Leinenweber**
Adjudant Marcel **Fraysse**

L'année 1971 commence par un départ des 130 hommes de la 2^e compagnie pour Libreville afin de participer à l'exercice « Communauté ».

Les capitaines Georges **Donguy** et Guy **Miconnet** y participent également en qualité « d'officiers guidage-terre ».

Chronologie :

le 18 janvier, arrivée au Gabon après escale à Djerba et Fort-Lamy,

le 19 janvier, saut sur l'aérodrome de Port-Gentil,

les 20 et 21 janvier, manœuvre avec les forces armées gabonaises ayant pour thème la contre-guérilla,

le 22 janvier, défilé à Port-Gentil devant le président Bongo et le général **Quilichini**, inspecteur des troupes de marine,

le 24 janvier, retour à Castres.



La « 2 », après le saut à Port-Genil.

Cette manœuvre permet aux jeunes engagés de la « 2 » d'avoir un avant-goût du climat africain avant de partir pour le Tchad.



Sur l'aéroport, l'équipe trans met en œuvre un C9.

A Fayolle le 2 février, le général **Vaillant**, inspecteur de l'infanterie contrôle le régiment.

Le 15, manœuvre « *Tchébène* » dans la région de Tarbes avec saut à Ger et à Labatmale ; les conditions atmosphériques déplorables provoquent l'annulation.

Seule une partie de la 1^{re} compagnie s'est posée en parachute à Ger.

« Dans le *Transall*, on voit les nuages entrer par les portes; « debout, accrochez » et on sort. En bas, un réceptacle d'artillerie avec des trous pleins d'eau mais tout le monde se pose sans casse. »

P. Lafourcade

Le 17 février, le régiment se retrouve à Caylus pour y effectuer un séjour jusqu'au 5 mars.

Au programme : courses d'orientation de compagnie, championnat de cross, exercice de synthèse à l'échelon sous-groupe et fin du camp avec une semaine de nocturnisation.



*Visite du colonel à la 3^e compagnie à Caylus :
le lieutenant Jean-Claude Bréand officier adjoint à la « 3 »,
de dos le capitaine Michel Arminjon et le colonel Guillemint.
Le groupe à droite est constitué : du sergent Amoretti, de l'adjutant Obriot,
du sergent-chef Poitevineau, de l'adjutant Prouille et, derrière, du caporal-chef Bérard.*

Un coup de pied de 1^{re} classe

« Saut de nuit sur les Espiémonts à Caylus ; la 1^{re} compagnie du capitaine Billot arrive au sol. C'est le grand silence, les hommes ramassent les parachutes et tentent de s'orienter. Dans un groupe, le 1^{re} classe Denizart est chargé de jouer les serre-files. Consciencieusement il agit et pousse de-ci de-là ses camarades vers le point de regroupement. Les ombres courent comme elles peuvent avec leur chargement encombrant. Soudain, pas très loin, dans un rayon de lune glissé entre deux nuages, il avise une silhouette tranquille qui déambule sur la zone de saut. Son sang ne fait qu'un tour, il se déplace furtivement vers l'intéressé et lui décoche un sympathique coup de pied au postérieur : « hé, le petit gros, tu vas te magner le cul oui ? »

La réponse rend alors l'instant solennel : « le petit gros, c'est ton général de brigade mon petit ! »

En effet, le général Marty, commandant la brigade, a tenu à être au milieu du largage pour se rendre compte de la discrétion de ses parachutistes. »

C. Couturier



*Repas à la « 2 » avec le général Chenel :
debout le lieutenant Georges Kiehl.*

Grenade contre le colonel

« Pendant la semaine de nocturnisation, ma section doit effectuer un coup de main sur une mechta à minuit. Après une infiltration difficile, avec descente de falaises et traversée de zones ennemies tenues par la 3^e compagnie ; un de mes groupes s'égare.

L'affaire prend du retard et nous attaquons à minuit trente.

Entre-temps le colonel, un peu fatigué, resté avec la « 3 », va s'accroupir dans la mechta en question et naturellement se fait brutalement réveiller à la grenade.

Pas content du tout, le treillis blanchi, il me convoque le lendemain à la guitoune PC pour 10 h 00.

A l'heure dite, pas fier du tout, je me présente au colonel **Guilleminot** et je fais mon compte rendu de l'action, de la cause du retard, etc.

Le chef de corps m'écoute, éclate de rire et finalement m'offre une bière. »

P. Obriot

Le 6 mars, passation de commandement de la « 11 » : le capitaine **Alain Durel** succède au capitaine **Michel Banon** désigné pour servir à Madagascar.

Un détachement d'inspection technique agitée

« A l'époque il ne s'agit pas encore d'inspection inopinée et la préparation s'effectue depuis plusieurs semaines. L'affaire s'annonce bien pour le régiment, les compagnies sont motivées et conscientes de l'importance de la chose.

Il y a cependant un point délicat du côté des transmissions. L'atelier 2B n'a plus de sous-officier depuis plusieurs mois et seul un caporal effectue tant bien que mal les réparations et les expéditions à la CLRM de Toulouse. Le chef des ST a bien alerté le commandement mais sans résultat, personne n'est disponible. Il manque aussi l'officier transmissions, parti outre-mer et non remplacé au moment du DIT. Le colonel **Guilleminot** est averti une semaine avant de l'arrivée du détachement d'inspection mais il maintient son voyage en Allemagne prévu pour la visite d'une unité en camp. Il est donc absent pour le contrôle du matériel. Le DIT est accueilli par le lieutenant-colonel **Firth**, commandant en second et le capitaine **Lionnet**, chef des ST.

Le chef de corps revient deux ou trois jours après. Il a passé la nuit dans le train mais souhaite s'informer immédiatement du déroulement de l'inspection et, aux trans, c'est assez problématique comme le redoutait le chef des ST, notamment à l'atelier, car la comptabilité laisse à désirer. Le commandant, inspecteur des transmissions, avait déclaré la veille « évidemment, rien d'étonnant, si le colonel se moque des transmissions ! »

Le colonel **Guilleminot** a vent de ces propos et la colère monte. Au moment des commentaires par les différents inspecteurs, tout se passe bien jusqu'à ce que celui des transmissions ouvre la bouche pour prononcer le premier mot. Là, le « père **Guilleminot** », remonté comme pas possible mais ses arrières assurés, fusille sur place le pauvre commandant transmetteur : « comment osez-vous porter de tels jugements, vous qui représentez une arme rétrograde, en retard de dix ans sur les autres, incapable d'aider les corps dans le besoin et de leur fournir les spécialistes indispensables ? Je suis obligé, moi, commandant du « 8 », d'acheter des antennes flexibles avec mes propres deniers (il l'avait fait une fois) vous devriez avoir honte ! »

Impossible de le calmer ; Ralph (le lieutenant-colonel **Firth**) le regarde, inquiet ; il pense qu'il pousse un peu et il espère une retombée de la tension mais le chef de corps continue d'incendier le pauvre inspecteur prêt à s'agenouiller et à demander pardon.

Au débriefing, tout se passe bien ; une seule remarque de l'inspecteur pour les trans : l'entretien est parfait mais il manque un chef d'atelier 2B que le régiment est en droit d'exiger.

Note du DIT : 4,5/5 voire 5/5 dans certains domaines. »

C. Lionnet

Le 18 mars, la 3^e compagnie et la section ENTAC de la CA (lieutenant Roland **Bochet**) partent pour Münsingen s'entraîner au combat AC avec les FFA.

Le 1^{er} avril, la 11^e Division devient 11^e Division parachutiste et la 20^e Brigade aéroportée, à laquelle appartient le « 8 », devient 1^{re} Brigade parachutiste.

Le 6 avril à Caylus, inspection du général **Simon**, inspecteur de l'armée de terre.

A l'issue se déroule la manœuvre « *Tchouvache* » avec saut prévu sur Castres mais la météo n'est pas de la partie et les unités sont mises en place par camion.

Le 5 mai, le lieutenant Luc **Simon** de la « 2 » part avec ses hommes au camp des Garrigues pour participer au tournage du film « *Voilà l'infanterie* ».

Le 9 mai, grande prise d'armes à Mazamet, le drapeau, le colonel et 5 compagnies défilent. A cette occasion les jeunes recrues sont présentées au drapeau et reçoivent les fourragères.

La cérémonie est placée sous la présidence du général **Marty** commandant la 1^{re} Brigade parachutiste.



*En tête du défilé, le lieutenant-colonel **Firtb** suivi de la 1^{re} compagnie du capitaine Michel **Billot**.*

Le 24 mai, manœuvre « *Colibri 9* » dans la région de Saint-Pons. Quatre compagnies du « 8 » y participent dont la CA et la « 2 », intégrées au parti rouge.



*Un élément de la CCS, avec la cigarette l'adjudant-chef **Planell-Carrío**, chancelier du régiment.
A droite, l'adjudant **Amoric**.*

Né à Périgueux le 22 avril 1940, Jean **Planell-Cario** est médaillé militaire de 1973, chevalier de l'ordre national du Mérite de 1988, capitaine et chevalier de la Légion d'honneur de 1992.

Le 27 mai, la section du lieutenant **Raffenne** revient du Tchad après une année passée au sein de la CPIMa.



*En mai 1971 à la baraque du chinois, repas de cohésion de la 1^{re} section de la 2^e compagnie, qui va bientôt devenir le 4^e commando de la CPIMa : au premier plan le parachutiste Ulysse **Mannessier**, boute-en-train de la section, le capitaine **Michel** et le lieutenant **Thomann** ; debout de profil, le sergent-chef **Pierres**, adjoint de la section.*

Paras baby-sitters

Un matin, après le rapport de la « 2 », le lieutenant **Thomann** demande deux volontaires pour une mission particulière. Fidèles, les paras **Lafourcade** et **Lebougre** se proposent. Le lieutenant leur demande simplement s'ils veulent bien garder sa fille, encore au berceau, pour une soirée. Les deux complices acceptent avec fierté. Le soir en question, après les dernières recommandations de Mme **Thomann**, le couple s'en va ; le bébé est dans son berceau et les deux parachutistes profitent respectueusement des facilités mises à leur disposition. Il est vrai qu'une soirée dans la maison du lieutenant est plus agréable que dans la chambre troupe. Tout se passe pour le mieux jusqu'à ce que « mademoiselle » décide de se manifester en pleurant. Alerte ! Les deux gaillards se précipitent sur le berceau et s'arrêtent, stoppés nets. Que faire ? La petite fille pleure de plus en plus, rougit, s'agite. Personne aux alentours ; il faut faire face. Régler un incident de tir au FM c'est plus facile pense l'un d'eux.

« Le biberon ! Il faut lui filer le biberon » dit Lafourcade.

Sitôt dit, sitôt fait ; la ration en tube de verre est prête, il suffit de mettre la tétine dans la bouche bien ouverte. Malheureusement, après quelques tétées, la chanson recommence. Les paras sont en passe d'être franchement débordés. **Lebougre** a alors une idée.

– « Chez moi, quand un gosse braille, on lui file un petit coup de gnôle dans la bouteille et ça dort tout de suite. »

« Tu crois ? »

– Ouais, j'te dis, ça peut pas lui faire de mal, regarde, j'ai été élevé comme ça. »

Lafourcade le regarde, dubitatif.

« OK, on essaye. »

Un alcool est vite trouvé ; quelques gouttes sont rajoutées au lait et, après quelques instants, le bébé s'endort paisiblement, en ronflant peut-être un petit peu. Le lieutenant et son épouse rentrent, les paras sont ramenés au quartier et tout le monde est content.

D'autres gardes type « rudes paras baby-sitters » ont lieu dans les mêmes conditions puis, le hasard des mutations sépare tout le monde. Près de vingt ans après, lorsque le lieutenant **Thomann** revient au « 8 » comme chef de corps, l'adjudant-chef **Lafourcade**, lors d'une soirée, raconte enfin cette histoire (après quelques hésitations). Le bébé est devenu une belle fille, il y a prescription. Tout le monde en rit et Mme **Thomann** conclut en disant qu'elle avait toujours été étonnée que sa fille dorme si bien chaque fois qu'elle était gardée par les deux joyeux drilles.

Le 31 mai, la section du lieutenant **Thomann** quitte Castres pour Fort-Lamy ; elle y remplace la section du lieutenant **Raffenne**.

Composition de la section

Lieutenant Jean-Claude **Thomann**
Sergent-chef **Pierres**
Sergent René **Blanquart**
Sergent Jean-Pierre **Hamel**
Sergent Noël **Paquin**

chef de section
sous-officier adjoint
chef de groupe
chef de groupe
chef de groupe

Caporal-chef Pierre **Rebondy**
Caporal-chef Patrice **Dufour**
Caporal-chef Guy **Gasperoni**
Caporal-chef Jean-Claude **Garcia**
Caporal-chef Joseph **Trépon**

Caporal Claude **Guerillon**
Caporal Jean **Jablonski**
Caporal Roger **Chabenet**
Caporal Charles **Gabiron**
Caporal Patrick **Lafourcade**
Caporal Lionel **Saint**
Caporal Jean-Louis **Lebougne**

Parachutiste **Alain**
Parachutiste Hervé **Contie**
Parachutiste Jean **Jacquin**
Parachutiste Claude **Besse**

1^{re} classe Daniel **Gaigne**
1^{re} classe Jean José **Ansart**

Parachutiste Claude **Samarut**
Parachutiste Ulysse **Manessier**
Parachutiste Michel **Chacun**
Parachutiste François **Eraud**
Parachutiste Michel **Lachaud**
Parachutiste Alain **Dadoune**
Parachutiste Patrick **Brossard**
Parachutiste Daniel **Cueille**
Parachutiste Jean-Marie **Cajejan**



La CPIMa à la halte quelque part au Tchad.

Le départ de la section **Thomann** donne lieu à une prise d'armes rassemblant le régiment.

Le futur 4^e commando traverse la place d'armes en chantant « loin de chez nous », avant d'aller embarquer dans le car garé à l'extérieur du quartier.



*Le sergent Jean-Pierre **Hamel**.*



*Le caporal-chef Jean-Claude **Garcia**.*



*Le caporal-chef Joseph **Trépon**.*



Avec le PP11, le caporal Patrick Lafourcade.



Le 1^{er} classe Daniel Gaigne.



Le sergent René Blanquart.

Quelques mois plus tard, le caporal **Lafourcade** et son binôme le caporal **Lebougne**, sont à la garde au drapeau pour la visite au Tchad de M. Georges Pompidou, président de la République. Lors de la cérémonie d'arrivée, une rafale de vent fait envoler le chapeau de M^{me} Pompidou ; aussitôt, les gardes du corps abandonnent le couple présidentiel et courent après l'accessoire qui prend sa vitesse de croisière comme une roue folle décrochée d'une voiture. A plusieurs reprises l'un des gardes tente de le saisir. La course est désordonnée et les hommes s'essoufflent. **Lebougne** et **Lafourcade** ne résistent pas et un fou rire les secoue en plein présentez-armes.

Bilan : 8 jours d'arrêts chacun.

*En janvier 1971,
pendant l'opération « Bison »,
le parachutiste Régis Pastor du 4^e commando
à Faya-Largeau devant un avion AD4.*



Pastor fait partie de la première vague d'engagés arrivés au « 8 » en provenance de Bayonne en janvier 1970.



Le capitaine Joseph Canal commandant la CPIMA en 1971, le capitaine Pierre Jourdain lui succédera.

Joseph Canal est né le 30 janvier 1937 près de Belfort. Saint-cyrien de la promotion Vercors (1960-1962), il est lieutenant au « 8 » de 1963 à 1965 et commande la CPIMA au Tchad (1970-1971).

Le général de brigade (cr) Canal est officier de la Légion d'honneur de 1987 et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1991.



Accrochage de Kouroudi le 18 juin 1971 pendant l'opération « Champagne » : avec la musette le caporal Angius, au FM le parachutiste Michel Roger et au fond, tête nue, le parachutiste Marouz du 3^e commando.

Tous se sont postés après avoir repéré un petit groupe ennemi en déplacement.

Les rebelles ne se sont pas déplacés longtemps.

Le parachutiste Yves Martin du commando Bouvinet est tué pendant l'accrochage de Kouroudi.

Son chef de groupe, le sergent Diarra, est tué en tentant d'aller le chercher et, avec lui, le 1^{er} classe Strentz est blessé.

Très combatifs les rebelles tentent d'aller détrousser les cadavres mais le sergent Bertiau et les caporaux Moreau, Dussubieu et Wawrzaszek les en empêchent. Tous sont blessés. C'est le sergent Kerjouan qui règle définitivement le problème avec l'AA52.





*A Kirdimi au retour
de Kouroudi :
les lieutenants
Thomann
(4^e commando),
Beaufils officier
renseignement,
Bouvinet 3^e commando
et **Neau** 1^{er} commando.*



*Le lieutenant **Rosier**
(2^e commando)
à Kirdimi.*



*Le caporal **Daniel Wawrzaszek** alias « Banzaï » du 3^e commando
(adjudant **Chastanet**) aux alentours de Mongo.*

Fils d'une famille de mineurs du Nord d'origine polonaise, il obtient à 18 ans son diplôme d'agent d'exploitation du gaz de France.

Encore mineur, sa mère l'émancipe pour qu'il puisse toucher son salaire et sa carrière aurait pu se dérouler sans histoire s'il n'avait pas eu connaissance par la presse des événements au Tchad. bercé depuis longtemps par l'histoire militaire, il décide brutalement que tout cela ne doit pas se passer sans lui. Il démissionne du gaz de France et signe un contrat de cinq ans au titre du CI/1^{er} RPIMa. A huit mois de service, il est caporal. Désigné pour Saint-Maixent, il demande le Tchad et obtient le « 8 » le 1^{er} mars 1971. Jeune gradé, il encadre les recrues à la « 12 » mais harcèle son capitaine pour s'envoler vers l'Afrique.

De guerre lasse, ce dernier cède et le caporal **Wawrzaszek** atterrit le 24 mai 1971 à Fort-Lamy.

Il est affecté au 3^e commando. Le 18 juin, il est blessé à Kouroudi en tentant de porter secours à ses camarades pris sous le feu. En mai 1972, il retourne à Castres et repart à la CPIMa en juin avec la section du lieutenant **Kuntzmann** pour son dernier séjour au Tchad.

Affecté au retour en août 1974 à la 4^e compagnie du « 8 », il quitte l'armée en juin 1975.

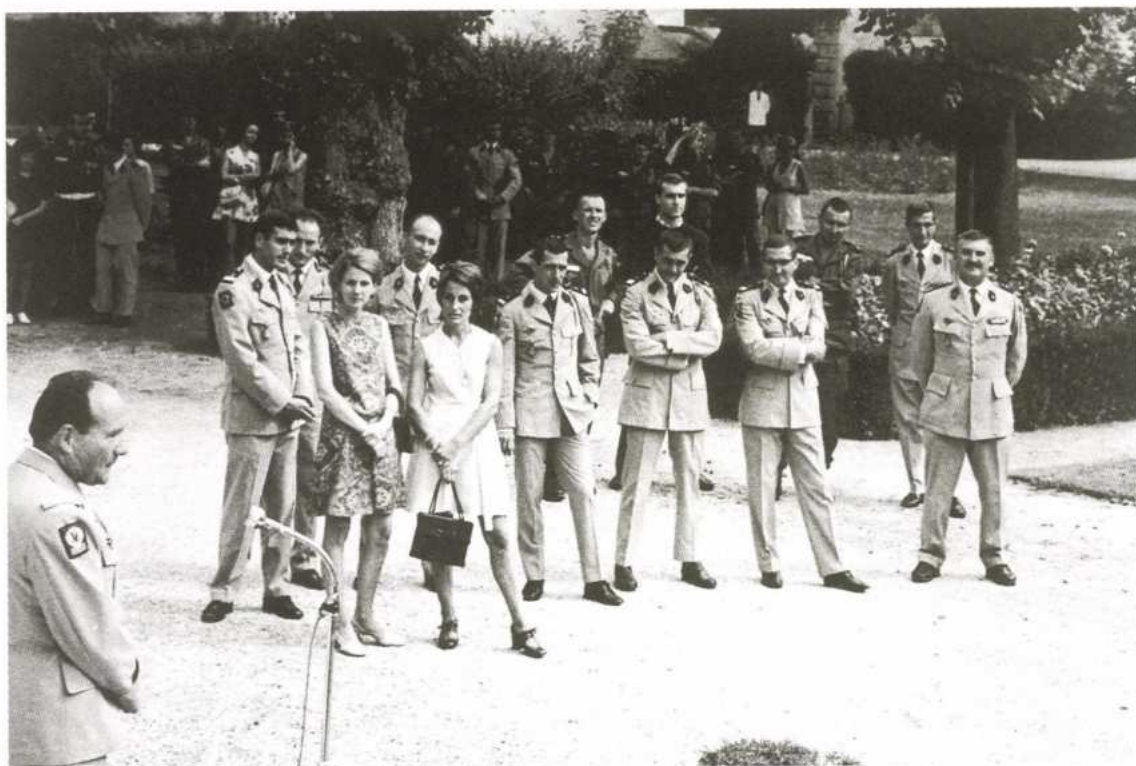


En juin 1971 au camp Dubut, suite à l'accrochage de Kouroudi, remise de croix de la valeur militaire par le colonel Gagnaux, surnommé « penche à gauche » : les parachutistes Malak, Lemonnier et Waurzaszek.

Le 3 juin 1971, passation de commandement à la CCS. Le capitaine Max Poiroux succède au capitaine Pierre Champy, qui assurait jusqu'alors le commandement par intérim.

Pierre Champy est né en 1936 à Bône, Algérie. Au « 8 » en 1967, il commande la CA (1969-1971). Officier de la Légion d'honneur de 1992, officier de l'ordre national du Mérite de 1986, le lieutenant-colonel Champy est retiré à Fréjus. Son fils Philippe a pris le commandement de la CEA en 2000, trente et un ans après lui.

Le 18 juin 1971 à Beaudecourt, allocution du général Marty devant les officiers du régiment : le capitaine Jacques Ricard, officier adjoint à la CA, le lieutenant Jean Decouard (3'), le lieutenant Bernard Letourneau (4'), le capitaine René Faberon officier adjoint à la CCS (5'), le lieutenant René Galinié officier adjoint à la « 2 » en instance de départ en gendarmerie (6), derrière en treillis le lieutenant Georges Kiehl.



Jean Decouard est né le 25 juin 1939 dans l'Indre-et-Loire. Saint-cyrien de la promotion « centenaire de Camerone » (1962-1964). Il sert au 1^{er} RPIMa (1966-1967) et au Tchad (1968-1970) avant de rejoindre le 8^e RPIMa (1970-1972).

Chevalier de l'ordre national du Mérite (1981) et de la Légion d'honneur (1996), le colonel (H) Decouard est retiré à Viviers-les-Montagnes près de Castres.

Le 9 juillet, par train spécial, 500 hommes du régiment montent à Paris.



*La 2^e compagnie au retour
d'un exercice de défilé
à Villacoublay :
au centre le lieutenant
Raymond Kuntzman,
à gauche le tireur FM
est le parachutiste
Jacky Moutarde.*

Photo Maffre Toulouse.



*Derrière son chef de corps
et son drapeau,
le 8^e RPIMa défile
sur les Champs-Élysées.
Le drapeau est porté
par le lieutenant Sales
qui a, à sa droite,
l'adjudant-chef Mattéi.
Derrière le drapeau,
le capitaine Billot avec,
à sa gauche en retrait,
le sous-lieutenant
Moreau, polytechnicien,
effectuant son service
et qui fera
une brillante carrière
d'ingénieur militaire
de l'armement.*

Le 10 septembre 1971, passation de commandement du régiment, le lieutenant-colonel René **Bellamy** succède au colonel Marcel **Guilleminot**.



Le lieutenant-colonel Bellamy, le général Marty et le colonel Guilleminot.



*La 2^e compagnie lors du défilé clôturant la prise d'armes :
le sergent-chef Joël Bellanger dit « Bellus » et le lieutenant Georges Kiehl.*

Le lieutenant-colonel René Bellamy.

René **Bellamy** est né le 4 mai 1925 à Cexhaix en Bretagne. Officier d'origine EMIA, il est l'un des rares rescapés du 3^e BCCP anéanti sur la RC4 en Indochine en octobre 1950. Commandant de compagnie au 3^e RPIMA en Algérie, chef de corps du CNEC de Mont-Louis, il commande le 8^e RPIMA en 1971-1973. COMSUP à la Réunion (1979-1981), commissaire aux sports militaires (1981-1983) et enfin commandant de la 54^e DMT à Montpellier (1983-1985), le général de division **Bellamy** s'est éteint le 25 juin 1998.

Il était commandeur de l'ordre national du Mérite de 1974 et de la Légion d'honneur de 1980.



La cérémonie de passation de commandement est présidée par le général **Marty**, commandant la 1^{re} BP et, à cette occasion, le capitaine **Jean Laidet**, commandant la 11^e compagnie reçoit la croix de chevalier de l'ordre national du Mérite. Le sergent **Gérard**, les parachutistes **Pierre Sadowski**, **Daniel Raoul** et **Daniel Builay** sont décorés de la valeur militaire.

Le 15 septembre, passation de commandement à la « 2 », le capitaine **René Faberon** succède au capitaine **Yves Michel**, affecté à Fort-Lamy.

Le 16 septembre, le général **Compagnon** succède au général **Lefort** à la tête de la 11^e DP.

Le même jour, le « 8 » participe à la manœuvre « *Tchernia* », avec une compagnie de parachutistes allemands en échange au pair avec la 3^e compagnie du capitaine **Arminjon**.

Le 14 octobre, départ du régiment au Larzac. Retour le 28 octobre.

Le 3 novembre, manœuvre « *Tchita* » à Caylus avec franchissement de nuit de l'Aveyron.

Le 7 novembre, la « 2 » part en stage à Collioure et Mont-Louis et la « 1 » part à Mailly pour la manœuvre « *Tchefou* » avec la 7^e Brigade de Besançon.

Le 21 novembre, départ de la CA du capitaine **Champy** pour Collioure.

Le 3 décembre, participation du régiment au rallye de Pau. Le « 8 » se classe troisième sur onze.

Le 7 décembre, manœuvre « *Sterne* » dans la région de Réalmont et Lacaune avec le général de la 11^e Division.

Le 13 décembre, manœuvre « *Pétrel* » pour la « 3 ».

Le 23 décembre, arbre de Noël à Fayolle.

Le 24 décembre, messe de minuit au quartier dans le cinéma.

L'année 1971 se termine tragiquement pour le 8^e RPIMa, deux sergents et un caporal-chef se tuent lors d'un accident de la circulation.

1 9 7 2

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel René **Bellamy** : Chef de corps
Lieutenant-colonel Ralph **Firth** : Commandant en second
Chef de bataillon Yves **Jan** : Chef du BOI
Chef de bataillon Jean **Barbé** : Chef du bureau instruction
Médecin capitaine Jean **Larrouy** : Médecin-chef

1^e compagnie

Capitaine Michel **Billot**
Capitaine Patrick de **Cockborne**
Lieutenant Alain **Copel**
Lieutenant Patrick **Macé**
Adjudant Jean-Paul **Amoric**

2^e compagnie

Capitaine René **Faberon**
Lieutenant François **Chapelin**
Lieutenant Arnaud **Cavil**
Lieutenant Claude **Bouvinet**
Sous-lieutenant Raymond **Kuntzman**

3^e compagnie

Capitaine Michel **Arminjon**
Lieutenant Marc **Denier**
Lieutenant Denis **Macagno**
Lieutenant Jean-François **Marellec**
Sous-lieutenant Daniel **Junquet**

CA

Capitaine Pierre **Champy**
Lieutenant Christian **Lubeigt**
Lieutenant Bernard **François**
Lieutenant René **Da Silva**
Lieutenant Roland **Bochet**
Sergent-chef Max **Juvigny**

CCS

Capitaine Max **Poiroux**
Capitaine Guy **Arlecchini**

GI

Chef de bataillon Jean **Herraud**
Capitaine Guy **Miconnet**

11^e compagnie

Capitaine Alain **Durel**
Lieutenant Jean-Marc **Dubut**

12^e compagnie

Lieutenant Michel **Jaeger**
Lieutenant François **Pustoch**

L'effectif du régiment est de 60 officiers, 177 sous-officiers et 1 128 militaires du rang, soit un total de 1 365 hommes.

Du 6 au 18 février 1972, la CPIMa est lancée dans une opération dénommée « *Bison-Charlie* », à la limite du Batha, du Ouaddaï, du Salamat et du Guera, sur l'itinéraire des bandes rebelles qui rejoignent le pays Moubi. Elle est répartie sur une surface aussi vaste que possible, par équipes de six. Le 18 février, l'une d'entre elles, à Am-Dagachi dans le Ouaddaï, surprend une bande rebelle et un convoi d'armes à l'arrêt dans une palmeraie. Il est difficile de les localiser en règle générale, car elles se déplacent la nuit et ont le soutien de la population qui les prévient de toute approche suspecte. Le groupe qui se trouve là est celui du sergent José Barcelot. Il fait ouvrir le feu à 1 contre 50 et donne l'alerte par radio. Les commandos du lieutenant Thomann et du lieutenant Simon arrivent à la rescousse.

Traqués, les rebelles se défendent bien, l'accrochage est violent. Ils sont d'ailleurs bien armés et possèdent même des grenades à fusil françaises qui ne sont pas encore en dotation chez les paras.



L'épave du Tripacer PC.

Malheureusement, pendant l'action, un avion est abattu : le *Tripacer PC* qui survole la zone. A l'intérieur, les paras retrouvent deux corps : celui du pilote et celui du chef de bataillon Alain Le Puloch qui dirigeait l'opération. Il est le fils du général Le Puloch, chef d'état-major de l'armée de terre.

La perte de l'appareil fait grand bruit et aussitôt une équipe de contrôle arrive sur place en provenance de Fort-Lamy.

Le parachutiste Dadoune, en fouillant des cadavres, a trouvé des croquis expliquant comment tirer sur un aéronef.



*Bilan de l'accrochage d'Am Dagachi :
le lieutenant Thomann, derrière lui le caporal-chef Boulbin.*

Les rebelles ont perdu 49 hommes et 60 armes sont récupérées.

Quand la décision est prise d'évacuer les corps du pilote et du commandant on appelle un hélicoptère.

Le pilote, comprenant ce qu'on lui demande refuse de charger les deux cadavres dont la décomposition a commencé. Le lieutenant Thomann lui met son PA sous le nez pour mieux lui faire saisir le sens de sa phrase. Les corps sont emportés à Largeau.

Histoire de panneaux air-sol

« Les rebelles prennent de plus en plus d'assurance et d'expérience car, après avoir appris à tirer sur les avions et les hélicoptères, ils utilisent les mêmes panneaux air-sol que nous, afin de tromper les pilotes.

Lors de l'accrochage de Kasina, vers la fin mars 1972, ils pensent avoir les mêmes panneaux mais nous avons de bons renseignements et notre couleur a été changée : « trop tard pour eux ! »

A. Dadoune



Le caporal Pierre Sadowski.

Blessé à Bedo et rapatrié, il est revenu au Tchad dans la section du lieutenant **Simon**. C'est à cette époque qu'il gagne un surnom encore d'actualité « Shadok ». L'origine en est assez obscure ; de nature phonétique probable, elle est liée au dessin animé « les shadoks » qui passe à la télévision en France à cette époque ; le reste est à l'imagination de chacun.



Repas au camp Dubut ; l'adjudant Chastanet, en bout de table le sergent-chef Raison puis le sergent Piaskowski et le lieutenant Simon.



Le 1^{er} classe Hatari, conducteur au 1^{er} commando.

*Le lieutenant Luc Simon,
chef du 1^{er} commando.*



*Le sergent Louadoudi,
en juin 1972 à Am-Timam.*

La CPIMa est à pied. Un commando accroche de nuit à Alak. Il y a 17 morts du côté rebelle.

Il s'agit de la fameuse « compagnie rapide ». Elle emmène ses blessés. Les parachutistes trouvent un canon de 57SR abandonné.

*Finex d'opération dans le Salamat
(pays du coton) : le 1^{er} classe Morisseau,
tireur FM, le caporal Aboutoibi, conducteur
du 6 x 6, le sergent Labadens, chef de groupe
et le caporal-chef Nunès, chef d'équipe.*



Le 6 juin 1972, retour du Tchad de la section du lieutenant Jean-Claude Thomann. Le transfert de Toulouse à Castres se fait par car et le point d'arrivée n'est pas Fayolle, mais le Causse où le régiment attend les anciens de la CPIMa autour d'un méchoui.

Il manque un homme, le parachutiste Alain, tué accidentellement au fort de Bili dans la région de Bokoro en septembre 1971.

A Castres, le 19 février 1972, passation de commandement à la « 3 », le capitaine Maurice Quadri succède au capitaine Michel Arminjon.

Mieux entraînés que l'armée rouge

« Du 28 février au 20 mars, camp de la 1^{re} BP à Canjuers. Seize jours de pluie, deux jours de neige et trois jours de soleil. Nous logeons dans des fermes abandonnées, seule la « 3 » est sous tentes individuelles en contrebas d'un carrefour dans un étang de boue. Un bulldozer est demandé au bout d'une semaine pour enlever tout cela, mais la pluie persiste et ça recommence. La « 3 » joue « soldats de la boue ». A la « 12 », tout le monde vit mouillé, il n'y a que quelques poêles. La nuit, les sentinelles tentent de sécher sous les tentes 56 servant de salles de cours. Au PEG, chacun place son treillis humide entre le tapis de sol et le duvet, dans l'espoir de le retrouver moins froid au petit matin. La toilette se fait dehors en cassant la glace.

Les vivres sont livrés en vrac. En préparant les pommes de terre, on a l'impression d'éplucher des galets ; la viande est découpée à la hachette, c'est la cuisine de « Cromagnon » et, au bout du compte, il n'y a pas grand chose dans la gamelle. Un jour on décide d'améliorer l'ordinaire : le PEG part à la pêche à la grenade dans une rivière glacée. En slip, le peloton est en ligne dans l'eau... les grenades sont lâchées... mais pas un poisson ne remonte. Tout le peloton est violacé. On fait huit jours de « nocturnisation », début de la « journée » à 23 h 00, combat jusqu'à 6 ou 7 h 00 puis activités diverses et trois ou quatre heures de sommeil avant de recommencer. A la fin du camp, cross brigade, 420^e BCS, 3^e RPIMa et 9^e RCP : cent hommes par régiment. 8^e RPIMa : cent hommes par compagnie !

Trois semaines de pluie, de boue, de glace, de fatigue et pas de malade ! »

C. Lemeau

Le 8 avril, prise d'armes à l'occasion de l'arrivée à la 3^e compagnie de sa première section d'engagés en provenance du GI (30 hommes).

Le 2 juin, une cérémonie a lieu au quartier à l'occasion du départ pour le Tchad de la section du lieutenant **Copel** (1^{re} compagnie). Encadrement : le sergent-chef **Bernard Liochon**, SOA, les sergents **Gérard Labadens** et **Compagnon** et le caporal-chef **Christian Couturier**, chefs de groupe. Dans la section il y a aussi les parachutistes **Daniel Raoul**, **Jean-Paul Morisseau** et le caporal-chef **José Nunès**.

Le pool auto en déroute

La période favorable pour les ST du régiment fut 1971-1972, avec un encadrement de qualité : sous-lieutenant **Dulcet** (comptable-matières), sergent-chef **Beringuier** (comptabilité essence), l'adjudant-chef **Lazaro** (2B auto), le sergent-chef **Royon** (armement), l'adjudant **Bernard-Barthe** (transmissions) et l'adjudant **Gaignet** (section transport).

Tout marche sur des roulettes. Hélas, au fur et à mesure des départs, la relève n'est pas forcément assurée. L'armement reste trois mois avec un caporal tout seul, les transmissions avec un autre petit gradé et, début 1972, la section transport se retrouve entre les mains du plus ancien des caporaux-chefs du pool qui a 70 véhicules en compte. Le commandement est interpellé plusieurs fois, mais personne n'est disponible. Les mois passent et le pool auto court à la catastrophe.

Les camions tombent en panne à chaque sortie ; les capitaines se plaignent ; plus rien ne tourne vraiment rond. Au bilan, entre autres pannes, une dizaine de bielles coulées et, même s'il s'agit de vieux *GMC*, *U55* ou 4 x 4 *Renault*, le gâchis est sérieux. Comment se sortir d'un si mauvais pas sans s'attirer les foudres de la division ?

Le chef des ST, heureusement, a de bonnes relations avec la Compagnie légère de réparation du matériel : il est l'ami du patron de cette dernière et, par ailleurs, de la même promotion que le chef du 3^e échelon. Deux tiers des camions sont déclassés et cela sans remplir de formulaire C5.

Le chef de corps, le colonel **Bellamy**, n'a pas non plus été informé de la réalité du désastre, il n'en sait qu'une faible partie, pourtant le chef des ST de l'époque, le capitaine **Lionnet** avait été averti dès la prise de commandement du colonel, qu'il ne fallait rien lui cacher sous peine de le payer très cher. Le capitaine **Lionnet** est passé outre, car, pour lui, une autre solution existe : des relations toujours très bien entretenues.

Le 12 mai 1972, manœuvres « Épervier I et II » organisées par la 1^{re} BP. Enlevé par 12 *Transall*, le régiment est largué sur les zones de Sarlat, Graulhet, Gaillac et Bessières. Les manœuvres consistent à tester la capacité des éléments de tête et d'arrière-garde d'une division mécanisée rouge. Elles se terminent le 19 par un défilé à Cahors.

*Dans le Transall, une partie du PEG de l'adjudant Péré dit le « Chinois », en renfort de la 3^e compagnie du capitaine Quadri :
câble A, le deuxième, le parachutiste **Buet**, un Savoyard,
le quatrième, le parachutiste **Rodriguez**,
le cinquième, le sergent **Bourgeois**.
Câble B, le cinquième, le parachutiste **Perinetti**.*



Dans ce PEG, l'élève gradé **Lemeau**, du 420^e BPCS ; il en sortira major et, plus tard, sera affecté au « 8 ».

Sur Gaillac, l'arrivée au sol est une hécatombe : un mort (pas du « 8 ») et 70 blessés.



*Le 6 juin 1972, arrivée des trois premiers engagés (trois ans)
au titre du 8^e RPIMa en provenance de Polynésie Française :
en haut, les caporaux **Serge Gabert** (Huahiné)
et **Jean Etau** (Rurutu).
En bas, le caporal **Jean-Robert Poevaï** (Marquises).*

« Issus d'une mosaïque d'îles éclatées sur des millions de kilomètres-carrés dans le plus vaste des océans, c'est du bout du monde qu'arrivent dès 1972 nos frères d'armes du Pacifique que nous appelons sans discernement les « Tahitiens ». La force première de ce petit groupe est la cohésion d'autant plus remarquable que nous imaginons mal les milliers de kilomètres qui séparent chacune de leur île. A l'instar de nos anciens d'Afrique et des Caraïbes, il faut à ces précurseurs des trésors d'imagination et des qualités d'adaptation exceptionnelles face aux agressions climatiques et culturelles. C'est donc soudés tels les pieds nickelés que **Etou**, **Gabert** et **Poevai**, tous trois d'îles différentes, se retrouvent dans le train Paris-Toulouse sans billet mais armés de leur éternel sourire, une guitare, deux ukulélés et 31 kilos de colliers de coquillages. Avec un tel bagage on peut vaincre toutes les difficultés, même un contrôleur de la SNCF compréhensif qui, pour toute amende, repart avec un collier sous les acclamations des voyageurs ravis de cet intermède. Enfin, Castres, accueillis par trois caporaux wallisiens (**Apolomio**, **Takale** et **Thevenot**) le noyau se forme, les fiançailles avec le « 8 » sont inéluctables, unis par les mêmes traditions : cohésion, entraide, respect inconditionnel du chef, le tout brassé d'un zeste de joie de vivre et de décontraction. Le tutoiement employé couramment dans les îles doit être jugulé par un cours spécifique intitulé « l'école du vouvoiement ». En échange, le régiment devient plus musical. Le foyer du soldat résonne chaque soir des mélodies d'outre-mer, merveilleux moments de communication où Bretons, Basques et autres enfants de nos provinces s'évadent sous les cocotiers en reprenant les refrains de ces chants ancestraux. A l'extinction des feux nos amis **Ellacott**, **Taputu**, **Fatupua**, **Pittman** et tous ceux cités précédemment passent les frontières du régiment pour enflammer les bars de Castres au son des ukulélés. Peu à peu, soirées officieuses ou officielles sont rehaussées par les prestations de plus en plus professionnelles du groupe folklorique « Tahiti » où le charme des vahinés adoucit les viriles résonances des chants guerriers. Au-delà de ces anecdotes fleuries, les îliens deviennent des parachutistes solides, efficaces et fidèles ; on les retrouve dans toutes les compagnies aux postes les plus divers, passant avec succès les embûches des examens et concours (l'adjudant-chef **Gabert** dit **Monoïhere** est le seul sergent à se présenter au brevet de moniteur parachutiste et à le réussir brillamment pour devenir le chuteur exceptionnel connu de tous, puis l'unique instructeur para polynésien). La plupart sont devenus sous-officiers. Leur inébranlable sérénité, leur générosité, leur technicité et leur ouverture d'esprit ont marqué des générations de jeunes engagés, imposant encore plus cette spécificité du « 8 » : mélange de genres et de races tout comme l'extrême dispersion des origines de chacun pour faire de ce patchwork un outil terriblement efficace, cimenté par une cohésion indéfectible. L'osmose du grand Pacifique et du grand « 8 » est amorcée et s'inscrit en enluminures dans les pages de l'histoire du régiment. »

J.-M. Hermet – Challessin

Le « 8 » et son « Bataillon du Pacifique »

Depuis 1972, le « 8 » accueille périodiquement des fils de Maoris et quelques Mélanésiens venus des lointains territoires d'outre-mer du Pacifique. A l'image de leurs grands anciens de l'héroïque Bataillon du Pacifique, ils ont su se faire apprécier pour leur joie de vivre, leur tonicité, leur courage et un sens poussé de la solidarité. Rappelons les noms de ces 147 valeureux « Tahitiens » (terme générique pour les ressortissants de nos TOM), originaires de toutes les îles, ou peu s'en faut, de cet immense Pacifique.

Tahiti (22) : **Amaru**, **Bonnet**, **Delord**, **Ferrand**, **Hamblin**, **Jordan Domingo**, **Leau Kang Mui**, **Lesca**, **Manua**, **Mendelson**, **Pambrun**, **Tauriataea**, **Teakau**, **Tepu**, **Teliko**, **Tetua**, **Tiatia**, **Eugène Van Bastolaer**, **Ravein François Van Bastolaer**, **Viritua**, **Wholer**, **Teanihi**.

Bora Bora (4) : **Anania**, **Barff**, **Buchin**, **Ellacott**.

Maupiti (1) : **Raufauore**.

Huahine (10) : **Brice Gabert**, **Serge Gabert**, **Maui**, **Hamblin**, **Hauti**, **Teherio**, **Temaatua**, **Temaouri**, **Terorohauépa**, **Tereino**.

Moorea (8) : **Bouf**, **Ebbs**, **Manate**, **Mara**, **Natua**, **Pittmann**, **Tsen Fo Chee** (devenu **Chee Ayee**), **Tevarauhara**.

Raiatea (16) : Chan, Dexter, Eperania, Holman, Ieremia, Leewing, Matiere, Ravier, Tapao, Teriipaia, Teura, Shanon, Manaore, Reiatua, Tetuanui, Yeung.

Tuamotu Gambier (7) : Alo, François Fatupua, Raphaël Fatupua, Harris, Kavera, Tetaihuka, Meitai, Atiu.

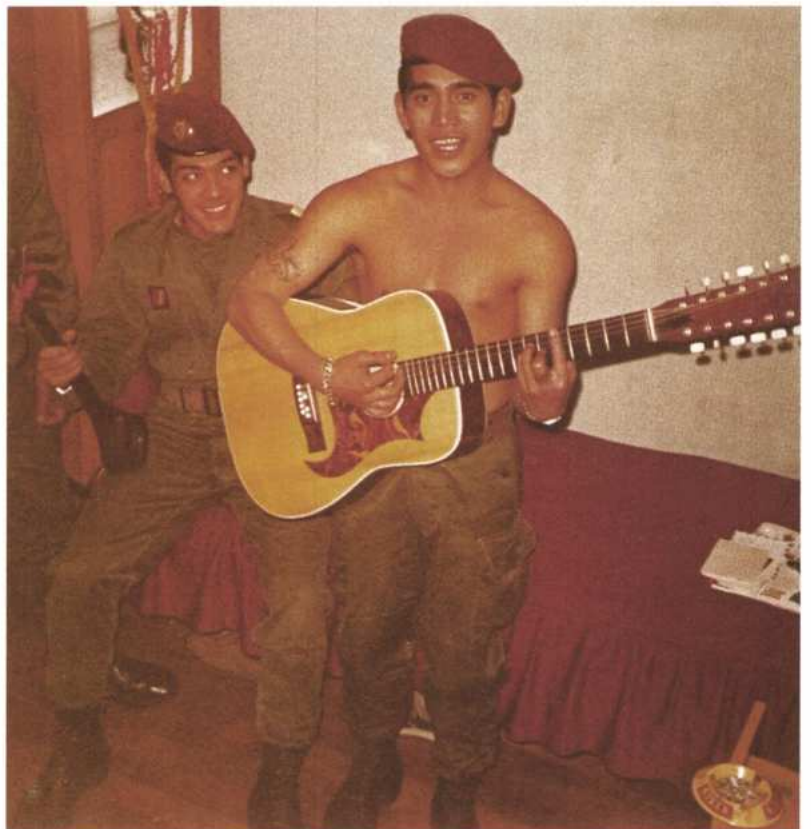
Iles Australes (13) : Etau, Kainuku, Riaria, Maroanui, Moeterauri, Poareu, Gustave Taputu, Patrice Taputu, Pune Taputu, Anselme Tetuira, Teuira, Tupea, Shinog.

Iles Marquises (21) : Barsinas, Maurice Bruneau, X. Bruneau, Raphaël Bruneau, Falchetto, Hueri, Ihupo, Kaimuko, Kohumoetini, Make, Pautehea, Pihahuna, Poevai, Raihauti, Sigetomi, Tamarii, Amédé Taupotini, Bernard Taupotini, Jean Taupotini, Tekaripa, Teikiteetini.

Wallis (22) : Chuvan, Faupala, Felomaki, Fitialeata, Laouvea, Mauvaka, Munanoa, Païo, Pakihivatau, Poleilei, Polutele, Takele, Takiu, Thevenot, Toagutu, Tokanoa, Uatini, Sapa Lavelua, Thierry Lavelua, Soane Vaitanaki, Vakauliafa, Vakalepu.

Futuna (5) : Alakiletoa, Moefana, Mafutuna, Tagatamanogi, Manuel Vaitanaki.

Nouvelle-Calédonie (13) : Apikaua, Goah, Goulie, Honko, Moneifara, Newedou, Onocia, Salmon, Moïse Tetuira, Tiagni, Valere, Vandegou, Wimian.



*Détente en chambre entre midi et 14 heures
à la 1^{re} compagnie :
les caporaux-chefs **Gabert** (au ukulélé)
et **Jean-Robert Poevai** (à la guitare).*

« Patron de la 12^e compagnie, le lieutenant **Jaeger** commande à l'instinct et ne se préoccupe pas de la méthode. Le coiffeur, pour lui, est une activité compagnie, il programme donc une séance globale, de temps en temps, mais après le travail. Tout le monde y passe, une tondeuse, un sabot standard, quelques coups de rasoir et en cinq minutes le tour est joué. Les premiers se présentent après le repas, les derniers passent à 4 ou 5 heures ; quant au coiffeur, il fait la nuit sans relève. Pour les départs sur le terrain, devant la compagnie rassemblée, prête à partir, il désigne quelques GV pour lui présenter leur musette. Il empoigne l'objet, le secoue violemment dans tous les sens et, immanquablement, le poncho, roulé dessous, se décroche et tombe. Il se saisit alors de l'individu et le secoue tout autant en grognant entre ses mâchoires crispées : « elle est brûlée ta musette hein ? »

C. Lemeau



Les caporaux Alain Dadoune et Charles Gabiron, tous deux de la section Thomann.

Le 30 juillet 1972, passation de commandement à la 1^{re} compagnie, le capitaine Jacques Ricard succède au capitaine Michel Billot, muté au Tchad pour y prendre le commandement de la CPIMa.

Le 17 août, passation de commandement à la 11^e compagnie, le capitaine Alain Michaud succède au capitaine Alain Durel, muté à Coëtquidan.



La 3^e section de la 2^e compagnie : le lieutenant Raymond Kuntzmann, le sergent Marion et le 1^{er} classe Georges Attard.

Le 11 octobre, le régiment part à Caylus. Toutes les compagnies participent au camp à l'exception de la « 1^{re} », en manœuvre à l'extérieur de la garnison.



Photo Maffre Toulouse.

1^{re} compagnie. 1^{re} colonne : le lieutenant Nédélec chef de la 3^e section, l'adjudant Lièvre adjudant d'unité.
 2^e colonne : les sergents Baron, Fresseuille et Payen, le sergent-chef Claulin, le sergent Vasseur.
 3^e colonne : le caporal-chef Ledier, le 1^{er} classe Mazure, le caporal-chef Ibaddadene, le 1^{er} classe Atlan.
 4^e colonne : le parachutiste Champagne.



Photo Maffre Toulouse.

1^{re} colonne : les caporaux-chefs Watson et Demassiet.
 3^e colonne : le caporal-chef Chabas, le caporal Larbi, le 1^{er} classe Cales.
 4^e colonne : l'adjudant Lièvre, au fond avec une moustache le sergent-chef Claulin, les sergents Vasseur et Erb.



*Un groupe de la « 2 » pendant les tests :
le caporal Patrick **Lafourcade**, chef d'équipe choc, le caporal-chef **Fourcade**,
chef de groupe, le caporal Jean-Louis **Lebougne** dit « P'tit Louis », chef d'équipe feu et le parachutiste **Conan**.*

Le 1^{er} décembre la CB est recréée, le capitaine Max **Poiroux** en prend le commandement.



Au Tchad, le 11 septembre 1972, le capitaine Michel **Billot** succède à la tête de la CPIMa au capitaine Pierre **Jourdain**.

La cérémonie se passe à Mongo et, ce jour-là, les rebelles choisissent d'attaquer le camp. Le 1^{er} commando se prépare à faire une sortie, mais Fort-Lamy refuse.

*Le caporal-chef **Couturier** et le capitaine **Billot**,
au volant, dans un village au Tchad.*

Le caporal-chef **Couturier** arrive au « 8 » en février 1971 en provenance de la CPIMa où il a participé à 16 opérations, comme grenadier voltigeur d'abord puis comme caporal. Il a même commandé un groupe en fin de séjour. Affecté à la 1^{re} compagnie du capitaine **Billot**, dans la section du lieutenant **Copel** comme chef de groupe, il repart à la CPIMa avec une section de sa compagnie en 1972.

Pour ce séjour, le caporal-chef **Couturier** part comme « radio » sur le papier mais il prend en réalité le groupe du sergent **Morel** qui doit passer le CM2. A l'arrivée du capitaine **Billot**, celui-ci le récupère comme radio et tireur d'élite.

Nommé sergent en décembre 1972, il prend le 3^e groupe du 3^e commando avec l'adjudant **Laurent** comme chef de section et le sergent-chef **Lang** comme adjoint, à qui il a fait les classes à Bayonne en 1969.

Couturier prend la tête du groupe dans lequel il a été 1^{er} GV en 1970.

1973

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel René **Bellamy** : Chef de corps
Chef de bataillon Yves **Jan** : Commandant en second
Chef de bataillon Jean **Herraud** (1) : Chef du BOI
Chef de bataillon Jean **Barbé** : Chef du BI
Médecin commandant Jean **Larrouy** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Jacques **Ricard**
Lieutenant Jean **Berges**
Lieutenant Patrick **Macé**
Lieutenant Luc **Simon**
Lieutenant Jean-Marc **Nédélec**
Adjudant Renaud **Ode**

2^e compagnie

Capitaine René **Faberon**
Lieutenant André **Meunier**
Lieutenant Arnaud **Cavil**
Lieutenant Raymond **Kuntzmann**
Sous-lieutenant Gérard **Romain**
Adjudant Joël **Bellanger**

3^e compagnie

Capitaine Maurice **Quadri**
Lieutenant Jean-Marc **Denier**
Lieutenant René **Miniou**
Lieutenant Pierre **Zammit**
Sous-lieutenant Thierry **Poitel**
Adjudant-chef Pierre **Jeanpierre**

CA

Capitaine Pierre **Champy**
Lieutenant Jean-François **Rivat**
Lieutenant Roland **Rochet**
Lieutenant Eugène **Risdorfer**
Lieutenant Patrick **Labit**
Lieutenant Georges **Kiehl**
Sous-lieutenant Gabriel **Chantre**

CCS

Capitaine Guy **Arlecchini**
Lieutenant Marcel **Desfons**

Commandant du GI

Chef de bataillon Alfred de **Viguerie**
Capitaine Georges **Donguy**

11^e compagnie

Capitaine Alain **Michaud**
Lieutenant Jean-Marc **Dubut**

12^e compagnie

Capitaine Michel **Jaeger**
Lieutenant Jean-François **Pustoc'h**
Lieutenant Pierre **Beaufils**
Sous-lieutenant Edmond **Maudet**

L'effectif du régiment est de 59 officiers, 174 sous-officiers et 1039 militaires du rang, soit un total de 1272 hommes.

(1) Né en 1925 dans le Morbihan, Jean **Herraud** rejoint les rangs de la Résistance à l'âge de dix-neuf ans. Il effectue trois séjours en Indochine dont le dernier au 6^e BPC (Diên Biên Phu) et un séjour en Algérie au 3^e RPC. Il commande le BOI du « 8 » de 1972 à 1973. Cinq fois blessé et treize fois cité, dont sept fois à l'ordre de l'armée, le colonel (H) **Herraud**, médaillé militaire, a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur en 1999. Il est retiré à Locminé (Morbihan)... non loin de Meucon.



*La 2^e compagnie en stage
biver à Mont-Louis
en février 1973 :
les lieutenants
André **Meunier**,
adjoint au capitaine,
Raymond **Kuntzmann**
et Arnaud **Cavil**,
chefs de section.*

Arnaud Cavil est né en 1943 dans le Morbihan. A sa sortie de l'EMIA en 1987, il est au 3^e RPIMa puis au Tchad où il est cité. Par la suite, il sert trois fois au « 8 » : en 1972-1974 comme chef de section, en 1976-1979, comme capitaine commandant la CCS et en 1985-1987 comme chef de bataillon OSA.

Le lieutenant-colonel (H) Cavil est chevalier de la Légion d'honneur (1988) et de l'ordre national du Mérite (1983).



*La 4^e section de la 1^{re} compagnie
pendant une prise d'armes à Fayolle :
à droite au premier rang,
le caporal Jean-Louis **Clisson**,
chef d'équipe feu. Il est parmi les premiers
engagés de la 1^{re} compagnie,
avec **Dobrovoski** à venir de la Légion.*

Au début, la section compte onze appelés et douze engagés. Le caporal Clisson, entré dans l'armée en 1967 à Bayonne, après une interruption de service suite à un séjour à Madagascar, se rengage au « 8 » en septembre 1971.

Il quitte l'armée en 1973. Il est aujourd'hui retiré à Madagascar.

Premier de corvée

A cette époque on dit « corvée ». Les travaux d'intérêt général (TIG) n'apparaissent que bien plus tard mais c'est la même chose. Avant chaque rapport, la semaine bat le rappel et distribue les tâches au vu des noms donnés par les adjoints de section. Couloirs, WC-lavabos, bureaux de la compagnie, abords des bâtiments, etc. sont le lot quotidien.

Une de ces corvées diffère pourtant singulièrement, c'est celle « d'Oscar ».

« Oscar » est le petit chien bâtard du colonel **Bellamy** qu'il faut aérer au moins une fois par jour. Le parachutiste désigné pour le PC monte donc et se voit remettre la laisse au bout de laquelle « Oscar » frétille.

L'itinéraire est immuable et, quel que soit le temps, c'est au Lardailé que le petit animal trouve l'inspiration.

Aller « faire pisser le chien du colon » n'est pas une corvée désagréable mais il faut souvent le soustraire à la vindicte de certains qui voient là un moyen de se venger indirectement, à défaut de pouvoir le faire sur le chef lui-même. Combien de coups de rangers, combien de cailloux « Oscar » essuie-t-il ? Nul ne le sait car l'homme de corvée change tous les jours.

Il est vrai « qu'Oscar » est gâté et a régulièrement de la viande de l'ordinaire, même en manœuvre quand tout le monde (ou presque) est en rations. Ses « ennemis » sont donc nombreux, d'autant que la viande du chien semble bien meilleure.

« Oscar » vit des instants difficiles pendant ses promenades, mais s'il est content de retrouver le bureau du premier étage, il ne refuse jamais de sortir, peut-être pour ne pas mettre la puce à l'oreille de son maître.

Tests des groupes
de combat de la
1^{re} BP au Larzac le
6 mars 1973.

*Le 2^e groupe de la 2^e section
de la 1^{re} compagnie
pendant les tests :
le 1^{er} classe **Sadowski**,
le caporal **Marouz**
(chef de groupe),
le 1^{er} classe **Bastard**,
le caporal **Auvigne**,
les parachutistes **Atlan**,
Aubert, **Lanusse**
et **Jouan**.*



Pendant les épreuves, compte tenu que les examinateurs ne sont pas du « 8 », les bandes patronymiques sont échangées en fonction des ateliers visités. En armement et tir c'est le caporal **Sadowski** qui se présente : « caporal **Marouz**, chef de groupe ». En topo **Auvigne** devient **Marouz**, mais **Marouz** reste lui-même en épreuve combat. Les trois caporaux se sont donc entendus pour prendre la place du chef dans les ateliers où ils sont le plus à l'aise.

Du 25 mars au 14 avril, la 3^e compagnie fait un stage commando à Mont-Louis puis à Collioure.



*Débarquement à Collioure pour la section du lieutenant **Beaufils** : devant, le caporal **Daniel Waurzaszek** ; à gauche, le caporal **Guillemet** ; avec un sparadrap sur le front, le 1^{er} classe **Bruno Gary** (il se tuera au mois d'août dans un accident de voiture à Castelnaudary) ; à la barre, le caporal-chef **Serge Gabert**, chef de groupe.*

Le 8 avril 1973, passation de commandement à la CB, le capitaine **Jacques Lepage** succède au capitaine **Max Poiroux**.



*Commémoration du 8 mai à Mazamet, défilé de la 1^{re} compagnie : au premier rang le sergent **Marlaud**. Hors des rangs à gauche, le lieutenant **Patrick Macé**, chef de section.*

Photo Maffre Toulouse.

Né en Bretagne en 1948, **Patrick Macé** est Saint-cyrien de la promotion « souvenir de Napoléon » (1968-1970). Il sert à deux reprises au « 8 », en 1971-1973 comme lieutenant, chef de section et en 1975-1978 où il commande la CA.

Le lieutenant-colonel **Macé** est officier de l'ordre national du Mérite (1998).

Le 21 mai 1973, inspection inopinée au régiment d'un détachement technique, conformément aux ordres du général commandant la région. L'idée retenue est de supprimer le délai de préparation afin d'avoir un bilan exact de l'état du matériel. Cette méthode n'a pas fait école.

Le 6 juin 1973, départ pour Fort-Lamy de la section du lieutenant Raymond **Kuntzmann** de la 2^e compagnie.

Effectif : 1 officier – 4 sous-officiers – 25 militaires du rang.

Le 11 juin 1973, retour de Fort-Lamy de la section du lieutenant **Copel**.

Effectif : 1 officier – 3 sous-officiers – 21 militaires du rang.



*Le capitaine Albert **Rochette**, chef des SA.*

Issu de l'école des sous-officiers de Cherchell en 1954, Albert **Rochette** est au 8^e RPIMA en 1963 comme adjoint puis commandant d'unité de la CCS (1966-1968). Adjoint au chef des SA en 1968-1969, il sert une nouvelle fois au « 8 » de 1972 à 1975 comme chef des SA. Chef de corps de la 52^e Compagnie divisionnaire de Clermont-Ferrand, il prend sa retraite à Castres en 1984 où il a exercé les fonctions de président départemental des retraités militaires.

Le colonel (H) **Rochette** est chevalier de la Légion d'honneur de 1983 et de l'ordre national du Mérite de 1975.

Le 19 juin 1973, le colonel René **Bellamy** quitte le commandement du 8^e RPIMA et le chef de bataillon Yves **Jan** assure l'intérim jusqu'au 6 juillet.

Le 6 juillet 1973, deuxième phase de la passation de commandement, le lieutenant-colonel Jean **Dominique** prend le commandement du « 8 ». Une prise d'armes, suivie d'un défilé, a lieu au quartier Fayolle en présence du général **Compagnon**, commandant la 11^e DP, du général **Arnaud de Foïard**, commandant la 1^{re} BP et de nombreuses autorités civiles et militaires.



*Le lieutenant-colonel Jean **Dominique**;
au premier rang de la garde au drapeau
l'adjutant **Abel**, le lieutenant **Luc Simon**
et le sergent **Hamel**; au deuxième rang
les caporaux **Tabaracbi**, **Lebougre**
et **Sadowski**, derrière le drapeau,
le chef de bataillon **Jan**.*

*Tous portent la croix de la valeur militaire
gagnée au Tchad. Le drapeau est toujours
celui du 8^e RPC.*



Le lieutenant-colonel Jean Dominique.

Né à Rennes le 29 juin 1929, Jean Dominique s'engage en 1948 et entre à Saint-Cyr. Issu de la promotion « Extrême-Orient » (1950-1952), il choisit l'infanterie coloniale puis la spécialité parachutiste. De 1954 à 1957, il sert successivement en Extrême-Orient au 1^{er} BCCP, en Algérie au 2^e RPC, puis à Bayonne à la 1^{re} Demi-brigade de commandos coloniaux parachutistes.

En 1957, il prend, en Algérie, le commandement du fameux commando **Guillaume** dont les deux premiers chefs ont été tués en moins d'un an et le troisième blessé. Il se révèle être un grand chef de guerre. Ses brillants succès au combat sont récompensés par cinq citations, la croix de chevalier de la Légion d'honneur et sa nomination au grade de capitaine, à titre exceptionnel, le 1^{er} janvier 1959. De retour à Bayonne à la fin de l'année 1959, il prend la direction des pelotons d'élèves gradés jusqu'à son départ au Tchad en 1962. Très vite remarqué par le général commandant la zone outre-mer n° 2 (ancien AEF) qui cherche un capitaine d'élite, il est envoyé à Brazzaville et prend le commandement de la prestigieuse CPiMa. En février 1964, la situation explose au Gabon. Le capitaine **Dominique** part avec son unité et, en 48 heures, en coopération avec la compagnie **Hubert** du 7^e RPiMa, venue de Dakar, contraint les mutins à la reddition, rétablit l'ordre et délivre le président Léon M'ba, qu'il réinstalle au pouvoir légal. De

retour en France en 1965, promu commandant, il passe trois années comme instructeur à Saint-Cyr avant de rejoindre le 8^e RPiMa où il commande le groupement d'instruction. En 1969, le chef de bataillon **Dominique** part au Tchad où il devient le chef de l'état-major opérationnel franco-tchadien du général **Cortadelas**. Très opérationnel, il commande lui-même sur le terrain chaque fois qu'il le peut. Sa science du combat et de la contre-guérilla lui vaut des résultats remarquables. Nommé lieutenant-colonel, il rentre en France en 1971 et prend les fonctions de chef d'état-major de la 16^e Brigade blindée où le passage de ce guerrier parachutiste est vécu comme un ouragan.

En 1973, il prend le commandement du 8^e RPiMa qui vient d'être professionnalisé. En 1975, nommé colonel, il devient chef d'état-major du COMSUP de Nouvelle-Calédonie, comme il sera plus tard chef d'état-major de la 3^e RM de Rennes de 1979 à 1981. Stagiaire au CHEM de 1977 à 1979, il est promis aux étoiles et nommé général en 1981.

Son premier commandement le comble, il est affecté à l'ETAP, maison mère des parachutistes. En 1983, il quitte définitivement les parachutistes pour devenir successivement général adjoint au commandant de la 4^e RM à Bordeaux puis commandant de la 62^e DMT en Alsace. Il est promu général de division en 1987 et prend le commandement supérieur des FAZSOI à la Réunion où il termine sa brillante carrière en 1989 après quarante années de service.

Titulaire de huit citations, dont six à l'ordre de l'armée, le général **Dominique** était commandeur de la Légion d'honneur. Il est décédé le 22 novembre 1998 à Landeda, Nord-Finistère.



Le 6 juillet 1973, après la prise d'armes, un quarteron de caporaux du Pacifique dont certains vont faire une belle carrière au « 8 » : Jean Etau, Gustave Taputu, Apolosiso Takale et, en bas à demi couché, François Fatupua.

*Août 1973, lors d'une prise d'armes
à Brassac :
aidé du capitaine Quéran,
officier supérieur adjoint,
le général Arnaud de Foïard
décore le chef de bataillon Herraud
de la cravate
de commandeur
de la Légion d'honneur.*



Au moment de l'accolade, il lui glisse à l'oreille : « Nous sommes tous deux médaillés militaires ; on les emmerde tous ! » Étrange !

Né dans le finistère en 1937, Georges Quéran est Saint-cyrien de la promotion « Terre d'Afrique » (1957-1959). Il sert successivement en Algérie comme chef de commando au 63^e RIMa, au Niger comme saharien motorisé, à Paris à l'EM I^{er} RM et à Dakar au 1^{er} RIAOM avant de rejoindre le « 8 », où il est OSA (1972-1975). Après un séjour au Togo (AMT) et une affectation à la DPMAT (Tdm/s-o), il prend les fonctions de commandant en second du 1^{er} BPCS à Albi.

En 1983, il est nommé chef de corps du 42^e BCS à Nouméa.

En 1985 il revient à la DPMAT/Tdm, avant d'être nommé attaché de défense au Zaïre où, lors des graves émeutes de septembre et octobre 1991, il commande avec courage et brio l'évacuation de trois mille ressortissants français et belges. Il achève sa carrière comme DMD à Montauban. Deux fois cité, officier de la Légion d'honneur (1990) et commandeur de l'ordre national du Mérite (1993) le colonel Quéran est retiré depuis 1994 dans le Tarn-et-Garonne.

Le sergent Christian Chabas.

Engagé à Bayonne en octobre 1969, il fait un séjour au 1^{er} RIAOM à Dakar en poste TAP.

Nommé caporal-chef le 1^{er} avril 1971, il est affecté à la CA du 8^e RPIMa en août 1972.

Il suit une formation de tireur ENTAC, devient chef de pièce puis chef de groupe.

A son arrivée à la CA, il rencontre le caporal-chef Boulbin ; tous deux forment alors un binôme indéfectible.



Bagarre à Toulouse

Le 8 septembre 1973, une partie de la CA est envoyée à Canjuers afin d'effectuer une campagne de tir ENTAC.

Le détachement se rend à Toulouse et loge à la caserne Niel pour être tôt le matin à la gare. Tout le monde est conigné pour la soirée mais les caporaux-chefs **Chabas**, **Boulbin** et **Rebondy** décident tout de même d'aller boire une bière dans un bar tout proche. Il est tard, l'établissement est animé, les trois compères, en treillis, s'installent. Le temps passe et les bières aussi.

Puis, sans que l'on sache comment, une altercation les oppose soudain à d'autres clients. Le ton monte vite et un homme d'origine nord-africaine dit ce qu'il ne faut surtout pas dire : « Moi en Algérie, des paras j'en ai eu au bout de mon fusil ». La mêlée est instantanée, violente et rapide. « L'homme au fusil » s'effondre sérieusement touché. C'est la débandade pour les autres. Entre-temps, une « bonne âme » téléphone à la police. Les sirènes retentissent. Le patron du bar, soucieux de sa clientèle militaire, fait évacuer les trois caporaux-chefs par l'arrière-boutique. C'est alors une course effrénée vers la caserne. Le mur est franchi mais les accès du bâtiment ne sont plus sûrs, il y a déjà de l'agitation. Un temps précieux est perdu à chercher une solution et c'est finalement par les toits que les noctambules éméchés rejoignent leurs lits. Le contre-appel a lieu peu après.

Le lendemain, à la gare, la police est présente. Le capitaine **Champy**, commandant la CA, a bien une idée mais comme tout le monde est présent à l'appel... Le train part finalement après que la police ait obtenu des garanties sérieuses sur l'innocence des militaires.

Ce n'est que beaucoup plus tard, à Fayolle, que le capitaine **Champy** apprend le nom des auteurs de troubles de la bouche d'un sergent venu lire ses notes. Sur l'heure, les caporaux-chefs **Chabas**, **Boulbin** et **Rebondy** se retrouvent aux arrêts de rigueur.

Et, pour la petite histoire, **Boulbin** a juste le temps de se marier avant de pénétrer dans sa cellule.

Le 17 septembre 1973, départ de la 1^{re} compagnie du capitaine Jacques **Ricard** au centre d'entraînement en montagne de Barèges.



*Quelques-uns
de la 2^e section à la halte :
les parachutistes **Aubert**,
Damien et **Jouan** ;
debout le caporal **Sadowski** ;
au milieu
le caporal **Marouz**
et le chef de groupe,
le sergent **Henri Florentini**.*

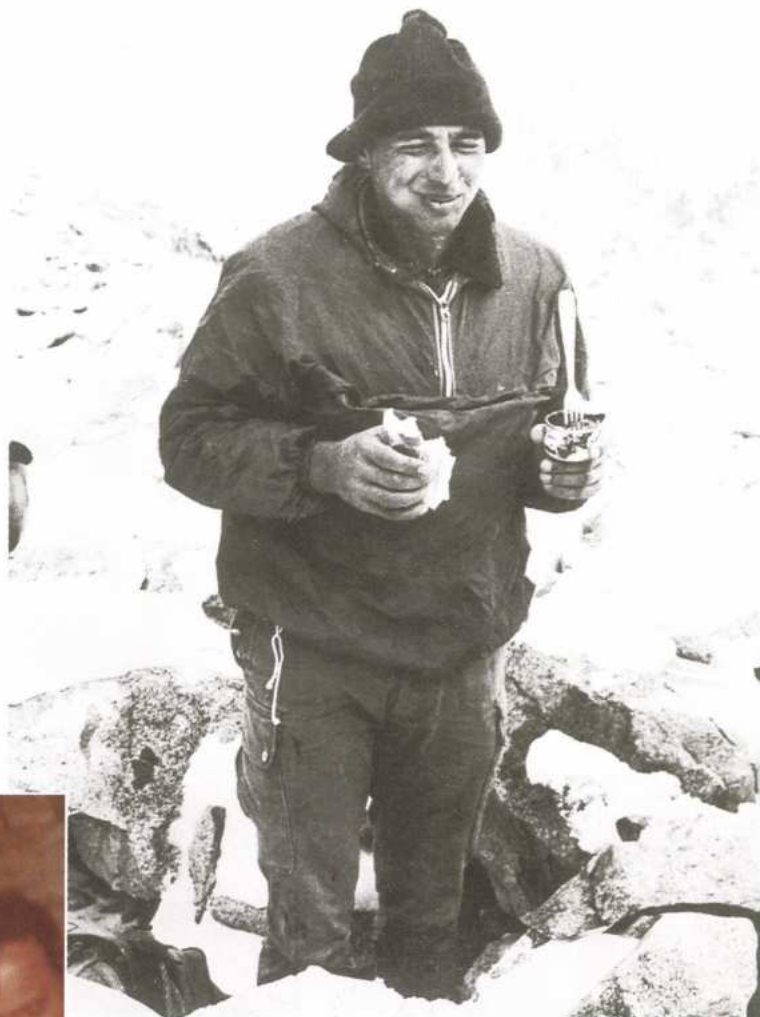
Ce sergent antillais, à la carrure impressionnante, s'amuse beaucoup les jours de pluie à commander à haute voix dans les bars : « garçon, un petit blanc sec pour un grand noir mouillé ».

Le caporal Marouz dans le cirque de Gavarnie.

Le programme comporte principalement de l'escalade, du rappel et des raids à la fin de chaque semaine.

La progression sur glace avec crampons et piolets fait aussi partie de la formation.

Du 10 au 23 octobre, toute la brigade est à Caylus.



Lors d'un briefing le chef de bataillon François Cann, chef du BE, le capitaine Pierre Jourdain, officier TAP, le capitaine Maurice Quadri, commandant la « 3 » et le médecin-chef, le commandant Jean Larrouy.

Pierre Jourdain est né en Vendée en 1939. Saint-cyrien de la promotion colonel Jeanpierre (1959-1961), il sert au 3^e RPC, au CNEC de Mont-Louis avant d'être officier opérations au « 8 » (1971-1974). Il commande le 7^e RPCS d'Albi (1984-1986). Quatre fois cité le colonel (H) Jourdain est officier de la Légion d'honneur de 1987 et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1992.

Jean Larrouy est né le 6 juillet 1932 dans le Gers. Issu de l'école de santé navale de Bordeaux, il est le médecin-chef du « 8 » de 1970 à 1974. Crapahuteur infatigable, les paras disent de lui « qu'il porte toute l'infirmerie tellement son sac Bergham est énorme ». Officier de la Légion d'honneur de 1988 et officier de l'ordre national du Mérite de 1982, le docteur Larrouy est retiré dans les Landes.



*Après le camp, retour sur Castres à pied, entrecoupé de petites prises d'armes dans certaines communes :
le caporal Marouz, le lieutenant Simon et le 1^{er} classe Delamare, le radio de section.*



*La 1^{re} compagnie à Mazamet pour la prise d'armes du 11 novembre.
Au présentez-armes la section du lieutenant Simon :
de base le caporal Marouz, derrière lui le caporal Auvigne.*



Défilé à Mazamet, à droite le lieutenant Luc Simon.

Né le 3 avril 1937 dans l'Indre-et-Loire, Luc **Simon** sert en Algérie au 3^e RPC (1956-1960), puis à Vannes 3^e RIMa (1963-1964) et à Djibouti (1964-1966) avant de revenir à la BOMAP comme adjudant moniteur (1967-1969). Promu officier en 1968, il sert successivement au 8^e RPIMa/2^e compagnie (1969-1971) à la CPIMa au Tchad (1971-1972) et à nouveau à Castres 1^{re} compagnie (1972-1975). Capitaine il sert au 24^e RIMa de Perpignan, au Niger et à l'EAI.

Promu chef de bataillon en 1984 il est au Liban comme « casque blanc » et au Zaïre à la 31^e brigade parachutiste.

Titulaire de quatre citations (1958-1972-1972 et 1985), le chef de bataillon **Simon** est chevalier de la Légion d'honneur de 1978 et officier de l'ordre national du Mérite de 1986. Il s'est retiré à Soual dans le Tarn. Depuis 1993, il assume les fonctions de secrétaire de l'amicale des anciens du « 8 » où il œuvre avec mérite et efficacité à la réinsertion de nos jeunes parachutistes rendus à la vie civile.

Le 19 novembre 1973, passation de commandement de la CB, le capitaine Jean-Paul **Doussy** succède au capitaine Jacques **Lepage**.

Sur le terrain du Causse, du 27 au 29 novembre, le régiment organise la manœuvre « *Belouga* ». Elle débute par un largage de 700 parachutistes et se poursuit vers Font-Bruno. Le thème retenu retrace les combats livrés par l'armée allemande contre les maquis des Corps Francs de la Montagne Noire, en juillet 1944.



Au PC du régiment, le lieutenant-colonel Dominique; à la radio le chef de bataillon Cann.

L'année 1973 se termine par la manœuvre « *Capricorne* » pour la 2^e compagnie avec un saut sur Cuers-Pierrefeu. Le capitaine Alain Michaud vient de prendre le commandement à la suite du capitaine René Faberon, affecté en Nouvelle-Calédonie.

Le 19 décembre, le général Guy Le Borgne, commandant la 11^e DP, vient en inspection avec le général Arnaud de Foïard, commandant la 1^{re} BP. Le même jour a lieu l'arbre de Noël pour les enfants du régiment.

1974

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Jean Dominique	: Chef de corps
Chef de bataillon Yves Jan	: Commandant en second
Chef de bataillon François Cann	: Chef du BE
Médecin commandant Jean-Pierre Larrouy	: Médecin-chef
Capitaine Georges Quéran	: OSA

1^{re} compagnie

Capitaine Jacques Ricard
 Lieutenant Jean-Marc Dubut
 Lieutenant Luc Simon
 Lieutenant Jean-Marc Nédélec
 Sous-lieutenant Gabriel Chantre
 Adjudant Renaud Ode

2^e compagnie

Capitaine Alain Michaud
 Lieutenant Arnaud Cavil
 Lieutenant Gérard Mazeau
 Sous-lieutenant Jean-Claude Russo
 Adjudant Claude Fouin
 Adjudant Jean-Paul Amoric
 Sergent-chef Nério Picco

3^e compagnie

Capitaine Maurice Quadri
 Lieutenant Gildas Sonnic
 Lieutenant Pierre Zammit
 Sous-lieutenant Thierry Poitel
 Adjudant André Jougleux

CA

Capitaine Pierre Champy
Lieutenant Bernard Thuillier
Lieutenant Georges Kiehl
Lieutenant Pierre Beaufils
Adjudant Christian Cuocolo
Adjudant François Plaza

CCS

Capitaine Guy Arlecchini
Sous-lieutenant Gérard Romain

CB

Capitaine Jean-Paul Doussy

GI

Chef de bataillon Pierre de Viguerie
Capitaine Gérard Duteurtre

11^e compagnie

Capitaine Michel Lhoste
Lieutenant Henri Grunfelder
Lieutenant Patrick Labit
Lieutenant Michel Rolland
Sergent-chef Michel Choron
Sergent-chef Jacques Enjolras

12^e compagnie

Capitaine Michel Jaeger
Lieutenant Jean-Loup Moreau
Sous-lieutenant Alain Aunis
Sous-lieutenant Georges Besson

L'effectif du régiment est de 54 officiers, 164 sous-officiers et 929 militaires du rang, soit un total de 1147 hommes.

L'année 1974 commence d'une façon très dynamique par un séjour de deux semaines à Caylus. Le régiment est concerné dans sa quasi-totalité et seule la 1^{re} compagnie du capitaine Ricard n'y participe pas : elle est en Nouvelle-Calédonie pour trois semaines, afin de participer à la manœuvre « Alizé » jusqu'au 8 février.

Pendant le camp, les activités sont nombreuses :

- tir à toutes les armes, de jour comme de nuit ;
- tests opérationnels pour la SER et les ENTAC ;
- tests des groupes de combat ;
- exercices hélicoptérés ;
- séances de saut à partir de l'aérodrome de Cahors-Lalbenque.



*Manœuvre « Alizé » en Nouvelle-Calédonie
pour la 1^{re} compagnie du capitaine Ricard :
l'adjudant Ode, chef de la 4^e section.*



*Prise d'armes de fin de manœuvre
sur l'île de Lifou en Nouvelle-Calédonie :
les lieutenants Gabriel Chantre
et Luc Simon avec leurs sections.*



*Ile de Lifou, le capitaine Ricard
à la tête de la 1^{re} compagnie.*

Jacques Ricard est né le 9 septembre 1940 à Tizi-Ouzou en Algérie. Cyrard de la promotion « Bir-Hakeim » (1961-1963), il commande la 1^{re} compagnie du « 8 » (1972-1974) et oriente sa carrière vers la DGSE.

Officier de la Légion d'honneur (1997) et de l'ordre national du Mérite (1994), le général de brigade (cr) Ricard est retiré à Paris.

En partant pour les croisades

En ces temps-là, la 1^{re} Brigade parachutiste plantait périodiquement son camp du drap d'or à la Boule Rouge de Caylus sous la houlette du général Arnaud de Foïard pendant que les groupes de combat se livraient à une lutte sans merci dans un rallye de quarante huit heures. Tous les savoir-faire étaient testés par une armée de contrôleurs qui se répartissaient les tâches : tir, orientation, franchissements, parcours du combattant, mines et explosifs, secourisme et l'inévitable atelier fourre-tout baptisé « questions diverses » auxquelles les GV devaient répondre à tour de rôle suivant un tirage au sort. « N° 7 » « présent, parachutiste Tarte-muche/8^e RPIMa/1^{re} compagnie/1^{re} section », « question N° 13 : comment s'appelle le général commandant la brigade ? » – « Godefroi de Bouillon ». « C'est bien Tarte-muche, vous avez l'esprit des Croisés ; vous pouvez circuler ».

F. Cann



*En janvier 1974 à Caylus :
les caporaux-chefs Simonin, Perrault et Poevai, de la CCS.*

Le 30 janvier, le camp se termine par la manœuvre à double action « Requin ».

Saut à Gaillac pour la « 2 » et la « 3 » et infiltration pour détruire des objectifs. L'accent est mis sur la décentralisation avec raid de 84 kilomètres effectué au niveau du groupe, suivi d'un regroupement dans une zone proche de l'objectif. Cette manœuvre comprend aussi un franchissement du Tarn de nuit.

Le plastron est fourni par la CA et le GI.



Le 17 février, la 2^e compagnie du capitaine Michaud part pour le CNEC à Mont-Louis.

La section de l'adjudant Picco pendant la fabrication des igloos : l'adjudant Nério Picco, le 1^{er} classe Daniel et le sergent-chef Labadens, sous-officier adjoint.

Né dans le Gers en 1949, Gérard Labadens s'engage au 1^{er} RPIMA en 1967. Il sert deux fois au « 8 » :

- de 1971 à 1983 comme sergent, chef de groupe puis SOA comme sergent-chef et adjudant, chef de section, adjudant d'unité et secrétaire du chef de corps ; il intervient au Tchad et au Liban ;
- de 1985 à 1989 comme adjudant-chef PSO et officier des sports (excellent rugbyman que les joueurs surnomment « Fouroux ». Entre-temps il est à la Réunion, porte-fanion du COMSUP.

Promu lieutenant rang en 1989 il sert successivement au 3^e RPIMA, avec lequel il intervient au Tchad et en Turquie. au RIMAP/NC dont il commande la CCS et enfin au 6^e RPIMA.

Cité, le capitaine Labadens est médaillé militaire (1986) et chevalier de l'ordre national du Mérite (1996).

Le 1^{er} mars 1974, le premier exemplaire « d'Allô Ancre... Ici Dragon ».

Le mot du colonel

« Un journal pourquoi faire ?

A l'époque où il est bon de vilipender l'inflation de papier dans les organismes militaires, le « 8 » estimerait-il insuffisants les moyens réglementaires de communication ?

En fait ce lancement répond à un triple souci :

- souci d'efficacité. Tout le monde ne lit pas le *JO* ; seuls les cadres sont touchés par « *Terre Information* » ; *TAM* n'offre guère ses colonnes aux parachutistes. Ainsi ce journal, votre journal sera-t-il essentiellement une mine d'informations pratiques, touchant notre vie de tous les jours, concernant toutes les catégories de personnels, abondant toutes questions spécifiques ou d'intérêt général ;
- souci de qualité des relations internes ;
- souci de sincérité.

Le rapport, les ordres indiquent le comment des actions, ils renseignent trop rarement sur le pourquoi. Or il est connu que seul ce qui est compris et admis est bien exécuté. Votre journal



annoncera à l'avance les grandes activités et les moins grandes, situées dans leur finalité, souci de sincérité. Aucun sujet intéressant la vie du régiment et de ses personnels ne sera esquivé. Une rubrique permettra de répondre publiquement aux questions que vous vous poserez. Ce mot du colonel placé dans chaque numéro en guise d'éditorial, traitera avec franchise de tout ce qui mérite explication et donnera à la « passerelle » l'occasion de faire connaître ses idées sur ce que peut être un régiment de métier au siècle où nous vivons.

Et puis nous aurons des colonnes pour raconter nos campagnes, guerrières ou sportives, actuelles ou passées, locales ou lointaines. Chaque compagnie, chaque bureau, chaque service disposera d'un créneau pour vous persuader qu'il fait beaucoup et toujours plus que son voisin.

Allô Ancre... Ici Dragon. Pourquoi ce titre ?

Vous y voyez sans doute une allusion à notre insigne. C'est vrai et c'est plus.

Avant que *Béret Rouge* soit le bulletin de liaison de tous les parachutistes, existait à la demi-brigade de commandos coloniaux parachutistes, un petit journal qui portait ce titre. En le faisant revivre, j'ai conscience de rattacher le régiment d'engagés à la grande tradition des anciens d'Indochine et d'Algérie et au temps où Vannes puis Bayonne étaient des maisons mères où nous nous rencontrions au hasard des retours en métropole. Aujourd'hui Castres et le « 8 » ont pour nous même vocation.

Allô Ancre... Ici Dragon, version 8^e RPIMa, a l'ambition d'être un lien entre les personnels issus du régiment, en service à l'extérieur, leur corps et leur ville.

Saint-Exupéry a écrit : « Si tu veux que les hommes s'unissent, fais leur construire une ville ensemble ».

A défaut de ville, je vous dis construisons un journal qui soit l'œuvre de tous, qui soit le reflet de la vie au régiment, qui soit un point de rencontre pour tous ceux qui ont choisi de servir sous le signe de l'Ancre et du Dragon. »

J. Dominique

Le 2 mars au quartier Fayolle, passation de commandement à la « 3 » et à la CA, le capitaine Jean-Paul Raffenne succède au capitaine Quadri à la tête de la « 3 » et le capitaine André Meunier succède au capitaine Pierre Champy à la tête de la CA.

Né le 11 novembre 1944 dans le Territoire de Belfort Jean-Paul Raffenne intègre Cyr en 1965 (promo lieutenant-colonel Driant). Il se distingue à la CPIMa au Tchad où il est cité trois fois (1970-1971-1971). Au 8^e RPIMa il commande la 3^e compagnie (1974-1976). Chef de bataillon il sert à la FINUL en 1981 où il est à nouveau cité. Il commande le 2^e RPIMa à la Réunion (1987-1989). Il est attaché militaire à Washington (1994-1996) avant de servir en Yougoslavie. En 1997, il devient adjoint du sous-chef d'état-major des relations internationales à l'EMA. Le général de division Raffenne est commandeur de la Légion d'honneur de 1998.



Le capitaine Jean-Paul Raffenne.



A Caylus le 12 avril 1974, l'équipe de course d'orientation du « 8 » devient championne de la 4^e RM devant 22 autres.

*Le capitaine Maurice **Quadri** (en instance de départ outre-mer pour la Guadeloupe), le lieutenant Georges **Kiebl** et le sous-lieutenant Georges **Besson**, chefs de section et le sergent-chef **Gérard**, sous-officier adjoint.*

Né en Algérie le 19 juillet 1940, Maurice **Quadri** intègre Cyr en 1962 (promotion centenaire de Camerone). Chef de section au 6^e RPIMa puis au 2^e RPIMa, il commande la 3^e compagnie du 8^e RPIMa (1972-1974) puis le 6^e RPIMa à Mont-de-Marsan (1985-1987). En 1993 il commande les forces françaises en Somalie. En 1995, il devient COMSUP en Nouvelle-Calédonie avant de terminer général de corps d'armée, major régional à Metz (1997-1999). Il est commandeur de l'ordre national du Mérite de 1997 et officier de la Légion d'honneur de 1994.

Du 2 au 12 avril, la 3^e compagnie du capitaine **Raffenne** se rend à Barèges pour un stage montagne.



*Le sergent **Besançon** (troisième à gauche), l'adjudant **Laurent**, le sergent-chef **Maret** et le caporal-chef **Barboni**.*

*En même temps au Tchad, le troisième groupe du 4^e commando du lieutenant Raymond **Kuntzmann** vers Massaguet : debout en sixième position le parachutiste **Gavory**, en septième le parachutiste **Patrick Le Mer**; accroupi en deuxième position le caporal **Daniel Waurzaszek**, chef d'équipe choc.*



Manœuvre « Galère »

Le 30 avril au soir, 730 hommes du « 8 » sont largués en une seule vague de douze *Transall* qui, en une seule rotation, prennent en enfilade les zones de saut de Mansle, de Pons et de Saintes reconnues et déjà investies par les chuteurs opérationnels. Dès la tombée de la nuit, les compagnies de combat effectuent des coups de main sur des points sensibles importants et bien gardés, puis elles s'esquivalent en direction générale de l'océan Atlantique sur trois fuseaux.

Toute la nuit, les hélicoptères de manœuvre SA 330 *Puma* du 5^e RHC orientés par les POMB (pelotons d'orienteurs-marqueurs-baliseurs) se posent tous feux éteints pour enlever les groupes de combat et les poser sur l'île d'Oléron. Là, dans la foulée, les *Super Frelon* de l'aéronavale héliportent les sections reconstituées et les déposent sur le porte-avions *Clemenceau*. A l'appareillage du navire au petit matin, il ne manque pas un parachutiste. Le « *Clem* » débarque le régiment à Brest. Cette belle manœuvre s'achève par un aérotransport de Landivisiau à Francazal.

Le capitaine André Meunier, commandant la CA, à l'embarquement.

Le capitaine **Meunier** est le premier commandant d'unité à considérer à niveau égal les caporaux-chefs, chefs de groupe et les sergents.

Il fait également faire à sa compagnie, en plus des tests propres à la CA, ceux des unités d'infanterie car il considère que la CA doit être capable de faire les deux. Soucieux du niveau scolaire de ses petits gradés, le soir dans son bureau, il convoque 4 ou 5 caporaux-chefs et leur fait faire des dictées. Avant la période de notation, il demande à



chacun de se noter. La tendance générale dans ce cas va vers une sous-évaluation, de peur d'en mettre trop. Le capitaine rectifie alors, souligne les points faibles et assigne des objectifs afin de combler les lacunes relevées chez les uns et les autres. Sa méthode porte ses fruits car tous ont à cœur de porter l'effort dans le sens voulu.

Après la manœuvre, le général Bigeard, alors secrétaire d'état à la Défense, est venu voir les régiments : le sergent Christian Chabas de la CA.



Le 4 juin, passation de commandement de la CCS : le capitaine Jean-François Rivat succède au capitaine Guy Arlecchini.

Le 6 juin, la 2^e compagnie du capitaine Alain Michaud quitte Castres pour effectuer un séjour de sept mois à la Réunion dans le cadre des compagnies tournantes outre-mer.

Mission : renforcer le 2^e RPIMa pour la sécurité des îles Éparses (Europa, Juan de Nova et Glorieuse) dans le canal du Mozambique.

Le 7 juin, exercice « *Fly-Away* » avec un détachement américain, entre Castres et Lacaune. Les Américains venus de Bad-Tölz (RFA) ont pour mission de montrer au « 8 » les techniques employées par les maquisards. Tous ont servi au Viêt-nam. La manœuvre débute par un saut sur le Causse et une progression vers Lacaune mais, très rapidement, le manque d'hélicoptères, la marche et les bivouacs à la dure ont raison des soldats de « l'oncle Sam ». La « 3 » fait de nombreux prisonniers. Le plus grand motif d'étonnement des Américains : la vétusté de nos transmissions.



Le caporal-chef Barboni, le sergent Soubre, un parachutiste américain capturé pendant son sommeil par « jaune 3 » et le caporal-chef Stanley Ellacot.

Pour préparer l'exercice « *Fly-Away* », une petite équipe du PC dut se rendre à Bad-Tölz, charmante petite bourgade bavaroise au sud de Munich, où

le 6^e Groupement de forces spéciales américaines avait ses cantonnements. Les fameux « bérets verts » rendus encore plus célèbres par le film avec John Wayne, nous reçurent de façon cordiale : ils connaissaient par cœur les plus belles opérations des paras français en Indochine. On nous présente un groupe-type de 9 hommes, multifonctionnel et surtout polyglotte. Je remarque que le dernier sur les rangs, caporal infirmier parlant plusieurs langues de Centre et Est Europe, porte sur sa bande patronymique le nom « Menuhin ». Je me hasarde à lui demander s'il a une parenté avec le célèbre violoniste : « oui, je suis son fils me répond-il dans un français correct, et je me suis engagé dans les bérets verts pour mieux défendre notre liberté. »

F. Cann



Au Causse, à la baraque du chinois, le sergent Chabas et le caporal-chef Christian Duval de la CA.

Le para Gilles Giacometti.

Né à Forbach en 1955, Gilles Giacometti s'engage au GITDM de Fréjus en 1973. Après six mois de classe, tous les marsouins de sa classe sont désignés pour servir outre-mer, sauf lui. Un certain capitaine Grasser, qui en a décidé autrement, le pousse dans un train à destination de Castres. Il sert au « 8 » de 1974 à 1978, de 1981 à 1986 et de 1989 à 1997.

Cité en 1990, médaillé militaire de 1996, l'adjudant-chef Giacometti est président des sous-officiers de 1995 à 1997.



Le 28 juin, une cérémonie est organisée sur le terrain du Causse à l'occasion de la dissolution du Groupement d'instruction base et de la 12^e compagnie, à compter du 1^{er} juillet.

Ne subsistent plus que la 11^e compagnie d'instruction (capitaine Michel Lboste) et la compagnie de base (capitaine Jean-Paul Doucy).



Le 1^{er} juillet, la 4^e compagnie de combat est recrée, le capitaine Jean Marc Dubut en prend le commandement.

Bien que n'ayant aucun caractère réglementaire, l'appellation 8^e RPC est reprise à la confection du fanion.

Du 2 au 9 juillet, manœuvre « Colibri » en Allemagne. Cette manœuvre comporte une opération aéroportée puis un exercice de combat antichar.

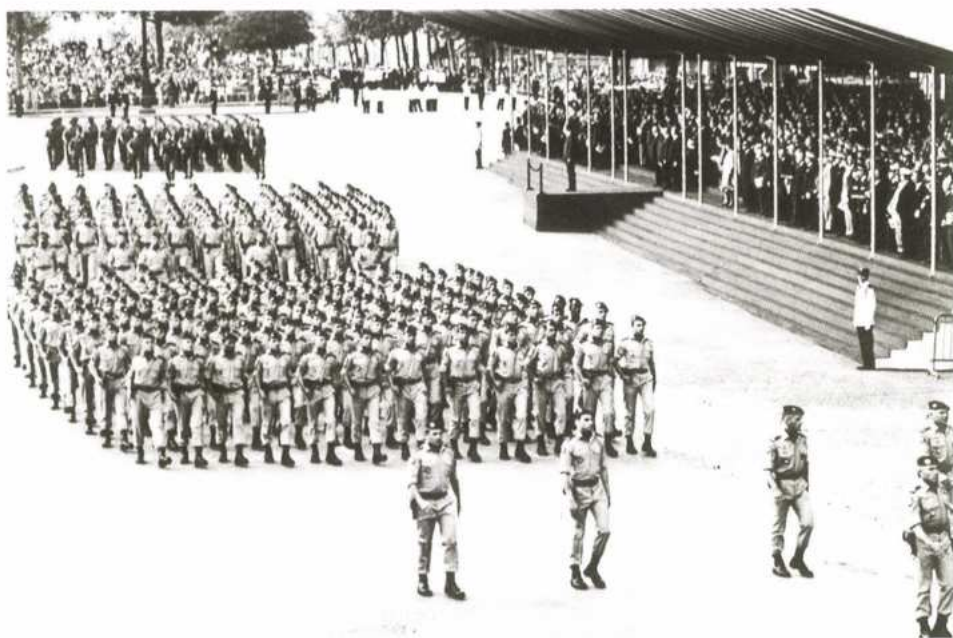
Du 2 au 5 juillet, manœuvre franco-allemande « *Colibri XII* » dans le sud de l'Allemagne. Trois cent cinquante paras du « 8 » sont largués dans le sud-est de Stuttgart. Ils viennent renforcer le 251^e Bataillon para de la Bundeswehr dans une vaste manœuvre antichar contre un plastron imposant dont les innombrables blindés déboulent à travers les cultures assez hautes en ce mois de juin. Dans le sillage des chars, un détachement du Trésor aux armées et de Feldgendarmes dédommage les paysans instantanément. Selon la tradition désormais bien établie, les paras français sont brevetés para allemand à l'occasion d'un « Sprungbivac », sorte d'énorme rassemblement sous guitounes près d'un terrain d'aviation en sommeil réactivé pour la circonstance. Quatre *Transall*, où se relaient les équipages, larguent jour et nuit, de sorte que le détachement du « 8 » effectue les cinq sauts de brevet en deux jours et deux nuits. Voici le récit paru dans « *Allo Ancre* » n° 3 de novembre 1974 :

« Tous regroupés le 4 juillet à Mengen dans un « Sprungbivac » parfaitement aménagé, nous entrions dans la deuxième phase de « *Colibri XII* », bien différente de la première. Si tout était organisé pour que nous puissions effectuer six sauts dans les meilleures conditions possibles et y obtenir le brevet allemand, ce « Sprungbivac » avait pour objectif final de rassembler dans une même enceinte parachutistes allemands et français et que le maximum de contacts s'établissent entre les paras du « 8 » et ceux du 251^e Fallschirmjägerbataillon. « Ein prosit, ein prosit der Gemütlichkeit... » (trinquons à notre santé), ce fut le mot d'ordre général. Et comment refuser quand vous êtes encadrés par des camarades résolus ! Il ne fallait pas perdre la bataille de la bière et nous ne la perdîmes pas. La météo acceptable, sans être vraiment idéale, nous permit de réaliser une moyenne de cinq sauts et d'obtenir le brevet para allemand. Le parachute américain à grande surface et la qualité exceptionnelle de la zone de saut nous permirent de réduire la casse dans des proportions raisonnables. Les heures de détente qui suivirent les sauts furent pour beaucoup les plus éprouvantes mais aussi les plus agréables. Les Allemands avaient tout fait pour nous accueillir de leur mieux et réchauffer au maximum l'ambiance du « Sprungbivac » : jumelage, dégagement des cadres, visites touristiques, cadeaux souvenirs et, pour terminer, liesse générale au son d'un orchestre bavarois, le jour de la finale de la coupe du monde de football emportée par l'Allemagne sur les Pays-Bas (2 à 1).

Le « Sprungbivac » réunissant les deux régiments fut une occasion de rencontres et d'échanges entre soldats de même style, de même idéal, entre frères d'armes de pays occidentaux trop longtemps ennemis. Nous nous sommes estimés mutuellement et nous nous sentons capables de coopérer efficacement.

Dans l'avion qui nous ramenait en France, chacun de nous a mesuré à leur juste valeur les marques d'hospitalité et de gentillesse, la qualité de l'accueil qui nous a été réservé. Si « *Colibri XIII* » a lieu à Castres et si nous avons la chance d'y participer, nous saurons accueillir nos camarades du 251^e bataillon comme les paras savent recevoir leurs amis. Nous les attendrons de pied ferme, confiants, le verre à la main et une chanson aux lèvres : « Ein prosit, ein prosit... ». »

Le 14 Juillet le 8^e RPIMa défile à Paris, place de la Bastille ; l'alignement dans le virage est des plus ardu.



La CA avec le capitaine André Meunier en tête : l'adjudant François Plaza, le sous-lieutenant Jean-Claude Simon et les lieutenants Georges Kiehl et Bernard Thuillier, chefs de section. Au premier rang : le sergent Longueville (1^{er}), le sergent-chef Juvisy (3^e), les sergents Leduc (5^e), Marlot (7^e), Camarda (8^e), Tixier (9^e), Boulbin (10^e) et Guichard (12^e).

André Meunier est né le 17 août 1945 dans les Hauts-de-Seine. Cyrard de la promotion « Corse et Provence » (1964-1966), il commande la CA du « 8 » (1974-1976) et, plus tard, le 6^e BIMA de Libreville au Gabon (1987-1989).

Le colonel Meunier est chevalier de la Légion d'honneur de 1990 et officier de l'ordre national du Mérite de 1993.



*La CCS
avec le capitaine
Jean-François Rivat
en tête :
l'adjudant Mouton,
les adjudants-chefs
Christin
et Lerossignol
et le lieutenant
Grunfelder,
chefs de section.
Au premier rang :
l'adjudant Léger (1^{er}),
les sergents Martin (5^e),
Loro (6^e)
et Massin (8^e).*



*La 3^e compagnie défile à Castres :
à gauche L'Hours, au milieu devant,
le sergent Serge Gabert,
puis le sergent-chef Jacques Monassont
(porte-fanion) ; derrière lui en 3^e position,
le caporal-chef Parisot l'infirmier.*

Le 29 août à Fayolle, une prise d'armes rassemble le régiment pour la passation de commandement de la 1^{re} compagnie où le capitaine Michel **Raguez** succède au capitaine Jacques **Ricard**, muté en Côte-d'Ivoire.

Cette cérémonie permet également au lieutenant-colonel **Dominique** de faire reconnaître comme commandant de la 4^e compagnie le capitaine Jean-Marc **Dubut** déjà à la tête de cette unité depuis qu'elle a été créée le 1^{er} juillet.

Feux corses

Le 6 septembre, les 138 hommes de la CA du capitaine **Meunier** embarquent par voie aérienne pour Ajaccio afin de participer à la lutte contre les incendies de maquis.

Dès l'arrivée, les parachutistes sont amenés à pied d'œuvre près d'un village. Le maire les accueille et leur désigne le lieu de bivouac, un épouvantable roncier au bord d'un cours d'eau. Le REP a déposé là des tentes 56 pliées, les parachutistes n'ont plus qu'à débroussailler le futur terrain de camping du village et monter leurs maisons de toile.

Fractionnés par équipes, certains se retrouvent sur les pitons avec un moyen radio afin de prévenir, le cas échéant, de la naissance de nouveaux brasiers. Il est vrai que les feux partent « spontanément » d'un peu partout.

Les autres vont renforcer les équipes de pompiers locaux qu'ils trouvent bien souvent allongés près des camions toutes vannes ouvertes. Les moyens sont dérisoires, les parachutistes n'ont que des battes à feu mais ils font ce qu'ils peuvent.

Le 10 septembre, manœuvre « *Catamaran* » dans les monts de Lacaune avec les hélicoptères de la 33^e Flottille de Saint-Mandrier.



Le lieutenant Robert Lorreyte, adjoint au capitaine commandant la 3^e compagnie.

Né dans les Landes en 1940, Robert **Lorreyte** sort de l'EMIA en 1968. Il sert au « 8 » de 1974 à 1978 comme adjoint de compagnie puis commandant de la « 3 ».

Après avoir servi à l'E-M 9^e DIMa, il est au 3^e RPIMa avec lequel il intervient au Tchad et au Liban où il est blessé.

Après un séjour outre-mer au Cameroun (AMT) et une affectation à Paris (SIRPA), il est nommé chef de corps du « Deuxième de Marine » (2^e RIMa).

Il sert ensuite au Zaïre et achève sa carrière comme professeur à l'École de Guerre.

Officier de la Légion d'honneur (1995) et de l'ordre national du Mérite (1990), le colonel **Lorreyte** quitte le service actif en 1997.

A l'issue de la manœuvre une prise d'armes a lieu à Lacaune en présence du colonel **Bizard**, commandant la 1^{re} Brigade parachutiste qui vient inspecter le régiment le 17 septembre.

Le 4 octobre le régiment fête la saint Michel :

- messe le matin ;
- apéritif avec les familles ;
- course relais pédestre dans les rues de Castres, organisée avec la municipalité : seize équipes civiles et militaires, dont une féminine ;
- repas de corps suivi d'un programme de variétés ;
- prise d'armes au monument aux morts et défilé dans la ville ;
- gala de clôture le soir.

*Le lieutenant-colonel
Dominique
avec une des équipes
du relais pédestre :
debout de droite à gauche
le 1^{er} classe Mimoun,
le sergent Ellacot,
le capitaine Raffenne
(en treillis)
et l'adjutant Rimbault.
Accroupis,
les caporaux-chefs
Aboutoibi, Saint-Just
et Groblewski.*



*Lors des festivités
de la saint Michel,
prestation de la chorale
de la CA au théâtre
de Castres :
au premier rang,
le capitaine Meunier
et le lieutenant Chabin ;
au deuxième rang,
entre les deux,
le lieutenant Kuntzmann.*

Le 6 octobre, le général d'armée aérienne **Maurin**, chef d'état-major des armées, rend visite au 8^e RPIMa.

Une réception est donnée à la mairie en son honneur. Sont présents le général **Le Borgne**, commandant la 11^e Division, le général **Dufour**, commandant la 44^e Division militaire et le colonel **Bizard**, commandant la 1^{re} Brigade.

L'après-midi, un meeting aérien se déroule au terrain d'aviation :

- largage de parachutistes par deux *Transall*;
- sauts à ouverture commandée en *Olympic*, *Papillon* et *Paraplane*;
- présentation d'hélicoptères *Alouette II* et *III*, ainsi que *Puma SA 330*;
- présentation d'un *Jaguar* et démonstration de voltige (écoles de Carcassonne et de Salon-de-Provence).



*Le régiment défile au quartier devant le CEMA. La CCS du capitaine Jean-François Rivat :
au premier plan, saluant, l'adjudant Lerossignol, adjudant d'unité de la CCS.
Au premier rang les sergents Nunès (1^{er}), Ferréol (3^e), Lemaître (4^e) et Lebelier (6^e).*

Au mois d'octobre la 11^e Division parachutiste organise le « relais de Pau ». Ce vocable n'a rien à voir avec le nom d'un hôtel restaurant qu'il pourrait évoquer. Il cache en fait un biathlon collectif où trente compétiteurs doivent, dans la piscine de la ville, nager 30 x 50 mètres et le lendemain, effectuer à travers la ville, une course relais de 30 x 1 000 mètres. Dans chaque équipe doivent figurer 1 officier supérieur, 2 officiers subalternes, 2 sous-officiers supérieurs, 5 sous-officiers subalternes et 20 militaires du rang. La phase la plus ardue est la sélection pour ce biathlon aux composants antinomiques ; il est bien connu en effet que les bons coureurs n'aiment pas nager et que les bons nageurs ne savent pas courir. Avec l'adjudant-chef **Séry**, officier des sports, la part des choses est vite tranchée : il prend les 10 meilleurs coureurs du régiment dont le caporal-chef **Goëtz**, recordman du kilomètre en 2' 32", et les amène tous les matins à six heures et demi à la piscine de Mazamet avec laquelle il a un arrangement, puis il choisit les 10 meilleurs nageurs au premier rang desquels le caporal-chef **Griffith**, un tarzan antillais qui traverse le bassin en 26'4/10^e. Il leur apprend à courir. Entre les 2 groupes il insère un magma composite d'amphibiens. Le résultat est étonnant et détonant. Le premier jour à l'épreuve de natation le « 8 » sort du bassin avec 2 longueurs d'avance et le lendemain le trentième coureur du régiment à prendre le témoin pénètre dans le stade du Hameau avec trois minutes d'avance.

Le « 8 » emporte le trophée haut la main.

*L'équipe du « 8 »
vainqueur du relais de Pau.
Debout : l'adjudant-chef Rimbaud (1^{er}),
le sergent-chef Deau (6'),
le caporal-chef Goëtz (9'),
le lieutenant de Haynin de Bry (15')
et le chef de bataillon Cann (17').
Accroupis : l'adjudant-chef Séry (1^{er}),
le caporal-chef Guedmi (2'),
le sergent Ferréol (4')
et le capitaine Lorreyte (5'en k-way).
Assis : le sergent Ellacott (3'),
les caporaux-chefs Thévenot
(8', à demi-couché)
et Poevai (1^{er} à droite).*



Du 25 au 27 octobre inclus se déroule la manœuvre « *Pinasse* ». Le régiment embarque à Toulouse et saute sur l'aérodrome de Vinon avec pour mission de se rendre maître des ponts de Manosque, sur la Durance et de Vinon, sur le Verdon. Le plastron est représenté par la CA et des éléments de la CCS. Cette manœuvre comprend en outre le raid du Verdon (70 kilomètres) qui se termine au Point Sublime, le 27 à 14 h 00. Au FINEX, le régiment rejoint Canjuers pour un camp de deux semaines.

Le lecteur attentif aura observé qu'en ces temps-là les manœuvres sont baptisées de noms de bateaux (*Pinasse, Frégate, Galère, Galion...*). Et pour cause : la passerelle est aux mains de Bretons, le colonel **Dominique**, les chefs de bataillon **Jan** (puis **Salaün**), **Cann**, **Legac** et le capitaine **Couture**. En compensation, les « **Pieds-Noirs** » règnent sur les compagnies : **Ricard** (1^{re} compagnie), **Faberon** (2^e compagnie), **Quadri** (3^e compagnie) et **Champy** (CA). Bizarre... vous avez dit bizarre ?



*L'adjudant Philippe Champion
à la porte d'un « Nord » après le largage.*

Pour sauter comme eux, faut...

« Une simple séance de saut se monte alors comme une opération : rassemblement 3 h 30 ou 4 h 00 du matin, embarquement dans les GMC et départ dans l'obscurité, bâches relevées, dos au vent, musette au pied. Les valeureux camions témoins de la seconde guerre, de l'Indo et de l'Algérie déchirent la nuit de leur échappement caractéristique, les pignons craquants à chaque vitesse. A la fin du convoi, un ou deux suivent, vides car il est courant que dans la montée de Puylaurens un de leur « collègue » bloque son moteur pour finir sa nuit. Le conducteur reste avec lui, les paras changent de caisse. A la BOMAP, après deux heures de route, s'il y a report, on dort sur place dans un grand hangar à la toiture au deux tiers disparue, à même le béton, avec un tapis de sol l'été et la parka l'hiver, sans oublier le poncho dans les deux cas. On se serre deux par deux pour se tenir chaud quand la température descend. Tout cela peut durer deux ou trois jours, jusqu'à ce que l'armée de l'air ferme le vendredi. On râle pour la forme, mais quelle ambiance, quel esprit de corps ! »

C. Lemeau



Pendant le raid, le capitaine Jean-Marc Dubut, commandant la « 4 », le parachutiste Maréchal, radio compagnie et le 1^{er} classe Patrick Le Mer, radio régiment.

Encadrement de la « 4 » :

- officier adjoint, lieutenant Grunfelder ;
- 1^{re} section, sous-lieutenant Mafart ;
- 2^e section, adjudant-chef Falzon ;
- 3^e section, lieutenant de Haynin ;
- commandement, adjudant Odé.



Halte pendant le raid pour « jaune 3 » : le caporal-chef Barboni et l'adjudant-chef Laurent. Au fond, le sergent Besançon.

Né dans l'Ain en 1954, Pascal Barboni s'engage en 1972 et rejoint le « 8 » en 1973 où il fait l'essentiel de sa carrière. Président des caporaux-chefs (1986-1988), médaillé militaire de 1992, il est retiré à Castres où il est chef d'entreprise.

Devant le nombre important de traînardes il est décidé une revue de pieds régimentaire.



*La « 4 » sur les rangs,
le caporal-chef
Daniel Waurzaszek porte-fanion.*

Le 4 décembre, inspection du CEMAT, le général de Boissieu, accompagné du général Pauly, du général Le Borgne, commandant la 11^e Division et du colonel Bizard, commandant la 1^{re} BP.

Sont également présents les chefs de corps du 9^e RCP, du 3^e RPIMa et du 420^e BCS.

Le régiment est présenté en configuration « Guépard ».

*Le général de Boissieu
s'entretient avec le capitaine
Jean-Marc Dubut,
commandant la 4^e compagnie ;
derrière lui
le lieutenant Grunfelder.*



Anti-givre

« En décembre la 11^e DP organise un stage OMB (Orienteur – Marqueur – Baliseur) pour le poser de nuit des hélicoptères. L'équipe du « 8 » est menée par le sergent-chef Paquin et se rend au camp de Mailly. Un soir après l'instruction toute l'équipe part dans un dégagement mémorable, rentre « épuisée » tard dans la nuit et rejoint sa tente facilement grâce à un balisage installé avant le départ par le sergent-chef Paquin. Le lendemain, tout le monde est au rassemblement, sauf le « 8 ». La panne de réveil est générale chez les paras. Il fait un froid sibérien toutes les tentes sont couvertes de givre, sauf une bien réchauffée qui garde sa couleur vert armée. Ce jour-là, tout le monde fut surpris de la « chaleur humaine » qui régnait au 8^e RPIMa. »

C. Lemeau

1 9 7 5

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel Jean **Dominique** : Chef de corps
Lieutenant-colonel Henri **Salaün** : Commandant en second
Chef de bataillon François **Cann** : Chef du bureau emploi
Médecin commandant Gérard **Gravero** : Médecin-chef

1^{re} compagnie

Capitaine Michel **Raguez**

2^e compagnie

Capitaine Alain **Michaud**

3^e compagnie

Capitaine Jean-Paul **Raffenne**

4^e compagnie

Capitaine Jean-Marc **Dubut**

CA

Capitaine André **Meunier**

CCS

Capitaine Jean-François **Rivat**

CB

Capitaine Jean-Paul **Doucy**

11^e compagnie

Capitaine Michel **Lhoste**

L'effectif du régiment est de 53 officiers, 172 sous-officiers et 1044 militaires du rang, soit un total de 1 269 hommes.

Le 13 janvier, la 3^e compagnie du capitaine Jean-Paul **Raffenne** quitte Fayolle à destination de l'île de la Réunion pour relever la 2^e compagnie.

Le 18 janvier, la 2^e compagnie revient de la Réunion.

Lors d'une prise d'armes le 22 février, le lieutenant-colonel **Dominique** fait reconnaître le capitaine Pierre **Beaufils** comme commandant d'unité de la « 2 ». Ce dernier en est à la tête depuis le 1^{er} février.



*La 2^e compagnie du capitaine **Beaufils** pendant une cérémonie de remise de fourragères : le lieutenant **Fabre**, le sergent-chef **Pierres**, porte-fanion, le caporal-chef **Hubervic** et derrière lui, le 1^{er} classe **Rosnowski**. Le dernier de la première colonne est le sergent **Victoire**.*

*Le groupe du sergent Lebougre
lors de la « tournante »
de la 3^e compagnie à la Réunion.
Debout : les caporaux-chefs Menez (2'),
Techer (4') et Lefèvre (5').
Accroupis, le caporal Cita et le 1^{er} classe Damour.*



*Démonstration de parcours du combattant
par le caporal-chef Christian Goetz
devant le sergent Lebougre.*



*Le capitaine Robert Lorreyte,
officier adjoint à la 3^e compagnie
et le lieutenant-colonel Subregis,
commandant le 2^e RPIMa,
venu en visite à la compagnie tournante du « 8 ».*





*Le sergent-chef Serge **Gabert**, sous-officier adjoint et l'adjudant **Joncour**,
adjudant d'unité de la « 3 »,
à Saint-Leu dans l'île de la Réunion.*



*Les caporaux-chefs de la 3^e compagnie du capitaine **Lorreyte**,
en tournant à la Réunion, au camp de Saint-Leu.
Debout : **Demier**, **Lefèvre**, **Goetz**, **Saint-Just** et **Techer**.
Accroupis : **Attard**, **Villelégier**, **Boussalab** et **Husson**.*

En janvier 1975, l'adjudant-chef Laurent, sur l'île de Glorieuse avec sa section, vient de pêcher « l'amélioration de l'ordinaire ».



Les Robinsons du « 8 »

Dans la section de garde sur l'île de Juan de Nova, le sergent **Pieurge** s'ennuie un peu. Il construit donc avec son radio un petit radeau fait de quelques rondins de palmiers, installe un mât de fortune, y fixe une toile de tente et, en guise d'ancre (de marine), une ficelle et un bon caillou. Les compères prennent place sur l'esquif et se mettent à rêver, bercés par les eaux calmes et turquoises. Ils rêvent, la ficelle casse, le radeau s'éloigne peu à peu. Ils rêvent... la marée descend. La barrière de corail est passée, ils ne s'en aperçoivent pas. Puis, brutalement, ils réalisent qu'ils sont en mer ; les courants se mettent de la partie et les voilà entraînés dans le canal du Mozambique où de grands requins patrouillent, nonchalants. Ils n'ont pas de rame, ils n'ont que leurs mains et l'océan ne leur laisse aucune chance de revenir à terre.

L'alerte est vite donnée et, à Saint-Denis, c'est la « panique », car le danger est grand. Un *Transall* décolle en catastrophe pendant que l'on demande une autorisation exceptionnelle de survol de Madagascar pour aller plus vite. L'avion les repère après quelques heures, mais comment les récupérer ? Un navire croisant là est détourné par radio sur appel des pilotes. C'est un bateau du bloc de l'est ! La situation devient diplomatiquement sensible et, pour arranger les choses, les deux militaires sont débarqués au Mazambique, pays difficile. En guise d'épilogue, le sergent et son radio sont récupérés par un vol spécial après de longues palabres en haut lieu. Il est facile d'imaginer l'accueil que l'état-major a réservé aux « Robinsons du 8 ».

J-C. Lemetteil

Océan Indien : en mission sur l'archipel des Glorieuses

Dans son rapport de mission, l'adjudant **Laurent** relate les conditions particulières d'acheminement et surtout d'une existence qui s'apparenterait plutôt à l'aventure de Robinson Crusoé. En voici quelques extraits :

« Mais le « taf » ! Le vin ! Notre réserve de pinard avait été stockée dans des jerricans de mazout contenant encore quelques pintes de ce liquide nauséabond et c'est le cœur gros que j'ai donné ordre de vider le contenu des récipients à la mer. **Michel**, promu cuisinier, ayant trouvé du vinaigre dans un jerrican d'huile se dit que dans le jerrican du vinaigre il devait y avoir de l'huile. Mais non, c'était de la menthe !

Le cantonnement militaire est situé à proximité du bâtiment météo. Il est composé de 3 tentes 56 dont 2 pour le logement du détachement et la troisième pour le stockage du matériel et des vivres. Une quatrième tente a été montée face à la plage de débarquement pour permettre aux observateurs de veiller dans de bonnes conditions. Deux fours rudimentaires (deux fûts métalliques de 200 litres recouverts de mortier) nous permettent de faire cuire notre pain.

Ce soir, au menu, nous avons les bigorneaux ramassés cet après-midi dans le lagon. **Bourhis** pense avec nostalgie à sa Bretagne natale, oubliant d'enlever l'opercule du petit mollusque. Il casse son dentier ; coïncidence, le jour-même, il a aussi perdu sa montre dans le lagon. Quelques jours après, le gendarme me demande un FSA pour tirer sur les

fameux chats « sauvages » qui venaient dévorer les poulets de l'agent de la météo. L'affût commence puis, soudain, le gendarme épaule et tire. Cherchant des yeux le « fauve », je m'aperçois qu'il s'agit d'un petit mistigri noir et blanc auquel le gendarme a seulement fait peur. C'était encore un petit animal qu'un météo avait amené sur l'île puis abandonné. Nous avons reçu le message nous demandant l'état des vivres restant pour la relève. Il a fallu 24 heures pour que **Piquenot** puisse camoufler les douze pages composant la réponse. Le séjour commence à tirer à sa fin. La santé et le moral sont restés excellents pendant trente sept jours. Le C47 de la relève atterrit à la date fixée. Le commandant du *Dakota* qui n'aime pas la solitude nous prie d'embarquer le plus rapidement possible. Nous quittons notre île pour Moroni où nous attend le C160 qui nous ramène à Saint-Denis. Nous avons même l'honneur de faire le voyage de retour avec un de nos ministres en tournée dans la région.

Cherchant le sommeil dans cet avion qui ronronne, je me surprends à murmurer ma chanson favorite : « c'est alors que le petit Brestois... »

J. Laurent



*Mars 1975, manœuvre dans les Alpes : le capitaine Pierre **Beaufils**, commandant la 2^e compagnie et l'adjudant-chef Jean-Claude **Séry**.*

Né à Berlin en octobre 1944, Pierre **Beaufils** est Saint-cyrien de la promotion « lieutenant-colonel **Driant** » (1965-1967). Après un séjour à la CPIMA au Tchad où il est cité à deux reprises (1970 et 1971) il rejoint le « 8 » en 1973 pour y commander la 2^e compagnie (1975-1977). Puis il sert successivement à Djibouti, à la STAT, au RMT, au 2^e RPIMa, au Zaïre, en Turquie à Moscou et en Allemagne.

Le lieutenant-colonel **Beaufils** est officier de la Légion d'honneur (1997) et le l'ordre national du Mérite (1993).

Mairie hantée

« Cette manœuvre dans les Alpes-de-Haute-Provence, menée avec et contre les chasseurs alpins, est particulièrement éprouvante. Elle s'achève pour le PC et la 3^e compagnie au petit village montagnard de Beuil dans les Alpes-Maritimes. Très aimablement, le maire met sa petite mairie à la disposition du PC. J'installe les trans au rez-de-chaussée et le PC proprement dit à l'étage. La nuit vient de tomber. Je jette un œil par la fenêtre unique au-dessous de laquelle un lampadaire éclaire la petite place publique totalement déserte. Je m'apprête à fermer les lourds volets, lorsque j'aperçois une ombre de l'autre côté de la place. C'est un parachutiste qui marche à grands pas dans ma direction en me regardant fixement. Je reconnais le caporal **Ansard** de la 3^e compagnie. Je comprends alors que du fait de l'éclat du lampadaire, il ne peut pas me voir et qu'il observe quelque chose placé sous la lampe. Il se met alors à parler de plus en plus fort et j'entends : « cette mairie de Beuil a été inaugurée le 27 avril 1933 par M. Dupont, maire en exercice ». Puis il se recule de trois pas et, d'un ton au-dessus, il clame « cette mairie de Beuil a été inaugurée par le caporal **Ansard** de la 3^e compagnie du 8^e RPIMa le 30 mars 1975 ». Je prends alors un timbre de voix caverneuse, venant d'outre-tombe et, comme si je m'adressais à Don Camillo, je clame à mon tour « caporal **Ansard**, ça ne va pas la tête, non ? » Stupéfait, interloqué, **Ansard** prend ses jambes à son cou et disparaît sur-le-champ. Quelques jours plus tard, je l'avise à l'occasion d'un exercice et lui dit : « alors **Ansard**, on entend des voix ? » Il me jette un regard étrangement inquiet. »

F. Cann

*L'adjudant Rimbaud,
le sergent Loro (moustaches),
le capitaine Christian Couture,
officier du PC, l'adjudant Laurent,
le chef de bataillon François Cann
et le capitaine Raffenne.*



Né à Brest en 1935, Christian **Couture** est officier de réserve en Algérie avant d'intégrer l'EMIA (1960-1961). Il sert successivement au 1^{er} RPIMA, à Madagascar, au CEC de Quélern et à l'EAI comme commandant de compagnie et au 2^e RPIMA à Madagascar avant de rejoindre le « 8 » (bureau emploi-instruction) en 1973.

Après un séjour en Martinique (SMA) et une affectation à la DPMAT, il est nommé chef de corps du CEC-11^e RIMa de Quélern (1987-1987).

Chevalier de la Légion d'honneur (1988) et de l'ordre national du Mérite (1979) le lieutenant-colonel **Couture** s'est retiré dans son Finistère natal où il est maire du Conquet, port de pêche près de Brest.

Du 20 au 28 avril, manœuvre « *Galion* ». Elle est la réplique en pays basque de « *Galère 74* » en Poitou-Charentes. Douze *Transall* « instantanés » larguent sept cent vingt paras du « 8 » (un PC et quatre compagnies renforcées) sur les zones habituelles de l'ETAP en Béarn. Les unités s'esquivent en direction de Biarritz à travers les mailles d'un plastron ardent. Douze *Pumas* les soutiennent la nuit. « *Galion* » est l'une des dernières OAP où un régiment a pu bénéficier d'autant de moyens aériens. Bientôt les impératifs des compagnies tournantes outre-mer et surtout des interventions extérieures à partir de mars 1978 vont engendrer un régiment de vaches maigres.



*A l'arrière du camion Trans,
l'adjudant-chef Marcel **Bernard**,
chef de section Trans et président des sous-officiers.*

Grand spécialiste des îles Kerguelen, le chef de bataillon (H) **Bernard** est retiré à Castres.



*Cours à la FRAC
(Formation rationnelle
et accélérée de conduite)
devant un châssis de Jeep :
le moniteur avec l'aide pédagogique
n° 1 est le caporal-chef Louarn.*

Un funambule au « 8 »

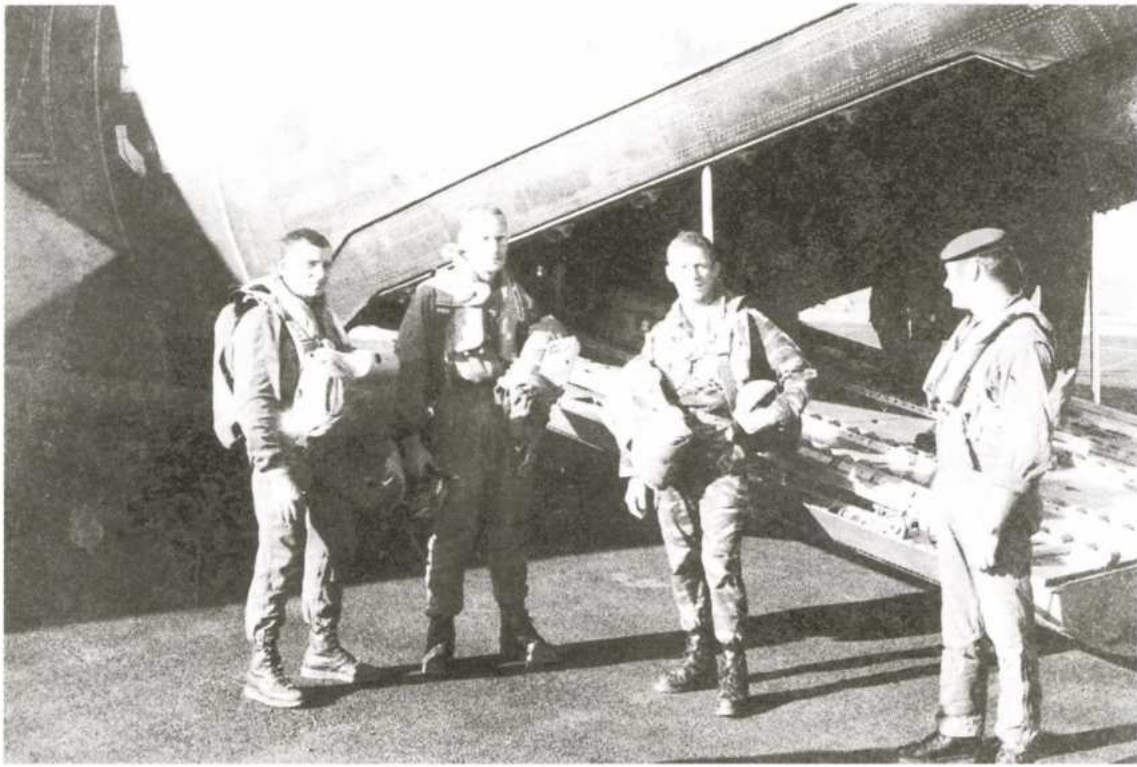
Le sergent **Busson** des ENTAC est un personnage hors du commun. Un soir de printemps 1975, à l'occasion d'un repas de corps organisé dans le

gymnase au cours duquel chaque compagnie doit présenter deux sketches, il intervient pour la CA dans un exercice de funambule. Ayant fait tendre le câble d'un treuil de GMC à travers les fenêtres du gymnase à hauteur des poutres de la charpente, il apparaît soudainement sur le câble en tenue de combat (avec rangers !) et portant la musette TAP. Arrivé à la verticale de la table du chef de corps, le lieutenant-colonel **Dominique**, il s'arrête, prend sa musette, en sort un « bleuet » qu'il met en marche, puis une poêle à frire, un peu de beurre et trois œufs qu'il fait cuire sans attendre. Puis, délicatement, il fait descendre la poêle au bout d'une cordelette. Les officiers en bas, béats d'admiration, se délectent. **Busson** récupère sa poêle, range ses affaires, salue et s'en va comme il était venu, le plus naturellement du monde.

Le 27 avril, la 1^{re} compagnie du capitaine Michel **Raguez** embarque pour un séjour de quatre mois à la Réunion au titre des compagnies tournantes. Elle relève la « 3 » du capitaine **Raffenne** qui rentre le 29.



*La 3^e compagnie au sommet
du Piton des Neiges à la Réunion,
courant avril,
juste avant son retour sur Castres.*



*Quelques-uns de la 1^{re} compagnie avant le saut :
le sergent **Christian Couturier**, le capitaine **Michel Raguez**,
l'adjudant **Claulin** et l'adjudant-chef **Farcy**, du centre nautique.*

Le 4 juin, la 4^e compagnie du capitaine Jean-Marc Dubut (effectif « Guépard » 138) embarque pour Djibouti pour participer aux opérations de maintien de l'ordre.



*Le lieutenant-colonel **Dominique** s'adresse aux hommes avant leur départ :
au fond à gauche, le lieutenant **Raymond Kuntzmann** ;
à côté de lui le sergent **Guichard** et en septième position le sergent **Terrenoire**.*



*A l'arrivée, début des opérations de maintien de l'ordre avec les patrouilles en véhicules par 47 °C :
au centre le lieutenant Henri Grunfelder, officier adjoint de la « 4 ».*



*Patrouille : debout au milieu le sergent Chabas puis le caporal-chef Calbri ;
à genoux le caporal-chef Gatelier.*

Calbri a eu la bonne idée de lancer une grenade à plâtre alors que les véhicules de la section traversent un village. Malheureusement, l'engin explose aux pieds d'un djiboutien qui n'est guère moins qu'un ministre du gouvernement en visite dans sa famille. L'affaire est très mal perçue et le rétablissement des bonnes relations est difficile. Côté militaire, les sanctions sont sérieuses.



Patrouilles dans le quartier 4.

« Colibri XIII », match retour de « Colibri XII »

La première partie de « *Colibri XIII* » se déroule le 20 juin à Saint-Antonin-Noble-Val, au sud de Caylus, sous la forme de l'exercice « *Frégate* », exercice antichar engageant le 8^e RPIMa, le 251^e Bataillon para allemand et de nombreux hélicoptères allemands *CH53* et *Iroquois* et les marqueurs du Galdiv onze (*Alouette II* et *Puma*). L'exercice se déroule sous l'œil attentif du secrétaire d'État à la défense, le général Marcel **Bigéard**, accompagné de son homologue allemand. La deuxième partie se tient du 21 au 23 juin sur le Causse où les Allemands passent le brevet français.



Le 21 juin, le 251^e Bataillon de parachutistes allemands est breveté sur le terrain du Causse : l'adjudant Papegeay donne les dernières recommandations avant le saut. Derrière lui, en béret, l'adjudant Lecoq.

Marc Papegeay est né le 3 juin 1947 dans le Nord. Au « 8 » en 1971, il est reçu au concours des OAEA en 1979. Ayant pris sa retraite en 1997, il est capitaine et chevalier de l'ordre national du Mérite de 1984.

La troisième partie de « *Colibri XIII* » se tient sur le Causse et plus précisément au centre commando le 23 juin et surtout pendant la nuit du 23 au 24 sous le thème de « Die grosse fraternité ». Ça se passe comme dans les coupes d'Europe où les buts comptent double sur le terrain adverse. A l'aller, à « *Colibri XII* », nous avons été accueillis à la bière de Munich. On avait quand même marqué quelques points. Le match retour se tient sur fond de Gaillac, de punch et d'Armagnac. Les « Teutons » ont tenu le choc. Match nul !



Repas de corps au Causse après « Colibri XIII » : le colonel Trapp, adjoint au général commandant la 1^{re} Brigade parachutiste, le chef de bataillon François Cann et le capitaine Jean-Paul Raffenne.



Quelques joyeux éléments au Causse après le repas de cohésion avec les parachutistes allemands : le sergent Patrick Lafourcade de la « 2 », le sergent-chef Monassont et les sergents Jean-Louis Lebourg et Stanley Ellacot de la 3^e compagnie.

Cross « ball-Trapp » et humour macabre

Lors d'un camp brigade à Caylus, avant le sempiternel cross de masse, dans le froid et dans la boue, le colonel **Trapp** s'apprête à donner le départ.

Les concurrents qui attendent déjà depuis dix minutes, face au vent, piaffent d'impatience de se réchauffer dans l'effort. Le colonel veut d'abord expliquer, face à la foule de maillots multicolores, comment il va procéder ; mais il a la mauvaise idée de lever la main et, avant même qu'il puisse finir sa phrase, la masse des régiments s'élance d'un bloc.

On retrouve le colonel **Trapp** allongé dans la boue, incrusté, comme dans un dessin animé. Il y a des gestes qui ne sauvent pas.

Et, pendant que la brigade bat la campagne à courir après l'énième coupe, le général **Arnaud de Foiard**, commandant la dite brigade, fait tranquillement du ball-trap à la Boule Rouge.

Le soir, alors que tout l'encadrement est rassemblé autour d'un pot, le chef de bataillon **Cann**, témoin actif le matin-même de la chute du starter à cinq galons, s'approche du général et lui propose une autre méthode pour donner le départ d'un cross. Il suggère, ni plus ni moins, dans un demi-sourire, de joindre l'utile à l'agréable (l'utile étant le départ du cross et l'agréable le tir au pigeon d'argile), de mettre le colonel **Trapp** devant les coureurs et que le général l'abatte d'un coup de fusil, faisant ainsi du « ball-Trapp » pour déclencher la course. Glacial, le général commandant la brigade ne rit pas du tout.

Le 9 juillet 1975, la 4^e compagnie du capitaine **Dubut** rentre de sa mission d'un mois à Djibouti.

Le 16 juillet, passation de commandement du régiment. Le colonel Maurice **Schmitt** succède au lieutenant-colonel **Jean Dominique**.



Le colonel Schmitt, le colonel Caillaud et le lieutenant-colonel Dominique.



*La 11^e compagnie du capitaine Michel Lboste :
le deuxième chef de section est le lieutenant Guy de Haynin de Bry, derrière lui le sergent Mohamed Ben Addi.*



*La CA du capitaine André Meunier :
les lieutenants Daniel **Chabin** et Raymond **Kuntzmann**, chefs de section ; porte-fanion, le sergent **Guichard**.
Le premier de la quatrième colonne le sergent **Claude Marlaud**,
le troisième de la cinquième colonne est le parachutiste **Berrichon**.*

Le colonel Maurice Schmitt.



Maurice Schmitt entre à Saint-Cyr à l'âge de dix-huit ans avec la promotion général Frère (1948-1950). Artilleur colonial au début de sa carrière, il sert dans cette arme au Tonkin dans les rangs du 3/4^e RAC. Il se porte volontaire pour sauter le 30 avril 1954 sur le camp retranché de Diên Biên Phu où il effectue son premier saut. Fait prisonnier, il est libéré en septembre. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à vingt-cinq ans. En Algérie il est chez Bigeard, au 3^e RPC, adjoint puis commandant la CA. Il est officier de la Légion d'honneur à 29 ans. De retour en France, il est instructeur combat à l'ETAP, puis rejoint le BOI du 3^e RPIMa à Carcassonne. Il est chef d'état-major du général COMSUP des Antilles avant de commander le 8^e RPIMa (1975-1977). Auditeur au CHEM-IHEDN (1977-1978), il est chef d'état-major de la I^{re} armée à Strasbourg (1978-1981) avant de commander la 11^e DP-44^e DMT à Toulouse (1981-1983).



Nommé major général de l'armée de terre (1983) puis chef d'état-major de l'armée de terre (1985), il est appelé aux plus hautes fonctions, celles de chef d'état-major des armées (1988), fonction qu'il assume au-delà de la limite d'âge pour conduire de bout en bout et avec succès les opérations de la guerre du Golfe (1991). Le général d'armée Maurice Schmitt est élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur en 1990 et devient gouverneur des Invalides (1991-1996). Il est retiré à Marseille.

Le 20 août, la 3^e compagnie du capitaine Jean Paul Raffenne est mise en place à Canjuers par parachutage.

Le régiment l'y rejoint le 4 septembre ; il y restera jusqu'au 19 septembre. Pendant cette période, le « 8 » participe, dans le massif des Maures, à la manœuvre « *Grand Pavois* », suivie d'une prise d'armes avec le GITDM de Fréjus.



*Briefing durant le camp :
l'adjudant Pierre Cuttier,
le lieutenant Gilbert de Colonjon
et le capitaine Pierre Beaufils.*

Le 7 septembre, la 4^e compagnie du capitaine Jean-Marc Dubut part relever la 1^{re} compagnie du capitaine Michel Raguez à la Réunion.



Le 23 septembre au Causse, passation de commandement de la 11^e compagnie, le capitaine Michel Colin succède au capitaine Michel Lboste.

Le 24 septembre, festivités de la saint Michel au régiment avec les familles :

- jeux inter-compagnies ;
- messe avec chœur de la CA ;
- vin d'honneur et méchoui.

Le 4 octobre, la saint Michel est fêtée à l'extérieur sur le thème : le régiment dans sa ville, avec une prise d'armes au monument aux morts et une soirée variété à « l'Odéon ». Le lendemain, relais pédestre à travers la ville et inauguration de la kermesse au Lardailié. Le soir, bal des parachutistes à 18 heures et bal des cadres à 21 heures.

Pendant la kermesse au Lardailié, à un « point d'eau », cinq de la « 3 » : le sergent Stanley Ellacott, chef de groupe, le sergent-chef Brives, comptable, le sergent-chef Montebello, sous-officier adjoint de section et les sergents Lebougre et Serge Gabert, chefs de groupe.



Première séance de tir au Causse en avril 1975

« C'est notre première expérience. Le sergent-chef Lecoq lance le rituel « de la gauche vers la droite, numérotez-vous » :

- 1, 2, 3, 4, etc.
- Pour un tir de cinq cartouches sur les cibles correspondant à vos numéros, approvisionnez, armez.
- Cible 1 prêt, cible 2 prêt, etc.
- Me voici en face de la cible n° 3.
- Feu.
- Après les crépitements, nous courons aux résultats. Stupeur : sur la cible n° 3, aucun impact mais sur la cible n° 4, huit impacts.
- Aïe, aïe, aïe, le chef arrive : « P... » ! vous ne savez pas compter jusqu'à trois ; mais N... d... D... que faites-vous dans le civil ?
- « Je suis instituteur, chef ». »

M. Benoit

Chez l'officier conseil en août 1975

« Période de permissions pour les engagés du régiment à qui nous faisons habituellement cours... mais pas pour nous. Et comme il faut nous occuper, un gradé nous rassemble et nous apprend que nous sommes réquisitionnés pour peindre le bâtiment. Formateur, l'armée, non ? »

M. Benoit

Non-port illégal de galons en octobre 1975

« Comme nous avons la charge de dispenser des cours d'instruction générale à des soldats, des petits gradés et même des sous-officiers, le commandement décide de nous inscrire au peloton d'élèves gradés afin d'être promu caporal. Épreuve réussie avec succès début octobre : la nouvelle me parvient en même temps que celle de ma libération anticipée pour charge de famille (marié, un enfant). De sorte qu'avec les jours de permission accordés aux « libérales », je n'ai jamais porté les nouveaux galons que j'avais gagnés. »

M. Benoit

Michel **Benoit** est né le 9 août 1955 à Castres. Incorporé en avril 1975 au 8^e RPIMA au titre des cinq instituteurs mis en place dans les régiments professionnalisés, il prépare les jeunes aux épreuves du certificat d'études et quelques sous-officiers au concours d'officier technicien. Il est libéré en octobre 1975. Résidant à Larrigue, il en est le maire depuis 1993 après avoir été le maire-adjoint de 1983 à 1993.



Avec Jean-Marie **Durand**, Gérard **Cholley**, Michel **Mottes**, et tant d'autres, Michel **Benoit** prend place parmi les appelés de grande qualité que le « 8 » a nourris en son sein, pour son grand bénéfice.

Le 8 octobre, une section de la « 2 », une de la « 3 » et trois de la « 11 » recherchent, trouvent et gardent deux épaves de *Mirage* qui se sont écrasés dans la Montagne Noire.

Le 13 octobre, manœuvre « *Auvergne* » pour le PC, la « 2 », la « 3 », la CA, la CCS et un élément de la « 11 ». Après la manœuvre, une opération de relation publique est organisée dans diverses municipalités de la région du Puy (prises d'armes, repas chez l'habitant, bals).

A la guerre comme à la guerre !

« Les manœuvres durent deux semaines, du samedi au samedi par exemple, avec repos d'une demi-journée dans le week-end du milieu. Les effets de paquetage souffrent toujours, rangers éclatées, treillis déchirés, bidons troués, chaussettes usées, pertes diverses. Les échanges se font alors par obligation au retour mais, entre-temps le matériel détérioré reste sur l'homme. Le colonel **Schmitt** le comprend très vite et, lors de la manœuvre « *Auvergne* », fait sortir le matériel du corps, dans un camion bourré d'effets de rechange. A la fin de la première semaine, près de chaque bivouac, le véhicule s'arrête, fait les échanges et les rechargements sans aucune formalité administrative. Du jamais vu auparavant. »

C. Lemeau

Le 27 octobre, la 1^{re} compagnie du capitaine **Raguez** part en stage « Hiver » à Mont-Louis.

Le 12 novembre, le colonel **Schmitt** part à la Réunion inspecter la 4^e compagnie.

Le 20 novembre, passation de commandement de la CB, le capitaine Eugène **Risdorfer de Issdentzi** succède au capitaine Jean-Paul **Doucy**, muté au CS n° 2 à Cambrai.

Le 21 novembre, le général Guy **Le Borgne** fait sa tournée d'adieu, avant son départ de la 11^e DP. Une prise d'armes a lieu au quartier suivie d'un cocktail à Beaudécourt avec les autorités civiles du département.

Le 26 novembre, championnat de cross de la 44^e DMT; les équipes du régiment se classent premières au cross long et prennent les deux premières places au cross court.



Entourant le général **Caillaud** et le colonel **Schmitt**, l'équipe du « 8 », gagnante du cross divisionnaire : debout, le capitaine **Macé** (3'), les caporaux-chefs **de Pinbo** (4'), **Pasquier** (5'), **Duval** (6'), **Caroll** (10') et **Bonnier** (11'), le chef de bataillon **Rousseau** (12'), le sergent **Lequeuvre** (13'), le caporal-chef **Wroblewski** (14'), le lieutenant **Allard-Meus** (15') et l'avant-dernier, le caporal-chef **Le Mer**.
A demi-accroupi, le caporal-chef **Céleste** (2'). Accroupis, les caporaux-chefs **Allain** (3'), **Aboutoibi** (4'), **Goetz** (5') et **Saint-Just** (6').



La 11^e compagnie en bivouac confortable : le lieutenant Robert Meille, adjoint à la « 11 », le sergent-chef Michaux, en quatrième position le sergent Béni et en cinquième le caporal Parize.

Le 1^{er} décembre, manœuvre régimentaire « Cap Hornier » dans la région de Gaillac avec infiltration de nuit et franchissement du Tarn, du Dadou, de l'Agout et du Tisné en direction de Dourgne.

Le 4 décembre, prise d'armes à Dourgne et remise de fourragères aux engagés du mois de septembre, avec la participation importante des habitants et notamment des écoles.

Le 29 décembre, l'élément précurseur de la 2^e compagnie, sous les ordres du lieutenant Fabre, s'envole pour la Réunion.

1976

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel Maurice Schmitt	: Chef de corps
Lieutenant-colonel Henri Salaün	: Commandant en second
Chef de bataillon René Vassart	: Officier supérieur adjoint
Chef de bataillon Jean-Claude Gautier	: Chef du bureau emploi instruction
Chef de bataillon Claude Lionnet	: Chef des services techniques
Capitaine Yves Pinvidic	: Chef des services administratifs
Capitaine Jean-Claude du Chaxel	: Officier TAP et sport
Médecin principal Gérard Cravero	: Médecin-chef

1^{er} compagnie

Capitaine Michel Raguez
Lieutenant Gérard Mazeau

2^e compagnie

Capitaine Pierre Beaufiles
Lieutenant Olivier Fabre

3^e compagnie

Capitaine Jean-Paul Raffenne
Lieutenant Michel Martin

4^e compagnie

Capitaine Jean-Marc Dubut
Lieutenant Henri Grunfelder

CA

Capitaine André Meunier
Lieutenant Patrick Macé

CCS

Capitaine Jean-François Rivat
Capitaine Bernard Thuillier

CB

Capitaine Eugène Risdorfer de Issdentzi
Lieutenant Jean-Claude Russo

11^e compagnie

Capitaine Michel Colin
Lieutenant Robert Meille

L'effectif du régiment est de 55 officiers, 180 sous-officiers et 1 146 militaires du rang, soit un total de 1 381 hommes.

Le 3 janvier 1976, ouverture du centre régimentaire d'initiation au ski à Porta (domaine de la Cibade) dans les Pyrénées-Orientales. Les sections suivent ce stage à tour de rôle pendant une semaine. Le premier détachement est aux ordres de l'adjutant-chef **Mollet**.

Le 14 janvier, la 2^e compagnie du capitaine Pierre **Beaufils** embarque à Blagnac pour la Réunion.



*L'équipe des chuteurs « ops » de la SER à Pierrefonds (Réunion) :
debout, le caporal-chef **Tbévenot**, le sergent-chef **Lemeau** et le caporal-chef **Chinaud**.
Accroupis, le caporal-chef **Latchimy**, le sergent **Campana** et le caporal-chef **Lesaine**.*

Le général **Caillaud**, commandant la 1^{re} BP, très à l'écoute des chuteurs militaires, a demandé au colonel **Schmitt** d'incorporer une équipe de chuteur « ops » au sein des unités allant en tournante à la Réunion. L'équipe du sergent-chef **Lemeau** a été précurseur dans ce domaine.

« Nous avons été mangés à toutes les sauces. Beaucoup de sueur, mais quels souvenirs ! Mises à part les activités compagnie et régiment, l'emploi du temps est laissé à l'initiative du chef d'équipe. Il est plutôt bien rempli. »

C. Lemeau



*Janvier 1976, prise
d'armes à Saint-Pierre
pour le départ
de la 4^e compagnie :
le capitaine
Jean-Marc Dubut,
le sous-lieutenant
Mafart, commandant
la 1^{re} section
et le sergent-chef
Legros, porte-fanion.*

Alain **Mafart** est né au Viêt-nam en 1950. A sa sortie de l'ENSOA, il rejoint le 3^e RPIMa. Reçu à l'EMIA (major de la promotion 1973-1974), il choisit le 8^e RPIMa où il est chef de section à la 4^e compagnie (1975-1977). Admis au stage des nageurs de combat, il poursuit sa carrière dans les services spéciaux. Devenu l'un des « époux **Turenge** de l'affaire « *Rainbow Warrior* », il est emprisonné en Nouvelle-Zélande puis exilé sur l'atoll de Hao où il prépare le concours de l'école de guerre auquel il réussit. Après quelques postes d'état-major et un séjour au Sénégal, le colonel **Mafart**, chevalier de la Légion d'honneur de 1995 et chevalier de l'ordre national du Mérite de 1991, quitte le service actif en 1996.



*La 2^e section :
le deuxième au premier
rang, le caporal-chef
Monneret
et en troisième,
le sergent **Cresson**,
fourrier compagnie.*



*Le lieutenant
Guy de Haynin de Bry,
commandant la 3^e section.
A sa gauche,
le sergent Bruneel,
sous-officier Trans
de la « 4 ».*

Le 15 janvier, la 4^e compagnie atterrit à Blagnac.

Le 22 janvier, inspection du général Arnaud de Foyard, commandant la 11^e DP. Il est accueilli par le général Caillaud, commandant la 1^{re} BP et le colonel Schmitt.

Le 6 février, le régiment est aérotransporté au Larzac (1^{re}, 3^e, 4^e compagnies et CA).

*Pendant la manœuvre au Larzac,
le caporal-chef Cassien Mauvaka.*

Appelé au RIMAP NC, Cassien Mauvaka, engagé au titre des TDM, est affecté au « 8 » en 1974. Dans les rangs de la « 4 », il participe à la mission de maintien de l'ordre en TFAI en 1975 dans la section Poitel et à une tournante à la Réunion avec le lieutenant Mafart.

Mauvaka est le fils du roi régnant à Wallis et, à ce titre, a droit à certains égards de la part de ses compatriotes et dans une certaine mesure des cadres en général, car il est susceptible de régner un jour.



Le 25 février, les unités reviennent du Larzac en effectuant l'exercice « *Topaze* » dans les monts de Lacaune.

Le 4 mars, passation de commandement à la « 3 », le capitaine Robert **Lorreyte** succède au capitaine Jean-Paul **Raffenne**, muté à la Réunion.

Du 5 au 15 avril, manœuvres « *Cantal* » et « *Cantal II* » pour les 1^{re}, 2^e, 3^e compagnies, CA et CCS dans la région sud d'Aurillac. Le régiment est aux ordres du lieutenant-colonel **Salaün**, commandant en second, qui saute avec une compagnie belge. La CA, quant à elle, fait un poser d'assaut à Aurillac.

Pendant cette manœuvre, de nombreuses opérations de relations publiques ont lieu dans les municipalités : prises d'armes, dépôts de gerbes, sauts de démonstration, présentations de matériels, pots, méchouis et hébergements chez l'habitant.

Henri **Salaün** est né en 1933 dans le Sud-Finistère. Saint-cyrien de la promotion « *de Lattre de Tassigny* » (1951-1953), il sert à deux reprises au 8^e RPIMa : une première fois à la 4^e compagnie, d'abord en Algérie comme lieutenant chef de section (1959-1961) puis à Nancy comme commandant d'unité (1961-1963) ; une deuxième fois à Castres comme lieutenant-colonel, commandant en second (1974-1976). Ultérieurement, il est chef de corps du 2^e RPIMa à la Réunion (1976-1978).

Général de corps d'armée, gouverneur de Lyon et commandant de la V^e Région militaire (1990-1993), commandeur de la Légion d'honneur (1991) et de l'ordre national du Mérite (1988), le général **Salaün** est retiré dans son pays natal.



*Avant l'embarquement pour un saut de démonstration :
debout, le sergent-chef **Legros**, les lieutenants **Allard-Meus** et **Mafart**,
le capitaine **du Chaxel**, les adjudants **Lemetteil** et **Paquin** et le lieutenant **Happe**.
Accroupis, les adjudants **Kim** et **Tornay**, le sergent **Couturier** et les adjudants **Lièvre** et **Koch**.*

Le lieutenant **Happe** est un redoutable buveur de café, officier adjoint à la CA, c'est probablement lui qui a œuvré pour faire installer la première machine à café à la compagnie. En manœuvre il ne mange rien mais boit seulement du café ; il peut tenir plusieurs jours ainsi.



*L'équipe de rugby du « 8 » en 1976 :
 debout, le 1^{er} classe **Toagotu**, le caporal-chef **Cressent**, le lieutenant **Prima** (5'),
 le caporal **Vakauliafa** (6') et le caporal-chef **Thévenot** (7').
 Accroupis : le caporal **Merle** (2'), le sergent-chef **Labadens** (3'), les sergents **Duquesne** (4'), **Salles** (5') et **Raoul** (6').*

Le 29 avril, inspection du régiment par le général **Henry**, inspecteur de l'infanterie. La 4^e compagnie lui est présentée en détachement « Guépard » et la « 11 » au tir et en parcours du risque.

Le 10 mai, embarquement à Toulouse de la 3^e compagnie du capitaine **Robert Lorreyte** à destination de la Réunion.

Le 13 mai, retour de la Réunion de la 2^e compagnie du capitaine **Pierre Beaufls**.

Le 2 juin, inspection du général **Arnaud de Foïard**, commandant la 11^e DP. Les honneurs sont rendus par la compagnie préparée pour le spectacle « *Ce soir l'armée* » dont la prestation aura lieu aux Tuileries en juillet. L'inspection se poursuit par un exposé du colonel **Schmitt**, une démonstration commando au Causse par la « 2 », un repas en plein air et la présentation de l'exercice « *Turquoise* » par le chef de bataillon **Jean-Claude Gautier**, chef du bureau emploi.

Un huitième de tour

« Un matin le régiment est rassemblé sur la place d'armes. Le colonel **Schmitt** proclame les résultats du dernier challenge sportif. La CA est dernière en natation. Commentaire du chef de corps : « la CA a encore nagé avec ses plaques de base ! » Rage difficilement contrôlée par le capitaine **Meunier** qui réagit comme l'attend le colonel. Quand ce dernier remet les unités à la disposition des commandants d'unité, le capitaine **Meunier**, face à sa compagnie, explose. « Le colonel oublie que la CA a fini première aux tests mortiers, première aux tests ENTAC... » Le colonel **Schmitt** aime bien taquiner le capitaine **Meunier** qui démarre toujours au « huitième de tour ».

C. Lemeau

Comment le marqueur de zone changea de grade

« Saut régiment sur le Causse, ayant une cheville dans le plâtre je suis désigné pour assurer le marquage. Le capitaine **du Chaxel**, officier TAP, me donne à tester un nouvel anémomètre et me dit que cet appareil est très sensible et qu'il ne faut annoncer que le chiffre de base et pas les rafales. Le *Transall* décolle donc de Carcassonne et s'annonce à l'approche ; je lis « 6, rafales 8 » et j'annonce 6 mètres/seconde. Premier passage : les voilures défilent assez vite et touchent le sol sans se dégonfler, les paras sont traînés, le choc est rude. J'ai un doute, je prends la radio mais le temps d'expliquer que je veux mettre en croix, un second passage prend l'air et « s'écrase » comme le premier. Le troisième passage ne sort pas, heureusement c'est la « 11 » avec gaines.

Bilan : 20 cassés sérieux dont le colonel **Schmitt**. Du coup l'OSA veut m'aligner mais le capitaine **du Chaxel** me sauve la mise en prenant la responsabilité des fameux 6 mètres/seconde. Quelques jours après, une note de service stipule que dorénavant il faut être sous-officier supérieur pour marquer une zone de saut. Je suis sergent-chef au moment des faits ! »

C. Couturier

Le chant du « 8 »

André Galabru est né à Sétif, Algérie, le 4 janvier 1940. Il tient de son père, « Cyrard » de la promo Chevalier **Bayard** (1923-1925), la vocation des armes. En 1960, il intègre Cyr (promotion Vercors). En désaccord avec la politique de la France en Algérie il démissionne en 1963. Il devient enseignant puis représentant commercial. Écrivain, musicien, chanteur, il écrit le chant du 7^e RPCS (1984), celui de l'ALAT (1985) et produit disques et cassettes dont il est en grande partie l'interprète. En 1976, le chef de corps, le colonel **Schmitt**, lui demande de composer une œuvre qui



pourra devenir le chant du régiment. Il se met aussitôt au travail et sur l'air de « *La légende d'Anne de Bretagne* », il écrit le chant actuel du « 8 ». Plus que tout autre, l'ami André se délecte d'entendre ce chant mélodieux et solennel entonné par les unités. Mais, plus que tout autre aussi, il sursaute à chaque fois qu'il entend le pléonasme du deuxième couplet « d'Algérie, d'Indochine, du Tchad africain » alors que les paroles officielles sont « qui reposent au loin ». Mais il se trouve qu'il est difficile de défiler sur ces paroles qui manquent de consistance, pour la grande consternation des cigaliers. C'est ainsi que l'un d'entre-eux, le sergent-chef **Le Bourhis**, barde breton, décide tout de go : « terminé ! Ce sera le Tchad africain ! »

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui les paras du « 8 », tout à leur recueillement, ont fini par oublier le pléonasme.

Le 9 juin, inspection du général **Lescure**, inspecteur des forces extérieures et des troupes de marine.

*La SER
(moyenne d'ancienneté
de service de cinq ans)
et dont l'effectif est de 36
dont 28 chuteurs
opérationnels :*
*le caporal-chef Dubarry, qui
cache le caporal-chef
Thévenot
puis le caporal-chef Jouan ;
debout de face dans l'axe
du capot de la Jeep
le caporal-chef Sadowski,
le sergent Cammas,
le caporal-chef Dedobbelère,
le sergent Campana.
Le bras sur le FM,
le caporal-chef Latchimy,
les caporaux-chefs Chinaud,
Lesaine et Nigault.*



« La SER, commandée par le lieutenant Chabin, est incontestablement la meilleure section de la 1^{re} BP. Nous sommes les enfants chéris du général Caillaud qui ne veut que des chuteurs « ops » dans les piquets d'honneur lorsqu'il vient à Fayolle. Nous déjeunons avec lui et le chef de corps a du mal à le récupérer pour poursuivre la réunion de travail prévue. A la fin de la journée, l'instant du départ est toujours repoussé, car le général Caillaud a du mal à nous quitter. Ancien chef de corps du REP, il nous a marqués par ses qualités humaines. »

C. Lemeau

Défilé spontané

« La SER revient de trois jours de terrain, bien crottée, bien boueuse ; nous entrons dans Castres par la route de Mazamet, le chef de section n'est pas de la sortie. Dans la Jeep du SOA, la radio grésille, un chef de patrouille lui suggère de faire un exercice de défilé, pour rigoler. Sitôt dit, sitôt fait. L'adjoint se lève, fait des signes et, à hauteur du siège d'EDF, les 6 Jeeps se mettent en colonne par deux, descendent en première crabotée, prenant tout le boulevard et bloquant la circulation derrière elles. Les chefs de bord sont debout et saluent ; l'affaire se prolonge jusqu'au boulevard Carnot, au milieu des passants hilares. Aucun automobiliste n'a protesté. Ce même adjoint, toujours prêt à changer les normes établies, nous fait parfois marcher dans Fayolle au pas cadencé en chantant « la pêche aux moules » ou tout autre refrain de ce genre. L'humour a sa place car personne du PC ne proteste. »

C. Lemeau

De quel bois le « 8 » se chauffe

« La SER reçoit l'ordre de monter une embuscade antichar avec abattis sur un axe susceptible d'être emprunté par l'ennemi, en l'occurrence les AML du 1^{er} REC. Deux patrouilles se mettent en place et attendent. Deux AML arrivent, franchissent sans ralentir l'abattis symbolique et décochent un bras d'honneur aux Jeeps du « 8 ». Le sergent Hurel, chef de patrouille, se fâche. Les deux AML suivantes se heurtent alors à un mikado géant de bois de chauffage, sagement stéré auparavant dans un chemin forestier. Non contents d'arrêter les blindés ahuris, les gars du « 8 » se mettent à « canarder » les Panhard avec les rondins du même bois. Les tourelles se ferment vite, les machines font demi-tour. Plus aucune AML ne passe par cet axe. »

C. Lemeau

Le 10 juin, exercice « *Turquoise* » aux ordres du lieutenant-colonel **Salaün**, avec les 1^{re}, 2^e, 4^e compagnie, CA, CCS et deux sections de la « 11 » dans la région de Lacaune, Brassac et Mazamet. But : étude d'une action de freinage d'un ennemi blindé par une troupe à pied.

Le 27 juin, le détachement pour les « Nuits de l'Armée » rejoint Paris aux ordres du chef de bataillon **Joël Rousseau**, adjoint au chef du bureau emploi et instruction (effectif : 250). Il y séjourne du 2 au 10 juillet.



Le détachement du « 8 » dans les jardins des Tuileries.

Mission Mourousi

« Le 8^e RPIMa a été choisi pour les « Nuits de l'Armée »... C'est ainsi que l'on apprend notre participation... Chose affreuse, le réalisateur est un « civil » et, de plus, une personnalité de la télévision. Tout s'annonce bien mal. Néanmoins, petit à petit, les autorités font le tour du sujet pour parvenir enfin à un programme : piste du risque, close combat et chants.

La première phase sous la responsabilité de l'adjudant-chef **Bertolino**, la seconde sous la férule du lieutenant **Mazeau** et la dernière avec le capitaine **Dubut**.

Le premier acte est la sélection des « grands », des « beaux », des « costauds », des autres « pas sortables à Paris » ou « qui ne marchent pas au pas ».

Le deuxième est un entraînement minutieux, pénible, fastidieux et parfois désespérant. Chaque groupe disparaît après le sport matinal dans un endroit secret pour s'activer. Mais nous avons oublié l'essentiel. Qui sont donc les sélectionnés parmi les mille trois cents hommes ? C'est la 4^e compagnie au complet, soutenue par la « 1^{re} » et épaulée par quelques autres. Chaque jour est donc consacré à cette manifestation, jusqu'au jour du départ pour Paris. Paris qui pour nous s'appelle « Frileuse », camp désertique, soleil accablant et surtout trois heures de camion pour rejoindre le théâtre de nos exploits ; on se croit outre-mer.

Après quelques répétitions, dont la « générale » sur le plateau des Tuileries, le grand jour arrive. La compagnie de défilé entre en scène, s'arrête, impeccable, et chante. Le chant du « 8 » s'élançait, clair, limpide, puissant et juste. Après, c'est au tour de la piste du risque du 8^e RPIMa. Les commandos de l'air opposent une sérieuse résistance et

l'attribution de la coupe TF1 va être incertaine. Pour franchir le mur, le sergent-chef **Compagnon** est propulsé à l'aide d'une perche, il accroche la corde au sommet du portique, et permet au reste du groupe de passer aisément. Le commando du « 8 » est déjà au garde-à-vous que les autres terminent encore leur parcours. Les parachutistes sont en premier, au milieu du plateau, face au général **Bigéard**. Dans ce climat d'allégresse tout semble réussir. Yves Mourousi connaît cependant quelques moments difficiles. En visite au camp, il est « incorporé », habillé en un clin d'œil et « présenté » devant la compagnie et les autorités. Cet épisode laisse quelques traces puisque, depuis, chaque soir, l'équipe de TF1 porte les maillots du « 8 ».

Ainsi, ces nuits des armées se transforment en nuits des parachutistes puis finalement en nuits du 8^e RPIMa, grâce en particulier à l'étroite cohésion de l'équipe **Rousseau – Mourousi** et aux 6 victoires sur 8. Enfin, la coupe TF1 récompense l'éclatante réussite, la cohésion et le sérieux de la préparation du « 8 ».

« Allô Ancre » - 1976

Le 14 Juillet, célébration de la fête Nationale par une prise d'armes et un défilé à Castres.

Le 19 juillet, 200 personnels aux ordres du capitaine **Jean-Marc Dubut** commandant la « 4 », se rendent à Chartres par voie routière pour participer à l'opération « *Paille* ». En effet, l'année 1976 est une année de grande sécheresse et l'armée est réquisitionnée pour aider les agriculteurs à rentrer la paille.

Le 6 août, visite du Premier ministre, M. Jacques **Chirac**, à Castres. Le régiment rend les honneurs. Le chef de corps, le drapeau et la CA sont sur les rangs au lycée polyvalent, avec la musique de la 11^e DP.

Du 6 au 23 août, séjour dans les camps de Champagne d'un sous-groupe du régiment comprenant la 2^e compagnie du capitaine **Pierre Beaufile** et la section *Milan* de la CA, en vue d'acquiescer une meilleure aptitude au combat avec ou contre des éléments mécanisés.

Le thème majeur de toutes les manœuvres et exercices divers, en camps ou ailleurs, tourne systématiquement autour du concept : « Un ennemi rouge, blindé et mécanisé envahit l'Europe de l'Ouest ». L'entraînement s'oriente très souvent vers le combat AC.

Le 31 août, passation de commandement de la 1^{re} compagnie : le capitaine **Robert Meille** succède au capitaine **Michel Raguez**. Le même jour, le capitaine **Patrick Macé** succède au capitaine **André Meunier** à la tête de la CA. Les cérémonies ont lieu dans la cour du quartier.



Les sans-troupe pendant la prise d'armes.

Au 1^{er} rang : les chefs de bataillon Jean-Claude Gautier, commandant en second, Roudeillac, chef du BEI, Claude Lionnet, chef des ST et les lieutenants Sacareau, Christian Ferniot et Gavoil, officier auto.

Au 2^e rang : le chef de bataillon Joël Rousseau, adjoint au BEI, le médecin principal Gérard Cravero, médecin-chef et le capitaine Patrick Macé. Au 3^e rang : le chef de bataillon Bernard Girard-Reydet, officier supérieur adjoint.

Jean-Claude **Gautier** est né en 1932 en Indre-et-Loire. Sorti de l'EMIA en 1959, il sert au « 8 » de 1975 à 1977, comme chef du BOI puis comme commandant en second. Il commande le 4^e RIMa de Fréjus (1979-1981) et devient COMSUP Antilles-Guyane (1988-1990). Officier de la Légion d'honneur de 1985 et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1991, le général de division **Gautier** est retiré en Touraine.

Le 2 septembre, passation de commandement à la 4^e compagnie : le capitaine Michel **Stouff**, affecté depuis le 2 août, succède au capitaine Jean-Marc **Dubut**. La cérémonie a également lieu à Fayolle.

Le 18 septembre, la 3^e compagnie rentre de la Réunion.

Le 28 septembre, fête de la saint Michel.

Le régiment reçoit une équipe de TF1, dirigée par Yves Mourousi, afin d'effectuer des reportages sur le régiment et notamment un direct pour le journal télévisé.

Programme prévu :

- messe traditionnelle sur le Causse ;
- exercices et démonstrations ;
- challenge et jeux de compagnie.



*Une messe a lieu le matin, célébrée par le père **Maffre** ; derrière l'aumônier, la 4^e compagnie du capitaine **Stouff** : le sergent **Roulier**, le caporal-chef **Barboni**, le sergent **Zywot**, les caporaux-chefs **Le Mer**, **Diovada** et **Maké**, le sergent **ChARRIER** (8'), le sergent **Andriès** (9'), le caporal-chef **Marlaud** (11') et le sergent-chef **Soubre** (12'), avec son éternelle moustache.*

Juste avant la messe, les faisceaux d'armes avec les fanions se trouvent sur le podium devant l'autel. Yves Mourousi fait tout redescendre au niveau du sol afin que cet « arsenal » ne présente au champ de la caméra que les tabliers des fanions. En effet, il craint que la présence d'armes pendant un office religieux ne choque. Il est vrai que les Français ont parfois de ces pudeurs !



Photo ECPA.

Yves Mourousi en direct, devant l'estrade occupée par le père Maffre et la 4^e compagnie.



Jacques Limouzy, député-maire de Castres, Yves Mourousi et le colonel Maurice Schmitt.

Ce jour-là, le « 8 » passe à TF1 au « 13 heures » avec Yves Mourousi, au Causse. Décentraliser le journal télévisé se fait déjà depuis quelques temps mais c'est la première fois qu'il a lieu dans une formation militaire; le régiment prend ainsi une dimension médiatique inattendue.

Il faut remonter aux « Nuits de l'Armée », aux Tuileries en juillet, pour trouver l'origine de cette action.

Yves Mourousi, a été impressionné par le comportement des personnels car chacun a donné le maximum pour le spectacle. L'ayant apprécié en connaisseur, le journaliste prend contact avec le colonel **Schmitt** (pour la petite histoire tous les deux ont une jambe plâtrée l'un à cause du parachute et l'autre du ski).

- « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Lui demande-t-il après quelques instants d'entretien (Yves Mourousi, a le tutoiement facile avec les gens qu'il apprécie).
- Mon problème, répond le colonel **Schmitt**, c'est le recrutement et faire connaître les possibilités qu'offre le régiment me paraît intéressant !

Yves Mourousi, prend donc contact avec le SIRPA sur proposition du colonel et, quelques semaines après, l'équipe de TF1 arrive au Causse.

Le 2 octobre, la seconde partie de la saint Michel a lieu en ville sous le thème « Le régiment dans sa ville ». Toutes ces manifestations, qui reçoivent le concours de la musique de la 13^e Division militaire, comprennent :

- une prise d'armes au monument aux morts, présidée par le général **Caillaud** commandant la 1^{re} BP accompagné du sous-préfet et de la municipalité de Castres, suivie d'un défilé en ville;
- une soirée de variétés à « l'Odéon », animée essentiellement par la CA, la musique de la 13^e DM et 10 gymnastes de l'EIS.

Le 3 octobre :

- course relais à travers la ville;
- inauguration de la kermesse sur le stade du Lardailé par le chef de corps en compagnie du colonel **Trapp**, adjoint à la 1^{re} BP et les autorités civiles de Castres.



Le 11 octobre, départ de la 1^{re} compagnie du capitaine **Meille** pour le TFAI (territoire français des Afars et des Issas – Djibouti).

Organigramme de la 1^{re} compagnie :

- capitaine **Meille**, commandant d'unité;
- lieutenant **Mazeau**, officier adjoint;
- adjudant **Schlutig**, adjudant d'unité.

Chefs de section : le lieutenant **Lescalier**, l'adjudant **Kim**, l'adjudant **Bourreau** et le lieutenant **Simon**, de la CA (*Milan*).

Les missions de la 1^{re} compagnie à Djibouti sont principalement : la garde du barrage qui empêche les incursions, la présence en brousse et les contrôles de nuit dans la ville.

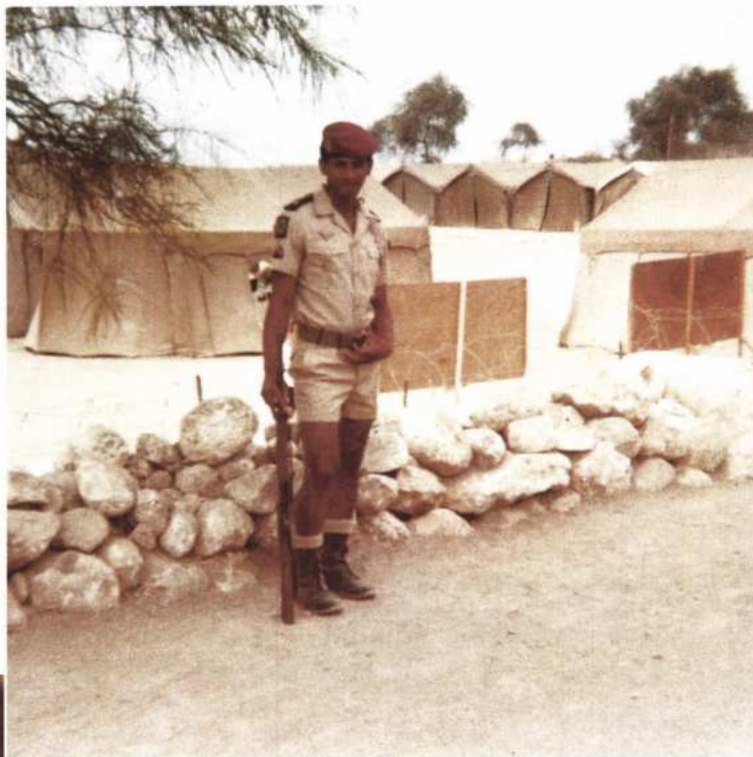
*Le caporal-chef **Flachard**, de la 2^e section, conducteur du deuxième groupe, au poste 21 du barrage.*

« La compagnie participe à de nombreuses actions de sécurité la nuit en ville. On contrôle des centaines de pauvres gens sans papier, quelquefois on tombe sur des « mecs » louches. Nous sommes accompagnés de gendarmes français et locaux. Ceux qui n'ont pas de papiers sont refoulés au-delà du barrage.

L'ambiance générale n'est pas très bonne car les unités sur place profitent sans retenue de la compagnie tournante, surtout pour les contrôles et comme nous sommes présents pendant les fêtes de fin d'année, c'est nous qui prenons le maximum de service. »

F. Marouz

*Le 1^{er} classe **Ravier**, de la 2^e section, de garde au camp de base à Arta.*



*A Loyada, dans la tente du 2^e groupe de la 2^e section, le caporal-chef **Baudray**, chef d'équipe feu, fait une revue de matériels.*

***Baudray** est président des caporaux-chefs de 1984 à 1989.*



*Les parachutistes **Bellanger** et **Adam** devant le mât des couleurs à Arta.*



*Pause casse-croûte de la 2^e section dans la forêt du Day :
les 1^{er} classe **Bordier, Ravier et Corso.***

Né à Oran le 1^{er} août 1944, René **Lescalier** a dix ans lorsque la guerre éclate en Algérie. Il en suit le déroulement au jour le jour et admire l'aura dont jouissent les parachutistes. En 1962, il quitte son pays natal de façon tragique dans le flot des rapatriés. Il se jure alors de porter à son tour le béret rouge. Il s'engage à Bayonne le 5 octobre 1962 et devient rapidement sous-officier. Adjudant au 6^e RPIMa (1972-1975), il réussit au concours des officiers techniciens. Il est affecté au 8^e RPIMa (1975-1978), à la 1^{re} compagnie comme chef de section. En AMT para au Zaïre, il participe à l'opération de Kolwezi et saute sur la cité minière avec le lieutenant **Boyer** et l'adjudant-chef **Falzon**. En 1980, il est

réaffecté au « 8 », à la CEA cette fois où il devient l'adjoint du capitaine **Ferniot** qu'il rejoint au Sud-Liban. De 1984 à 1986, il effectue son temps de commandement à la BOMAP et, après un séjour en Mauritanie, il fait valoir ses droits à la retraite.

Titulaire d'une citation, le chef de bataillon (H) **Lescalier** est chevalier de l'ordre national du Mérite de 1981. Il est retiré au Cap-d'Agde (Hérault).

*Le caporal-chef **Delcourt**
et le lieutenant René **Lescalier**
dit « Néné », chef de la 2^e section.*



*Noël sur le barrage au poste 21 :
le sergent **Florentini** décore le sapin.*

En décembre, grande manœuvre régimentaire « *Rubis* » dans la région de Gaillac. Cet exercice débute par un largage à Gaillac le 6 décembre et se poursuit par un franchissement de nuit du Tarn et de l'Aveyron.

Le 31 décembre 1976, à l'occasion du dernier grand rapport régimentaire de l'année, le chef de corps, de retour du TFAI où il était parti voir la 1^{re} compagnie, fait un exposé sur la situation politico-militaire de ce territoire et formule ses vœux pour 1977.

La plainte du transmetteur

« Qui sont ces sans-grade, ces petits, ces obscurs, ces oubliés, ces sans-nom dont seules parfois les voix transformées par les normes des bandes passantes inspirées aux postes radios perturbent notre tranquillité? Il n'est pas question ici du martyrologe des transmetteurs mais plutôt de faire connaître à tous les nombreux travaux qui incombent à une section transmission.

S'il existait un CTE de monteur de tentes 54 et 56, nous devrions être les premiers à le détenir. Combien de fois avons-nous dressé ces tentes où dorment et travaillent ceux qui vous donnent vos missions! Ils y mangent également et, alors, on se transforme en cuisiniers : rations à réchauffer, café à tenir chaud, rhum à servir et tout cela de nuit afin que nul ne s'endorme. Car lorsque vous vous reposez, nous veillons. Seules les vacances de nos porteuses, entrecoupées de traits et de points, harcèlent le silence glacé des espaces infinis et de nos antennes dressées s'échappent la multitude houleuse des ondes portant la bonne parole.

Aussi, mes chers camarades des compagnies, soyez indulgents et ne nous enviez pas trop lorsque nos antennes vous dépassent. Restez persuadés que si les transmissions sont l'arme du commandement, l'infanterie reste la reine des batailles. »

« *Allô Ancre* » - 1976

Formation initiale- Spécialités offertes

La formation de base dure 3 mois

- Débutant à CASTRES, elle s'achève avec l'obtention du **BREVET PARACHUTISTE** à l'Ecole des Troupes Aéroportées à Pau.

C'est après avoir rejoint une unité de combat et au sein de celle-ci que les candidats suivent un stage de l'une des spécialités suivantes

- infirmier
- secrétaire dactylo-comptable
- qualifications particulières pour les matériels (Armes spéciales, transmissions, etc..)
- servent de mortier
- tireur MILAN
- spécialiste S.O.G.H. (saut à ouverture à grande hauteur)
- grenadier voltigeur, tireur d'arme automatique
- conducteur auto
- mécanicien
- plieur de parachutes
- cuisinier
- radiotélégraphiste

Vie au corps Sports-Loisirs-Détente.

Le régiment possède un foyer agréable avec salle de jeux, cinéma, stand et bibliothèque

des clubs dynamiques
parachutisme sports collectifs
ski
voile

Plaquette éditée par le régiment pour attirer les candidats à l'engagement.

Les conditions d'engagement 1976-1977

Il existe deux catégories d'engagés :

Les EVSP (engagés volontaires spécialistes).

Avoir au moins 18 ans.

NG minimum de 6.

Les garanties de carrière sont réelles.

Les EVDR (engagés volontaires du rang).

Avoir au moins 17 ans et demi.

NG entre 2 et 20.

Aucune garantie formelle de carrière.

Durée des contrats : trois, quatre ou cinq ans.

Rengagement : six mois de plus.

Rémunération avec solde à l'air :

	Parachutiste	Caporal	Caporal-chef
Avant un an :	1 015,80	1 284,00	1 529,70
Après un an :	1 108,80	2 028,90	3 477,60

Droits à permission quarante-cinq jours par an.

Cycles et perspectives d'avancement.

EVSP

Étapes : brevet parachutiste, CTE, CME au total BMPE.

Le brevet parachutiste est éliminatoire. A chaque étape suivant un certificat, l'engagé a le choix, poursuivre ou résilier.

40 à 50 % des caporaux-chefs sont EVSP.

EVDR

Le brevet parachutiste est éliminatoire. Il y a ensuite deux voies :

– le seul CTE : caporal à un an de service ;

– le BMPE : caporal-chef (durée de service variable) ;

50 à 60 % des caporaux-chefs sont d'origine EVDR.

Accès au corps des sous-officiers : une vingtaine par an après deux autres examens CM1 et CT1.

1977

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Colonel Maurice Schmitt : Chef de corps
Lieutenant-colonel Jean-Claude Gautier : Commandant en second
Chef de bataillon Bernard Girard-Reydet : Officier supérieur adjoint
Chef de bataillon Daniel Roudeillac : Chef du bureau emploi instruction
Chef de bataillon Joël Rousseau : Adjoint au chef du BEI
Chef de bataillon Claude Lionnet : Chef des services techniques
Capitaine Yves Pinvidic : Chef des services administratifs
Médecin principal Gérard Cravéro : Médecin-chef

1^{er} compagnie

Capitaine Robert Meille
Lieutenant Gérard Mazeau

2^e compagnie

Capitaine Pierre Beaufiles
Capitaine Alain Catesson

3^e compagnie

Capitaine Robert Lorreyte

4^e compagnie

Capitaine Michel Stouff
Lieutenant Paul Renoirt

CA

Capitaine Patrick Macé
Capitaine Jean Happe

CCS

Capitaine Jean-François Rivat
Sous-lieutenant Michel Sacareau

CB

Capitaine Eugène Risdorfer de Issdentzi
Lieutenant Roger Jeanpierre

11^e compagnie

Capitaine Michel Colin
Capitaine Paul Perrin

L'effectif du régiment est de 55 officiers, 178 sous-officiers et 1099 militaires du rang, soit un total de 1332 hommes.

Il manque un PP13 au « 8 »

« Au début de 1977, après une série de recensements, le comptable-matières, l'adjudant-chef Devienne me rend compte qu'il manque un PP13 au régiment ! Il a tout recoupé, revérifié, recompté et reste affirmatif. Après contact avec la CLRM il faut se rendre à l'évidence, le poste est bien manquant. Je dois, en qualité de chef des ST, rendre compte au chef de corps mais j'informe d'abord le lieutenant-colonel Gautier, commandant en second, qui décide d'attendre encore un peu et de laisser passer le DIT. On n'avoue rien aux inspecteurs le moment venu et tout se passe bien car ils sont là pour vérifier l'état et l'entretien, mais pas pour faire le recensement. Il reste quand même à informer le patron. Je m'en charge. Le colonel Schmitt réagit bien et reste calme. Il décide aussitôt de bâtir un dossier C5 de perte mais les circonstances sont bien difficiles à trouver. J'en profite tout de même pour prendre aussi l'avis d'un de mes amis (AET), chef du B4 à la brigade. Celui-ci me conseille de ne pas raconter d'histoire et de rendre compte de l'absence d'un matériel à l'issue d'une vérification. Il suggère de plus d'en informer discrètement les autorités de la brigade, voire de la direction du matériel. Cette fois, c'est le colonel Schmitt qui va au charbon et avoue au général Caillaud qu'il lui manque un PP13 ! Calmement, le général se propose d'en informer le général directeur du matériel de la 4^e RM, ce qui est fait. Le C5 passe alors comme une lettre à la poste et le PP13 fantôme est sorti des comptes du « 8 ». Affaire réglée en douceur. Mais où est donc passé ce poste radio ?

Quelques années plus tard, nouveau chef de corps, nouveau chef des ST et réapparition d'un PP13, revenu de réparation d'un camp de l'est et victime d'une mauvaise comptabilité. Reste alors au chef des services techniques du moment d'expliquer pourquoi le 8^e RPIMa a un PP13 en trop ! »

C. Lionnet

Les 18 et 19 janvier, inspection du général **Henry**, inspecteur de l'infanterie.

Le 1^{er} février, retour du TFAI de la 1^{re} compagnie du capitaine **Robert Meille**.

Le 14 février, départ pour le Gabon de la 4^e compagnie du capitaine **Michel Stouff**.



*La 4^e compagnie au Gabon
lors d'une tournée de brousse vers le Mont de Cristal :
les caporaux **Vakauliafa** et **Fortin** lors d'une halte.*



*Entre N'Djole et Bouoé le caporal **Vakauliafa**
et le sergent-chef **Delcroix**.
L'Africain apporte un animal pour le repas.
Le chef réfléchit au prix demandé et le caporal,
chargé de cuisiner ces gibiers particuliers,
se demande comment il va bien pouvoir le préparer.*



*Arrêt de nuit au Gabon :
à gauche le sergent-chef **Delcroix**,
en face, le lieutenant **Lescalier**,
après un repas à la viande de singe
préparé par le caporal **Vakauliafa**.*

*Ambiance des îles au Camp de Gaulle
avec le caporal-chef Maké de la 4^e compagnie.*



*Excellent cuisinier,
le caporal Vakauliafa ne rate jamais l'occasion
d'exercer ses talents de cuisinier.*

Le 21 mars à Fayolle, passation de commandement de la 2^e compagnie : le capitaine Henri Grunfelder succède au capitaine Pierre Beaufils.

Le 26 avril, passation de commandement de la 11^e compagnie dans la cour du quartier, le capitaine Daniel Marchand succède au capitaine Michel Colin.

Du 28 avril au 4 mai, un détachement constitué de la 3^e compagnie renforcée d'une section *Milan* aux ordres du chef de bataillon Roudeillac, chef du BEI, effectuée, dans le cadre d'un échange bilatéral, un séjour au sein de la Brigade parachutiste italienne Folgore à Monté-Romano.

A la porta... via!

« A cette époque, les Italiens possèdent deux types d'avions pour l'aérolargage : le *C119 Packet Fairchild*, qui ressemble à s'y méprendre au *Nord 2501* et le *C130 Hercules*. Nous effectuons nos premiers sauts sur le *C119*. Ses portes présentent la particularité d'être pratiquement en angle aigu, ce qui oblige d'alterner de façon rigoureuse la sortie des parachutistes sous peine de collision. Nous nous retrouvons donc à sauter au numéro comme au brevet. Les « via » remplacent alors les « go » bien connus. Les choses se compliquent lorsque nous passons sur *Hercules*. Les largueurs veulent en effet nous faire sauter du *C130* de la même façon que du *C119*. Lors du premier saut, nous effectuons au moins quatre passages au-dessus de la zone pour vider l'avion. Pensant que les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures, le capitaine neutralise les largueurs et nous effectuons alors une « charrette » mémorable qui laisse nos Italiens abasourdis. »

C. Dusauchoy



*Instruction para
par un moniteur italien.
Debout :*
*le sergent Raoul,
le caporal Hamm,
les caporaux-chefs
Cousiney, Taupotini,
Régis Lefèvre
et Gailleteau,
le 1^{er} classe Lecorre (8'),
le caporal-chef Thomas
(9') et le 1^{er} classe
Sandjacki
(avant-dernier).
Accroupis : le 1^{er} classe
Guerle, le caporal-chef
Christian Dusaucboy,
le caporal Boudon
et le 1^{er} classe Brousse.*



*Remise du brevet italien
à la 3^e compagnie :
le caporal-chef
Christian Goetz,
le sergent Serge Gabert
et le caporal-chef
Thomas.*

Le 6 mai, journée commémorative de la chute de Diên Biên Phu : une prise d'armes, présidée par le général Caillaud commandant la 1^{er} BP, a lieu au quartier.

En fin de matinée, une messe du souvenir est célébrée par le père Maffre. Un repas de corps au Lardaillé, sous forme de buffet campagnard, clôture la journée.

Le 8 mai, commémoration de la victoire de 1945 : le chef de corps et la 3^e compagnie à Castres, le lieutenant-colonel **Gautier**, commandant en second et la 1^{re} compagnie à Saint-Amans-Soult et le chef de bataillon **Rousseau** à Mazamet avec la CCS.

Le 6 juin, départ pour Djibouti de la 2^e compagnie du capitaine **Henri Grunfelder**.

Le 10 juin, le drapeau du régiment, en très mauvais état, est reversé au Service historique des armées à Vincennes. Un emblème neuf est perçu en échange. Le drapeau rendu est celui du 8^e RPC ; le nouveau porte sur son tablier, en toutes lettres « 8^e Régiment de parachutistes d'infanterie de marine ».



*Le 18 juin,
prise d'armes à Fayolle :
le colonel **Schmitt**
passe les troupes en revue suivi
du lieutenant-colonel **Lionnet**, chef
des STR et commandant
des troupes pour l'occasion.*

Le 19 juin, la 4^e compagnie du capitaine Michel Stouff rentre d'une tournante de quatre mois au Gabon.

Du 19 au 24 juin, manœuvre « *Ibéria VII* » dans la région de Villefranche-de-Rouergue. Le colonel Schmitt commande le parti « *Azur* » comprenant le 9^e RCP, le 8^e RPIMa et le 99^e RI. Le but de l'exercice est l'étude des formes d'actions des groupements aéroportés en combat antichar.

Le 25 juin, clôture de la manœuvre par une prise d'armes à Rodez. A cette occasion le colonel Schmitt est fait commandeur de l'ordre national du Mérite.

Le 12 juillet, passation de commandement à la CCS et à la CB : le capitaine Armand Cavil succède au capitaine Jean-François Rivat à la CCS et le capitaine Jean-Philippe Bordahandy succède au capitaine Eugène Risdorfer à la CB. Les cérémonies se passent dans la cour du quartier.

Le 14 Juillet ; prise d'armes et défilé en ville pour la fête Nationale.



L'équipe de foot de la 1^{re} compagnie sur le stade derrière l'infirmerie. Debout : les 1^{er} classe César (3^e), Ouedraogo (6^e) et le caporal-chef Tsenfoche (7^e). Accroupis : le sergent Hubervic (1^{er}) et le caporal-chef Céleste (3^e).



Pendant l'été 1977, repas de cohésion du CMI dans le restaurant du Lezert : le para Savriacouty, le capitaine Daniel Marchand, commandant la 11^e compagnie et le 1^{er} classe Dolagbaray, excellent crossman.



*Le para **Bianchini** réajuste les galons de caporal-chef au major du CM1, **Luce Damour**.*

Le 27 juillet, passation de commandement du régiment, le lieutenant-colonel François **Cann** succède au colonel Maurice **Schmitt**.

La cérémonie est présidée par le général **Caillaud**, commandant la 1^{re} BP, en présence de monsieur le sous-préfet de Castres, représentant le préfet du Tarn, du général de **Quatrebarbes**, commandant la 4^e RM et du général **Arnaud de Foïard**, commandant la 11^e DP. Elle se déroule dans la cour du quartier avec la participation de la musique de la 11^e DP.



*Le général **Caillaud** prononce la formule d'investiture.*



*Le nouveau chef de corps remet l'emblème au lieutenant **Jeanpierre**, porte-drapeau.
Au premier rang l'adjudant-chef **Laurent**, au deuxième rang les caporaux-chefs **Berté, Céleste et Mousnier**.*

A la tête du 8^e RPIMa 1975-1977

Allocution prononcée par le colonel **Schmitt** à l'issue de la passation de commandement.

« Le 16 juillet 1975, le général **Caillaud** me confie le commandement du 8^e RPIMa dans la cour du quartier Fayolle. Pendant les deux années que j'ai passées à la tête du régiment, la France n'a pas eu de crise grave à gérer. Le « 8 » ne fut pourtant pas loin d'intervenir dans le nord du Tchad, après la prise en otage de M^{me} **Claustre** et l'assassinat du chef de bataillon **Galopin**. Confiée au général **Le Borgne**, l'opération est prête.

Le 8^e RPIMa et le 2^e REP en constituent les éléments terrestres essentiels. Si la perspective de cet engagement nous captive mes capitaines et moi, en étudiant les cartes du Tibesti, je me demande comment nous allons récupérer la prisonnière et surtout la récupérer vivante. Avec le recul du temps, je me dis qu'il fut alors sage de chercher une autre voie pour libérer M^{me} **Claustre**, même si je regrette encore de ne pas avoir participé, comme chef de corps, à une opération d'une certaine envergure.

En 1975, la professionnalisation du « 8 », instaurée en 1970, n'est pas achevée. Il manque encore une centaine d'engagés et deux ans plus tard le plein des effectifs est à peine obtenu. Plusieurs raisons expliquent ce délai. En 1975, la France ne compte que cinq cent mille chômeurs, les engagés volontaires sont mal payés et l'on commence seulement à entreprendre les travaux nécessaires pour leur assurer un logement décent et à se préoccuper de celui de leurs familles ; les aventures hors de France sont rares. Enfin, on subit encore les séquelles des événements de 1968. L'armée n'est pas très populaire. La désinformation sévit, pour ne pas dire la calomnie. Ne dit-on pas sur certains tracts qu'il y a jusqu'à sept pour cent de pertes à l'instruction !

Les cadres du «8» se dépensent sans compter pour faire connaître le régiment, pour que les parachutistes du « 8 » se sentent valorisés et pour que les mentalités évoluent.

Plusieurs actions sont conduites dans ce sens. Je citerai pour l'essentiel, la participation du régiment aux nuits de l'armée présentées aux Tuileries en 1976 ; pour la première fois, le chant du « 8 », récemment écrit et mis en musique par André Galabru, est exécuté devant le tout Paris avant de l'être devant tous les Français lors de la saint Michel 1976 que Yves Mourousi présente en direct du terrain du Causse lors de son émission de treize heures. Les candidatures à l'engagement doublent dans les trois mois qui suivent. Dans un autre registre la commémoration de Diên Biên Phu, dans la ferveur et la sobriété, rend hommage aux parachutistes du 8^e Choc morts pendant cette bataille et établit un lien entre les jeunes engagés et l'histoire de leur régiment. Enfin, sous l'impulsion du chef de bataillon Tommasi, l'association des anciens du « 8 » voit le jour cette même année 1976.

Au total, grâce à un encadrement exceptionnel et à l'enthousiasme de tous, lors d'un colloque sur les armées professionnelles tenu à Sorèze en juillet 1977, j'ai pu en fin d'exposé dire à mon auditoire : « Demain je quitterai le commandement du 8^e RPIMa. Je peux vous dire, et c'est je crois le fond du problème, que s'il m'avait fallu, durant ces deux années, conduire au feu mes parachutistes, j'aurais eu en mes hommes la même confiance que le capitaine Turrett commandant le « 8 » à Diên Biên Phu où le régiment a laissé plus de deux cents tués en se battant jusqu'au bout. »

M. Schmitt

Le lieutenant-colonel François Cann.

Breton d'origine, né le 13 juin 1932, François Cann est Saint-cyrien de la promotion Union Française (1952-1954). En Algérie, il est au 3^e RPC comme chef de section (1956-1957) puis comme commandant de la 2^e compagnie (1961-1963), après un passage à la CPIMa de Brazzaville (1958-1960). Il sert deux fois au 8^e RPIMa (chef BEI 1973-1975) et chef de corps (1977-1979) à Castres et au Liban (FINUL 1978-1979).

Chef d'état-major de la 11^e Division parachutiste-44^e DMT (1979-1981), auditeur au CHEM IHEDN (1981-1982), il commande le GAP à Albi à la tête duquel il est engagé à Beyrouth (FMSB 1983-1984). Adjoint à la FAR (1985-1987) puis chef du gouvernement militaire français de Berlin (1987-1990), il termine sa carrière en 1992 à l'OTAN, comme chef de la mission de liaison.

Une fois blessé, six fois cité, médaillé de l'aéronautique, le général de corps d'armée François Cann est grand officier de la Légion d'honneur et membre du conseil de la Légion d'honneur depuis 1991.

Retiré près de Castres, il est président de l'Amicale des Anciens du « 8 » depuis juillet 1993.



A handwritten signature in black ink, consisting of stylized, overlapping lines that form the name 'François Cann'.

Le 1^{er} septembre, passation de commandement de la brigade. Le chef de corps, le drapeau et sa garde participent à Auch aux cérémonies. Le général **Cuq** succède au général **Caillaud** comme commandant de brigade.

Du 21 au 23 septembre, toutes les unités de combat participent à l'exercice « *Ambre – Frelon 77* ».

Thème : engagement d'un régiment d'infanterie parachutiste au profit des forces de manœuvre dans une action de freinage antichar avec imbrication.

Déroulement : mise en place par aéroportage dans la région de Kaiserslautern, installation en dispositif antichar et freinage dans la nuit du 21 au 22 septembre.

Le 23, le régiment revient sur Toulouse par VAM.

Le 28, le régiment prend l'alerte « *Guépard 1^{er} rang* ».

Le 8 octobre, fête de la saint Michel sur le thème « Le régiment dans sa ville ». Après deux jours de manifestations officielles en ville et au quartier, le repas de corps du 10 se déroule au gymnase.



*Faisant face : les adjudants-chefs **Planell-Carrio** et **Ménaouine**, le capitaine **du Chaxel**, le père **Maffre** « comme à vingt ans » (en civil), le lieutenant-colonel **Cann**, à sa gauche le plus jeune engagé du régiment, suivant la tradition, le capitaine **Michel Stouff**, commandant la 4^e compagnie (7^e) et l'adjudant-chef **Koch** (8^e).*

Le 12 octobre, départ de la 3^e compagnie du capitaine **Robert Lorreyte** pour une tournante au Gabon.

Le 16 octobre, l'EMA donne l'ordre au régiment de se préparer à une intervention en Mauritanie contre le Polisario qui vient d'assassiner des coopérants français travaillant sur la ligne de chemin de fer. Le détachement « *Guépard* » (le PC plus deux compagnies, la 1^{re} et la 4^e) se rend à Francazal, conditionne les armes lourdes et, signe encourageant, perçoit les cartes de la zone d'engagement. Hélas, les trois DC 8 annoncés se font attendre et finalement ne viennent pas. L'alerte est levée. Les « guerriers » rentrent à Castres. La pilule est amère. Grandeurs et servitudes militaires.

Du 25 au 29 octobre, manœuvre « *Rubis 77* » avec le 4^e RIMa, aux ordres du lieutenant-colonel **Gautier**, ancien chef du BE du « 8 », en deux phases.

Première phase, dans la région de Lézignan : après un saut sur Moussoulens, recherche d'éléments ennemis isolés puis embarquement sur l'*Ouragan* par hélicoptère.

Deuxième phase : débarquement dans la région de Fréjus par hélicoptère et défense de points sensibles.

Pendant la manœuvre, le 26, sur ordre, la 1^{re} compagnie du « 8 » est récupérée rapidement et acheminée sur Franczal par voie routière. L'alerte Mauritanie est à nouveau déclenchée. Cette unité reste toute la semaine sur place et rentre après sur Castres, frustrée. Ce qui fait dire au colonel dans son mot sur *Allô Ancre* :

« « Dépêche toi et attends », ce slogan favori des Marines américains peut bien s'appliquer au régiment. Il est dur en effet d'attendre pour rien après s'être dépêché et il m'est pénible de voir mes parachutistes revenir au quartier, bredouilles, déçus, frustrés ou furieux. Vos états d'âme je les connais et je les comprends, mais vous devez admettre que les implications politiques d'un engagement outre-mer sont telles qu'on ne peut inventer une petite intervention uniquement pour faire plaisir aux gars du « 8 ». Notre première mission reste l'intervention. Nous serons à nouveau d'alerte le 28 décembre et nous aurons peut-être encore à nous dépêcher d'attendre pour rien, il suffit de le savoir. Mais ces contraintes n'empêchent pas de mener de pair des activités originales. Deux d'entre elles, « *Frelon* » et « *Rubis* » ont donné l'occasion au régiment de s'aérer et de connaître de nouveaux horizons. Elles m'ont valu des compliments pour votre discipline, votre allure souple et déterminée de professionnels. Ces compliments je vous les transmets avec toute mon affection. »

Alcool du « 8 » doit pas bouger

« Inspection des services administratifs par l'intendant militaire adjoint de la division. Je suis capitaine, chef des SA et, comme il se doit, j'accueille l'intendant, lui fait visiter tout mon service avant la vérification des comptes. En début d'après-midi, il commence par Beaudecourt.

A 16 h 00, je suis dans mon bureau, le téléphone sonne, c'est l'adjudant-chef **Dien**, gérant du mess :

- chef, moi c'est pas content !
- pourquoi ? que se passe-t-il ?
- c'est pas moyen travailler, intendant bouger, vider tous les alcools. Alcool doit pas bouger. Moi appeler colonel !

Il est vrai qu'à l'époque, il faut mesurer l'alcool dans des petits verres pour déterminer ce qui a été consommé.

Trois minutes passent, le colonel m'appelle :

- **Fior**, que se passe-t-il avec **Dien** ?
- C'est la règle, mon colonel, elle est applicable dans toute l'armée française,
- Vous saurez qu'on ne « bouge » pas les alcools. Je ne veux plus entendre parler de cet intendant.
- Bien, mon colonel.

J'appelle donc l'intendant afin de le prévenir, tout en essayant d'arrondir les angles (ce que **Dien** n'a pas fait en échauffant tout le régiment avec son affaire, y compris le colonel !).

Comme par hasard, je suis en pleine discussion devant le PC lorsque le chef arrive inopinément. Je fais les présentations :

- C'est vous l'intendant qui « bougez » les alcools du mess ?
- ? mon colonel.
- (péremptoirement) bien, ici, on ne « bouge » pas les alcools, je ne veux plus vous voir au régiment.
- ? bien mon colonel.

Le soir, l'intendant militaire de la division m'appelle. Je lui explique le problème. Par la suite, le pauvre intendant adjoint n'est plus jamais venu mais, depuis, l'alcool se mesure au moyen d'une jauge que l'on applique contre la bouteille.

Sacré **Dien** ! toi c'est pas moyen avoir été gentil ! »

R. Fior

Du 7 au 17 novembre, le régiment est à Caylus pour une campagne de tir et de l'instruction combat. Il est inspecté par le général **Cuq**, commandant la 1^{re} BP.



*Le général **Cuq** et le lieutenant-colonel **Cann**, à la ferme de Rigal-Boissière.*



*Observation d'un parcours de tir réel : le capitaine **Meille**, commandant la 1^{re} compagnie, le général **Cuq**, le lieutenant-colonel **Roudeillac**, qui observe à la jumelle, le lieutenant-colonel **Cann**, qui s'interroge et un radio du camp de Caylus qui a les cheveux longs.*

Né en 1946 à Lyon, Robert **Meille** est Saint-cyrien de la promotion « **Brunet de Sairigné** » (1967-1969). Après avoir servi au 3^e RPIMa et au Laos, il est au « 8 » de 1974 à 1978 où il commande la 1^{re} compagnie (1976-1978). De 1990 à 1992 il commande le 2^e RIPMa à la tête duquel il se distingue dans la guerre du Golfe (1991) et en Yougoslavie (1992).

Trois fois cité, le général de brigade **Meille** est officier de la Légion d'honneur de 1999 et de l'ordre national du Mérite de 1994.

La 4^e compagnie à Caylus. Outre l'instruction, le chef de corps insiste sur un objectif : le renforcement de la cohésion. A tous les niveaux cet objectif est bien compris et... atteint.



*Briefing au coin du feu chez « carmin » :
les caporaux-chefs Monneret et Saint-Just,
en quatrième position le lieutenant Jean Pierotti (2^e section)
et le lieutenant Alain Sinègre (3^e section).
Assis le capitaine Michel Stouff, commandant l'unité.*

Michel Stouff est né à Saint-Etienne en 1945. Saint-cyrien de la promotion « lieutenant-colonel **Driant** » (1965-1967), il sert au Tchad (1971) et à la Réunion (1973-1974) avant de commander la 4^e compagnie (1976-1978). Chef de corps du 3^e RPIMa (1988-1990) il est successivement chef d'état-major de la 11^e Division parachutiste (1990-1993), des forces en Somalie (1993), de la FAR (1993-1994) et de la 1^{re} RM à Paris (1994-1997). Après avoir commandé l'ENSOA de Saint-Maixent (1997-2000), il est nommé inspecteur des armes de mêlée.

Le général de division Stouff est commandeur de la Légion d'honneur.

Le 24 novembre à Fayolle, inspection du général Jeannou Lacaze, commandant la 11^e DP et la 44^e DMT.

Cette inspection comporte :

- une présentation et une inspection de l'ensemble des personnels par unité ;
- un entretien avec le président des sous-officiers ;
- un défilé des unités dans le quartier puis un repas à Beaudecourt ;
- l'après-midi un exposé des différents chefs de bureau ou de service.



*Le capitaine
Jean-Philippe
Bordahandy,
le lieutenant-colonel
Jacques Vidal,
commandant en second,
l'adjudant-chef
Bernard Richard,
le général Cuq qui
s'adresse au parachutiste
Jalabert
et le général Lacaze,
commandant
la 11^e Division
parachutiste.*



Jean-Philippe Bordahandy est né en 1943 au Maroc. Appelé d'origine, devenu OR, il sert au « 8 » de 1976 à 1980 où il commande la CB puis la CA. Le lieutenant-colonel Bordahandy est officier de la Légion d'honneur de 1992 et commandeur de l'ordre national du Mérite de 1996.

Le 25 novembre, départ au Gabon d'un détachement aux ordres du chef de corps, pour la manœuvre « Estuaire 77 » (210 personnels de la CCS et de la CA, articulés en unité d'infanterie).

*Le 1^{er} décembre,
les hommes du « 8 » embarquent
sur l'escorteur rapide « Guépratte » pour rallier Libreville-Ouendo.*

*Le lieutenant-colonel Roudeillac
sur le « Guépratte » ;
cap sur Libreville-Owendo.*



Nantais d'origine, Daniel Roudeillac, né en 1937 est reçu au concours de Saint-Cyr en 1957 (promotion Terre d'Afrique). Il est en Algérie au 3^e RPIMa (1960-1962) avec lequel il participe aux combats de Bizerte. Puis

il sert successivement au 5^e BPIMa à Madagascar (1962-1965), à l'ETAP à Metz (base 901), à Coëtquidan, au Cameroun, à Marseille et à Castres où il est chef du bureau emploi instruction du « 8 » (1976-1978). Après avoir servi à l'état-major de la 11^e Division parachutiste à Toulouse, il commande le 3^e RPIMa (1982-1984) à la tête duquel il est engagé à deux reprises à Beyrouth et au Tchad. Après l'IHEDN à Paris, il prend le commandement du groupement aéroporté à Albi (1987-1989) puis devient attaché de défense à Bonn (RFA). Il termine sa carrière COMSUP des Antilles 1992-1994.

Une fois blessé, quatre fois cité, le général de division Roudeillac est commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre national du Mérite. Il est retiré à Castres.

Il s'agit d'effectuer un coup de main sur un point sensible adverse et de s'exfiltrer vers une zone refuge au bord de l'océan. La 3^e compagnie, déjà sur place, participe également à cet exercice qui se joue le 28 avec les paras gabonais.



*L'équipe de chuteurs
du sergent-chef Lemeau
lors de l'exfiltration :
sur le tronç, le sergent Fatupua
et le caporal Bourgeois, un guyanais.*

Le caporal **Bourgeois** n'est pas un chuteur mais sa spécialité, opérateur du radar *Olifant*, l'a amené à travailler avec le sergent-chef **Lemeau**. Remarquable spécialiste de ce matériel de détection, il étonne par la précision de son travail.

« Il faut noter la légèreté de l'équipement, été comme hiver nous portons la musette TAP. Au fur et à mesure que les états-majors perdent de leur rusticité, les paquetages prennent du volume et du poids. Nous étions autrement plus manœuvriers avec une musette légère qu'avec le sac F1 inutilement lourd. »

C. Lemeau

Le 4 décembre, une prise d'armes présidée par le président Omar Bongo rassemble tous les acteurs de la manœuvre.



*Défilé de la 3^e compagnie à Libreville : les lieutenants Jean-Marie Descoubès et Soccard.
1^{re} colonne : le sergent Cerati (en tête), le caporal-chef Idi-Ali (2^e), le caporal Rabot (3^e).
2^e colonne : le sergent Lequeuvre (en tête) et le caporal Némor (5^e).
3^e colonne : le sergent Lorin (en tête).
4^e colonne : le sergent Gabert (en tête) et 5^e colonne, en tête, le sergent Barcos.*

Omar m'a décorer

*A cette occasion,
les lieutenants-colonels **Cann**
et **Roudeillac**
sont fait commandeurs du mérite gabonais
par le Président en personne.*

Le 8 décembre, tout le monde est de retour à Castres.

Ce bref séjour outre-mer se révèle positif à plusieurs titres : découverte du milieu équatorial, prise de contact avec l'armée gabonaise, information sur l'évolution économique du Gabon et les répercussions sociologiques qu'elle implique.



1 9 7 8

ORDRE DE BATAILLE AU 1^{er} JANVIER

Lieutenant-colonel François Cann	: Chef de corps
Lieutenant-colonel Jacques Vidal	: Commandant en second
Lieutenant-colonel Bernard Girard-Reydet	: Officier supérieur adjoint
Lieutenant-colonel Daniel Roudeillac	: Chef du bureau emploi instruction
Chef de bataillon Dominique Prunier-Duparge	: Chef du bureau gestion instruction information
Chef de bataillon Jean Innocenzi	: Adjoint au chef du BEI
Chef de bataillon Jean Renaud	: Chef des services techniques
Chef de bataillon Michel Rey	: Officier conseil
Capitaine René Fior	: Chef des services administratifs
Médecin en chef Guy Juglard	: Médecin-chef

1^{er} compagnie

Capitaine Robert **Meille**
Capitaine Jacques **Latappy**

2^e compagnie

Capitaine Henri **Grunfelder**
Capitaine Alain **Catesson**

3^e compagnie

Capitaine Robert **Lorreyte**
Capitaine Paul **Perrin**

4^e compagnie

Capitaine Michel **Stouff**
Lieutenant Paul **Renoirt**

CA

Capitaine Patrick **Macé**

CCS

Capitaine Arnaud **Cavil**
Lieutenant Michel **Sacareau**

CB

Capitaine Jean-Philippe **Bordahandy**
Lieutenant Jean-Marie **Delong**

11^e compagnie

Capitaine Daniel **Marchand**
Lieutenant Georges **Bartoli**

L'effectif du régiment est de 57 officiers, 181 sous-officiers et 1143 militaires du rang, soit un total de 1381 hommes.

Le 10 février, départ pour la Côte-d'Ivoire du détachement participant à la manœuvre franco-ivoirienne « *Bandama Blanc* » (cours d'eau ivoirien). Ce détachement, composé des 2^e et 4^e compagnies et de la CCS, rejoint Port-Bouët par VAM aux ordres du lieutenant-colonel Vidal, commandant en second.

« L'autan souffle avec violence balayant d'est en ouest les landes désertiques du Causse, l'immense champ de tir du « 8 ». **Saint-Just** visse deux clics sur la lunette de son FRF1. A 400 mètres l'effet du vent sur la trajectoire sera annulé. Il s'agit de toucher au premier coup. Comme toujours. On ne peut guère assurer un deuxième tir sur un ennemi alerté. Malgré le froid intense le caporal-chef **Saint-Just** reste parfaitement immobile et concentré. L'œil rivé contre la bonnette. Il sait qu'il n'aura que quelques secondes pour affiner la visée et appuyer lentement sur la détente tout en maintenant le pointeau de la lunette sur l'objectif. A l'aube, les plaques de neige persistant sur les crêtes prennent des teintes irisées. Le soleil se lève à peine. **Saint-Just** se demande si cela influencera la visée. Il décide de ne rien changer. Soudain, ils apparaissent, trois à la fois. L'ordre de tir parvient presque instantanément. 331, 332, 333 au dernier 3 prononcé les détonations claquent dans le silence de la nature : un corbeau s'envole mais les deux autres, touchés par les 7,5 millimètres de précision ne sont déjà plus que des dépouilles noires. On va « aux résultats » : on ramène les victimes. Le major tient à faire enterrer les oiseaux. Il y a dans un coin discret, sous les pins, près de la ciblerie, un cimetière miniature où s'alignent quelques dizaines de croix. Chacune porte la mention « mort pour la France ». Il met la troupe au garde-à-vous et prononce une courte homélie : « que sainte Brigitte Bardot et toutes les SPA éplorées nous pardonnent, c'est pour le bien de la Patrie ». Car c'est une des techniques pédagogiques du major **Brunel**, responsable de la formation des tireurs d'élite du régiment. La veille, au crépuscule, sur la butte de tir à quatre cents mètres, il a déposé des déchets de viande récupérés à l'ordinaire. Un régal pour les corbeaux, régal funeste. Le major dit : « si vous êtes capable « d'aligner » un corbeau à quatre cents mètres, vous êtes de vrais tireurs ». Après les trois semaines de stage, lors du pot de clôture, le caporal-chef **Saint-Just**, accompagné du sourire de ses camarades, s'avance vers le major pour lui offrir le traditionnel cadeau. On défait le magnifique carton ficelé d'or : c'est un corbeau empaillé ! Le major crie « garde-à-vous » et donne le ton « dans la bataille ou la tempête... ». Seul le corbeau reste muet. »

M. Brunel



*Défilé des compagnies avant le départ :
en tête de son unité,
le capitaine Henri Grunfelder ;
le chef de section au milieu
est l'adjudant Camedescasse et,
à droite de l'homme de base,
le caporal-chef Giacometti.*

Henri Grunfelder est né en 1943 dans le Tarn, EOR d'origine, il sort de l'EMIA en 1968.

Il est au « 8 » en 1973 et commande la 2^e compagnie (1976-1978). Par la suite, il est chef de corps du RIMAP/Polynésie (1989-1991). Le colonel Grunfelder est officier de la Légion d'honneur (1996) et de l'ordre national du Mérite (1992)



*Halte dans un village en direction de Yamoussoukro durant la manœuvre « Bandama Blanc » ;
trois des lieutenants de la « 4 » : Paul **Renoirt**, officier adjoint, Jean **Pierotti** et Alain **Sinègre**, chefs de section.*

Les Dalton chez « Carmin »

On les appelle les Dalton beaucoup plus du fait de leurs tailles dissemblables que de la nature de leurs facéties, plus fines (ce n'est pas difficile) que celles des quatre bagnards de l'ouest. Averell Jean-Louis **Turpin**, William Paul **Renoirt**, Jack Jean **Pierotti** et Joe Alain **Sinègre** (bientôt remplacé, comme dans les interminables séries TV américaines, par Joe Christian **Neveu**) forment la bande des quatre lieutenants de « Carmin ».

Comme dans Lucky Luke, le plus facétieux est Joe (**Sinègre**). On retiendra de lui trois anecdotes :

- sur les Iles Éparses de l'océan Indien, déçu d'apprendre que le COMSUP n'a pas le temps de se poser en avion et que son inspection sera remplacée par un rase-mottes étoilé, il allonge son piquet d'honneur sur le sable et fait présenter les armes en position couchée. Ambiance !
- de retour à la Réunion, il a enfin l'occasion de présenter son piquet d'honneur (debout) au COMSUP. Il a mis sur les rangs six parachutistes antillais et réunionnais qui se présentent à tour de rôle comme étant de la section « six nègres ». Douce ambiance !
- plus tard au 1^{er} RPIMa, au cours d'une mission de sécurité à la présidence centrafricaine, il se présentera au Président Kolingba : « lieutenant **Sinègre**, à vos ordres monsieur le Président ! »... lequel, quelque peu surpris, rétorquera : « mais vraiment, mon lieutenant, vous n'êtes pas si nègre que ça ! » Curieuse ambiance.

Jean-Louis **Turpin**, fils d'un ancien du 5^e BCCP d'Indochine, est né le 9 novembre 1953 à Sablé-sur-Sarthe. Cyrard de la promotion 1974-1976 (lieutenant Darthenay), il sert deux fois au « 8 » comme lieutenant, chef de section à la 4^e compagnie (1977-1980) et comme lieutenant-colonel, commandant en second (1990-1993).

Chevalier de la Légion d'honneur de 1993 et officier de l'ordre national du Mérite de 1998, le colonel **Turpin** a commandé le 9^e RIMa de Cayenne (1996-1998).

Paul **Renoirt** est né le 8 septembre 1938 à Sars-des-Poteries dans le Nord. Officier technicien d'origine, il a été chef de section et adjoint à la 4^e compagnie (1976-1980), puis chef des services techniques régimentaires (1987-1990).

Chevalier de la Légion d'honneur de 1988 et officier de l'ordre national du Mérite de 1991, le chef de bataillon **Renoirt** est retiré dans l'Aude où il assume les fonctions de secrétaire de l'Amicale des Anciens du 3^e RPIMa.

Jean Pierotti est né le 5 mars 1942 à Toulon. Après une exceptionnelle carrière de sous-officier poursuivie jusqu'au grade d'adjudant-chef, il est admis aux OAEA et sert comme lieutenant chef de section à la 4^e compagnie du « 8 » (1977-1980). En 1991, il participe à la guerre du Golfe où il se distingue à la tête de deux compagnies du 3^e RIMa. Il achève sa carrière au 8^e RPIMa (1993-1996).

Quatre fois cité, officier de la Légion d'honneur de 1996 et de l'ordre national du Mérite de 1990, le chef de bataillon (H) Pierotti est retiré à Labruguière, près de Castres. Il assume les fonctions de secrétaire adjoint au bureau de l'Amicale des Anciens du « 8 » depuis 1997.

Alain Sinègre est né le 23 janvier 1945 à Montpellier. Officier technicien d'origine, il est lieutenant chef de section à la 4^e compagnie (1976-1978). Officier de l'ordre national du Mérite de 1994, le capitaine Sinègre est retiré à Fréjus.

Christian Neveu est né le 25 septembre 1949 dans le Val-d'Oise. Officier de réserve d'origine, il est lieutenant d'active à la 4^e compagnie du « 8 » (1978-1981) puis chef de bataillon, officier supérieur adjoint (1992-1994). Chevalier de la Légion d'honneur (1998) et de l'ordre national du Mérite (1988), le lieutenant-colonel Neveu est retiré à Castres.

Ce qu'il fallait comprendre

Des éléments du régiment constitués en groupements de réserve ont pour mission la prise de contrôle de points de passage obligés sur l'axe Bouaké-Ferkessédougou (550 kilomètres au nord d'Abidjan) afin de les livrer aux forces de surface ivoiriennes. Les mises en place sont effectuées par débordement vertical, soit par hélicoptères soit par avions.

Ce qu'ils ont compris : *Bandama* et mon petit NG

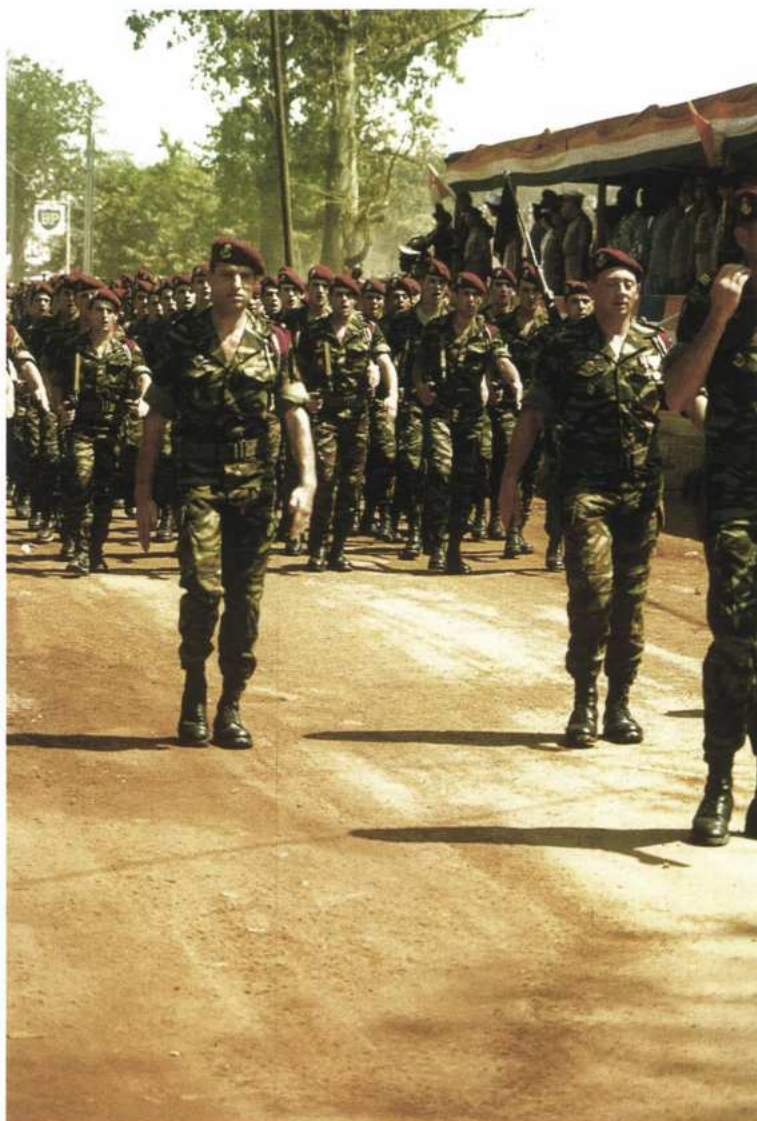


« Eh oui ! je sais, j'ai un tout petit NG et ça me joue des tours. Regardez pour « *Bandama* » par exemple. J'ai été hélicoptéré avec ma compagnie et nous sommes mis en place face à l'ennemi, une compagnie ivoirienne. Brusquement elle arrive, tout le monde tire ; eh ! bien non, ce sont des amis.

Alors le lieutenant nous rappelle : attention l'ennemi est noir avec des chemises bleues. Je crois avoir compris. 2 heures après, je suis en sonnette avec un camarade et nous voyons arriver une *Jeep* et un camion avec des gens habillés en bleu, donc on tire. Eh bien non ! Ce sont les mécanos de la compagnie qui viennent réparer un camion. Le coup d'après, je me suis encore trompé car il s'agit de mécaniciens ennemis qui se sont perdus. Je n'ai pas tiré et le lieutenant n'est pas content du tout. C'est vrai que j'ai un petit NG. Voyez encore.

A Korhogo nous avons sauté et après une rapide infiltration nous avons bouclé le village tenu par l'ennemi. Brusquement nous voyons une rame du 35^e RAP nous dépasser tranquillement. Il paraît qu'ils vont faire les pleins chez l'ennemi. J'ai vraiment un tout petit NG. Mais après tout, ce qui me console, c'est que j'ai peut-être un tout petit NG, mais je comprends autant que les autres et ça me rassure quand je vois le lieutenant se gratter la tête, le capitaine avaler des aspirines et le commandant en second avoir du mal à nous faire un briefing. Alors finalement pourquoi m'inquiéter de mon petit NG ? » Un grenadier voltigeur de la « 4 »

Dessin « Allô Ancre - 1978 »



*La 4^e compagnie du capitaine **Stouff** (en tête),
derrière, l'adjudant **Antresangle** et le lieutenant **Renoirt**.
4^e colonne, le sergent-chef **Bottman** (en tête),
5^e colonne, le caporal **Ethève** (3^e) et le caporal-chef **Diovada** (4^e).
Le porte-fanion est le sergent-chef **Marlot**.*

A peine arrivé au régiment, l'adjudant **Antresangle**, sportif accompli, spécialiste de la course d'orientation, s'aperçoit, à l'occasion des tests TAP, qu'il est atteint d'un mal inexorable qui le paralyse petit à petit. Transféré au PC, aidé, encouragé et porté physiquement par ses amis, il meurt à la tâche le 7 janvier 1983. Ayant forcé l'admiration de son entourage, il reste à jamais un exemple de courage et de dignité face à une mort devenue inéluctable.



*Défilé final
à Ferkessédougou
de l'ensemble
des participants :
au premier plan,
le sous-lieutenant **Pierotti**,
au fond à gauche se détache
le caporal-chef **Alex Lefèvre**,
à droite avec des lunettes
le caporal-chef **Allain**,
derrière lui
le caporal-chef **Marlot** et,
entre les deux,
le caporal-chef **Massuleau**.
Derrière le sous-lieutenant
Pierotti, la tête dans
l'ombre, le sergent **Zywot**.*



Le 20 février 1978, retour du Gabon de la 3^e compagnie : le lieutenant-colonel Daniel Roudeillac, chef du bureau emploi instruction, l'adjudant Gillet (avec des moustaches), le lieutenant-colonel Cann, les sergents Dadoune et Lequeuvre et le parachutiste Picbon.

Du 1^{er} au 4 mars 1978, manœuvre « *Martinet* » dans la région de Rocamadour qui débute par le largage de quatre unités de combat. Thème : freinage sur axe d'un élément blindé et recherche de renseignements.

Le 4 mars, toutes les compagnies rejoignent le camp de Caylus où le général Cuq et son adjoint le colonel Raffin viennent visiter toutes les unités engagées dans l'exercice. Le camp se poursuit jusqu'au 11 mars.

L'arroseur arrosé

« Il était une fois un chef du bureau emploi qui « briefe » sa troupe en vue d'une manœuvre à l'issue d'un saut. Après une brillante démonstration de ce qu'il attend de nous, il nous indique que la zone de saut est traversée par un petit ruisseau, aussi espère-t-il qu'il n'y aura pas un âne pour se « vacher » dedans. Le jour du saut, alors que je me réarticule avec ma section, je vois un homme de fort méchante humeur à côté du camion des transmissions. Quelque chose m'interpelle car ce parachutiste est en k-way cam complet alors qu'il fait une tempête de ciel bleu. Surprise, c'est le chef du BE qui est tombé dans le ruisseau. On en rit beaucoup dans les chaumières, sauf devant l'intéressé bien sûr. »

C. Dusauchoy

Le génie, la baraque du Causse et le chef de corps

« Au Causse, à la place de l'actuel centre commando, il y a une vieille baraque construite depuis la Seconde Guerre et en pleine déliquescence.

Appel du chef de corps :

- Fior, il faut me démonter la baraque du Causse et en construire une autre !
- Mais, mon colonel, il faut régler cette question avec le commandant du génie de Castres !
- Ah ! bon..

Le lendemain, coup de téléphone du commandant du génie de Castres (vieux soldat aux cinq citations sur la TOE, 140 kilos, gentil et bon vivant) :

– **Fior**, qu'est ce que c'est que ce bordel ? Pourquoi avez-vous fait démonter la baraque du Causse. J'en ai « marre » du « 8 », je téléphone à la direction du génie.

– ? Mon commandant, attendez, je viens vous voir (le patron du génie a ses bureaux à Beaudecourt).

Explication : dans la nuit, un GMC (lui aussi de la Seconde Guerre mondiale) a, à l'aide d'un câble, accroché « par inadvertance » le fameux bâtiment qui s'est écroulé facilement.

Compte rendu au chef de corps :

– Mon colonel, le patron du génie n'est pas content.

– Arrangez-moi ça.

Mise en place du dispositif : à Beaudecourt, grand repas à 20 h 00, avec une vingtaine de cadres.

– **Fior**, allez me chercher le commandant du génie.

Tendu, ce dernier arrive, 20 verres se lèvent.

– À la vôtre !

Le commandant, bon prince, fait bonne figure.

A minuit, la fête bat encore son plein. Le commandant du CM15, lui aussi convoqué, rate une marche dans l'escalier et le dévale jusqu'en bas, il est aussitôt mis au repos dans une chambre. A son réveil, quelqu'un lui glisse que c'est le commandant du génie qui lui a fait un croc-en-jambe. Ils sont restés, paraît-il, très fâchés.

Quelques temps plus tard, un beau bâtiment tout neuf est construit à la place de la vieille baraque du Causse. »

R. Fior

Le 1^{er} avril 1978, passation de commandement de la « 3 », le capitaine Olivier **Fabre** succède au capitaine Robert **Lorreyte**.

*Le sergent-chef Gaspéroni
transmet le fanion au capitaine Lorreyte.*

Guy Gaspéroni est né en 1951 dans le Pas-de-Calais. Engagé le 20 avril 1970 au titre du 1^{er} RPIMA, il rejoint le « 8 » le 4 janvier 1971.



Il sert au Tchad, à la Réunion, au Gabon, au Liban et en RCA, essentiellement à la 3^e compagnie. Trois fois cité (1972-1982-1984), médaillé militaire de 1985, l'adjudant-chef **Gaspéroni** est chevalier de la Légion d'honneur de 1999. Il est retiré près de Castres.



*Le capitaine **Fabre** reçoit le fanion de sa compagnie des mains du chef de corps.
Au deuxième plan, le capitaine **Lorreyte**.*



*Repas à **Beaudecourt** après la cérémonie : le major **Brunel**, le lieutenant **Scocard** et le lieutenant-colonel **Vidal**. A droite le capitaine **Fabre**, le lieutenant-colonel **Cann**, le capitaine **Lorreyte**, l'adjutant **Gillet** et les sergents-chefs **Gaspéroni** et **Couturier**.*



Ambiance survoltée pour les grands chefs : les lieutenants-colonels Vidal, Cann et Roudeillac.

Un chant qui ne peut être chanté qu'à Beaudecourt

« Repas de corps à Beaudecourt. Les lieutenants sont sur la table où ils subissent la vindicte de l'assistance qui, d'un doigt vengeur, leur chante :

« Les lieutenants qui nous commandent ces c..s là,
Ils ont deux barrettes sur l'épaule ; ils n'ont pas le droit,
Ils vont partir en patrouille pour se faire couper les c.....s,
Encore des salauds de moins cré nom d'un chien,
C'est la faute aux fayots, etc. »

Exit le groupe des lieutenants remplacé par celui des capitaines auquel succède celui des commandants. Et vient le tour des colonels (voir la photo). La hiérarchie en prend un coup. C'est alors que le général en inspection ou en visite a une soudaine angoisse : « ils ne vont quand même pas me faire ça, à moi ? »

Un peu qu'on va se gêner, mon Général !

Et voilà notre « poireau » sur la table, otage de la tradition. Ils furent nombreux les généraux à se faire piéger : **Lacaze**, commandant la 11^e DP (diable !), **Cuq**, commandant la 1^{re} BP (Eh beng, putaing !), **Henry**, inspecteur de l'infanterie (Ah les salauds !), et bien d'autres encore.

Le général **Lagarde**, chef d'état-major de l'armée de terre, étant annoncé le 2 mai 1979 pour présider une cérémonie au cours de laquelle il décernera la croix de la valeur militaire avec palme au drapeau du régiment pour son action au Liban, son cabinet prend contact avec le régiment ; il a eu vent de cette curieuse soldatesque qui exhibe les généraux sur les tables et il exige que les festivités aient lieu dans le gymnase de Fayolle. Pas bien informé le cabinet du CEMAT ! Il aurait dû savoir qu'à Beaudecourt l'honneur des invités est toujours sauf, grâce à la présence, en portrait, du maréchal Sault, l'enfant du pays. En effet, toute l'assistance rejoint les généraux sur la table pour, d'un doigt vengeur, accabler le pauvre maréchal (lequel, de son index, semble d'ailleurs inviter les hôtes à prendre la sortie).

La culture n'ayant de limite ni en nature ni en géographie, le PC réalisa une grande photo du maréchal qui suivit la popote en manœuvres et opérations, un artifice qui permit ultérieurement de piéger, en toute impunité, quelques autres « poireaux » français et étrangers. Les bonnes traditions se perdent. »

F. Cann

Le 17 avril 1978, le lieutenant Jacques **Rousseau**, officier trésorier, les adjudants **Harri** et **Massemodet**, les caporaux-chefs **Dumont**, **Ait Atia**, **Bau**, **Mallandre**, **Detil**, **Ben Addi** et **Buisset**, les 1^{re} classes **Laude** et **Hondre**, forment le premier détachement FINUL et rejoignent le 420^e DSL.



Le lieutenant-colonel Cann fait les dernières recommandations.

Le 22 avril, le 8^e RPIMa passe en posture d'alerte « *Guépard* » premier rang. La « 4 » est désignée pour assurer le premier échelon.

Le 26 avril, la 2^e compagnie du capitaine **Grunfelder** rejoint Toulouse-Blagnac pour aller renforcer les éléments engagés dans l'opération « *Tacaud* » au Tchad.

L'opération « *Tacaud* » débute en février 1978. Le Tchad est déchiré entre trois courants à la tête desquels 3 chefs militaires s'opposent : le général Malloum, au pouvoir avec les FANT (Forces armées nationales tchadiennes), Hissène Habré avec les FAN (Forces armées du nord) et Goukouni Oueddei avec le FROLINAT (Front de libération national). Ce dernier est activement soutenu et équipé par la Libye. Un accord pourtant semble s'établir entre le général Malloum et Hissène Habré mais, sous la pression libyenne, le FROLINAT entame une offensive au milieu de l'année 1977. Bardaï est pris, Faya-Largeau est menacé et, malgré les appels du général Malloum, la France n'est pas décidée à s'engager directement mais fournit toutefois une assistance militaire. Le premier détachement (10 cadres de la 11^e DP), envoyé à Largeau pour remotiver la garnison, s'appelle « *Tacaud – Zéro* ». Un second détachement « *Tacaud – Un* » est envoyé peu après sur Abéché. Faya-Largeau tombe malgré tout en février 1978. Paris prend alors la décision de tenir sur une ligne Moussouro – Ati – Abéché, appelée « *Ligne rouge* ».

Des renforts arrivent alors, en unités constituées. L'opération « *Tacaud* » atteint rapidement un effectif de 1 500 hommes avec des moyens aériens offensifs, de l'artillerie et des blindés. C'est dans ce contexte que la 2^e compagnie du « 8 » part au Tchad.

Le 17 mai, le régiment, à l'exception de la 4^e compagnie, fait mouvement par voie routière sur le Larzac pour participer au séjour des camps de la 1^{re} BP, prévu jusqu'au 28 mai. Tout en ayant la mission de garder les fermes, les compagnies s'installent hors du camp bâti dans des cantonnements décentralisés.

Depuis le 13 mai, des rebelles venus de l'extérieur du Zaïre ont pris la ville minière de Kolwezi dans le Shaba ; l'armée zaïroise, incapable de gérer la situation, n'est pas en mesure d'agir. Le président Mobutu fait appel à l'aide internationale, notamment à Paris.

Dans toutes les unités d'intervention, chacun suit l'évolution de la situation dans la presse et à la télévision.

Le « 8 », en alerte « *Guépard* » est résolument prêt. Tous se plaisent à penser, à espérer, que l'ordre d'intervenir va arriver à Castres d'un jour à l'autre.

Le 18 mai, l'ordre en question arrive à 1 h 30 mais... à Calvi.

Au 8^e RPIMa, tous les espoirs s'effondrent et l'incompréhension s'installe. Pourquoi le REP alors que le « 8 » est de « *Guépard* » premier rang ?

La solitude du chef

Le 18 mai, vers midi, la « 4 », d'alerte premier rang à Fayolle, termine son rassemblement de contrôle. Le sous-lieutenant **Pierotti**, qui dort déjà depuis quelques nuits à la compagnie, s'approche du capitaine **Stouff** et propose d'assurer la permanence du commandement afin de lui permettre d'aller pour une fois, déjeuner chez lui. Le capitaine ne dit rien, attire le sous-lieutenant **Pierotti** dans son bureau et, le visage défait, lui dit dans un souffle : « on ne part pas... c'est le REP qui prend ! » Le capitaine venait d'apprendre la nouvelle, mais n'avait pas encore eu le « cœur » de l'annoncer à la compagnie.

Le 30 mai, sombre, le régiment rentre du Larzac et la 4^e compagnie du capitaine Michel **Stouff** part pour Mourmelon.

La déception des cadres et des hommes est immense. Personne ne comprend pourquoi les postures de l'alerte « *Guépard* » n'ont pas été respectées et qu'un régiment de deuxième rang a pris la place de celui qui était de premier rang. Aucune justification n'arrive de la brigade, pas plus que de la division. Le coup de grâce est donné lorsqu'à une heure de grande écoute un général de la Légion étrangère, portant beau, vient, sans vergogne et surtout sans respect pour le « 8 », expliquer : « seule la Légion était capable de faire une telle opération ! »

La coupe est pleine. Que la vie est parfois injuste ! Essayons d'oublier. Pas facile.

L'ironie du sort

« Ce « mot du colonel » s'adresse surtout à vous les jeunes qui, pour la première fois dans votre métier des armes, venez de connaître l'amertume de l'ironie du sort.

Vous viviez les contraintes périodiques de l'alerte mais le sort, par ironie, n'a pas voulu que vous viviez un événement à votre mesure et à votre volonté, un événement qui vous revenait de fait. Bien loin de là, vous avez gardé (et bien gardé) les fermes du Larzac où le hasard, ironisant encore, vous a bafoués. La « 2 », bel outil de combat qui a deux ans et demi de service en moyenne, a couru au Tchad avec la soif d'en découdre. Humblement mais efficacement, elle a gardé les avions tandis que d'autres, plus chanceux, connaissaient l'épreuve du feu. Nos quatre équipiers de la mission « *Lamentin* » nous sont revenus du désert, déçus de ne pas avoir été utilisés.

Depuis un mois, je n'ai cessé de faire le tour de vos compagnies et de vos sections pour vous expliquer les raisons de tant de déconvenues.

On ne raisonne pas les sentiments et je sens que je ne vous ai pas convaincus. Alors, dans ma solitude, écoutant les Anciens, je vous dis : « Il importe autant pour un soldat d'ignorer certaines choses que d'en savoir d'autres. » (Tacite) Oublions le passé et tournons la page. »

« *Allô Ancre* » - n° 13 (1978)

Du 28 au 31 mai 1978, manœuvre de brigade « *Ocelot* ». Un groupement comprenant entre autres unités les 3^e et 4^e compagnies ainsi que la CEA du « 8 » sous les ordres du 9^e RCP, manœuvre dans le quadrilatère Millau, Albi, Castres, Bédarieux.

Le PC du régiment assure l'arbitrage et, noblesse oblige, s'est installé dans les haras de Montredon-Labessonnié.



Debout : un officier de liaison allemand, le chef de bataillon Gabriel-Sabatier, les lieutenants-colonels Cann et Roudeillac. Accroupis : les capitaines Giudicelli et Lorreyte.

Le 21 juin, la 1^{re} compagnie du capitaine Patrick Meille s'envole pour une tournante au Gabon.



Deux sous-officiers de la « 1^{re} » : l'adjutant Moyemont, chef de section et son adjoint le sergent-chef Séjourné.

Michel Moyemont fait les OAEA en 1980 puis sert au 1^{er} RPIMa, outre-mer et à la 9^e DIMa. Il est lieutenant-colonel, chevalier de la Légion d'honneur de 1997 et chevalier de l'ordre national du Mérite de 1986.

Jean-Luc Séjourné est né le 17 décembre 1952 à Paris. Sergent-chef au « 8 », il est promu lieutenant (rang) en 1993. Il sert à nouveau au régiment comme lieutenant en 1994. Chevalier de l'ordre national du Mérite (1998), le capitaine (er) Séjourné est retiré à Labruguière.



La 1^{re} compagnie du capitaine Meille après un challenge de sport :
debout : le capitaine Irastorza (1^{er}), officier adjoint et le lieutenant Rénéric (2^e), le sergent Ray (4^e),
le sergent Burel (8^e), les caporaux-chefs Pitard (17^e), Picart (18^e), Kaczmarek (19^e) et le sergent Céleste (20^e).
Penché vers l'avant : le caporal-chef Thézenas (2^e) et le 1^{er} classe Suric.
Accroupis : le caporal Moutoussamy (3^e), le capitaine Meille (5^e) et l'adjutant Moyemont (7^e).
Allongé, le caporal-chef Rey.

Né à Toulon en 1953, Philippe Rénéric est saint-cyrien de la promotion « lieutenant Darthenay » (1974-1976).

Il est chef de section au « 8 », à la 1^{re} compagnie avec laquelle il intervient au Tchad (1978). Après un séjour OM à Cayenne au 9^e BIMA, il rejoint le 3^e RPIMA en 1982 pour y commander la 1^{re} compagnie (1983-1985), avec laquelle il est engagé à Beyrouth.

Puis il sert successivement au Gabon (6^e BIMA), à l'EM 1^{re} RM et au Zaïre (312^e bataillon para avec lequel il intervient pour assurer l'évacuation de ressortissants européens lors des émeutes de 1991), avant de revenir au « 8 » (1991-1995) comme adjoint au BOI.

Puis il sert à Dakar (1995-1997) comme second au 23^e BIMA. En 1997, il est nommé chef de corps du 38^e GC-7^e RIMA de Caylus.

En 1999, il est nommé attaché de défense à Lomé au Togo.

Deux fois cité, le lieutenant-colonel Rénéric est chevalier de la Légion d'honneur (1995) et officier de l'ordre national du Mérite (1998).



Pendant une sortie en brousse, le groupe du sergent Céleste :
le para Tetuaouka, le sergent Céleste,
le caporal-chef Flachard et le caporal-chef Liévin.



Le sergent Céleste et le sergent-chef Goisnard, poissonniers d'un jour pour améliorer l'ordinaire.



Le sergent Jocelyn Domergé, chef de poste.

Jocelyn Domergé est né le 12 février 1957 en Martinique. Sergent moniteur parachutiste, il sert au 8^e RPIMa de 1977 à 1882 et participe à 5 interventions extérieures. Après 2 séjours outre-mer (à la Réunion et en Martinique) et 2 affectations en métropole (lycée d'Aix et CNIPM d'Orléans), il quitte le service actif en 1994 pour créer une société de location de voitures à Fort-de-France, entreprise qu'il cède pour s'installer à Nouméa.

Le 23 juin, le lieutenant-colonel Weiss, détaché de l'état-major de la FINUL, expose aux cadres du régiment les conditions d'emploi des « casques bleus » au Liban et la situation particulière des éléments français qui participent actuellement à cette action.

Le 24 juin, le premier marathon « *CASTRAMET* » est organisé par le régiment entre Castres et Mazamet en liaison avec la municipalité de cette ville.

Du régiment, 109 participants terminent en moins de 4 heures. Le lieutenant-colonel **Vidal**, commandant en second, le caporal-chef **Lauret** de la « 3 », le sergent **Crèveœur** de la « 11 » et le caporal-chef **Bonnier** de la CA courent les 42 kilomètres en moins de 3 heures.

Le même jour, la 2^e compagnie rentre du Tchad après deux mois de garde à l'aéroport de N'Djaména.

Les municipalités autour de Castres sollicitent le régiment pour participer à la fête Nationale.

Le 13 juillet :

- à Mazamet avec la CCS et la « 3 ». Un saut de démonstration s'effectue dans le parc municipal des sports avec une équipe incluant le chef de corps ;
- à Castres, une section de la « 11 » participe à une retraite aux flambeaux ;
- à Paris, une délégation de la 11^e DP est reçue à l'Élysée. Le « 8 » est représenté par le lieutenant **Ruinart de Brimont** de la 2^e compagnie, le caporal-chef **Mousnier** de la CCS et le caporal-chef **Wasilewski** de la « 11 ».

Le 14 Juillet :

- prise d'armes et défilé à Castres des 2^e, 3^e et 4^e compagnies ;
- prises d'armes à Saint-Amans-Soult avec la CA et à Lamalou-les-Bains avec le CM1 de la CB. Le chef de corps et une équipe effectuent une démonstration de saut.

Le 15 juillet, cérémonie à Réalmont avec la « 2 », la « 4 », la CA et la « 11 ». A cette occasion les jeunes engagés des sections **Léonelli** et **Neveu** de la « 11 » reçoivent la fourragère.



*Une partie de la section Neveu.
Debout : les paras Cubiac, Haro, Vialat, Pisko, Hardy, Cerou et Vieillard.
Accroupis : les paras Verdier, Divet, Rondeau et Gougeon.*

Le 24 juillet, passation de commandement de la CB, le capitaine René Fior succède au capitaine Jean-Philippe Bordahandy.



Le 31 juillet, prise d'armes à la 3^e compagnie : à droite, le sergent Lebougre.



*La section de l'adjudant-chef Maurice Georges :
de base, le sergent Lorin, derrière lui le caporal-chef Fraticelli.*

Lorsque le commandant Tommasi et le lieutenant-colonel Chaudrut s'adonnent à des jeux de rôles

« Début septembre, 6 sous-lieutenants nouvellement affectés arrivent au « 8 » (Vallin, Caille, Begel, Charpentier, Le Baron et Lièvre). Ils montent au PC pour se présenter, mais certains acteurs ont changé. Deux grands anciens du « 8 » sont à des postes clés. Le commandant Tommasi, « promu » chef de corps a, pour la circonstance, remis sa prothèse en bois à son bras droit (il a perdu une main au 7^e BCCP en 1949). Il fait entrer les impétrants, les salue, leur tend la main droite (en bois) à tour de rôle. Surprise, malaise. Parvenu au dernier, le sous-lieutenant Caille, il retire son bras d'un coup sec, abandonnant sa prothèse dans la main du jeune officier totalement désarmé. Puis, prenant un air absent, il tourne le dos et, lentement, contourne son bureau, laissant le temps à Caille de se débarrasser de la main et de la déposer sur le bureau devant la lampe de chevet, comme si de rien n'était.

Assis à son bureau, le « chef de corps » crie alors « garde-à-vous. A droite, droite ». Les visiteurs exécutent et se retrouvent alors un par un, face à la fenêtre et le dos à la porte. Puis il commande : « en arrière, marche » ce qui provoque une confusion ridicule. Piquant alors une bonne « rabia » de pied noir, il les jette dehors sans autre forme de procès. Aux services administratifs, le colonel Chaudrut, habillé en capitaine ancien, a revêtu une tenue d'été 1946 au motif que « plus que jamais, l'heure est aux économies ». Il inspecte les sous-lieutenants d'un air soupçonneux. Il s'arrête devant l'un d'eux.

– Est ce que vous faites du vélo, hein chef ?

– ???

– Oui, hein, par les temps qui courent, c'est très important de faire du vélo.

– ???

– Ici au « 8 », tout le monde fait du vélo ! hein !

– ???

– Oui, chef, c'est la guerre du pétrole. Il n'y a plus d'argent et il faut faire des économies. Bientôt toute l'armée fera du vélo, c'est particulièrement économique. Il faudra aussi acheter vos vélos.

– ???

– Alors chefs, qu'est ce que vous en pensez ?

– Mon colonel...

– Vous, hein, je ne vous ai rien demandé. Maintenant je vais vous parler des comptes. Là, devant vous, il y a un graphisme des comptes. Cela ressemble aux Pyrénées mais ce ne sont pas les Pyrénées. La ligne bleue c'est ce qui doit être réalisé, la ligne rouge est ce qui est réalisé. Le « capitaine » suit la ligne rouge, elle sort du tableau en mars, il la retrouve en septembre.

– Ah ! voilà, elle est là ! Vous voyez que ma démonstration est sans appel, il n'y a plus d'argent. Hein chefs ?

– C'est triste hein mais c'est comme ça !

– ???

– Est-ce que vous avez un treillis, chefs ? Parce qu'il faudra les acheter vos treillis, hein ! vélos et treillis sont les deux fers de lance du « 8 ». Oui chefs, vous arrivez au « 8 » comme cela pour faire la guerre. On vous a bourré le crâne. La guerre commence par le vélo pour la forme physique et les économies et par le treillis pour les défilés et la prestance. La guerre, il vaut mieux la laisser aux autres qui veulent se faire tuer.

Puis il se lance dans un cours pratique d'économie. Ayant rechaussé ses vieilles chaussures fauves éculées, il se livre alors à une démonstration magistrale visant à prouver qu'un bon officier doit savoir cirer une paire de chaussures avec un gramme de cirage. Il faut imaginer la « gueule » des sous-lieutenants devant le lieutenant-colonel Chaudrut, homme aimable et débonnaire, fin, intelligent avec un humour à l'emporte-pièce qui n'appartient qu'à lui, sachant parfaitement démystifier les problèmes. Le soir, à la remise des galons dans l'ordre, devant un pot tel que le « 8 » sait le faire, le lieutenant-colonel Chaudrut se retrouve chef de corps et le chef de bataillon Tommasi, aumônier du « 8 ». Ce n'est qu'en fin de soirée que tout est remis en place après bien d'autres péripéties. »

R. Fior

Du 1^{er} au 4 septembre, le chef de corps, le drapeau, sa garde et le peloton du CME participent aux cérémonies commémoratives des combats des troupes de marine dans le village de Bazeilles.



*A Bazeilles : le lieutenant-colonel Cann, l'adjutant-chef Laurent,
le lieutenant Paul Renoirt (porte-drapeau) et l'adjutant-chef Planell-Carrio.
Au deuxième rang de la garde au drapeau : le caporal-chef Wasilewski,
le caporal Migne et le caporal-chef Mousnier.*

Natif des Ardennes, Patrick **Migne** s'engage en 1977 au « 8 ». Hormis deux séjours outre-mer (Guadeloupe et Djibouti), il y sert durant plus de vingt et un ans.

Deux fois cité, médaillé militaire de 1986, l'adjutant **Migne** est retiré à Castres.

Mousnier sera une des victimes de l'accident de GMC dans la Montagne Noire le 29 juin 1979.



*Le peloton du CME défile : l'adjutant-chef Gbigo ;
au premier rang les sergents Dadoune, Allain et le sergent-chef Grenier.
Le troisième de la colonne de gauche est le parachutiste Miot.
Le deuxième de la colonne de droite est le parachutiste Pichon et le sixième le parachutiste Némor.*

Le 5 septembre, passation de commandement de la CA dans la cour du quartier, le capitaine Jean-Philippe **Bordahandy** succède au capitaine Patrick **Macé**.

Le 6 septembre, passation de commandement à la 4^e compagnie au château de Mongey, le capitaine Marie Jacques **Rosier** succède au capitaine Michel **Stouff**.

Le 12 septembre, le général **Duval**, inspecteur des forces extérieures et des troupes de marine, inspecte le régiment.

Du 15 au 17 septembre, fête de la saint Michel et assemblée générale de l'Amicale.

Le 19 septembre, la 1^{re} compagnie, en tournante au Gabon, annonce la disparition du caporal Bernard **Bussard** pendant une baignade dans l'Ogoué. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Bernard **Bussard** s'engage dans la Marine à 18 ans. Il rêve d'outre-mer mais pendant ces premières années il ne connaît que les ports bretons et se lasse vite de la vie à terre. Il réussit à embarquer sur le *Foch* mais ils sont 2 000 à se croiser dans un univers confiné. Sa préférence l'oriente alors vers un aviso-escorteur. Il part dix-huit mois dans l'océan Indien. Peut-être est-ce à la Réunion qu'il rencontre des paras ? Toujours est-il qu'il se rengage au 8^e RPIMA. Pour lui c'est un aboutissement, le rythme du « 8 » lui plaît. De plus, il est à proximité de ses parents adoptifs résidant à Graulhet. Il les voit ainsi plus souvent, amène des copains à la maison et mord la vie à pleines dents.

Il sert à la 1^{re} compagnie quant celle-ci est désignée pour partir au Gabon et c'est dans cette Afrique dont il rêve depuis toujours que le destin l'attendait.



La dernière photo du caporal Bernard Bussard avant sa disparition tragique dans le fleuve Ogoué.

Qui se souvient de « Célimène » ?

« Qui se souvient surtout de ces années ingrates, que les jeunes lieutenants appréhendent un peu, en arrivant au « 8 » ? Car ils rêvent d'abord, comme le firent leurs aînés, de tropiques en flammes, de campagnes difficiles, d'engagements au combat. Ils se plaignent alors de devoir traverser le « désert des Tartares », ils écoutent, envieux, les récits des anciens, qui leur parlent du Tchad ; ils pensent que l'histoire de leur beau régiment s'achèvera avec eux, dans le camp de Caylus, celui de Mourmelon, sur le terrain du Causse !

Il est vrai qu'à l'époque, le chef du BE s'échine à produire des notes insipides, alors qu'ils rêvent tous d'ordres d'opération.

Qu'il me soit un instant donné de témoigner, qu'à l'heure de la « montée en puissance » des engagés du corps, le régiment mène, surtout en métropole, des activités faites pour endurcir les muscles, rôder les savoir-faire, asseoir la cohésion, qui feront demain la belle réputation des « volontaires » du « 8 ».

Les jeunes officiers doivent faire l'apprentissage du commandement des nouveaux engagés, qui arrivent à Castres et qu'il faut non seulement entraîner mais surtout éduquer. Les camps de régiment et les camps de brigade constituent les temps forts de la programmation.

« L'aventure » commence à Caylus. Aller à Mourmelon sort de l'ordinaire et il faut se battre pour pouvoir garantir un séjour « en tournante » à chaque compagnie. Les autres régiments nous regardent, envieux, quand il nous est possible d'aller en Italie rencontrer les paras de la brigade « *Folgore* ». Mais c'est également un temps de « grandes manœuvres », celles de la « *brigade Caillaud* », réalistes, longues et éprouvantes, celles qui exigent des connaissances tactiques et mettent à l'épreuve les forces vives du corps. C'est aussi le temps du montage d'exercices avec tirs réels, qui « bluffent » les « Pékins » par les feux appliqués au plus proche d'une troupe, ce que nous envient déjà bon nombre de formations. Le corps entretient des équipes sportives de grande qualité. Rejoindre l'équipe de cross est alors « un must », et gagner à Toulouse le relais dans la ville, le jour du « Grand rapport » de tous les chefs de corps, assure au « grand 8 » un prestige certain.

Les témoins de l'époque se souviennent sans doute des exercices de cadres, autour des caisses à sable qui existent alors. Ils revivent peut-être les nombreux tests de groupe, de section, voir même du PC, mis sur pied, sur alerte, une nuit en marge du « *Guépard* », pour conduire des actions que seul le colonel a imaginées avec ses capitaines pour mettre à l'épreuve le chef du BE... et faire de l'exercice « C'était pas des vacances ! » une occasion rêvée de cohésion pour tous.

Qui se souvient encore des « troisièmes mitans », après les repas de corps ? Qui ne revoit ces reîtres, autour du colonel, accueillir celui qui devait les sortir des griffes d'un commissaire de police complice, sensé avoir sévi pour cause de tapage et retenu « le chef » avec ses officiers, dans la cellule étroite des locaux de police !

Et c'est alors « *Célimène* » !

Une manœuvre au Gabon conduit le « 8 », aux ordres du chef de corps, à animer un peu un quotidien local, fait de douces habitudes, de rencontres bourgeoises, de « ronrons militaires ». Les marins d'une frégate ancrée à Libreville nous présentent le système « *Malafon* », un missile mer-mer qu'on peut mettre en œuvre après avoir ouvert les portes d'une casemate. Faute d'électricité, la casemate s'ouvre grâce à un pédalier qu'un marin anime assis sur une selle. Le spectacle nous paraît à ce point décalé par rapport aux techniques de pointe du missile que nous faisons le serment de saluer l'équipage, en mimant un cycliste, lorsqu'ils défilent le lendemain à l'aube au cours d'une grande prise d'armes, devant le chef d'État.

Nous tenons parole. Dix officiers du « 8 », assis dans les tribunes d'honneur, se lèvent alors au passage des marins en saluant l'équipage, debout sur une jambe, mimant le pédalage d'un cycliste fourbu et chantant « *Célimène* », le titre d'une chanson qui est alors « un tube » dans les soirées d'une boîte locale où nous avions échoué la veille avec « la Royale », surprise de nous entendre y chanter notamment un air de Sardou, repris par l'assistance... « moi monsieur, j'ai fait la colo ! »

Oui, je veux témoigner que le « 8 » était prêt à faire de grandes choses ! L'affaire « *Claustre* » sévissait. Le « 8 » fut désigné pour s'engager au Tchad afin de délivrer celle que retenait alors un rebelle Toubou, du nom d'Hissen Habré. Je vous revois encore, parachutistes du « 8 », sous les ailes du *Transall*, tentant d'y voir clair dans une cartographie de Mauritanie, distribuée en vrac à la dernière minute, je vous revois surtout quelques heures plus tard, quand l'ordre fut donné de ne pas s'engager.

Je vous revois aussi vivre avec dignité l'affront que vous fait le commandement en désignant le REP, à l'heure de Kolwezi, alors que vous êtes en alerte « *Guépard* » premier rang ! Je vous entends encore maugréer sur le sort qui veut que le « 3 », de « *Guépard* » premier rang, ait la chance d'aller au Liban, tandis que vous restez sur le terrain du Causse... !

Paras du « 8 » de ces deux années-là, vous avez pris conscience, sans le savoir sans doute, que l'excellence suppose des efforts répétés d'instruction, d'entraînement, de formation morale. Vous avez pris conscience qu'un soldat ne saurait préjuger du lendemain, puisqu'en 1978 vous avez, à votre tour, pénétré dans l'arène dans laquelle, depuis, vous êtes les acteurs d'engagements répétés, insolites et parfois douloureux, qui font que vous êtes fiers d'avoir servi au « 8 ». »

D. Roudeillac

Le 22 septembre 1978, le régiment est désigné pour relever le 3^e RPIMa engagé dans le cadre de la Force Intérimaire des Nations unies au Liban.

Un détachement précurseur composé de 16 officiers, 39 sous-officiers et 5 militaires du rang aux ordres du lieutenant-colonel Bernard **Serpol**, nouveau chef du BE s'envole vers le sud-Liban via Tel-Aviv.

L'époque des interventions extérieures débute, une nouvelle ère commence.



